L'F

J

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGTIÈME.

L'
[illegible]

Ce [illegible]
de[illegible]
on[illegible]
les[illegible]
Ma[illegible]
& [illegible]

Par [illegible]

[illegible]ÔTE[illegible]

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME VINGTIÈME.





A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

Voyages autour du Monde.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

SUITE DU CHAPITRE V.

Continuation des Voyages du Capitaine Cook.

NOUS n'avons pas pu acquérir une connaissance parfaite de la manière dont les Otahitiens divisent le tems ; nous avons cependant observé Cook.

Cook.

que lorſqu'ils parlent du tems paſſé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *Malama*, qui ſignifie Lune : ils comptent treize de ces lunes & recommencent enſuite par la première de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année ſolaire. Il nous a été impoſſible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils diſent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'eſt pas viſible. Ils nous ont annoncé ſouvent les fruits qui ſeraient de ſaiſon, & le tems qu'il ferait dans chacun de ces mois, pour leſquels ils ont des noms particuliers : ils donnent un nom général à tous les mois pris enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que lorſqu'ils parlent des myſtères de leur religion.

Le jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures : ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude par l'élévation du ſoleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horiſon ; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inſpection des étoiles, puiſſent dire quelle heure il eſt.

En comptant, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains ; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils

Cook.

rennent ordinairement leurs doigts un par un, & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils oient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons obſervé en d'autres cas que, rſqu'ils converſent entre-eux, ils joignent à urs paroles des geſtes ſi expreſſifs, qu'un étranr peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

Quand ils comptent au-delà de dix, ils rétent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent mot *plus*, dix & un de *plus* ſignifient onze, & deux de *plus*, ſignifient douze, & ainſi reſte, comme nous diſons vingt & un, vingtux : s'ils arrivent à dix & dix de *plus*, ils ont e nouvelle dénomination pour ce nombre, ſi que les Anglais comptent par vingtaines ; ſqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils un mot pour exprimer deux cent. Nous n'as pas pu découvrir s'ils ont d'autres termes r ſignifier un plus grand nombre ; il ne paraît qu'ils en aient beſoin, car ces deux cent fois répétés montent à deux mille ; quantité rte pour eux, qu'elle ne ſe rencontre preſque is dans leurs calculs.

s ſont moins avancés dans l'art de meſurer diſtances, que dans celui de compter les bres ; ils n'ont qu'un terme qui répond à e braſſe : lorſqu'ils parlent de la diſtance lieu à un autre, ils l'expriment comme

Cook.

les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

La langue des Otahitiens est douce & mélodieuse; elle abonde en voyelles, & nous apprîmes aisément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il était très-difficile de leur enseigner à prononcer un seul mot de la nôtre. Cette difficulté provenait peut-être non-seulement de ce que l'Anglais est rempli de consonnes, mais encore de ce que cette langue a une composition particulière; car ils prononçaient avec beaucoup de facilité les mots Espagnols & Italiens, lorsqu'ils finissaient par des voyelles.

Nous ne connaissons pas assez la langue d'Otahiti pour savoir si elle est abondante ou stérile; elle est sûrement très-imparfaite; car les noms & les verbes n'y ont presque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement, en parlant quelques mots de la langue de ces Insulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

Il n'est pas besoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture est simple, & qui en général ne s'enivre presque jamais; & si l'on en excepte quelques accès de colique, qui leur arrivent même rarement, nous

Cook.

n'avons point vu de maladies critiques pendant notre séjour dans l'île. Les naturels du pays cependant sont sujets aux éréſipeles & à une éruption cutanée de puſtules écailleuſes, qui approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès, vivent entièrement ſéparés de la ſociété, chacun dans une petite cabane, conſtruite ſur un terrein qui n'eſt fréquenté par perſonne, & où on leur fournit des proviſions. Nous n'avons pas pu connaître ſi ces malheureux avaient quelqu'eſpérance de guériſon & de ſoulagement, ou ſi on les y laiſſait languir & mourir dans la ſolitude & le déſeſpoir. Nous remarquâmes auſſi un petit nombre d'Inſulaires, qui avaient ſur différentes parties du corps des ulcères, qui paraiſſaient très-virulens ; mais ceux qui en étaient affligés ne ſemblaient pas y faire beaucoup d'attention, ils les portaient entièrement à découvert, & ſans rien appliquer deſſus qui pût en écarter les mouches.

Il ne doit pas y avoir de médecins de profeſſion dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies ; cependant par-tout où l'homme ſouffre, il fait des efforts pour ſe ſoulager, & lorſqu'il ignore également le remède & la cauſe de la maladie, il a recours à la ſuperſtition ; ainſi il arrive qu'à Otahiti, & dans tous les autres pays

Cook.

qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connaissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les prêtres d'Otahiti, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières & en cérémonies; lorsqu'ils visitent les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences, qui paraissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même-tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespecia populnea*, qu'ils appellent *emidho*; les prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé. S'il revient en santé, ils disent que les remèdes l'ont guéri, & s'il meurt, ils déclarent que la maladie était incurable, en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

Si nous jugeons de leurs connaissances en chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons supposer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auraient à peine l'avantage sur les leurs. Nous avons vu un homme dont le visage

Cook.

était entièrement défiguré par les ſuites de ſes bleſſures ; ſon nez, y compris l'os & le cartilage, était abſolument ras ; l'une de ſes joues & un de ſes yeux, avaient reçu de ſi terribles coups, qu'ils y avaient laiſſé un creux où le poing pouvait preſque entrer, & où il ne reſtait pourtant point d'ulcères. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avait été percé de part en part par une javeline, armée à la pointe de l'os d'une eſpèce de raie ; l'arme était entrée par le dos & ſortie au-deſſous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile chirurgien contribue très-peu à la guériſon d'une bleſſure ; le ſang eſt le meilleur de tous les baumes vulnéraires, & lorſque les humeurs du corps ſont pures & que le malade eſt tempérant, il ne faut, pour guérir la bleſſure la plus conſidérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe, les a déjà infectés de la maladie vénérienne, cette peſte terrible qui venge les cruautés que les Eſpagnols ont commiſes en Amérique. Il eſt certain que le *Dauphin*, l'*Endeavour* & les deux vaiſſeaux commandés par M. de Bougainville, ſont les ſeuls bâtimens Européens qui aient abordé à Otahiti, & ce ſont les Anglais ou les Français qui y ont porté cette

Cook.

maladie. Le capitaine Wallis s'eſt juſtifié ſur cet article dans la relation de ſon voyage; & il eſt très-ſûr que lorſque nous arrivâmes dans l'île, elle y avait déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement; nous fîmes des recherches à cette occaſion, & lorſque nous entendîmes un peu la langue des Inſulaires, nous apprîmes qu'ils en étaient redevables aux vaiſſeaux qui avaient mouillé ſur le côté oriental de l'île, quinze mois avant notre arrivée. Ils la diſtinguaient par un mot qui revient à celui de *pourriture*, & auquel ils donnaient une ſignification beaucoup plus étendue; ils nous décrivirent dans les termes les plus pathétiques, les ſouffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faiſait tomber les poils & les ongles, & pourriſſait la chair juſqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une conſternation univerſelle; que les malades étaient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignaient que cette calamité ne ſe communiquât par contagion, & qu'on les laiſſait périr ſeuls dans des tourmens qu'ils n'avaient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raiſon de croire qu'ils ont trouvé un ſpécifique contre ce mal. Pendant notre ſéjour dans l'île, nous n'avons vu aucun

Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès; & un de nos gens, qui alla passer quelque temps à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri; d'où il suit que la maladie s'était guérie d'elle-même, ou qu'ils connaissent la vertu des simples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique qu'ils emploient contre la vénérienne, à supposer qu'ils en aient un, cette découverte aurait été très-utile pour nous; car lorsque nous quittâmes l'île, plus de la moitié de notre équipage l'avait contractée.

Cook.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour, il était impossible de ne pas anticiper sur les détails des coutumes, des opinions & de l'industrie de ce peuple : afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que suppléer à ce que je pourrais avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils disposent de leurs morts : je dois observer encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les déposent; l'un est un angar où ils laissent pourrir la chair du cadavre, & l'autre un lieu enclos par des

Cook.

murs & où ils enterrent les offemens : ils donnent à ces angars le nom de *tupapow*, & à leurs cimetières enclos celui de *morai* ; les *morais* sont aussi des lieux destinés à une espèce de culte.

Dès qu'un Otahitien est mort, sa maison se remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations, & d'autres par des cris moins forts, mais qui sont des expressions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt, qui sont réellement affectés par cet accident, restent en silence ; le reste des Insulaires qui composent l'assemblée, profèrent de tems en tems en chœur des exclamations passionnées, & le moment d'après ils rient & parlent ensemble sans la moindre apparence de chagrin. Ils passent de cette manière le reste du jour de la mort & toute la nuit suivante. Le lendemain au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes est conduit au bord de la mer sur une bière que des hommes portent sur leurs épaules, & il est accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié sur le corps, répète ses oraisons pendant la marche du convoi. Lorsqu'ils sont arrivés près de l'eau, ils déposent le défunt sur le rivage ; le prêtre réitère ses prières, & prenant un peu d'eau dans ses mains, il la jette, non pas sur le corps, mais à côté. Ils remportent ensuite le cadavre à quarante ou cinquante verges

de là, & bientôt après on le rapporte une seconde fois sur le rivage, où l'on renouvelle les prières & les aspersions. Ils le portent & reportent ainsi plusieurs fois; & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres Insulaires construisent un angar & environnent de palissades un petit espace de terrein. Au centre de cet angar ou *tupapow*, ils dressent des poteaux pour soutenir la bière & sur lesquels elle est à la fin placée; on y laisse pourrir le cadavre, jusqu'à ce que la chair soit entièrement détachée des os.

Ces angars sont d'une grandeur proportionnée au rang de la personne dont ils doivent contenir le cadavre; ceux qui sont destinés aux Otahitiens de la dernière classe, n'ont que la longueur de la bière, & ils ne sont point entourés de palissades. Le plus grand que nous ayons jamais vu, avait onze verges de long; les plus beaux *tupapows* sont ornés suivant les facultés & l'inclination des parens du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de piéces d'étoffes, & qui quelquefois en couvrent presque entièrement l'extérieur de l'angar. On dépose autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier ou *pandanus*, & des feuilles de cocos, que les prêtres entrelacent en nœuds mystérieux, avec une plante qu'ils appellent *ethée no moray*, & qui

Cook.

eſt particulièrement conſacrée aux ſolemnités funéraires. Ils laiſſent auſſi, à peu de diſtance du cadavre, des alimens & de l'eau ; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainſi que des autres décorations.

Dès que le corps eſt dépoſé dans le *tupapow*, le deuil ſe renouvelle. Les femmes s'aſſemblent, & ſont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à pluſieurs repriſes la dent d'un goulu de mer dans le ſommet de la tête : le ſang, qui coule en abondance, eſt reçu ſoigneuſement ſur des morceaux de toile, qu'ils jettent ſous la bière. Les autres femmes ſuivent cet exemple ; & elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la ſoutenir. Ils reçoivent de même ſur des pièces d'étoffes les larmes qu'ils verſent dans ces occaſions, & il les préſentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes perſonnages du deuil ſe coupent les cheveux, & les jettent ſur la bière avec les autres offrandes. Cette coutume eſt fondée ſur ce que les Otahitiens, qui croient que l'ame ſubſiſte après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a dépoſé le corps auquel elle était unie ; qu'elle obſervé les actions des vivans, & goûte du plaiſir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

Deux ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent aussi le deuil; mais avant ce tems, ils ne paraissent sentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parens se revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déja donné une description particulière, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre séjour dans l'île, & auxquelles Toubouraï-Tamaïdé, son parent, faisait les fonctions de principal personnage du deuil. Nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal personnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer, & dans un transport frénétique que sa douleur est supposée lui inspirer, il court sur tout ce qu'il voit; & s'il lui arrive d'attrapper un indien, il le frappe impitoyablement avec son bâton; ce qui ne peut pas manquer de causer une blessure dangereuse.

Cook.

Ces processions ou convois continuent, à certains intervalles, pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquens par degrés à mesure que le terme de ce tems approche. Lorsqu'il est expiré, le reste du cadavre est tiré de la bière; ils ratissent & lavent très-proprement les

Cook.

os, & les enterrent ensuite au dedans ou au dehors d'un morai, suivant le rang qu'occupait le mort. Si le défunt était un *earée*, ou chef, ils n'enterrent pas son crâne avec le reste des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une espèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent aussi dans le morai : ce coffre est appellé *ewharre no te orometua*, la maison d'un docteur ou maître. Après cela le deuil cesse, à moins que quelques femmes ne soient toujours réellement affligées de la mort du défunt; & dans ce cas, elles se font quelquefois tout-à-coup des blessures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles se rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, se blessa elle-même au fort : quelque circonstance accidentelle pouvait lui rappeller alors le souvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avait perdu, & ranimer sa tendresse & sa douleur au point de lui faire répandre des larmes, & répéter le rite funéraire.

Les cérémonies ne finissent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui est bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui se font au morai, récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils déposent de tems en tems au morai, sont emblématiques : un jeune plane représente le défunt; & la touffe de

Cook.

plumes, la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parens qui portent une petite offrande, se place vis-à-vis le symbole du dieu : il répète ses oraisons, d'après une formule établie qui est composée de sentences détachées : il entrelace en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme ; il les dépose ensuite sur la terre, dans l'endroit où les os ont été enterrés, & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, & laissent les provisions tomber en pourriture, ou devenir la pâture des rats.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connaissance claire & suivie de la religion des Otahitiens ; nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire ; de manière que Tupia, qui prit beaucoup de peines pour nous instruire, n'ayant pas, pour exprimer ses pensées, des mots que nous entendissions, nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

Un être raisonnable, quelque ignorant ou

Cook.

ſtupide qu'on le ſuppoſe, apperçoit d'abord que l'univers, & ſes différentes parties qu'il connaît, ſont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puiſſant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création*, eſt ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrans & les plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il eſt donc naturel de ſuppoſer qu'il réſide dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il eſt inviſible par ſa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui exiſte, par une méthode ſemblable à celle que ſuit la nature dans la ſucceſſion d'une génération à l'autre: mais l'idée de procréation comprend celle de deux perſonnes; & les Otahitiens imaginent que tout ce qui exiſte dans l'univers, provient originairement de l'union de deux êtres.

Ils donnent à la divinité ſuprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*; & ils appellent *Tepapa* l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, *Tettowmatatayo*, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occaſion. *Tettowmatatayo*, unie avec le père commun, produiſit les mois en particulier;

particulier ; & les mois, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi les autres enfans de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure des dieux, qu'ils appellent *Eatuas* : ils disent que deux de ces *Eatuas* habitaient la terre il y a fort long-tems, & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur père commun, était, en naissant, rond comme une boule ; mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres ; & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appella *Eothe*, qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier père, entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, & n'ayant pas d'autre femelle que sa mère, en eut une fille ; & qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres, avant de procréer un garçon : que cependant à la fin il en mit un au monde ; & que celui-ci, conjointement avec ses sœurs, peupla le monde.

Cook.

Outre leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parens de la nature eurent un fils, qu'ils appellaient

Cook.

Tane. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité fuprême le nom emphatique de *Producteur des tremblemens de terre* : mais ils adreffent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre humain.

Leurs *Eatuas* ou dieux fubalternes, en très-grand nombre, font des deux sèxes; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles. Ils ont chacun des morais, auxquels des perfonnes d'un sèxe différent ne font pas admifes, quoiqu'ils en aient auffi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux sèxes : mais chaque sèxe a les fiens; & ceux qui officient pour les hommes, n'officient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

Les Otahitiens croient que l'ame eft immortelle, ou au moins qu'elle fubfifte après la mort, & qu'il y a pour elles deux états de différens degrés de bonheur : ils appellent *Tavirua l'Eray* le féjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo.* Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils feront récompenfés ou punis, fuivant la conduite qu'ils auront tenue fur la terre, mais comme des afyles deftinés aux différentes claffes d'hommes qui fe trouvent

parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux personnages de l'île entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le second; car ils ne pensent pas que leurs actions ici-bas puissent avoir la moindre influence sur l'état futur, ni même qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée; & les témoignages d'adoration & de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent seulement du sentiment de leur propre faiblesse, & de l'excellence inéfable des perfections divines. Cook.

Le caractère de prêtre, ou *tahowa*, est héréditaire dans les maisons: cette classe d'hommes est nombreuse, & composée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, & ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connaissances qui sont répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différens *Eatuas* ou dieux subalternes, & les opinions sur l'origine des choses, que la tradition a transmises dans leur ordre. Ces opinions sont exprimées en sentences détachées; quelques prêtres en répètent un

Cook.

nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

Les prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple, & le nom de *tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés ; le *tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appellé pour faire ses fonctions par des Insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, & le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

Il nous paraît que le mariage, à Otahiti, n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les prêtres ne se mêlent point ; dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions. Mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord ; & dans ce cas le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

Quoique les prêtres n'aient point imposé de taxe sur les Otahitiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *tatow* (ou l'usage de se piquer la peau)

& l'autre la circonciſion, qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *tatow* : ce peuple a adopté la circonciſion ſans autres motifs que ceux de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appellée circonciſion, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le fendent ſeulement à travers la partie ſupérieure, pour empêcher qu'il ne recouvre le gland. Comme les prêtres peuvent ſeuls faire les opérations du *tatow* & de la circonciſion, & que c'eſt le plus grand de tous les deshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainſi que nos mariages & nos baptêmes. Les Inſulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais ſuivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

Cook.

Les morais, ainſi que nous l'avons déjà obſervé, ſont tout-à-la-fois des cimetières & des endroits de culte, & en cela nos égliſes n'y reſſemblent que trop. L'Otahitien approche de ſon morai avec un reſpect & une dévotion qui ferait honte au chrétien; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de ſacré; mais il y va adorer une divinité inviſible, & quoiqu'il

Cook.

n'en attende point de récompenſes & n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ſes adorations & ſes hommages de la manière la plus reſpectueuſe & la plus humble. Nous avons donné ailleurs une deſcription détaillée des morais & des autels qui ſont placés dans les environs. Lorſqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte ſon offrande à l'autel, il ſe découvre toujours le corps juſqu'à la ceinture, & ſes regards & ſon attitude montrent aſſez que la diſpoſition de l'ame répond à ſon extérieur.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples ſoient idolâtres, du moins, ils n'adorent rien de ce qui eſt l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie viſible de la création : il eſt vrai que les Inſulaires d'Otahiti, ainſi que ceux des îles voiſines, ont chacune un oiſeau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées ſuperſtitieuſes relativement à la bonne ou à la mauvaiſe fortune, ainſi que la populace parmi nous en a ſur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*; ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucune eſpèce de culte.

Je n'oſe pas aſſurer que ce peuple, qui

ignore entièrement l'art d'écrire, & qui par conſéquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive ſous une forme régulière de gouvernement; il règne cependant parmi eux une ſubordination qui reſſemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordait une liberté licencieuſe à un petit nombre d'hommes, & ſoumettait le reſte au plus vil eſclavage.

Cook.

Voici les différens ordres qu'il y a dans l'île: l'*Earee Rahie*, ou Roi; l'*Earee*, ou Baron; le *Manahouni*, ou vaſſal; & le *Toutou*, ou payſan. L'île d'Otahiti eſt diviſée en deux péninſules; il y a dans chacune un Earee Rahie qui en a la ſouveraineté; ces deux eſpèces de Rois ſont traités avec beaucoup de reſpect par les Otahitiens de toutes les claſſes; mais ils ne paraiſſent pas exercer autant d'autorité que les Earees en exercent dans leurs propres diſtricts. Pendant notre ſéjour dans l'île, nous n'avons pas vu une ſeule fois le Souverain d'*Obereonoo*. Otahiti eſt diviſée en différens diſtricts, qui ſont à-peu-près au nombre de cent: les Earees ſont Seigneurs d'un ou de pluſieurs de ces cantons; ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis* qui cultivent le terrein qu'ils tiennent ſous le Baron. Les Otahitiens de la dernière claſſe, appellés *Toutous*, ſemblent être

Cook.

dans une ſituation approchante de celle des Villains dans les gouvernemens féodaux ; ils font tous les travaux pénibles, ils cultivent la terre ſous les *Manahounis*, qui ne ſont que les cultivateurs de nom ; ils vont chercher le bois & l'eau, & ſous l'inſpection de la maîtreſſe de la famille, ils apprêtent les alimens ; ce ſont auſſi eux qui pêchent le poiſſon.

Chacun des Earees tient une eſpèce de cour, & a une ſuite nombreuſe compoſée principalement des fils cadets de ſa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maiſon de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils ſont. Les uns étaient appellés *Eowa no l'Earee*, & d'autres *Whanno no l'Earee* ; les Barons nous envoyaient ſouvent leurs meſſages par ces officiers. De toutes les cours des Earees, celle de Tootahah était la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il adminiſtrait le gouvernement au nom d'*Outou*, ſon neveu, qui était Earee Rahie d'*Obereonoo*, & vivait ſur ſes terres. L'enfant du Baron ou Earee, ainſi que celui du Souverain, ou Earee Rahie, ſuccède dès le moment de ſa naiſſance au titre & aux honneurs de ſon père. Un Baron qui était un jour appellé Earee, & dont on n'approchait qu'en faiſant la cérémonie d'ôter une partie de

Cook.

ses vêtemens & de découvrir la partie supérieure de son corps, est réduit le lendemain à l'état de simple particulier, si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendait à son autorité, passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant; mais le père reste toujours possesseur & administrateur des biens. Parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés appellées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

S'il arrive que les Insulaires voisins forment une attaque générale contre l'île, chaque district, sous le commandement d'un Earee, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faisait monter à six mille six cent quatre-vingt-six le nombre des combattans que tous les districts pouvaient mettre en campagne.

Dans ces occasions les forces réunies de toute l'île sont commandées en chef par l'Earee Rahie. Les démêlés particuliers qui naissent entre deux Earees, se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

Ils ont pour armes des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de six ou sept pieds de long.

Cook.

On dit qu'ainſi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté; cela eſt d'autant plus probable, qu'il eſt sûr qu'ils ne font point de quartier aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureuſement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'eſt-à-dire, avant que leur colère, qui eſt toujours violente ſans être durable, ſoit calmée.

Pendant que nous étions à Otahiti, l'Earee Rahie d'*Oberéonoo*, vivait en bonne intelligence avec l'Earee Rahie de *Tiarraboa*, l'autre péninſule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'île, l'autre ſouverain n'était pas plus jaloux de cette prétention chimérique, que ne l'eſt Sa Majeſté Très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France.

On ne peut pas eſpérer que ſous un gouvernement ſi imparfait & ſi groſſier, la juſtice diſtributive ſoit adminiſtrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il eſt ſi facile de ſatisfaire tous ſes goûts & toutes ſes paſſions, & où par conſéquent les intérêts des hommes ne ſont pas ſouvent oppoſés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent, voit qu'il pourrait, avec ce métal, ſatisfaire tous ſes deſirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun ſigne fictif qui lui reſſemble: il n'y a, à ce

Cook.

qu'il paraît, dans l'île aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer, & effectivement si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs & par les circonstances accidentelles qui résultent des rafinemens de l'art & du sentiment. Il est vrai que ces Insulaires sont voleurs; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère & le vol se punissent quelquefois: dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant délit; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère,

Cook.

la femme en eſt ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'eſt autoriſée par aucune loi, & qu'il n'y a point de magiſtrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent ſouvent au châtiment, à moins que l'offenſé ne ſoit le plus fort ; cependant un chef punit de tems en tems ſes ſujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il châtie des Inſulaires qui ne dépendent point de lui, lorſqu'ils ſont ſuppoſés s'être rendus coupables de quelque délit dans ſon propre diſtrict ».

L'île d'*Huaheine* où les Anglais mouillèrent en ſortant d'Otahiti, leur offrit une particularité aſſez remarquable.

« Nous allâmes à terre le 18 Juillet, nous aurions voulu profiter de la compagnie de Tupia dans notre promenade, mais il était trop occupé avec ſes amis. Nous prîmes cependant ſon valet, qui s'appellait *Tayeto*, & M. Banks ſe mit en route pour examiner de plus près un objet qui avait auparavant fort excité ſa curioſité : c'était une eſpèce de coffre ou d'arche, dont le couvercle était couſu avec délicateſſe & revêtu proprement de feuilles de palmiers ; cette arche était poſée ſur deux bâtons, & ſoutenue par de petites conſoles de bois très-bien travaillées. Les bâtons ſemblaient ſervir à tranſporter l'arche

d'un endroit à l'autre, à la manière de nos chaises à porteurs. Il y avait à l'un des bouts un trou quarré, & au milieu du quarré un anneau qui touchait les côtés en quatre points, & laissait les angles ouverts, ce qui formait un trou rond dans un quarré. La première fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité était bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher : probablement il renfermait alors quelque chose; mais il trouva la seconde fois que l'étoffe était enlevée, & en examinant l'intérieur, il le trouva vuide. La ressemblance générale de ce coffre avec l'arche d'alliance parmi les Juifs, est remarquable; mais ce qui est encore plus singulier, c'est que lorsque nous en demandâmes le nom au valet de Tupia, il nous dit qu'il s'appellait *Ewharee-no-Eatua* (*la maison de Dieu*); il ne put pas nous expliquer autrement sa signification & son usage.

Ces Insulaires semblent être plus vigoureux, & d'une stature plus grande que ceux d'Otahiti: M. Banks en mesura un qui avait six pieds trois pouces & demi de hauteur; cependant ils sont si paresseux qu'il ne put pas les engager à monter avec lui sur les collines; ils disaient que la fatigue les tuerait s'ils entreprenaient cette course. Les femmes sont très-jolies, & en général

Cook.

nous les trouvâmes plus belles que celles d'Otahiti, quoique nous n'en ayons vu aucune en particulier qui égalât en beauté quelques Otahitiennes. Les deux sèxes sont moins timides & moins curieux que les Indiens de l'île que nous venions de quitter. Nous avons déja dit que lorsqu'ils vinrent à bord du vaisseau, ils ne firent ni questions ni recherches; & quand nous tirions nos armes à feu, ils étaient effrayés, il est vrai, mais ils ne tombaient pas par terre de crainte, comme firent tous les Otahitiens, lorsque nous allâmes pour la première fois parmi eux avec des fusils. On pourrait facilement donner d'autres raisons de cette différence; le peuple d'Huaheine n'avait pas vu le *Dauphin* comme celui d'Otahiti; l'explosion d'un canon ou d'un fusil excitait dans le second l'idée d'une destruction subite, & l'autre qui n'en avait jamais éprouvé les effets, ne regardait ces instrumens comme terribles que par le son qu'ils produisaient ».

Les détails de leur séjour dans une autre île voisine d'Otahiti, fait voir quel est l'empire que prennent par-tout la modération & l'humanité ».

« MM. Banks & Solander passèrent cette journée à terre, & ils furent fort contens des naturels du pays qui semblaient tous les craindre & les respecter, & avoir cependant pour eux

Cook.

la plus grande confiance. Les Insulaires se comportaient comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avaient en même-temps les moyens de leur causer du mal & l'intention de n'en pas faire usage. Les hommes, les femmes & les enfans se rassemblaient autour d'eux, & les suivaient par-tout où ils allaient. Loin que personne leur fît des malhonnêtetés, lorsqu'ils rencontraient dans leur chemin des mares d'eau ou de boue, ces Indiens se disputaient à qui les porterait sur leur dos. On les conduisit dans les maisons des principaux personnages, & ils furent reçus d'une manière tout-à-fait nouvelle ; le peuple qui les suivait, courait en avant dès qu'ils approchaient de l'habitation, en laissant cependant un espace suffisant pour leur passage. Quand ils entraient, ils trouvaient les Indiens qui les avaient précédés, rangés en haie de chaque côté d'une longue natte étendue sur la terre, & sur l'extrémité de laquelle était assise la famille : ils rencontrèrent dans la première maison qu'ils visitèrent des petites filles & des jeunes garçons habillés avec la plus grande propreté, & qui restaient à leur place, en attendant que nos étrangers s'approchassent d'eux & leur donnassent quelque chose. MM. Banks & Solander eurent bien du plaisir à leur faire des présens ; car ils n'avaient jamais vu des enfans plus jolis

Cook.

& mieux vêtus. L'un d'eux était une petite fille d'environ six ans ; elle avait une espèce de robe rouge, & autour de sa tête une grande quantité de cheveux tressés, ornement qu'ils appellent *tamou*, & qu'ils estiment plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent : elle était assise au bout d'une natte de trente pieds de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la grande foule, n'osait mettre le pied ; elle s'appuyait sur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, & qui était probablement sa nourrice. Nos Messieurs allèrent à elle ; dès qu'ils en furent près, ils lui offrirent quelques verroteries, & elle tendit la main pour les recevoir, avec autant de grace qu'aurait pu le faire la femme la mieux élevée d'Europe ».

Après les îles que l'on vient de nommer, le capitaine Anglais reconnut celle d'Oteroah, d'où il passa à la Nouvelle-Zélande. Il mouilla d'abord près d'une côte si stérile, qu'il la nomma baie de pauvreté. Ensuite en rangeant la côte, il fit plusieurs tentatives pour lier commerce avec les Indiens qu'il rencontrait dans des pirogues ; mais il trouvait par-tout de la résistance, & les Sauvages commençaient toujours par quelques hostilités, jusqu'à ce que les Anglais leur eussent fait connaître leur force, ce qui n'arrivait qu'à la dernière extrémité, avec les plus grands

Cook.

grands ménagemens possibles, & de manière à leur faire beaucoup plus de peur que de mal. Cependant ayant pris terre, ils commencèrent à être traités avec plus de douceur ».

Nouvelle Zélande.

Cook fait ici mention d'un usage de ces peuples, dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens.

« Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre habitations, avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait point d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas, la litiere & les autres ordures, étaient aussi mises en tas de fumier, régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais. Ils étaient alors plus avancés sur cet article de police, qu'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, d'après un témoignage digne de foi, je sais que jusqu'en 1760 il n'y avoit point de lieux privés à Madrid, la capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau. Avant cette époque, tous les habitans étaient dans l'usage de jetter la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures, qu'un certain nombre d'hommes étaient chargés de transporter de l'extrémité supérieure à la partie basse de la ville, où elles restaient jusqu'à ce qu'elles fussent séches, & alors elles étaient chargées sur des voitures, & déposées hors des portes. Sa Majesté Catholique, actuellement

Cook.

régnante, ayant réſolu d'abolir un uſage ſi honteux, ordonna, par un Edit, que chaqu propriétaire de maiſon bâtirait des lieux privés, & qu'on ferait des cloaques, des égoûts & de canaux, entretenus aux frais du public. Le Eſpagnols, quoiqu'accoutumés depuis long-tem à un gouvernement abſolu, regardèrent ce Edit comme une infraction aux droits commun du genre-humain, & ils s'opposèrent fortemen à ſon exécution. Chaque claſſe de citoyen faiſait quelque objection contre l'Edit; mais le Médecins en proposèrent une très-ſpécieuſe, pour engager le Roi à laiſſer à ſon peuple l conſervation de ſes uſages; ils remontrèrent qu ſi les ordures n'étaient pas jettées comme à l'or dinaire dans les rues, il s'enſuivrait probable ment une maladie fatale, parce que le corp humain abſorberait les particules putrides d'ai qu'attiraient ces ordures. Cet expédient, ain que d'autres qu'on imagina, furent inutiles, & le mécontentement du peuple alla ſi loin, qu' fut très-près d'occaſionner une révolte; cepen dant le Roi l'emporta à la fin, & Madrid e aujourd'hui auſſi propre que la plupart de grandes villes de l'Europe. Pluſieurs de citoyens, qui ont probablement cru, d'aprè les principes de leurs Médecins, que des ama d'ordure empêchent les particules infectes d

[illegible]r de se fixer sur les substances voisines, ont construit les lieux privés près du feu de leur cuisine, afin de conserver leurs alimens sains. Cook.

Au-delà de la baie de Tégador, MM. Banks & Solander, en avançant dans des vallées, dont les collines étaient très-escarpées de chaque côté, apperçurent tout-à-coup une curiosité naturelle très-extraordinaire. C'était un rocher troué dans toute sa profondeur, de manière qu'il formait une arcade ou caverne, d'où l'on découvrait la mer. Cette ouverture, qui avait soixante & quinze pieds de long, vingt-[illegible] de large & quarante-cinq de haut, présentait une partie de la baie & des collines de l'autre côté, qu'on voyait à travers. Ce coup d'œil étendu produisait un effet bien supérieur à toutes les inventions de l'art.

En retournant le soir au lieu de l'aiguade, ils trouvèrent un vieillard qui les retint pendant quelque tems pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances & les *patou-patous*, qui sont les seules armes en usage chez ces Indiens. La lance, faite d'un bois très-dur & pointue aux deux bouts, a dix à quatorze pieds de long. Nous avons déja donné la description du *patou-patou*; il a environ un pied de long; il est fait de talc ou d'os, & a un tranchant aigu; ils s'en servent comme d'une hache

Cook.

de bataille. L'Indien s'avançait avec un viſag
plein de fureur contre un poteau ou pieu qu
repréſentait l'ennemi ; il agitait enſuite ſa lanc
qu'il ſerrait avec beaucoup de force. Quand ſo
fantôme d'adverſaire était cenſé avoir été perc
de ſa lance, il courait ſur lui avec ſon patou
patou, & fondant ſur l'extrémité ſupérieure d
poteau qui figurait la tête de ſon rival, il
frappait un grand nombre de coups avec ta
de force, que chaque coup aurait probablemen
ſuffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comm
ce champion aſſaillit encore ſon ennemi avec
patou-patou, après l'avoir percé de ſa lanc
nos Officiers conclurent que dans les batail
ces peuples ne font point de quartier.

Dans la baie qu'ils appellèrent de Mercur
parce qu'ils y obſervèrent le paſſage de ce
planète dans le diſque du ſoleil, ils eurent occ
ſion de prendre une idée des connaiſſances d
Indiens de ces contrées dans l'art des forti
cations. Il y a une pointe élevée ou péninſu
qui s'avance dans la rivière, & où l'on apperç
les reſtes d'un fort qu'ils appellent *Eppah*
Heppah. Le plus habile Ingénieur de l'Euro
n'aurait pas pu choiſir une meilleure ſituati
pour mettre un petit nombre d'hommes en é
de ſe défendre contre un plus grand. Les roch
ſont ſi eſcarpés, que l'eau qui enferme ce fort

ois côtés, le rend entièrement inacceſſible, & côté de la terre il eſt fortifié par un foſſé & un rapet élevé en dedans. Du ſommet du parapet ſqu'au fond du foſſé, il y a vingt-deux pieds. foſſé en dehors a quatorze pieds de profon-ur & une largeur proportionnée. Toute la rtereſſe ſemblait avoir été conſtruite avec aucoup de jugement. Il y avait une rangée piquets ou paliſſades ſur le ſommet du para-t & le long du bord du foſſé en dehors. Ces rniers avaient été enfoncés en terre à une très-nde profondeur, & ils étaient inclinés & vançaient en ſaillie vers le foſſé; mais on n'y ait laiſſé que les plus épais qui portaient des rques évidentes de feu, de ſorte que pro-blement la place avait été priſe & détruite un ennemi. Si un vaiſſeau était jamais obligé hiverner ou d'y ſéjourner pendant quelque ns, il pourrait dreſſer des tentes en cet endroit eſt aſſez vaſte & fort commode, & qu'on endrait aiſément contre les forces de tout le s.

Cook.

Après déjeûner j'allai avec la pinaſſe, accom-né de MM. Banks & Solander, au côté entrional de la baie, afin d'examiner le pays & eux villages fortifiés que nous avions recon-de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, t la ſituation était la plus pittoreſque qu'on

Cook.

puiſſe imaginer ; il était conſtruit ſur un peti rocher détaché de la grande terre, & environn d'eau à la haute marée. Ce rocher était perc dans toute ſa profondeur, par une arche qui e occupait la plus grande partie ; le ſommet d l'arche avait plus de ſoixante pieds d'élévatio perpendiculaire au-deſſus de la ſurface de la mer qui coulait à travers le fond à la marée haute le haut du rocher, au-deſſus de l'arche, éta fortifié de paliſſades à la manière du pays ; ma l'eſpace n'en était pas aſſez vaſte pour conten plus de cinq ou ſix maiſons ; il n'était acceſſib que par un ſentier eſcarpé & étroit, par où l habitans deſcendirent à notre approche, & no invitèrent à monter ; nous refuſâmes cette offre parce que nous avions envie d'examiner un fo beaucoup plus conſidérable de la même eſpece ſitué à-peu-près à un mille de-là. Nous fîme quelques préſens aux femmes, & ſur ces entre faites, nous vîmes les Indiens du bourg ve lequel nous allions, s'avancer vers nous en cor au nombre d'environ cent, y compris les hom mes, les femmes & les enfans ; quand ils fure aſſez près pour ſe faire entendre, ils firent u geſte de leurs mains en nous criant *Horomaï* ; i s'aſſirent enſuite parmi les buiſſons près de l grève : on nous dit que ces cérémonies étaie des ſignes certains de leurs diſpoſitions amical

Cook.

à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient aſſis, & quand nous les abordâmes nous leur fîmes quelques préſens, en demandant permiſſion de viſiter leur *Heppah*; ils y conſentirent avec la joie peinte ſur leur viſage, & ſur le champ ils nous y conduiſirent : il eſt appellé *Wharretouwa*, & il eſt ſitué ſur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, ſur le côté ſeptentrional & près du fond de la baie. Deux des côtés, lavés par les flots de la mer, ſont entiérement inacceſſibles; deux autres côtés ſont contigus à la terre; il y a depuis la grève une avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui eſt très-eſcarpé; l'autre eſt plat; on voit ſur la colline une paliſſade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout & qui eſt compoſée de gros pieux, joints fortement enſemble avec des baguettes d'oſier. Le côté faible, près de la terre, était auſſi défendu par un double foſſé, dont l'intérieur avait un parapet & une ſeconde paliſſade; les paliſſades du dedans étaient élevées ſur le parapet près du bourg, mais à une aſſez grande diſtance du bord & du foſſé intérieur, pour que les Indiens puſſent s'y promener & s'y ſervir de leurs armes; les premières paliſſades du dehors ſe trouvaient entre les deux foſſés, & elles étaient enfoncées obliquement en terre, de manière que leurs extrémités ſupérieures étaient inclinées vers

Cook.

le fecond foffé ; ce foffé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jufqu'au haut du parapet ; & tout près & en dedans de la paliffade intérieure, il y avait une plateforme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long & de fix de large : elle était foutenue par de gros poteaux, & deftinée à porter ceux qui défendent la place, & qui peuvent de-là accabler les affaillans par des dards & des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de befoin. Une autre plateforme de la même efpece, & placée également en dedans de la paliffade, commandait l'avenue efcarpée qui aboutiffait à la grève ; de ce côté de la colline, il y avait quelques petits ouvrages de fortification & des huttes, qui ne fervaient pas de poftes avancés, mais d'habitations à ceux qui ne pouvant pas fe loger, faute de place, dans l'intérieur du fort, voulaient cependant fe mettre à portée d'en être protégés. Les paliffades, ainfi qu'on l'a déja obfervé, environnaient tout le fommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre ; le terrein, qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un feul niveau, mais formait plufieurs plans différens qui s'élevaient en amphithéâtre, les uns au-deffous des autres, & dont chacun était environné par une paliffade féparée : ils communiquaient entr'eux par des fentiers étroits

qu'on pouvait fermer facilement ; de forte que si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrement chacun de ces postes. Un passage étroit d'environ douze pieds de long, & qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plateformes, & quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourrait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très-dangereuse & très-difficile que d'essayer de la forcer ; en un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait former, avec ses armes, tout le peuple de ce pays. En cas de siége, elle paraissait être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau : nous apperçûmes une grande quantité de racines de fougère, qui leur sert de pain, & de poissons secs amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près & au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siége, ou s'ils connaissent la manière

Cook.

Cook.

de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases ; ils ont sûrement quelque ressource pour se la procurer ; car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le desir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque & de défense ; un jeune Indien monta sur une des plateformes de bataille, qu'ils appellent *Porava*, & un autre descendit dans le fossé ; les deux combattans entonnèrent leur chanson de guerre, & dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les Nations sauvages, est le prélude nécessaire du combat. En effet, la force d'esprit qui peut surmonter la crainte du danger, sans le secours de cette espèce d'ivresse, semble être une qualité particulière à des hommes occupés de projets d'une importance plus réelle & animés d'un sentiment plus vif de l'honneur & de la honte, que ne peuvent l'être des hommes qui n'ayant guères d'autres plaisirs ou d'autres peines que ceux de la simple vie animale, pensent uniquement à pourvoir à leur subsistance journalière, à faire du pillage, ou à venger une insulte ; il est vrai cependant qu'ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres, quoiqu'ils aient besoin

Cook.

de se passionner avant de commencer le combat, ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui s'enivrent, afin de pouvoir exécuter un projet formé de sang-froid, & qu'il n'auraient pas osé accomplir, tant qu'ils seraient restés dans cet état.

Nous apperçûmes sur le côté de la colline, près de ce fort Indien, l'espace d'environ un demi-acre de terrein, planté de citrouilles & de patates douces, & qui était le seul endroit cultivé de la baie; il y a deux rochers au pied de la pointe, sur laquelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, & l'autre qui ne l'est pas tout-à-fait; ils sont petits tous les deux, & ils paraissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes; cependant il y a des maisons & des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espece sur de petites îles, des rochers & des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres bourgs fortifiés, qui semblaient être plus considérables que celui-ci.

Les hostilités continuelles dans lesquelles doivent vivre nécessairement ces pauvres Sauvages, qui ont fait un fort de chaque village, expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres cultivées; & comme les malheurs s'engendrent

Cook.

ſouvent les uns les autres, on en conclura peut-être qu'ils ſont d'ailleurs perpétuellement en guerre, parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrein mis en culture. Il eſt très-ſurprenant que l'induſtrie & le ſoin qu'ils ont employés à bâtir, preſque ſans inſtrumens, des places ſi propres à la défenſe, ne leur aient pas fait inventer par la même raiſon une ſeule arme de trait, à l'exception de la lance, qu'ils jettent avec la main. Ils ne connaiſſent point l'arc pour les aider à décocher un dard, ni la fronde pour lancer une pierre, ce qui eſt d'autant plus étonnant que l'invention des frondes, des arcs & des flèches, eſt beaucoup plus ſimple que celle des ouvrages que conſtruiſent ces peuples, & qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans preſque toutes les parties du monde, chez les nations les plus ſauvages. Outre la grande lance & le *patou-patou*, dont j'ai déja parlé, ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long, quelquefois pointu comme la hallebarde d'un ſergent, & d'autres fois terminé en une ſeule pointe à l'un des bouts, & ayant l'autre large & d'une forme approchante de la pale d'une rame; ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci, pointue à une des extrémités, & faite comme une hache à l'autre : leurs grandes lances ont des pointes barbelées, & ils

Cook.

les manient avec tant de force & d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

Après avoir examiné légèrement le pays, & chargé les deux bateaux de céleri, que nous trouvâmes en grande abondance près de la grève, nous revînmes de notre expédition, & sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à bord du vaisseau ».

Pour donner un exemple du système d'humanité & de justice constamment suivi par les Anglais, nous rapporterons ce qui leur arriva près du cap Bret, dans une petite île voisine de la côte.

« Les Naturels du pays, au nombre de près de quatre cent, nous entourèrent en foule dans leurs pirogues, & quelques-uns montèrent à bord; je donnai un morceau de drap à un deux, qui semblait être un chef, & je fis présent aux autres de quelques bagatelles. Je m'apperçus que plusieurs de ces Indiens nous avaient déja vus, & qu'ils connaissaient le pouvoir de nos armes à feu; car la seule inspection d'un canon les jetta dans un trouble qui se manifestait sur leur visage. Cette impression les empêcha de se comporter malhonnêtement; mais les Insulaires d'une des pirogues profitèrent du moment où nous étions à dîner, pour enlever notre bouée : nous tirâmes inutilement un coup de fusil à petit plomb par-

Cook.

deſſus leurs têtes, mais ils étaient trop loin pour que nous puſſions les atteindre; ils avaient déja mis la bouée dans leur pirogue, & nous fûmes obligés de tirer à balle; le coup porta, & ſur le champ ils la jettèrent à la mer : enfin nous lâchâmes par deſſus leurs têtes un boulet, qui effleura la ſurface de l'eau & alla tomber à terre. Deux ou trois des pirogues débarquèrent à l'inſtant les hommes qu'elles portaient, ils coururent ſur la grève, pour chercher, à ce que nous pensâmes, le boulet. Tupia les rappellant les aſſura qu'ils ſeraient en ſûreté tant qu'ils ſeraient honnêtes : pluſieurs revinrent au vaiſſeau, ſans beaucoup de ſollicitations de notre part, & ils ſe comportèrent de manière à ne nous laiſſer aucun lieu de ſoupçonner qu'ils penſaſſent déſormais à nous offenſer.

Lorſque le vaiſſeau fut dans une eau plus profonde & en sûreté, je fis mettre en mer la pinaſſe & l'iole équipés & armés; je m'embarquai avec MM. Banks & Solander, & j'allai à terre ſur l'île qui était éloignée d'environ trois quarts de mille. Nous remarquâmes que les pirogues qui étaient autour du vaiſſeau ne nous ſuivaient pas, quand nous le quittâmes, ce que nous regardâmes comme un augure favorable; mais nous n'eûmes pas plutôt débarqué, qu'elles accoururent vers différentes parties de l'île &

Cook.

descendirent à terre ; nous étions dans une petite anse, & il s'était à peine écoulé quelques minutes, quand nous fûmes environnés par deux ou trois cent Insulaires, dont quelques-uns sortaient du fond de l'anse & d'autres venaient du sommet des collines ; ils étaient tous armés, mais ils s'approchèrent avec tant de désordre & de confusion, que nous les soupçonnâmes à peine de vouloir nous faire du mal, & nous résolûmes de ne pas commencer les hostilités les premiers. Nous marchâmes à leur rencontre, & nous traçâmes sur le sable entr'eux & nous une ligne, que nous leur dîmes par signes de ne pas passer ; ils restèrent d'abord paisibles, mais leurs armes étaient toutes prêtes à frapper, & ils semblaient plutôt irrésolus que pacifiques. Pendant que nous étions ainsi en suspens, une autre troupe d'Indiens s'avança, & devenant plus hardis à mesure que leur nombre augmentait, ils commencèrent les danses & les chansons, qui sont les préludes de leur bataille. Cependant ils différaient toujours l'attaque ; mais deux détachemens coururent vers chacun de nos bateaux, & entreprirent de les traîner sur la côte ; cette tentative parut être le signal du combat ; car ceux qui étaient autour de nous s'avancèrent en même tems sur notre ligne. Notre situation était trop critique alors pour rester plus long-tems

Cook.

oiſifs ; c'eſt pour cela que je tirai un coup de fuſil chargé à petit plomb contre un des plus proches, & M. Banks & deux de nos gens firent feu immédiatement après. Nos ennemis reculèrent alors un peu en déſordre, mais un des chefs qui était à environ huit verges de diſtance les rallia : il s'avança en agitant ſon *patou-patou*, & appellant à grands cris ſes compagnons, il les conduiſit à la charge. Le docteur Solander qui n'avait pas encore tiré ſon coup de fuſil, le lâcha ſur ce champion, qui s'arrêta bruſquement, en ſentant qu'il était bleſſé, & s'enfuit enſuite avec les autres; cependant, loin de ſe diſperſer, ils ſe raſſemblèrent ſur une monticule, où ils ſemblaient attendre un chef aſſez déterminé pour les conduire à une nouvelle attaque. Comme ils ſe trouvaient hors de la portée de notre plomb, nous tirâmes à balle, mais ſans les atteindre; ils reſtèrent toujours attroupés, & nous demeurâmes l'eſpace d'un quart-d'heure dans cette ſituation. Sur ces entrefaites le vaiſſeau, d'où l'on appercevait un beaucoup plus grand nombre d'Indiens qu'on ne pouvait en découvrir de l'endroit où nous étions, ſe plaça de manière que ſon artillerie pût porter; quelques boulets, tirés par-deſſus la tête des naturels du pays, les diſperſèrent entièrement: il n'y eut dans cette eſcarmouche que deux Indiens bleſſés avec du petit plomb & pas un ſeul

ne

ne fut tué. Ce combat aurait été plus meurtrier, si je n'avais contenu mes gens, qui par la crainte des accidens qui pourraient nous arriver, ou par le plaisir d'exercer leurs forces, montraient à massacrer ces Insulaires, le même empressement qu'un chasseur à détruire du gibier. Devenus paisibles possesseurs de notre anse, nous mîmes bas les armes, & nous cueillîmes du céleri, qui y croît en abondance. Peu de tems après nous nous rappellâmes que quelques Indiens s'étaient cachés dans la caverne d'un des rochers, nous marchâmes vers cet endroit; alors un vieillard, le même chef à qui j'avais donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme & de son frère, & prenant une posture de suppliant, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement; le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avaient été blessés par le petit plomb, était son frère, & nous demanda avec beaucoup d'inquiétude, s'il en mourrait; nous l'assurâmes que non, & mettant dans sa main une balle & du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir, il fallait être blessé avec la balle, & que ceux qui l'étaient de l'autre manière, en guériraient; nous ajoutâmes que si l'on nous attaquait encore, nous nous défendrions avec des balles, qui les blesseraient mortellement. Ces Indiens reprirent un peu de

Cook.

Cook.

courage, s'approchèrent & s'assirent près de nous, & pour les rassurer davantage, nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous.

Bientôt après nous nous rembarquâmes dans nos bateaux, & quand nous fûmes arrivés à une autre anse de la même île, nous montâmes sur une colline voisine qui dominait sur le pays, jusqu'à une distance considérable. La vue était très-singulière & très-pittoresque; on appercevait une quantité innombrable d'îles qui formaient autant de havres, où l'eau était aussi unie que dans l'étang d'un moulin; nous découvrîmes en outre plusieurs bourgades, des maisons dispersées & des plantations; ce canton était beaucoup plus peuplé qu'aucun de ceux que nous avions vus auparavant. Plusieurs Indiens sortirent d'une des bourgades qui était près de nous; ils s'efforcèrent de nous montrer qu'ils étaient sans armes; leurs gestes & leur contenance annonçaient la plus grande soumission. Sur ces entrefaites, quelques-uns de nos gens, qui, lorsqu'il s'agissait de punir une fraude des Indiens, affectaient une justice inexorable, enfoncèrent les palissades d'une de leurs plantations & prirent quelques pommes de terre; je fis donner à chacun des coupables douze coups de fouet: l'un deux soutenant avec opiniâtreté que

Cook.

ce n'était pas un crime pour l'Anglais de piller une plantation Indienne, quoique c'en fût un pour l'Indien de voler un clou à un Anglais, je le fis mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir reçu douze nouveaux coups de fouet».

Près de la baie des Assassins ils eurent la preuve complette que plusieurs des nations de la Nouvelle-Zélande sont antropophages.

«Je m'embarquai sur la pinasse avec MM. Banks & Solander, Tupia & quelques autres personnes, & nous allâmes dans une autre anse, éloignée d'environ deux milles de celle où mouillait le vaisseau. Dans notre route, nous vîmes flotter sur l'eau quelque chose que nous prîmes pour un veau marin, mort; mais, après nous en être approchés, nous reconnûmes que c'était le corps d'une femme, qui, suivant toute apparence, était morte depuis peu de jours. Quand nous fûmes arrivés à l'anse, nous y mîmes à terre, & nous trouvâmes une petite famille d'Indiens auxquels notre approche inspira vraisemblablement beaucoup d'effroi, car ils s'enfuirent tous, à l'exception d'un seul. Une conversation entre celui-ci & Tupia ramena bientôt les autres, hormis un vieillard & un enfant qui s'étaient retirés dans le bois, d'où ils nous épiaient secrettement. La curiosité nous porta naturellement à faire à ces sauvages des

Cook.

questions sur le corps de la femme que nous avions vu flotter sur l'eau. Ils nous répondirent par l'entremise de Tupia, que c'était une de leurs parentes, morte de sa mort naturelle; qu'après avoir attaché, suivant leur coutume, un pierre au cadavre, ils l'avaient jetté dans la mer, & que probablement le corps s'était séparé de la pierre.

Lorsque nous allâmes à terre, ces Indiens étaient occupés à apprêter leurs alimens, & ils faisaient cuire alors un chien dans leur four; il y avait près de là plusieurs paniers de provisions; en jettant par hazard les yeux sur un de ces paniers, à mesure que nous passions, nous apperçûmes deux os entièrement rongés, qui ne nous parurent pas être des os de chien, & que nous reconnûmes pour des os humains, après les avoir examinés de plus près. Ce spectacle nous frappa d'horreur, quoiqu'il ne fît que confirmer ce que nous avions oui dire plusieurs fois depuis notre arrivée sur la côte. Comme il était sûr que c'étaient véritablement des os humains, il ne nous fut pas possible de douter que la chair qui les couvrait n'eût été mangée. On les avait trouvés dans un panier de provisions; la chair qui restait semblait manifestement avoir été apprêtee au feu, & l'on voyait, sur les cartilages, les marques des dents qui y avaient mordu. Cependant, pour confirmer

Cook.

es conjectures que tout rendait si vraisembla-
les, nous chargeâmes Tupia de demander ce
e c'étaient que ces os, & les Indiens répon-
rent sans hésiter en aucune manière, que
étaient des os d'hommes. On leur demanda
nsuite ce qu'était devenue la chair, & ils répli-
uèrent qu'ils l'avaient mangée; mais, dit Tupia,
ourquoi n'avez-vous pas mangé le corps de la
mme que nous avons vu flotter sur l'eau? Cette
mme, répondirent-ils, est morte de maladie;
ailleurs elle était notre parente, & nous ne
angeons que les corps de nos ennemis qui sont
és dans une bataille. En nous informant qui
ait l'homme dont nous avions trouvé les os,
nous dirent qu'environ cinq jours auparavant,
e pirogue, montée par sept de leurs ennemis,
ait venue dans la baie, & que cet homme était
des sept, qu'ils avaient tués. Quoiqu'il soit
fficile d'exiger de plus fortes preuves que cette
rrible coutume est établie parmi les habitans de
tte côte, cependant nous allons en donner qui
nt encore plus frappantes. L'un de nous leur
manda s'ils avaient quelques os humains où il
eût encore de la chair; ils nous répondirent
'ils l'avaient toute mangée; mais nous feigni-
es de ne pas croire que ce fussent des os d'hom-
es, & nous prétendîmes que c'étaient des os
chien; sur quoi un des Indiens saisit son

Cook.

avant-bras avec une ſorte de vivacité, & en l'avançant vers nous, il dit que l'os que tenait M. Banks dans ſa main, avait appartenu à cette partie du corps ; & pour nous convaincre en même-tems qu'ils en avaient mangé la chair, il mordit ſon propre bras & fit ſemblant de manger. Il mordit auſſi & rongea l'os qu'avait pris M. Banks, en le paſſant à travers ſa bouche, & montrant par ſignes que la chair lui avait fait faire un très-bon repas ; il rendit enſuite l'os à M. Banks qui l'emporta avec lui. Parmi les perſonnes de cette famille, nous vîmes une femme dont les bras, les jambes & les cuiſſes avaient été déchirés en pluſieurs endroits d'une manière effrayante. On nous dit qu'elle s'était fait elle-même ces bleſſures, comme un témoignage de la douleur que lui cauſait la mort de ſon mari, tué & mangé depuis peu par d'autres habitans qui étaient venus les attaquer, d'un canton de l'île, ſitué à l'Eſt, & que nos Indiens montraient avec le doigt.

Le vaiſſeau mouillait à un peu moins d'un quart de mille de la côte, & le matin, du 17 nous fûmes éveillés par le chant des oiſeaux leur nombre était incroyable, & ils ſemblaient ſe diſputer à qui ferait entendre les ſons les plus agréables. Cette mélodie ſauvage était infiniment ſupérieure à toutes celles de même eſpece que nous

Cook.

avions entendue jusqu'alors ; elle ressemblait à celle que produiraient de petites cloches parfaitement d'accord, & peut-être que la distance & l'eau qui se trouvait entre nous & le lieu du concert ajoutait à l'agrément de leur ramage. En faisant quelques recherches, nous apprîmes que dans ce pays les oiseaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit, qu'ils continuent leur musique jusqu'au lever du soleil, & qu'ils demeurent en silence pendant le reste du jour, comme nos rossignols. L'après-midi, une petite pirogue arriva d'un village Indien au vaisseau. Parmi les naturels qui la montaient, se trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaisseau pour la première fois, lors de notre arrivée dans la baie. Dès qu'il fut près de nous, Tupia reprit de nouveau la conversation de la veille sur l'usage de manger la chair humaine, & les Indiens répétèrent ce qu'ils nous avaient déjà dit : mais, ajouta Tupia, où sont les têtes ? les mangez-vous aussi ? Nous ne mangeons que la cervelle, répondit le vieillard, & demain je vous apporterai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons dit la vérité. Après avoir conversé quelque-tems avec notre Otahitien, ils lui dirent qu'ils s'attendaient à voir dans peu arriver leurs ennemis, pour venger la mort des sept qui avaient été tués & mangés.

Cook.

Le 18 Janvier, les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire ; aucune pirogue ne s'approcha du vaisseau, & nous n'apperçûmes aucun des habitans sur la côte ; leurs pêches & leurs autres occupations journalières étaient entièrement suspendues. Nous pensâmes qu'ils se préparaient à se défendre contre une attaque ; cela nous engagea à faire plus d'attention à ce qui se passait à terre ; mais nous ne vîmes rien qui pût satisfaire notre curiosité.

Après avoir déjeûné, nous nous embarquâmes dans la pinasse pour examiner la baie, qui était d'une vaste étendue & composée d'une infinité de petits havres & d'anses dans toutes les directions : nous bornâmes notre excursion au côté occidental ; & comme le canton où nous débarquâmes était couvert d'une forêt impénétrable, nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes cependant un grand nombre de cormorans, que nous vîmes perchés sur leurs nids dans les arbres, & qui étant rôtis ou cuits à l'étuvée, nous donnèrent un excellent mets. En nous en revenant, nous apperçûmes un seul Indien pêchant dans une pirogue : nous ramâmes vers lui, &, à notre grande surprise, il ne fit pas la moindre attention à nous ; lors même que nous fûmes près de lui, il continua son occupation, s'embarrassant aussi peu de nous que si nous

eussions été invisibles : il ne paraissait cependant ni stupide ni de mauvaise humeur. Nous le priâmes de tirer son filet hors de l'eau, afin que nous puissions l'examiner, & il fit sur le champ ce que nous demandions : ce filet était de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, & il avait sept ou huit pieds de diamètre. Le haut en était ouvert, & au fond étaient attachées des *oreilles de mer* pour servir d'appât : il faisait tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eût étendu à terre, & quand il croyait avoir attiré assez de poisson, il tirait doucement son filet jusqu'à ce qu'il fût près de la surface de l'eau, de manière que les poissons étaient soulevés sans s'en appercevoir ; & alors il donnait tout-à-coup une secousse qui les enveloppait dans le filet : par cette méthode très-simple, il avait pris une grande quantité de poissons ; il est vrai qu'ils sont si abondans dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de travail, ni beaucoup d'adresse.

Ce jour-là même, quelques-uns de nos gens trouvèrent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils rapportèrent à bord ; nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhouse, notre chirurgien, rapporta aussi d'un endroit où il avait vu plusieurs maisons désertes, les

Cook.

cheveux d'un homme, qu'il avait trouvés parmi plusieurs autres choses suspendues à des branches d'arbres.

Notre vieillard tint sa promesse le 2 au matin, & nous apporta à bord quatre de ces têtes d'hommes, dont nous avons déja parlé; les cheveux & la chair y étaient encore en entier; mais nous remarquâmes qu'on en avait tiré la cervelle; la chair était molle & on l'avait préservée de la putréfaction en employant quelque expédient; car elle n'avait point d'odeur désagréable. M. Banks acheta une de ces têtes; mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, & nous ne pûmes pas venir à bout de l'engager à nous en céder une seconde. Ces peuples les conservent probablement comme des trophées, ainsi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, & les Insulaires des mers du Sud, les mâchoires de leurs ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks, nous remarquâmes qu'elle avait reçu sur les tempes un coup qui avait fracturé le crâne ».

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Zélande, Cook en donne une description générale; mais auparavant il trace le plan & les motifs de son retour par les Indes orientales.

« Je résolus de quitter cette contrée & de retourner en Angleterre, en suivant la route dans la quelle

je pourrais le mieux remplir l'objet de mon voyage, & je pris sur cette matière l'avis de mes officiers. J'avais grande envie de prendre ma route par le cap Horn, parce que j'aurais pu décider enfin s'il existe ou s'il n'existe point de continent méridional. Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le faire abandonner : c'est que dans ce cas nous aurions été obligés de nous tenir, au milieu de l'hiver, dans une latitude fort avancée au Sud, avec un bâtiment qui n'était pas en état d'achever cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de Bonne-Espérance, la même raison se présentait avec encore plus de force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc de retourner en Europe par les Indes Orientales, & dans cette vue, après avoir quitté la côte de la Nouvelle-Zélande, de gouverner à l'Ouest jusqu'à ce que nous rencontrassions la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, & de suivre ensuite la direction de cette côte au Nord, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à son extrémité septentrionale. Mais si ce projet devenait impraticable, nous résolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les îles qu'on dit avoir été découvertes par Quiros.

Cook.

La Nouvelle-Zélande fut découverte pour la

Cook.

première fois le 13 Décembre 1642, par Abel Tasman, navigateur Hollandais, dont on a souvent cité le nom dans la relation de ce voyage. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le trente-quatrième degré jusqu'au quarante-troisième de latitude; il entra dans le détroit qui partage les deux îles, & qui, dans la carte que j'ai tracée, est appellé *le détroit de Cook*; mais ayant été attaqué par les naturels du pays, bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de baie *des Assassins*, il ne débarqua jamais à terre. Il appella ce pays *la Terre des Etats*, en l'honneur des Etats-Généraux, & on le distingue communément aujourd'hui dans les globes & les cartes, sous le nom de *Nouvelle-Zélande*. Toute cette contrée, si on excepte cette partie de la côte qu'apperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entiérement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de l'*Endeavour*; plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le trente-quatrième & le quarante-huitième degré de latitude Sud, &

entre le cent-quatre-vingt-unième & le cent-quatre-vingt-quatorzième degrés de longitude Oueſt ; ce giſſement eſt déterminé avec une exactitude peu commune d'après un très-grand nombre d'obſervations du ſoleil & de la lune, & une du paſſage de Mercure, faites par M. Green, aſtronôme dont les talens ſont connus, & qui avait été envoyé dans les mers du Sud par la Société Royale de Londres, ainſi que nous l'avons déjà dit, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil.

Cook.

La plus ſeptentrionale de ces îles, eſt appellée par les naturels du pays *Eaheinomauwe*, & la plus méridionale, *Tovy* ou *Tavai Poenammoo*.

Tovy Poenammoo eſt, pour la plus grande partie, un pays montueux, & ſelon toute apparence, ſtérile : nous n'avons découvert ſur toute l'île d'autres habitans que les Inſulaires que nous vîmes dans le canal de *la Reine Charlotte*, & ceux qui s'avancèrent vers nous au-deſſous des montagnes de neige, & nous n'avons apperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'Oueſt du cap *Saunders*.

Eaheinomawe a un aſpect plus avantageux ; le terrein, il eſt vrai, eſt rempli de collines & même de montagnes ; mais les unes & les autres ſont couvertes de bois, & chaque vallée a un ruiſſeau d'eau douce. Le ſol de ces vallées, ainſi

Cook.

que des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est en général léger, mais fertile, & suivant l'opinion de MM. Banks & Solander, ainsi que des autres personnes éclairées de l'équipage, toutes les graines, plantes & fruits d'Europe y viendraient avec le plus grand succès. Les végétaux qu'on y trouve nous ont fait croire que les hivers y sont plus doux qu'en Angleterre; nous avons reconnu que l'été n'y était pas plus chaud, quoique la chaleur fût plus uniforme; de sorte que si les Européens formaient un établissement dans ce pays, il leur en coûterait peu de soins & de travaux pour y faire croître en grande abondance tout ce dont on a besoin.

Excepté les chiens & les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays; du moins nous n'en avons pas vu d'autres, & les rats sont même en si petit nombre, que plusieurs de nos gens n'en ont jamais apperçu un seul. Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les manger; il se peut, à la vérité, qu'il y ait des quadrupèdes que nous n'ayons pas découverts; mais cela n'est pas probable: en effet, l'objet principal de la vanité des naturels du pays, par rapport à leur habillement, est de se revêtir des peaux & de la fourrure des animaux qu'ils ont; or nous ne leur avons jamais vu porter

Cook.

la peau d'aucun animal, que celle des chiens & des oiseaux. Il y a des veaux marins sur la côte, & nous avons découvert une fois un lion de mer ; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement : car quoique nous ayons vu quelques naturels porter sur leur poitrine & estimer beaucoup les dents de ces poissons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leurs peaux. On trouve aussi des baleines sur cette côte ; mais es Insulaires ne semblent pas avoir des instrumens ou des secrets pour les prendre ; cependant nous avons vu des *patou-patous* faits d'os de baleine, ou de quelqu'autre animal dont l'os vait exactement la même apparence.

Les especes d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande, ne sont pas en grand nombre, & si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y a-t-il point qui soient exactement les mêmes ue celles d'Europe. Il est vrai qu'il y a des nards & des cormorans de plusieurs sortes, & u'ils sont assez ressemblans à ceux d'Europe, pour être appellés du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes & des cailles, qui, à la première vue, différent très-peu de ceux d'Europe ; & plusieurs petits oiseaux, dont le chant, ainsi que nous

Cook.

l'avons déjà dit dans le cours de cette narration, est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.

On voit de tems en tems, sur la côte de la mer, plusieurs oiseaux de l'océan, & en particulier, des albatross, des *fous*, des pintades, & un petit nombre d'autres, que sir Jean Narborough a nommés pengoins, & qui sont ce que les Français appellent *Nuance*, & semblent être une espèce mitoyenne entre l'oiseau & le poisson; car leurs plumes, sur-tout celles de leurs aîles, diffèrent peu des écailles; peut-être même, faut-il regarder comme des nageoires leurs aîles elles-mêmes, dont ils se servent seulement pour plonger, & non pour accélérer leur mouvement, même lorsqu'ils se posent sur la surface de l'eau.

Les insectes n'y sont pas en plus grande abondance que les oiseaux; ils se réduisent à un petit nombre de papillons & d'escarbots; à des mouches de chair très-ressemblantes à celles d'Europe; & à des especes de mosquites & de mouches de sable, qui sont peut-être exactement les mêmes que celles de l'Amérique septentrionale. Nous n'avons cependant pas vu beaucoup de mosquites & de mouches de sable, qui sont regardées avec raison comme une malédiction dans tout pays où elles abondent. Il est vrai que nous en trouvâmes un petit nombre dans presque

tou

tous les endroits où nous allâmes à terre ; mais elles nous causèrent si peu d'incommodité, que nous ne fîmes pas usage des précautions que nous avions imaginé pour mettre nos visages à l'abri de leurs piqûres. Cook.

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve en revanche une très-grande quantité dans la mer ; toutes les criques fourmillent de poissons très-sains & d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Par-tout où le vaisseau mettait à l'ancre, & dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser, sur-tout au Sud, nous pouvions avec la ligne & l'hameçon en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage. Quand nous mouillions, la ligne nous en procurait près des rochers une abondante provision, & avec la senne nous en prenions encore davantage ; de sorte que dans les deux fois que nous mîmes à l'ancre dans le détroit de Cook, chaque chambrée du vaisseau qui ne fut pas paresseuse ou sans prévoyance, en put saler assez pour en manger plusieurs semaines, après que nous eûmes remis en mer. La diversité des poissons était égale à leur abondance ; nous avions du maquereau de plusieurs espèces, un entr'autres, qui est exactement le même que celui d'Angleterre. Ces poissons se trouvent en troupes innombrables sur les bas-fonds, & ils sont pris au filet par les

Cook.

naturels du pays, qui nous en vendirent à très bas prix. Il y a encore des poissons de plusieurs sortes, que nous n'avions jamais vus auparavant; mais les matelots eurent bientôt donné des noms à tous; de sorte que nous parlions ici aussi familièrement de brochets, de raies, de brêmes, de merlans, & de plusieurs autres, qu'en Angleterre; & quoiqu'ils ne soient pas de la même famille, il faut convenir qu'ils ne sont pas indignes du nom qu'on leur a donné. Le mets le plus délicat que nous procurait la mer, même en cet endroit, était une espèce de houmard, probablement la même que celle qui, suivant le voyage du lord Anson, fut trouvée à l'île de Juan Fernandès, mais seulement un peu moins grosse; ce houmard diffère en plusieurs points de l'écrevisse de mer d'Angleterre; il a un plus grand nombre de pointes sur le dos, & il est rouge lors même qu'il sort de l'eau. Nous en achetâmes une grande quantité des naturels du pays qui habitent au Nord; ils les prennent en plongeant près de la côte, & les dégagent avec leurs pieds du fond où ils se tiennent. Nous avions aussi un poisson que Frézier, dans son voyage au Continent Espagnol de l'Amérique méridionale, a décrit sous les noms d'*éléphant*, de *pejegallo* ou *poisson-coq*, & dont nous mangeâmes de très-bon cœur la chair, quoique peu délicate.

Nous y avons aussi trouvé plusieurs espèces de raies ou de pastenades, qui sont encore moins délicates que l'éléphant; mais nous avons eu en revanche différentes sortes de chiens de mer, tachetés de blanc, qui ont une saveur exactement semblable à celle de nos meilleures raies, mais beaucoup plus agréable; enfin, un poisson plat, qui ressemble aux soles & aux carrelets, des anguilles & des congres de différentes espèces, plusieurs autres, que les navigateurs qui visiteront par la suite cette côte, ne manqueront pas d'y trouver, & en outre, beaucoup de poissons à coquille, & en particulier des clams, des pétoncles & des huîtres. Cook.

Les arbres occupent le premier rang parmi les productions végétales de ce pays; il s'y trouve des forêts d'une grande étendue, remplis de bois de charpente les plus droits, les plus beaux & les plus gros que nous ayons jamais vus. La grosseur, le grain & la dureté apparente de ces bois, les rendent propres pour toute espèce de bâtiment, & même pour tout ouvrage, si l'on en excepte la mâture: j'ai déjà observé que pour ce dernier usage, ils sont trop durs & trop pesans. Il y a un arbre en particulier, qui, lorsque nous étions sur la côte, se faisait distinguer par une fleur écarlate, qui semblait être un assemblage de plusieurs fibres; il est à-peu-près

Cook.

de la grosseur d'un chêne ; le bois en est extrêmement dur & pesant, & excellent pour tous les ouvrages de moulin ; on trouve un autre arbre très-élevé & très-droit qui croît dans les marais ; il est assez épais pour en faire des mâts de vaisseaux, quelque forts qu'ils soient, & si l'on peut en juger par le grain, il paraît très-solide. J'ai dit plus haut, que notre charpentier pensait que cet arbre ressemble au pin ; il est probable qu'on peut le rendre plus léger en l'entaillant, & alors on en ferait les plus beaux mâts du monde ; il a une feuille assez ressemblante à celle de l'if, & il porte des baies dans de petites touffes.

La plus grande partie du pays est couverte de verdure : quoiqu'il ne s'y trouve pas une grande variété de plantes, nos Naturalistes furent très-satisfaits de la quantité d'espèces nouvelles qu'ils découvrirent. D'environ quatre cent espèces qui ont été décrites jusqu'à présent par les Botanistes, ou que nous avons vues ailleurs pendant le cours de ce voyage, nous n'y avons trouvé que le chardon, la morelle des Indes, une ou deux espèces de *gramen*, & les mêmes que celles d'Angleterre, deux ou trois sortes de fougère semblable à celle des îles de l'Amérique, & un petit-nombre de plantes qu'on rencontre dans presque toutes les parties du monde.

On y trouve peu de végétaux comestibles

Cook.

mais notre équipage, après avoir été long-tems en mer, mangea, avec autant de plaisir que d'utilité, du céleri sauvage & une espèce de cresson qui croît en grande abondance sur toute les parties de la côte. Nous avons aussi rencontré une ou deux fois, une plante semblable à celle que les gens de la campagne appellent en Angleterre *lamb's quarter* ou *fat-hen* (*quartier d'agneau* ou *poule grasse*), que nous fîmes bouillir en place de légumes. Nous eûmes le bonheur de trouver un jour un chou palmiste, qui nous procura un mets délicieux. Parmi les productions végétales qui semblent croître dans ce pays sans culture, nous n'en avons point vu d'autres qui soient bonnes à manger, si on en excepte la racine de fougère & une plante entièrement inconnue en Europe, dont les Insulaires mangent, & que nous trouvâmes très-désagréable. Parmi les plantes cultivées, nous n'en avons trouvé que trois bonnes à manger, les ignames, les patates douces & les cocos. Il y a des plantations de plusieurs acres d'ignames & de patates, & je crois qu'un vaisseau, qui serait en cet endroit en automne, lors de la récolte, pourrait en acheter une aussi grande quantité qu'il le désirerait.

Les naturels du pays cultivent aussi des citrouilles avec le fruit desquelles ils font des vases qui leur servent à différens usages. Nous y

Cook.

avons trouvé le mûrier à papier Chinois; le même que celui dont les Insulaires de la mer du Sud fabriquent leur étoffes; mais il est si rare, que, quoique les habitans de la Nouvelle-Zélande en fassent également une étoffe, ils n'en ont que ce qu'il leur en faut pour la porter comme un ornement dans les trous qu'ils font à leurs oreilles, ainsi que je l'ai déja dit plus haut.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux & les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, & que les enfans seuls prenaient la peine de recueillir. On y trouve une plante dont les habitans se servent en place de chanvre & de lin, & qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls; mais les fleurs sont plus petites, & les grappes en plus grand nombre; dans l'une, elles sont jaunes, & dans l'autre d'un rouge foncé. Leur habillement ordinaire est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparations; ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes & leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, & auxquels ils ne peuvent pas être comparés. Ils tirent de la

Cook.

même plante, préparée d'une autre manière, de longues fibres minces, luifantes comme la foie, & auffi blanches que la neige ; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec ces fibres qui font auffi d'une force furprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déja remarqué, font d'une grandeur énorme, font formés de ces feuilles; tout le travail confifte à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue enfemble.

Une plante qu'on peut fi avantageufement employer à tant d'ufages utiles, ferait une acquifition importante pour l'Angleterre où elle croîtrait, felon toute apparence, fans beaucoup de peine; car elle paraît être très-vivace, & n'avoir befoin d'aucun fol particulier. On la trouve également fur les collines & dans les vallées, fur le terrein le plus fec & dans les marais les plus profonds; elle femble pourtant préférer les endroits marécageux ; car nous avons obfervé qu'elle y était plus grande que par-tout ailleurs.

Nous vîmes une grande abondance de fable ferrugineux dans la baie de Mercure, & par conféquent on trouverait infailliblement à peu de diftance de-là, du minerai de fer. Quant aux autres métaux, nous n'avons pas affez de connaiffance du pays, pour former des conjectures fur cette matière.

Si la Grande-Bretagne penfait jamais que ce

Cook.

fut un objet digne de son attention, que d'établir une colonie dans ce pays, le meilleur endroit qu'on pût choisir, serait sur les bords de la *Tamise*, ou dans l'endroit qui borde la baie des Iles. Dans l'une ou l'autre place, on aurait l'avantage d'un très-bon havre; & au moyen de la rivière, il serait facile d'étendre les établissemens, & d'établir une communication avec l'intérieur du pays. Le beau bois qui abonde dans cette partie, fournirait à très-peu de frais & de peine, des vaisseaux ou d'autres bâtimens propres à la navigation. Je ne puis pas déterminer exactement quelle est la profondeur d'eau que devrait tirer un vaisseau qui naviguerait sur cette rivière, même dans la partie que j'ai remontée, avec le bateau, parce que cela dépend de la profondeur qui est sur la barre, ou des bas-fonds qui sont situés devant la partie la plus étroite de la rivière, & que je n'ai pas eu occasion d'examiner; mais je pense qu'un bâtiment qui ne tirerait pas plus de douze pieds d'eau, serait très-convenable pour cette navigation.

En arrivant pour la première fois sur la côte de ce pays, nous imaginâmes que la population était beaucoup plus considérable que nous ne l'avons trouvé dans la suite. La fumée que nous apperçûmes à une grande distance de la côte, nous fit penser que l'intérieur était peuplé, &

peut-être que nous ne nous trompions pas, relativement au pays qui eſt ſitué derrière la baie de Pauvreté, (*Poverty bay*) & la baie d'Abondance, (*bay of Plenty*) où les habitans nous ont paru être en plus grand nombre qu'ailleurs. Mais nous avons lieu de croire, qu'en général cette grande île n'eſt habitée que ſur les côtes de la mer, où nous ne trouvâmes même que très-peu d'Inſulaires; & toute la côte occidentale, depuis le cap Maria Van Diemen, était entièrement déſerte; de ſorte que, tout conſidéré, le nombre des habitans de la Nouvelle-Zélande n'a aucune proportion avec l'étendue du pays. Cook.

La taille des habitans eſt en général égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus & bien proportionnés; mais ils ne ſont pas auſſi gras que les oiſifs & voluptueux Inſulaires des mers du Sud; ils ſont extraordinairement alertes & vigoureux, & on apperçoit dans tout ce qu'ils font, une adreſſe & une dextérité de main peu commune. J'ai vu quinze pagaies travailler du côté d'une pirogue avec une vîteſſe incroyable, & cependant les rameurs gardaient auſſi exactement la meſure, que ſi tous leurs bras avaient été animés par une même ame. Leur teint en général eſt brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Eſpagnol qui a été expoſé

Cook.

au soleil, & celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins. On n'apperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sèxe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, & c'est par-là qu'on les distingue principalement; car l'habillement des deux sèxes est le même; elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaieté, d'enjouement & de vivacité dans la figure que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux & la barbe noire; leurs dents sont très-régulières & aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste, & nous en avons vu plusieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux sèxes sont beaux. Les hommes & les femmes semblent être d'un caractère doux & affable; ils se traitent les uns les autres de la manière la plus tendre & la plus affectueuse; mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà remarqué, ils ne font point de quartier. Peut-être paraîtra-t-il étrange qu'il y ait des guerres fréquentes dans un pays où il y a si peu d'avantages à obtenir par la victoire, & que chaque district d'une contrée habitée par un peuple si pacifique & si doux, soit l'ennemi de tout ce qui l'environne. Mais il est possible que parmi ces Insulaires, les vainqueurs retirent de leurs succès plus d'avantages qu'on ne le croirait au premier coup

Cook.

'œil, & qu'ils soient portés à des hostilités réci-roques par des motifs que l'attachement & l'a-nitié ne sont pas capables de surmonter. Il paraît ar ce que nous avons déjà dit d'eux, que leur rincipale nourriture est le poisson, qu'ils ne euvent se procurer que sur la côte de la mer, la-uelle ne leur en fournit une quantité suffisante, ue dans un certaln tems. Les tribus qui vivent ans l'intérieur des terres, s'il y en a quelques-nes, & même celles qui habitent la côte, oivent donc être souvent en danger de mourir e faim. Leur pays ne produit ni moutons, ni hèvres, ni cochons, ni bétail; ils n'ont point e volailles apprivoisées, & ils ne connaissent as l'art de prendre des oiseaux sauvages, en ssez grand nombre pour fournir à leur nourriture, i quelques voisins les empêchent de pêcher du oisson, qui supplée à presque toutes les autres ourritures animales. Excepté les chiens, ils n'ont our leur subsistance que les végétaux que nous vons déja décrits, & dont les principaux sont a racine de fougère, les ignames & les patates; 'où l'on voit que, si ces ressources viennent à eur manquer, la détresse doit être terrible. Parmi es habitans de la côte eux-mêmes, plusieurs ribus doivent se trouver fréquemment dans une pareille disette, soit que leurs plantations n'aient pas réussi, soit qu'ils n'aient pas assez de provisions

Cook.

séches dans la saison où ils ne peuvent prendre que peu de poissons. Ces réflexions nous mettent en état d'expliquer & le danger continuel où paraissent vivre tous les peuples de ce pays, & le soin qu'ils prennent de fortifier tous leurs villages; on pourrait même rendre raison de l'horrible usage de manger ceux d'entr'eux qui sont tués dans les batailles; car le besoin de celui que la faim pousse au combat, absorbe toute humanité & étouffe tous les sentimens qui l'empêcheraient de se soulager en dévorant le corps de son adversaire. Il faut remarquer néanmoins que si cette explication de l'origine d'une coutume si barbare est juste, les maux dont elle est suivie ne finissent point avec la nécessité qui la fit naître. Dès que la faim eut introduit d'un côté cet usage, il fut nécessairement adopté de l'autre par la vengeance. Quel que soit le sentiment de certains Spéculatifs & Philosophes qui prétendent que c'est une chose très-indifférente que de manger ou d'enterrer le corps mort d'un ennemi, ainsi que de couvrir ou de laisser nues la gorge & les cuisses d'une femme, & que c'est uniquement par préjugé & par habitude que la transgression de l'usage nous fait frissonner dans le premier cas, & rougir dans le second; en mettant à part la discussion de ce point de controverse, on peut affirmer avec vérité, que l'usage

de manger de la chair humaine eſt très-pernicieux dans ſes conſéquences, relativement à nous; il tend manifeſtement à extirper un principe qui fait la principale ſûreté de la vie humaine, & qui arrête plus ſouvent la main de l'aſſaſſin, que ne peut le faire le ſentiment du devoir ou la crainte de l'échafaud. La mort doit perdre beaucoup de ſon horreur chez ceux qui ſont accoutumés à manger des cadavres; & l'homme que cette horreur naturelle ne retiendra point, n'aura pas une grande répugnance à devenir meurtrier. Il eſt plus facile de ſurmonter la loi du devoir & la terreur du châtiment, que les ſentimens de la nature ou ceux qu'ont fait naître les préjugés de l'enfance & qu'a fortifiés une habitude continuelle. L'horreur qu'éprouve un meurtrier tient moins au crime de l'homicide en lui-même, qu'à ſes effets naturels, & s'affaiblit à meſure qu'on ſe familiariſe avec ſes effets. Suivant nos loix & notre religion, l'aſſaſſinat & le vol ſont punis par les mêmes ſupplices, & dans ce monde & dans l'autre; cependant, parmi le grand nombre de ceux qui commettent un vol de propos délibéré, il y en a très-peu qui vouluſſent ſe rendre coupables d'un homicide de deſſein prémédité, même pour ſe procurer de beaucoup plus grands avantages qu'ils n'en retireraient dans le premier cas. Mais on a les plus fortes

Cook.

Cook.

raiſons de croire que des hommes accoutumés à manger de la chair humaine, pourraient dépecer un cadavre avec auſſi peu de répugnance & de ſcrupule qu'en éprouvent nos cuiſinières à découper un lapin mort; qu'il ne leur en coûterait pas plus de commettre un aſſaſſinat qu'un vol; & que par conſéquent, ils priveraient un homme de la vie avec auſſi peu de remords que de ſa propriété: ainſi les hommes placés dans ces circonſtances, deviendraient meurtriers pour des intérêts auſſi légers que ceux qui les portent communément à voler. Si quelqu'un doute de la juſteſſe de ce raiſonnement, qu'il ſe demande à lui-même s'il ne ſe croirait pas plus en ſûreté avec un homme qui ſent en lui-même une forte horreur pour la deſtruction de ſon ſemblable, ſoit par une ſuite de l'inſtinct naturel qu'il n'a point étouffé, ſoit par des préjugés qu'il a acquis de bonne heure & dont l'énergie égale preſque celle de la nature, qu'avec un autre qui, tenté de l'aſſaſſiner, ne ſerait arrêté que par des conſidérations d'intérêt; car on peut réduire à des vues d'intérêt tous les motifs de ſimple devoir, puiſqu'ils ſe terminent tous à l'eſpérance d'un bien ou à la crainte d'un mal.

Cependant la ſituation & les circonſtances où ſe trouvent ces peuples miſérables, ainſi que leur caractère, ſerviraient à merveille ceux qui

Cook.

voudraient établir une colonie parmi eux. Ils ſont beſoin de ſecours par leur ſituation, & leur caractère les rend ſuſceptibles d'amitié; & quoique puiſſent dire en faveur de la vie ſauvage, des hommes qui jouiſſent des dons de la nature dans une oiſiveté voluptueuſe, la civiliſation ſerait certainement un bonheur pour ceux à qui la nature ingrate fournit à peine leur ſubſiſtance, & qui ſont obligés de s'entre-détruire continuellement, afin de ne pas mourir de faim.

Ces peuples accoutumés à la guerre, quelle qu'en ſoit la cauſe, & regardant par habitude tous les étrangers comme des ennemis, étaient toujours diſpoſés à nous attaquer, lorſqu'ils ne s'appercevaient pas de notre ſupériorité; ils n'en connaiſſaient d'autre d'abord que celle du nombre; & quand cet avantage était de leur côté, ils ne doutaient pas que tous nos témoignages de bienveillance ne fuſſent des artifices que la crainte & la fourberie nous faiſaient mettre en uſage pour les ſéduire & nous conſerver. Mais lorſqu'ils furent une fois bien convaincus de nos forces, après nous avoir forcés à nous ſervir de nos armes à feu, quoique chargées ſeulement à petit plomb, & quand ils eurent reconnu notre clémence en voyant que nous ne faiſions uſage de ces inſtrumens ſi terribles, que pour nous défendre nous-mêmes, ils devinrent tout d'un coup

Cook.

nos amis ; ils eurent en nous une confiance sans bornes, & firent tout ce qui pouvait nous engager à en user de même à leur égard. Il est encore remarquable que lorsqu'une fois il y eut un commerce d'amitié, établi entre nous, nous les surprîmes très-rarement dans une action malhonnête. Il est vrai que tant qu'ils nous avaient regardés comme autant d'ennemis qui ne venaient sur leur côte que pour en tirer avantage, ils s'étaient servis sans scrupule de toutes sortes de moyens contre nous. C'est pour cela que lorsqu'ils avaient reçu le prix de quelque chose qu'ils offraient de nous vendre, ils retenaient tranquillement la marchandise & la valeur que nous avions donnée en échange, bien persuadés que c'était une action très-légitime que de piller des hommes qui n'avaient d'autre dessein que de les piller eux-mêmes.

J'ai remarqué plus haut que les Insulaires des mers du Sud n'avaient pas l'idée de l'indécence, soit par rapport aux objets, soit par rapport aux actions. Il n'en était pas de même des habitans de la Nouvelle-Zélande : nous avons apperçu dans leur commerce & leur maintien, autant de réserve, de décence & de modestie, relativement à des actions qu'ils ne croient pourtant pas criminelles, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe. Les femmes n'étaient

pas

pas inacceſſibles, mais la manière dont elles ſe rendaient était auſſi décente que celle dont une femme parmi nous céde aux deſirs de ſon mari, & ſuivant leurs idées, la ſtipulation du prix de leurs faveurs eſt auſſi innocente. Lorſque quelqu'un de l'équipage faiſait des propoſitions à une de leurs jeunes femmes, elle lui donnait à entendre qu'elle avait beſoin du conſentement de ſa famille, & on l'obtenait ordinairement au moyen d'un préſent convenable. Ces préliminaires une fois établis, il fallait encore traiter la femme pendant une nuit avec beaucoup de délicateſſe; & l'amant qui s'aviſait de prendre avec elle des libertés contraires à ces égards, était bien ſûr de ne pas réuſſir dans ſon projet.

Cook.

Un de nos officiers s'étant adreſſé, pour avoir une femme, à une des meilleures familles du pays, il reçut une réponſe qui, traduite en notre langue, répond exactement à ces termes: « toutes ces jeunes femmes ſe trouveront fort honorées de vos déclarations; mais vous devez d'abord me faire un préſent convenable, & venir enſuite coucher une nuit à terre avec nous; car la lumière du jour ne doit point être témoin de ce qui ſe paſſera entre vous ».

J'ai déja dit plus haut qu'ils ne ſont pas auſſi propres ſur leurs perſonnes que les Otahitiens, parce que ne vivant pas dans un climat auſſi

Cook.

chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux, comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue ; les habitans les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os & de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux, comme un ornement ; mode qui règne aujourd'hui chez les Dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement la barbe courte & les cheveux attachés au-dessus de la tête, & formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières & suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs cheveux courts, & d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

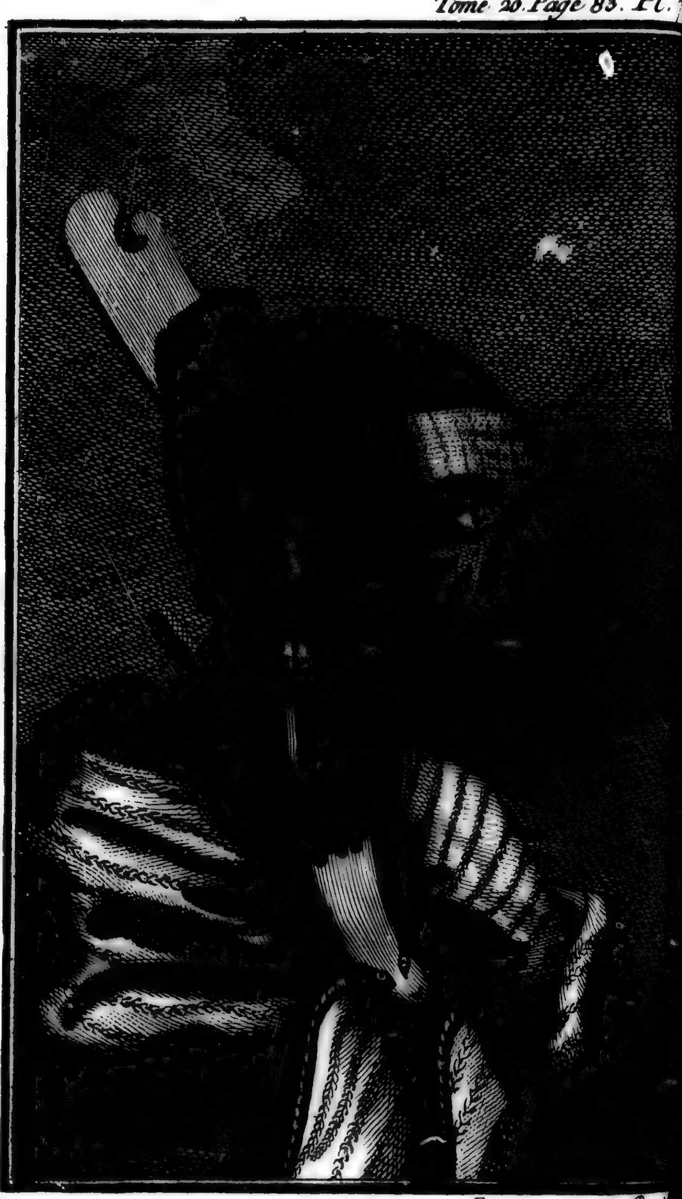
Les corps des deux sèxes sont marqués de taches noires, nommées *amoco* ; ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Otahiti, & qu'on y appelle *tattow* ; mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques

ALE

ouvent. Mais
eux, comme
us dégoûtant.
on ou d'oiseau
tingués l'em-
lasse inférieure
ce qui les rend
orat que des
s exemptes de
observé qu'ils
'os & de bois,
es dressés sur
ent; mode qui
s d'Angleterre
a barbe courte
de la tête, &
nt des plumes
& suivant leur
ncer en pointe
i rendait à no
lques-unes de
rts, & d'autres
..

nt marqués de
; ils emploient
nt on se sert
ttow; mais le
e de ces marques

Tome 20. Page 83. Pl.



Tête d'un Guerrier de la Nlle. Zélande.

que les femmes : celles-ci ne peignent en général aucune partie de leurs corps, si ce n'est les lévres ; cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires. Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornemens ; de sorte que plusieurs d'entr'eux qui paraissaient d'un âge avancé, étaient presque couverts de ces taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'*amoco*, ils portent d'autres marques extraordinaires, qu'ils s'impriment sur le corps, par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des sillons d'environ une ligne de profondeur & d'une largeur égale, tels qu'on en apperçoit sur un jeune arbre d'un an, où l'on a fait une incision. Les bords de ces sillons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, & devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presqu'entiérement couvert de ces marques ; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes ; ils ont communément une tache noire sur une joue & sur un œil, & ils procèdent ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux, & par-là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches & ces sillons impriment au visage de l'homme, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art & la

Cook.

Cook.

dextérité avec laquelle ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision & même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps ressemblent un peu au feuillage de ces ornemens de ciselure ancienne, & aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on apperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination, que de cent hommes qui semblaient au premier coup-d'œil porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables, lorsque nous les examinâmes de près. Nous observâmes que la quantité & la forme de ces marques étaient différentes dans les diverses parties de la côte; & comme les Otahitiens les placent principalement sur les fesses, dans la Nouvelle-Zélande c'était quelquefois la seule partie du corps où il n'y en eût point, & en général elle était moins marquée que les autres.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent aussi de la peinture; car comme je l'ai remarqué plus haut, ils barbouillent leurs corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière séche; d'autres l'appliquent en larges taches, mêlée avec de l'huile, qui reste toujours humide: aussi

n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture, de sorte que les personnes de notre équipage qui donnaient quelques baisers aux femmes du pays, en portaient les traces empreintes sur le visage.

Cook.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup-d'œil d'un étranger, le plus bizarre & le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé de feuilles d'une espece de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, &, lorsqu'elles sont séches, ils les entrelacent les unes dans les autres, & en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau & le drap : les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon, & pend jusqu'aux genoux : ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus, & les joint ensemble : l'autre piece est roulée autour de la ceinture & pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des



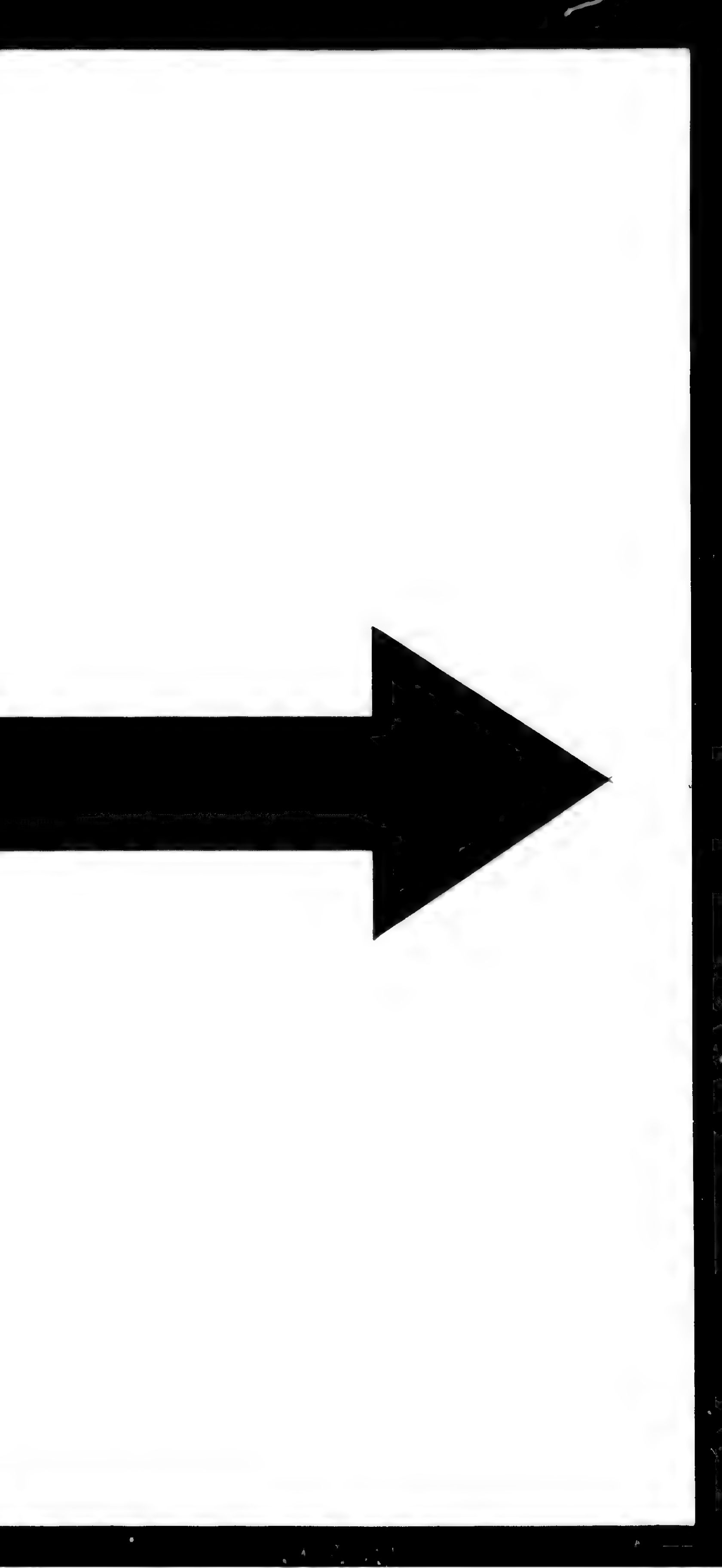
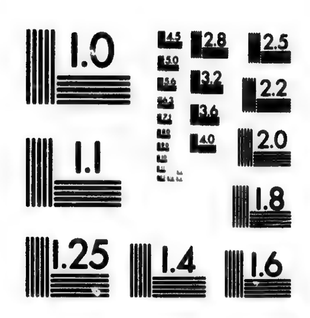


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Cook.

occasions particulières cet habit de dessous; mais ils ont une ceinture à laquelle pend une petite corde destinée à un usage très-singulier. Les Insulaires de la mer du Sud se fendent le prépuce, afin de l'empêcher de couvrir le gland. Les habitans de la Nouvelle-Zélande ramènent au contraire le prépuce sur le gland; & afin de l'empêcher de se retirer par la contraction naturelle de cette partie, ils en nouent l'extrémité avec le cordon attaché à leur ceinture. Le gland paroissait être la seule partie de leur corps qu'ils fussent soigneux de cacher; ils se dépouillaient sans le moindre scrupule de tous leurs vêtemens, excepté de la ceinture & du cordon; mais ils étaienttrès-confus, lorsque, pour satisfaire notre curiosité, nous les priions de délier le cordon; & ils n'y consentirent jamais qu'avec des marques de répugnance & de honte extrêmes. Quand ils n'ont que leurs vêtemens de dessus & qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume. Quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres, qui

ont la surface unie, & qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitans de l'Amérique méridionale, & dont nous achetâmes quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpilières les plus mauvaises; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à-peu-près comme nous. La seconde se fait en étendant plusieurs fils, près les uns des autres dans la même direction, ce qui compose la chaîne, & par d'autres fils de traverse qui servent de trame; ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres; & ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes, qu'on place quelquefois sur nos tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, & elle a toujours une assez belle apparence; car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de chassis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement cinq pieds de long & quatre de large; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du chassis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très-ennuyeux.

Cook.

Ils font à l'extrémité de ces deux espèces

Cook.

d'étoffe, des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures font faites fur différens modeles, & travaillées avec une propreté & même une élégance qui doivent paraître furprenantes, fi l'on confidère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité, eft une fourrure de chien; ils l'emploient avec tant d'économie, qu'ils la coupent par bandes, qu'ils coufent fur leur habit à quelque diftance l'une de l'autre, ce qui prouve que les chiens ne font pas abondans dans leur pays. Ces bandes font auffi de diverfes couleurs, & elles font difpofées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillemens ornés de plumes au lieu de fourrure, & nous en avons apperçu un, qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sèxe, femblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déja dit, & lorfqu'elles les laiffent croître, elles ne les attachent jamais fur le fommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornemens. Leurs vêtemens font faits de la même matière & dans

la même forme que ceux de l'autre sèxe; mais celui d'en bas enveloppe toujours le corps, excepté quand elles entrent dans l'eau pour prendre des écrevisses de mer; elles l'ôtent alors, mais elles ont grand soin de n'être pas vues par les hommes. Ayant débarqué un jour sur une petite île, dans la baie de Tologa, nous en surprîmes plusieurs dans cette occupation. La chaste Diane & ses Nymphes, ne peuvent pas avoir donné de plus grandes marques de confusion & de regret à la vue d'Actéon, que ces femmes en témoignèrent à notre approche. Les unes se cachèrent parmi des rochers, & le reste se tapit dans la mer, jusqu'à ce qu'elles eussent fait une ceinture & un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver; & lorsqu'elles en sortirent, nous remarquâmes que même avec ce voile, leur modestie souffrait beaucoup de notre présence.

Cook.

Les deux sèxes percent leurs oreilles, & en aggrandissent les trous, de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornemens de différente espece; de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, & quelquefois un petit morceau de bois. Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi

Cook.

que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatrofs, qui eft auffi blanc que la neige, & qui étant relevé, par-devant & par-derrière le trou, en une touffe prefque auffi groffe que le poing, forme un coup-d'œil très-fingulier, & qui, quoique étrange, n'eft pas défagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils y en fufpendent avec des cordons plufieurs autres, tels que des cifeaux ou des aiguilles de tête de talc verd, auxquels ils mettent un très-haut prix, des ongles & des dents de leurs parents défunts, des dents de chien & toutes les autres chofes qu'ils peuvent fe procurer, & qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent auffi des braffelets & des colliers compofés d'os d'oifeaux, de coquillages ou d'autres fubftances, qu'elles prennent & qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes fufpendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou, un morceau de talc vert, ou d'os de baleine, à-peu-près de la forme d'une langue, & fur lequel on a groffièrement fculpté la figure d'un homme; ils eftiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui fépare les narines, & que

les anatomiſtes appellent *ſeptum naſi*, était percé, & il y avait fait paſſer une plume qui s'avançait en ſaillie de chaque côté ſur les joues. Il eſt probable qu'il avait adopté cette ſingularité bizarre comme un ornement; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de ſemblable; nous n'avons pas même remarqué à leurs nés, de trou qui pût ſervir à un pareil uſage.

Cook.

Leurs habitations ſont les plus groſſiers & les moins induſtrieux de leurs ouvrages : excepté en grandeur, elles ſont à peine égales aux chenils en Angleterre. Elles ont rarement plus de dix-huit ou vingt pieds de long, huit ou dix de large, & cinq ou ſix de haut, depuis la poutre qui ſe prolonge d'une extrémité à l'autre, & qui forme le faîte juſqu'à terre. La charpente eſt de bois, & ordinairement de perches minces; les côtés & le toît, ſont compoſés d'herbes ſéches & de foin, & il faut avouer que le tout eſt joint enſemble avec bien peu de ſolidité. Il y en a quelques-unes garnies en-dedans d'écorces d'arbres, de ſorte que dans un tems froid, elles doivent procurer un très-bon aſyle. Le toît eſt incliné comme celui de nos granges; la porte eſt à une des extrémités, & n'a que

Cook.

la hauteur suffisante pour admettre un homme, qui se traîne en y entrant, sur ses mains & ses genoux. Près de la porte, il y a un trou quarré qui sert à la fois de fenêtre & de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à-peu-près au milieu de l'habitation, & entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, & ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix, qu'un tableau en a pour nous. Les côtés & le toît s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrein qui est destinée pour le foyer, est enfermée dans un quarré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, & c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles & ustensiles sont en petit nombre, & un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, & les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés

Cook.

communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, & les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée & dont la famille est nombreuse, ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches & du foin, & ont environ dix ou douze pieds de hauteur.

Lorsque nous étions à terre, dans le canton appellé *Tolaga*, nous vîmes les ruines, ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, & qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles que nous avions trouvées ailleurs; les côtés en étaient ornés de plusieurs planches sculptées & beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avait été commencée, & pourquoi on ne l'avait point finie.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du tems dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère, ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font

Cook.

quelquefois un contre le vent ; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution ; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes & leurs enfans, leurs armes rangées autour d'eux. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de Mercure, dans un district que les naturels du pays appellent *Opoorage*, ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures sans discontinuer.

Nous avons déja fait l'énumération de ce qui compose leurs alimens. La racine de fougère est le principal ; elle leur sert de pain ; elle croît sur les collines, & c'est à-peu-près la même que celle que produisent les communes élevées d'Angleterre, & qu'on appelle indifféremment en anglais *fern bracken*, ou *brakes*. Les oiseaux qu'ils mangent les jours de régal, consistent sur-tout en pingoins, albatross, & en un petit nombre d'autres espèces dont on a parlé dans le cours de cette relation.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les alimens, que de les

cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des Insulaires des mers du Sud ; & nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les alimens, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande, est placée obliquement vers le feu ; pour cela, ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, & ils la soutiennent à-peu-près dans le milieu avec une autre ; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent comme il leur plaît, le dégré d'obliquité de la broche.

Cook.

J'ai observé ailleurs qu'au Nord de la Nouvelle-Zélande, il y a des plantations d'ignames, de pommes de terre & de cocos ; mais nous n'en avons point vu de pareilles au Sud. Les habitans de cette partie du pays, doivent donc vivre uniquement de racine de fougère & de poisson, si l'on en excepte les ressources accidentelles & rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer & les chiens. Il est certain qu'ils ne peuvent pas se procurer de la fougère & du poisson dans toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions séches, mises en tas, & puisque

Cook.

quelques-uns d'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, sur-tout du poisson, lorsque nous avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis, que ce pays fournit à peine à la subsistance de ses habitans, que la faim porte en conséquence à des hostilités continuelles, & excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

Nous n'avons pas découvert qu'ils aient d'autre boisson que de l'eau. Si réellement ils ne font point usage de liqueurs enivrantes, ils sont en ce point plus heureux que tous les autres peuples que nous avions visités jusques-là, ou dont nous ayions jamais entendu parler.

Comme l'intempérance & le défaut d'exercice sont peut-être l'unique principe des maladies critiques ou chroniques, il ne paraîtra pas surprenant que ces peuples jouissent sans interruption d'une santé parfaite. Toutes les fois que nous sommes allés dans leurs bourgs, les enfans & les vieillards, les hommes & les femmes se rassemblaient autour de nous, excités par la même curiosité qui nous portait à les regarder; nous n'en avons jamais apperçu un seul qui parût affecté de quelque maladie;

&

& parmi ceux que nous avons vus entièrement nuds, nous n'avons jamais remarqué la plus égère éruption sur la peau, ni aucune trace de pustules ou de boutons. Lorsqu'ils vinrent prés de nous dans les premières visites, & que nous observâmes sur différentes parties de eur corps des taches blanches, qui semblaient former une croûte, nous crûmes qu'ils étaient épreux, ou au moins attaqués violemment du corbut; mais en examinant ces marques de plus près, nous trouvâmes qu'elles provenaient le l'écume de la mer, qui, dans le passage, es avait mouillés, & qui s'étant desséchée, vait laissé sur la peau des sels en fine pou-re blanche. Cook.

Nous avons fait mention plus haut d'une utre preuve de la santé de ces peuples, en arlant de la facilité avec laquelle des blessu-s très-récentes se guérirent & se cicatrisè-nt. Lorsque nous examinâmes l'homme qui vait reçu une balle de fusil à travers la partie harnue du bras, sa blessure paraissait en si on état & si près d'être guérie, que si je avais pas été sûr qu'on n'y avait rien mis, urais, pour l'intérêt de l'humanité, pris des formations sur les plantes vulnéraires, & sur pratiques chirurgicales du pays.

Ce qui prouve encore que les habitans de

Cook.

ce pays ſont exempts de maladie, c'eſt le grand nombre de vieillards que nous avons vus, & dont pluſieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux & de leurs dents, ſemblaient être très-âgés : cependant aucun d'eux n'était décrépit, & quoiqu'ils n'euſſent plus dans les muſcles autant de force que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs.

L'induſtrie de ces peuples ſe montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre choſe; elles ſont longues & étroites, & d'une forme très-reſſemblante aux bateaux dont on ſe ſert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues ſemblent être deſtinées principalement à la guerre, & elles portent de quarante à quatre-vingt ou cent hommes armés. Nous en meſurâmes une qui était à terre à Tolaga ; elle avait ſoixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois & demi de profondeur. Le fond était aigu, avec des côtés droits en forme de coins. Il était compoſé de trois longueurs creuſées d'environ deux pouces, d'un pouce & demi d'épaiſſeur, & bien attachées enſemble par un fort cordage. Chaque côté était fait d'une ſeule planche de ſoixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, & d'environ un pouce & un quart d'épaiſſeur; elles

taient toutes jointes fortement au fond, & avec eaucoup d'adresse. Ils avaient placé de chaque ôté un nombre considérable de traverses d'un lat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. 'ornement de l'avant de la pirogue s'avançait e cinq ou six pieds au-delà du corps du petit âtiment, & il avait environ quatre pieds & emi de haut. Celui de la poupe était attaché sur extrêmité de l'arrière, comme l'étambord d'un aisseau l'est sur sa quille, & il avait environ quatorze pieds de haut, deux de large, & un pouce & emi d'épaisseur. Ils étaient composés tous deux e planches sculptées, dont le dessein était eaucoup meilleur que l'exécution. Toutes les irogues sont construites d'après ce plan, si l'on xcepte un petit nombre d'autres que nous avons ues à Opoorage ou dans la baie de Mercure, & ui étaient d'une seule pièce & creusées au feu. l y en a peu qui n'aient vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers : ils en joignent de tems en tems deux ensemble; mais cela est très-rare. La sculpture des rnemens de la poupe & de la proue des petites irogues, qui semblent destinées uniquement à la êche, consiste dans la figure d'un homme dont le isage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer; sort de la bouche une langue monstrueuse; & es coquillages blancs d'*oreilles de mer* lui

Cook.

Cook.

fervent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui femblent être leurs bâtimens de guerre, fon magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, & couvertes de franges flottantes de plumes noire qui forment un coup d'œil agréable ; les planche du plat-bord font fculptées auffi fouvent dans u goût grotefque, & décorées de touffes de plume blanches placées fur un fond noir. Une defcrip tion verbale d'objets entièrement nouveaux n peut en donner une jufte idée, qu'en faifant ap percevoir la reffemblance qu'ils ont avec d'autre objets que nous connaiffons déja, & auxquels i faut rappeller l'efprit du lecteur. La fculptur de ces peuples étant d'une efpèce fingulière, & ne reffemblant à rien de ce que nous connaiffon en Europe, je fuis obligé de renvoyer fur cett matière aux figures qu'on trouvera dans le planches.

Les pagaies des pirogues font petites, légère & très-proprement faites ; la pale eft de form ovale, ou plutôt elle reffemble à une large feuill Elle eft pointue au bout, plus large au milieu & elle diminue par degrés jufqu'à la tige ; l pagaie a environ fix pieds dans toute fa longueur la tige, y compris la poignée, en compren quatre & la pale deux. Au moyen de ces rames ils font aller leurs pirogues avec une vîteff furprenante.

Ils ne ſont pas fort habiles dans la navigation, Cook.
ne connaiſſant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui eſt de natte ou de réſeau, eſt dreſſée entre deux perches élevées ſur chaque plat-bord, & qui ſervent à la fois de mâts & de vergues. Deux cordes correſpondent à nos écoutes, & ſont par conſéquent attachées au-deſſus du ſommet de chaque perche. Quelque groſſier & quelqu'incommode que ſoit cet appareil, les pirogues marchent fort vîte devant le vent; elles ſont gouvernées par deux hommes aſſis ſur la poupe, qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

Après avoir détaillé les productions de leur induſtrie, je vais donner quelque deſcription de leurs outils. Ils ont deux ſortes de haches & des ciſeaux qui leur ſervent auſſi de tarières pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches ſont faites d'une pierre noire & dure, ou d'un talc verd compact & qui ne caſſe pas. Leurs ciſeaux ſont compoſés d'oſſemens humains, ou de morceaux de jaſpe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires & pointues, reſſemblantes à nos pierres à fuſil. Ils eſtiment leurs haches plus que tout le reſte de ce qu'ils poſſèdent, & ils ne voulurent jamais nous en donner une ſeule, quelqu'échange que nous leur

Cook.

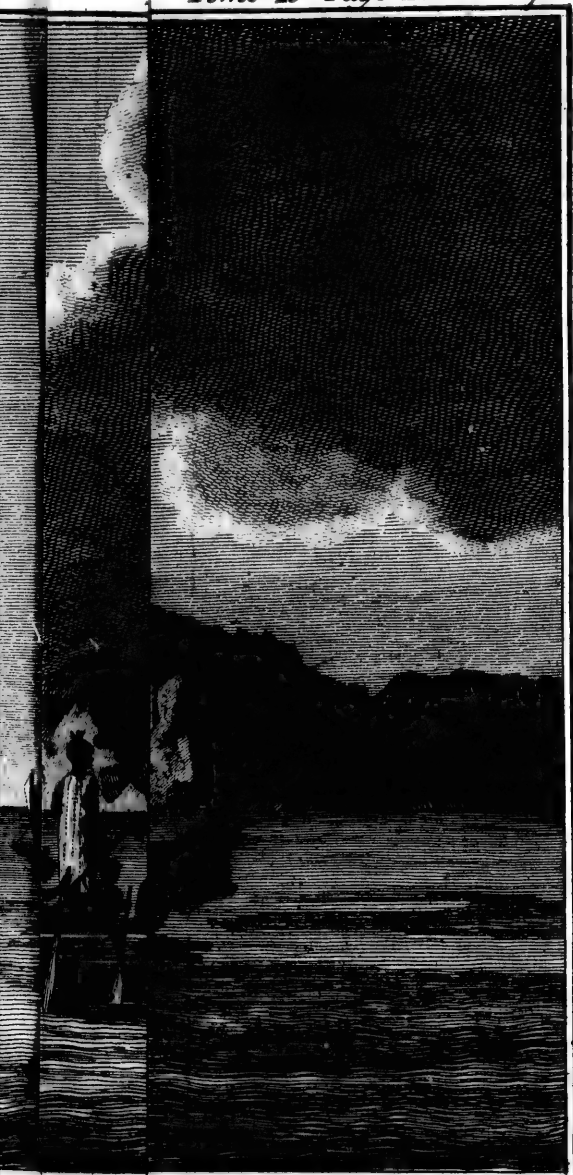
présentassions. J'offris une fois une de nos meil-leures haches & beaucoup d'autres choses contre une des leurs, mais le propriétaire ne voulut pa me la vendre; d'où je conclus que les bonn haches sont rares parmi eux. Ils emploient leu petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages l plus délicats; comme ils ne savent pas les aigui ser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient enti rement émoussés, & alors ils les jettent-là. No avions donné aux habitans de Tologa un morce de verre, & en peu de tems ils trouvèrent moy de le trouer, afin de le suspendre avec un autour de leur col comme un ornement; no imaginions que l'instrument dont ils se servir pour cela, était de jaspe. Nous n'avons pas apprendre avec certitude comment ils fabriqu le taillant de leurs outils, & de quelle manièr aiguisent l'arme qu'ils appellent *patou-pat* mais c'est probablement en réduisant en pou un morceau de la même matière, & en ém lant, au moyen de cette poudre, deux pièces l' contre l'autre.

J'ai déjà fait mention de leurs filets, & sur-t de leur senne, qui est d'une grandeur énor nous en avons vu une qui semblait être l'ouvr des habitans de tout un village; je crois a qu'elle leur appartenait en commun. J'ai do une description particulière de l'autre filet qui

une de nos meil-
res choſes contr
ire ne voulut pa
que les bonne
s emploient leur
eurs ouvrages l
ent pas les aigu
u'ils ſoient enti
s jettent-là. No
ologa un morce
trouvèrent moy
endre avec un
n ornement ; no
ont ils ſe ſervir
ous n'avons pas
ment ils fabriqu
quelle manière
ent *patou-pato*
duiſant en pou
ère, & en ém
, deux pièces l'

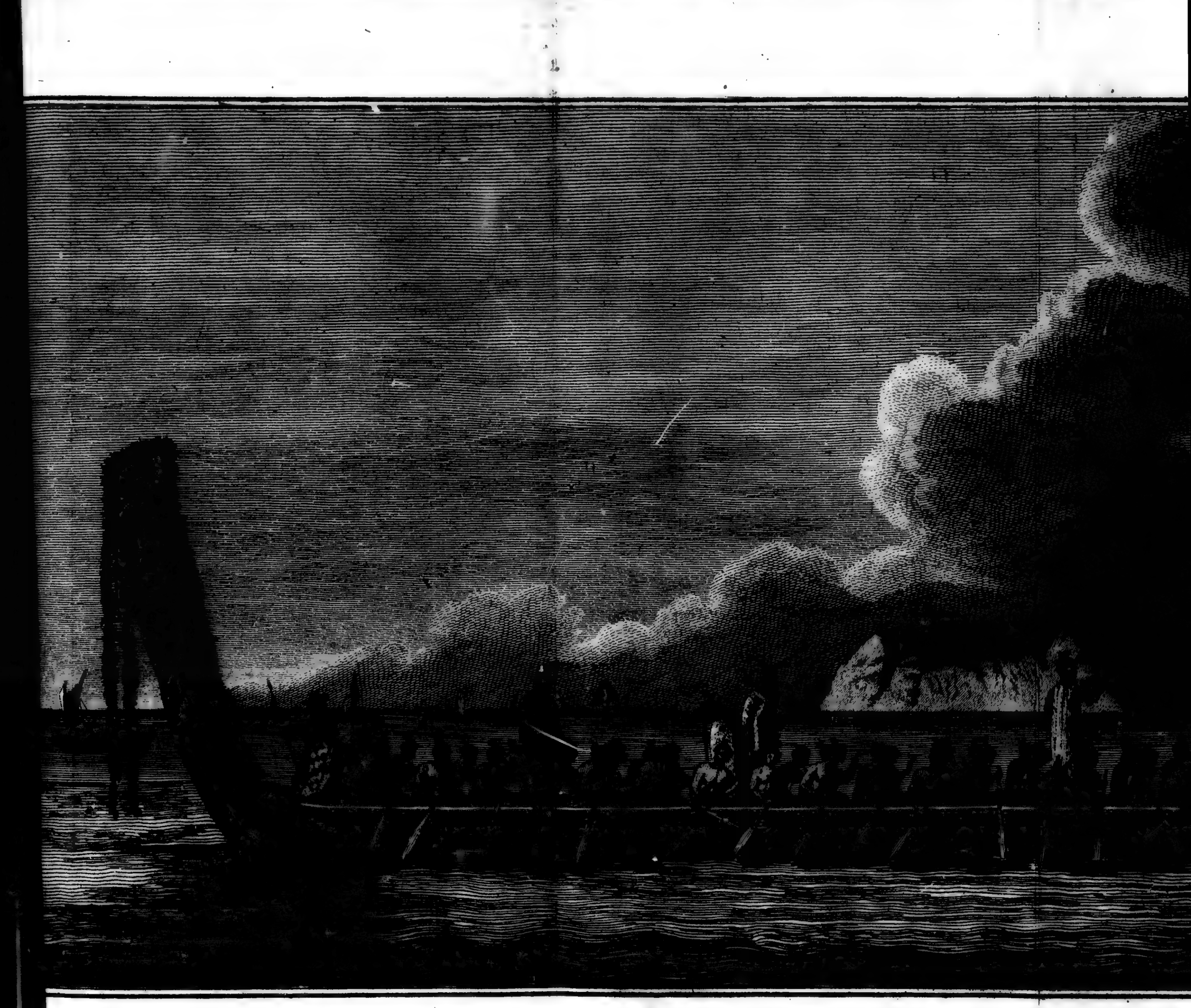
rs filets, & ſur-t
grandeur énor
blait être l'ouvr
age ; je crois
mmun. J'ai do
l'autre filet qui

Tome 20 Page 100. Pl. 76

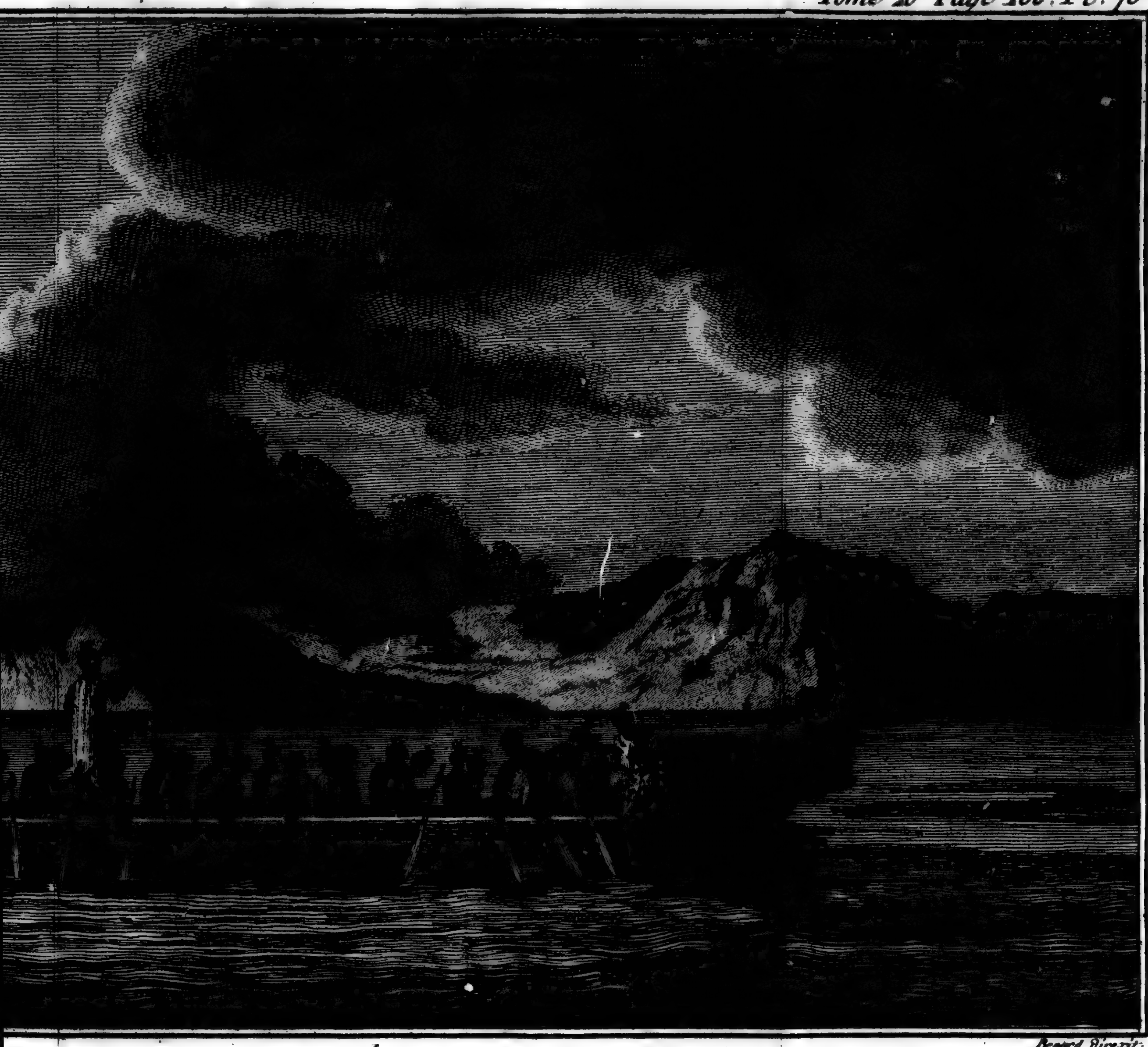


Renard direxit.

A NC



PIROGUE DE GUERRE DE LA NOUVE



Benard direxit.

E LA NOUVELLE ZÉLANDE.

circu

trois

ils l'a

meço

ils ſo

différe

leſque

où ils

Le

l'atten

pour l

fruits

tans. I

à *Tega*

& le

miſes e

à germ

nos jard

drain ra

les che

étaient

occaſion

nous av

fois de

pieu étr

avec un

ſalement

chant,

Cook.

circulaire & qui s'étend au moyen de deux ou trois cerceaux ; j'ai auſſi parlé de la manière dont ils l'amorcent & dont ils s'en ſervent. Leurs hameçons ſont d'os ou de coquilles, & en général ils ſont mal faits. Ils ont des paniers d'oſier de différente eſpèce & de différente grandeur, dans leſquels ils mettent le poiſſon qu'ils prennent, & où ils ſerrent leurs proviſions.

Leur culture eſt auſſi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, & où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la ſubſiſtance des habitans. Lorſque nous allâmes pour la première fois à *Tegadoo*, canton ſitué entre la baie de *Pauvreté* & le cap *Eſt*, leurs ſemences venaient d'être miſes en terre & n'avaient pas encore commencé à germer : le terreau était auſſi uni que celui de nos jardins : chaque racine avait un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier, & les chevilles de bois qui avaient ſervi pour cela étaient encore ſur le champ. Nous n'avons pas eu occaſion de voir travailler les laboureurs ; mais nous avons examiné l'inſtrument qui leur ſert à la fois de bêche & de charrue. Ce n'eſt qu'un long pieu étroit & aiguiſé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché tranſverſalement à peu de diſtance au-deſſus du tranchant, afin que le pied puiſſe commodément le

Cook.

faire entrer dans la terre ; ils retournent des pièces de terre de six ou sept acres d'étendue avec cet instrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large ; mais comme le sol est léger & sablonneux, il fait peu de résistance.

C'est dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, que l'agriculture, l'art de fabriquer des étoffes & les autres arts de la paix, semblent être mieux connus & plus pratiqués. On en trouve peu de vestiges dans la partie méridionale ; mais les arts qui appartiennent à la guerre sont très-florissans sur toute la côte.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis ; ils ont des lances, des dards, des haches de batailles & le *patou-patou*. La lance a quatorze ou quinze pieds de long ; elle est pointue aux deux bouts, & quelquefois garnie d'un os ; on l'empoigne par le milieu, de sorte que la partie du derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer, que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai déjà donné une description suffisante du dard & des autres armes, & j'ai remarqué aussi que ces peuples n'ont ni frondes, ni arcs. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main ; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les

Cook.

pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps ; le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paraissent mettre leur principale confiance dans le patou-patou, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force ; les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, & il fait partie de leur habillement comme le poignard chez les Asiatiques & l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive, mais outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent une sponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, & décorée de sculpture, de poil de chien & de plumes ; c'était d'autres fois un bâton d'environ six pieds de long orné de la même manière, & incrusté de coquillages ressemblans à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge ; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'*amoco* que les autres.

Toutes les pirogues qui vinrent nous attaquer, avaient chacune à bord un ou plusieurs Indiens

Cook.

ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étaient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avaient coutume de s'arrêter, & les chefs se levant de leur siége, ils endossaient un vêtement qui semblait destiné pour cette occasion, & qui était ordinairement une peau de chien. Ils prenaient en main leur bâton de distinction ou une arme, & ils montraient aux autres habitans ce qu'ils devaient faire. Quand ils se trouvaient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyaient aussi qu'ils n'étaient pas à la portée de nos armes; alors il nous adressaient leur défi, dont les mots étaient presque toujours les mêmes, *Haromai, haromai harre uta a patou-patou oge:* « Venez à nous, venez à terre, & nous vous » tuerons tous avec nos patou-patous ». Pendant qu'ils proféraient ces menaces, ils s'approchaient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parlaient par intervalles d'un ton tranquille, & répondaient à toutes les questions que nous leur faisions; d'autres fois ils renouvelaient leur défi & leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin encouragés par la timidité qu'ils nous supposaient, ils commençaient leur chanson & leur danse de guerre; c'était le prélude de l'attaque, laquelle durait quelquefois si long-tems, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer

quelques coups de fusils. Quelquefois ils se retiraient après nous avoir jetté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contens de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger. Cook.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvemens violens & de contorsions hideuses ; le visage y joue un grand rôle ; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, & relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on apperçoit tout le blanc de l'œil en haut & en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme & effroyable ; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, & frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable & dont chaque refrein se termine par un soupir élevé & profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvemens des danseurs une force, une fermeté & une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer ; dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude ; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne

Cook.

produisaient qu'un seul son, à chaque tems de leur musique.

Ils chantent quelquefois pour s'amuser & sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là; nous en avons entendu aussi de tems en tems d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur & d'une mélodie remarquables, & ont un accent agréable & tendre. La mesure en est lente & la chûte plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connaissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sauvages pauvres & errans dans un pays à moitié désert. Nous crûmes que leurs airs étaient à plusieurs parties; du moins est-il certain qu'ils étaient chantés par plusieurs voix ensemble.

Ils ont des instrumens sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instrumens de musique: l'un est la coquille appellée *la trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf. L'autre est une petite flûte de bois, ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, & aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appellons *peawhistle*. Ils ne paraissent pas regarder ces instrumens comme fort propres à la musique; car nous ne les avons

Cook.

jamais entendus y joindre leurs voix ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

Après ce que j'ai déja dit sur l'usage où sont ces Indiens, de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement, que dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, & que parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux & des ornemens dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes. Celle que M. Bancks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paraissait évidemment avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, & par les contusions que nous apperçûmes à l'un des côtés, nous jugeâmes qu'elle avait été frappées de plusieurs coups violens; il lui manquait même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces Insulaires ne font point de quartier, & qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour les tuer & les manger dans la suite, comme les habitans de la Floride; car s'ils avaient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme qui n'était pas en état de faire beaucoup de résistance, aurait probablement été du nombre; nous savons d'ailleurs qu'il fut tué

Cook.

avec les autres, puiſque le combat s'était paſſé peu de jours avant notre arrivée.

Nous avons donné ailleurs une deſcription aſſez détaillée des bourgs ou *hippahs* de ces peuples, qui ſont tous fortifiés, & depuis la baie *Plenty*, (*d'Abondance*) juſqu'au canal *de la Reine Charlotte*, les habitans ſemblent y réſider habituellement; mais dans les environs de la baie de *Pauvreté*, de la baie de *Hawke*, de *Tegadoo* & de *Tolaga*, nous n'avons point vu de *hippahs*, mais ſeulement des maiſons iſolées & diſperſées à une certaine diſtance l'une de l'autre; cependant ſur les côtés des collines, il y a des plateformes fort longues, garnies de pierres & de dards: elles ſervent probablement de retraites à ces peuples, quand ils ſont réduits à la dernière extrémité; effectivement les hommes qui ſont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui ſont au-deſſous, & ſur qui ils peuvent faire pleuvoir des dards & des pierres, tandis qu'il eſt impoſſible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il eſt probable que les forts ne ſervent à ceux qui en ſont les maîtres, que pour réprimer une attaque ſubite; car comme les défenſeurs de la place n'ont point d'eau, il leur ferait impoſſible de ſoutenir un ſiége. Cependant ils y amaſſent des quantités conſidérables de racines de fougère & de poiſſons

secs; mais ce sont probablement des provisions de réserve pour les disettes qui surviennent de tems en tems, comme nos observations ne laissent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs pendant que l'ennemi rôde dans le voisinage, il peut être aisé aux habitans du fort, de se procurer de l'eau sur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourraient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poisson.

Cook.

Les peuples de ce canton nous paraissent sentir tous les avantages de leur situation, aussi avaient-ils l'air de vivre dans la plus grande sécurité; leurs plantations étaient plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées; ils avaient de plus belles sculptures & des étoffes plus fines. Cette partie de la côte était aussi la plus peuplée; peut-être devaient-ils l'abondance & la paix dont ils jouissaient en apparence, à l'avantage d'être réunis sous un chef ou roi; car tous les habitans de ce district nous dirent qu'ils étaient sujets de *Tératu*. Quand ils nous indiquèrent de la main la résidence de ce prince, nous jugeâmes que c'était dans l'intérieur des terres; mais, lorsque nous connûmes un peu mieux le pays, nous trouvâmes que c'était dans la baie d'*Abondance* (*Plenty*).

Il est fort à regretter que nous ayons été obligés de quitter la Nouvelle-Zélande, sans rien connaître de *Tératu* que son nom. Son territoire

Cook.

est certainement très-étendu, car il était reconnu pour souverain, depuis le cap *Kidnappers*, au Nord & à l'Ouest, jusqu'à la baie d'*Abondance*; cette longueur de la côte comprend plus de quatre-vingt lieues, & nous ne savons pas jusqu'où ses domaines pouvaient s'étendre à l'Ouest. Les villes fortifiées que nous avons vues dans la baie d'*Abondance* étaient peut-être les barrières de ses états; d'autant qu'à la baie de *Mercure*, les habitans n'étaient point soumis à son autorité ni à celle d'aucun autre chef; car par-tout où nous débarquâmes, & toutes les fois que nous parlâmes aux habitans de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de distance de leurs ennemis.

Nous avons trouvé dans les domaines de *Tératu*, plusieurs chefs subalternes pour lesquels on avait beaucoup de respect, & qui administraient probablement la justice. Lorsque nous portâmes des plaintes à l'un d'eux sur un vol commis à bord du vaisseau par un habitant, il donna au voleur plusieurs coups de pied & de poing que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il ne devait point faire de résistance, & dont il n'avait pas droit de marquer du ressentiment; nous n'avons pas pu apprendre si cette autorité se transmettait par héritage ou par nomination, mais nous avons

remarqué

remarqué que dans cette partie de la Nouvelle-Zélande ainsi que dans d'autres, les chefs étaient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques districts, l'autorité des chefs était héréditaire.

Cook.

Les petites sociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande semblaient avoir plusieurs choses en commun, & en particulier leurs belles étoffes & leurs filets de pêche. Elles conservaient leurs étoffes, qui étaient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte, construite pour cet effet au milieu du bourg. Dans presque toutes les maisons, nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils rassemblaient ensuite les différentes parties pour les joindre ensemble. Les habitans de la Nouvelle-Zélande semblent faire moins de cas des femmes que les Insulaires de la mer du Sud, & telle était l'opinion de Tupia, qui s'en plaignait comme d'un affront fait au sèxe. Nous remarquâmes que les deux sèxes mangeaient ensemble, mais nous ne savons pas avec certitude la manière dont ils partagent entr'eux les travaux. Je suis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, attrapent des oiseaux, vont dans les pirogues pour pêcher ; & que les femmes recueillent la racine de fougère, rassemblent près de la grève les écrevisses de mer & les autres

Cook.

poiſſons à coquille, apprêtent les alimens & fabriquent l'étoffe : telles étaient du moins leurs occupations, lorſque nous avons eu occaſion de les obſerver, ce qui nous eſt arrivé rarement ; car en général, par-tout où nous allions, notre viſite faiſait un jour de fête ; les hommes, les femmes & les enfans s'attroupaient autour de nous, ou pour ſatisfaire leur curioſité, ou pour acheter quelques-unes des précieuſes marchandiſes que nous portions avec nous, & qui conſiſtaient principalement en clous, papiers & morceaux de verre.

On ne doit pas ſuppoſer que nous ayons pu acquérir des connaiſſances très-étendues ſur la religion de ces peuples ; ils reconnaiſſent l'influence de pluſieurs êtres ſupérieurs, dont l'un eſt ſuprême & les autres ſubordonnés ; ils expliquent à-peu-près de la même manière que les Otahitiens, l'origine du monde & la production du genre humain. Tupia ſemblait avoir ſur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitans de la Nouvelle-Zélande ; & lorſqu'il était diſpoſé à les inſtruire, ce qu'il faiſait quelquefois par de longs diſcours, il était ſûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutait avec un ſilence ſi profond, avec tant de reſpect & d'attention, que nous ne pouvions pas nous empê

cher de leur souhaiter un meilleur prédicateur. Cook.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent ; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public, comme les *morais* des Insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons apperçu près d'une plantation de patates douces, une petite place quarrée, environnée de pierres, au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, & auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. En questionnant les naturels du pays sur cet objet, ils nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices & obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet, ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient ; & dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jettait dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, & qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout

Cook.

ce qui eſt relatif à leurs morts. Mais quels que ſoient leurs cimetières, les vivans ſont eux-mêmes des eſpeces de monumens de deuil. A peine avons-nous vu une ſeule perſonne de l'un ou l'autre sèxe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des bleſſures qu'elle s'était faites, comme un témoignage de ſa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces bleſſures étaient ſi récentes, que le ſang n'était pas encore entièrement étanché, ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un ſur la côte pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très-larges & très-profondes, & nous avons trouvé pluſieurs habitans dont elles défiguraient le viſage. Nous avons encore obſervé dans ce pays un monument d'une autre eſpèce, je veux dire la croix qui était dreſſée près du *Canal de la Reine Charlotte.*

Après avoir décrit le mieux qu'il m'a été poſſible, les uſages & les opinions des habitans de la Nouvelle-Zélande, ainſi que leurs pirogues, leurs filets, leurs meubles & leurs outils, leur habillement, je remarquerai ſeulement que les reſſemblances que nous avons

trouvées entre ce pays & les îles de la mer du Sud, relativement à ces différens objets, sont une forte preuve que tous ces Insulaires ont la même origine, & que leurs ancêtres communs étaient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ses pères vinrent, il y a très-long-temps, d'un autre pays, & ils pensent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appellait *Heawise*; & la conformité des langages paraît établir ce fait d'une manière incontestable. J'ai déja remarqué que Tupia se faisait parfaitement entendre des Zélandais, lorsqu'il leur parlait dans la langue de son propre pays. Je vais donner un échantillon de cette ressemblance, en rapportant différens mots des deux langues suivant le dialecte des îles septentrionales & méridionales dont la Nouvelle-Zélande est composée, & on verra que l'idiôme d'Otahiti ne différe pas plus de celui de la Nouvelle-Zélande, que les dialectes des deux îles de ce dernier pays, ne différent l'un de l'autre.

Cook.

Français.	Nouvelle-Zélande.		Otahiti.
	Ile du Nord.	*Ile du Sud.*	
chef,	eareete,	eareete,	earee.
homme,	taata,	taata,	taata.
femme,	whahine,	whahine,	ivahine.
tête,	eupo,	heaowpoho,	eupo.

Cook.

FRANÇAIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE. Ile du Nord.	Ile du Sud.	OTAHITI.
les cheveux,	macauwe,	heoo-oo,	roourou.
l'oreille,	terringa,	hetaheyei,	terrea.
le front,	erai,	heai,	erai.
les yeux,	mata,	hemata,	mata.
les joues,	paparinga,	hepapaeh,	paparea.
le nez,	ahewh,	heeih,	ahew.
la bouche,	hangoutou,	hegaowai,	outou.
le menton,	ecouwai,	hakaoewai,	
le bras,	haringaringu,		rema.
le doigt,	maticara,	hermaigawh,	maneow.
le ventre,	ateraboo,		oboo.
le nombril,	apeto,	heeapeto,	peto.
venez ici,	horomai,	heromai,	harromai.
poisson,	heica,	heica,	eyea.
écrevisse de mer,	kooura,	kooura,	tooura.
cocos,	taro,	taro,	taro.
pommes de terre douces,	cumala,	cumala,	cumala.
ignames,	tuphwhe,	tuphwhe,	tuphwhe.
oiseaux,	mannu,	mannu,	mannu.
non,	kaoura,	kaoura,	oure.
un,	tahai,		tahai.
deux,	rua,		rua.
trois,	torou,		torou.
quatre,	ha,		hea.
cinq,	rema,		rema.
si,	ono,		ono.
sept,	etu,		hetu.
huit,	warou,		warou.
neuf,	iva,		heva.
dix,	angahourou,		ahourou.
la dent,	hennihew,	heneaho,	nihio.
le vent,	mehow,		mattai.
un voleur,	amootoo,		teto.
examiner,	mataketake,		mataitai.

Français.	Nouvelle-Zélande. Ile du Nord.	Nouvelle-Zélande. Ile du Sud.	Otahiti.
chanter,	eheara,		heiva.
mauvais,	keno,	keno,	eno.
arbres,	eratou,	er tou,	eraou.
grand-père,	toubouna,	toubouna,	toubouna.
comment appelez-vous ceci ou cela.	owy terra,		owy terra.

Cook.

Il eſt démontré par ce vocabulaire, que la langue de la Nouvelle-Zélande & celle d'Otahiti, ſont radicalement les mêmes. Celles des parties ſeptentrionale & méridionale de la Nouvelle-Zélande différent ſur-tout par la prononciation, ainſi qu'on voit les mêmes mots anglais prononcés différemment dans le comté de Middleſex & celui d'Yorck. D'ailleurs les mots en uſage dans ces deux cantons, que nous venons de rapporter, n'ayant pas été écrits par la même perſonne, il eſt poſſible que l'une ait employé plus de lettres que l'autre pour exprimer le même ſon.

Je dois obſerver auſſi que c'eſt le génie de la langue, ſur-tout dans la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande, de mettre des articles devant les noms, ainſi que nous y plaçons *le*, *un*, &c. Les articles dont ils ſe ſervent communément ſont *he* ou *ko*; c'eſt encore un

Cook.

ufage commun parmi eux, d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot, comme une répétition de la même chofe, fur-tout s'ils répondent à une queftion ; ainfi que nous difons, *oui vraiment*, *certainement*, *en vérité*. D'après cette pratique, nos officiers, qui ne jugeaient des mots que par l'oreille, fans pouvoir appliquer une fignification à chaque fon, formèrent des mots d'une longueur énorme. Je vais faire entendre ceci par un exemple.

Dans la *Baie des Iles* il y en a une remarquable qui eft appellée par les naturels du pays *matuaro*. Un de nos officiers ayant demandé le nom de cette île, un Indien répondit en y ajoutant la particule, *kematuaro* ; l'officier n'entendant qu'imparfaitement, répéta fa queftion, & le Zélandais réitéra fa réponfe, en ajoutant *oeia*, ce qui fit le mot *kematuarooeia* ; il arriva de-là que dans le livre du lok, je trouvai *matuaro* transformé en *cumettiwarroweia*. La même méprife pourrait arriver à un étranger arrivé parmi nous. Suppofons qu'un habitant de la Nouvelle-Zélande foit à *Hackney* & qu'il demande « quel village eft-ce ici ? » on lui répondrait « c'eft *Hackney* ». Suppofons encore qu'il réitère la même queftion avec un air d'incertitude & de doute, on pourrait lui dire « oui vraiment, c'eft *Hackney* ». Si le Zé-

landais savait écrire, & qu'il fît un journal pour l'instruction de ses compatriotes, il y mettrait que pendant sa résidence parmi nous, il a été au village appellé « *oui vraiment c'est* » *hackney* ». Les Insulaires de la mer du Sud emploient les articles *te* ou *ta* au lieu du *he* ou du *ko* des Zélandais; mais ils se servent également du mot *oeia*, & lorsque nous commençâmes à apprendre la langue, nous tombâmes par-là dans plusieurs méprises ridicules.

Cook.

En admettant que le même pays a peuplé originairement ces îles, ainsi que celles des mers du Sud, il restera toujours à sçavoir quel est ce pays. Nous pensons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui est située à l'Est de ces contrées; & à moins qu'il n'y ait au Sud un continent d'une médiocre étendue, il s'ensuivra qu'ils viennent de l'Ouest.

Notre navigation a certainement été défavorable aux idées qu'on s'était formées d'un continent méridional, puisque nous avons parcouru, sans le trouver, au moins les trois quarts des positions dans lesquelles on suppose qu'il existe. Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, commandant d'une escadre hollandaise, Quiros & Roggewin sont les principaux navigateurs dont on ait cité l'autorité dans

Cook.

cette occaſion, & le voyage de l'*Endeavour* a démontré que la terre vue par ces marins, ne faiſait pas partie d'un continent, comme on l'a cru. Il a auſſi entièrement détruit les argumens phyſiques dont on s'eſt ſervi pour prouver que l'exiſtence d'un continent méridional était néceſſaire à la conſervation de l'équilibre entre les deux hémiſphères ; car ſur ce principe, ce que nous avons déja prouvé n'être que de l'eau, rendrait trop léger l'hémiſphère méridional. Dans notre route au Nord, après avoir doublé le Cap Horn, lorſque nous étions au quarantième degré de latitude, notre longitude était de cent dix degrés, & à notre retour au Sud, après avoir quitté *Ulietea*, quand nous nous retrouvâmes au quarantième degré de latitude, notre longitude était de cent quarante-cinq degrés; la différence eſt donc de trente-cinq degrés. Lorſque nous fûmes au trentième degré de latitude Nord & Sud, la différence de longitude entre les deux routes était de vingt-un degrés; cette différence reſta la même juſqu'à ce que nous fuſſions deſcendus au vingtième degré de latitude ; mais un ſimple coup-d'œil ſur la carte fera mieux entendre ceci que la deſcription la plus détaillée. Cependant comme on trouvera dans cette carte un grand eſpace qui s'étend juſqu'aux Tro-

Cook.

piques & qui n'a été ni visité par nous, ni par aucun navigateur de notre connaissance, & comme on verra d'ailleurs qu'il y a assez de place pour un cap d'un continent méridional qui s'étendrait au Nord dans une latitude Sud fort avancée, je vais donner les raisons qui me portent à croire qu'au Nord du quarantième degré de latitude Sud, il n'y a point de cap d'aucun continent méridional.

Malgré ce qu'on trouve dans les Mappemondes de quelques Géographes, & ce qui a été dit par M. Dalrymple relativement à Quiros, il est hors de toute probabilité qu'il ait vu aucunes marques d'un continent au Sud des deux îles qu'il découvrit au vingt-cinq ou vingt-sixième degrés de latitude, & que je suppose pouvoir être situées entre le cent-trentième degré & le cent quarantième degré de longitude Ouest; il paraît encore moins vraisemblable qu'il ait découvert quelque chose qui, dans son opinion, fût un signe connu ou indubitable d'une pareille terre; car si cela était, il aurait certainement fait voile au Sud pour la chercher, & en admettant que l'indication fût infaillible, il aurait dû la trouver par cette voie. La découverte d'un continent méridional était le premier objet du voyage de Quiros, & personne ne paraît l'avoir eu plus à

Cook.

cœur que lui ; de ſorte que s'il a été au vingt-ſixième degré de latitude Sud & au cent quarante-ſixième degré de longitude Oueſt, où M. Dalrymple a placé les îles découvertes par ce navigateur, on peut juſtement en conclure qu'il n'y a aucune partie de continent méridional qui s'étende à cette latitude.

D'après la relation du voyage de Roggewin, il ne paraîtra pas moins évident, je penſe, qu'entre le cent-trentième degré & le cent-cinquantième degré de longitude Oueſt, il n'y a point de continent au Nord du trente-cinquième degré de latitude Sud. M. Pingré a inſéré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte des mers du Sud, dans un Traité du paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil qu'il était allé obſerver ; & ſur des raiſons qu'on peut voir détaillées dans ſon ouvrage, il ſuppoſe qu'après avoir trouvé l'île *Eaſter*, qu'il place au vingt-huitième degré $\frac{1}{2}$ de latitude Sud & au cent-vingt-troiſième de longitude Oueſt, ce navigateur gouverna au Sud-Oueſt juſqu'au trente-quatrième degré Sud, & enſuite à l'Oueſt-Nord-Oueſt : & ſi effectivement ce fut-là ſa route, il eſt prouvé ſans replique qu'il n'y a point de continent au Nord du trente-cinquième degré Sud. Il eſt vrai que M. Dalrymple dit que ſa route fut différente,

Cook.

& que de l'île *Easter*, il porta Nord-Ouest, en suivant ensuite une direction qui est à-peu-près la même que celle de le Maire; mais il me paraît hors de toute probabilité qu'un homme qui, à sa propre requête, avait été envoyé pour découvrir un continent méridional, ait pris une route par laquelle le Maire avait déja prouvé qu'on ne pouvait point en trouver; il faut cependant avouer qu'il est impossible de déterminer d'une manière sûre quelle fut la route de Roggewin, parce que dans les relations qui ont été publiées de son voyage, on n'a fait mention ni des longitudes ni des latitudes. Quant à moi, dans ma route, soit au Nord, au Sud ou à l'Ouest, je n'ai rien apperçu que j'aie pu prendre pour un signe de terre, si ce n'est peu de jours avant de découvrir la côte orientale de la Nouvelle Zélande. Il est vrai que j'ai vu souvent de grandes troupes d'oiseaux, mais c'étaient ordinairement des oiseaux qu'on trouve à une distance très-éloignée des côtes; il est vrai encore que j'ai rencontré fréquemment des monceaux de goëmons; mais je ne saurais en conclure qu'il y eût quelque terre dans le voisinage, parce que j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'une quantité considérable de fêves, appellées *ox-eyes* (*yeux-de-bœuf*) & qui ne croissent que

Cook.

dans les îles de l'Amérique, ſont jettées toutes les années ſur la côte d'*Irlande*, laquelle en eſt éloignée de douze cent lieues.

Voilà les raiſons ſur leſquelles je me fonde pour avancer qu'il n'y a point de continent au Nord du quarantième degré de latitude Sud; je ne puis pas affirmer également qu'il n'y en ait point au Sud par-delà le quarantième degré; mais je ſuis ſi éloigné de vouloir décourager les entrepriſes qu'on pourrait faire encore pour réſoudre enfin une queſtion qui a été long-tems l'objet de l'attention de pluſieurs Nations, que mon voyage ayant réduit à un ſi petit eſpace l'unique ſituation poſſible d'un continent de l'hémiſphère méridional au Nord du quarantième degré de latitude, ce ſerait dommage de laiſſer plus long-tems cette portion du globe ſans l'examiner, d'autant qu'une expédition faite pour cet objet, procurerait probablement de grands avantages. On réſoudrait d'abord la queſtion principale ſi long-tems incertaine, & quand on ne trouverait point de continent, on pourrait découvrir dans les régions du Tropique de nouvelles îles, parmi leſquelles il y en a vraiſemblablement beaucoup qui n'ont été encore reconnues par aucun vaiſſeau d'Europe. Tupia nous a fait de tems en tems la deſcription de plus de cent trente de ces îles,

& dans une carte qu'il a tracée lui-même, il en a placé jusqu'à soixante-quatorze ».

Cook.

On ne saurait qu'imparfaitement les obligations que nous avons à ces hommes intrépides qui ont tant augmenté la sphère de nos connaissances, si l'on ne se formait pas en même-tems une idée de tout ce qu'il leur en a coûté pour nous les donner. Ecoutons le capitaine Cook. Il y a de quoi admirer & frémir.

« Jusqu'ici nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cent milles, cache par-tout des bas fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, & des rochers qui s'élèvent tout-à-coup du fond en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays, n'étaient des monumens de détresse; mais en cet endroit nous commençâmes à connaître le malheur, & c'est pour cela que nous avons appellé *Cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions apperçue au Nord.

Ce cap gît au seizième degré six minutes de latitude Sud, & au deux cent-quatorzième degré trente-neuf minutes de longitude Ouest. Nous gouvernâmes au Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Ouest, à

Cook.

trois ou quatre lieues le long de la côte, ayant de quatorze à douze & dix brasses d'eau : nous découvrîmes au large deux îles situées au seizième degré de latitude Sud, à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, nous restait au Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Ouest $\frac{1}{2}$ Ouest, & nous avions au Nord $\frac{1}{2}$ Ouest deux îles basses & couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'Est-Nord-Est & Nord-Est $\frac{1}{4}$ Est, car c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous appercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Quiros, & que des Géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatorze à vingt-une brasses ; mais

pendant

Cook.

pendant que nous étions à souper, elle diminua tout-à-coup, & retomba à douze, dix & huit brasses dans l'espace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, & tout était prêt pour virer de bord & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y avait plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes vingt & vingt-une brasses; comme cette profondeur continuait, les Officiers quittèrent le tillac fort tranquillement & allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept brasses, & avant qu'on pût rejetter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnait la houle en le battant contre le rocher sur lequel il était. En peu de momens tout l'équipage fut sur le tillac, & tous les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large avec une bonne brise, l'espace de trois heures & demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur

Cook.

un rocher de corail ; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës & que chaque partie de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur le champ toutes les voiles, & les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, & que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. Dans quelques endroits il y avait de trois à quatre brasses d'eau, & dans d'autres il n'y en avait pas quatre pieds. Le vaisseau avait touché le cap au Nord-Est, & à environ trente verges à stribord, l'eau avait une profondeur de huit, de dix & de douze brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos huniers, nous jettâmes l'ancre de toue à stribord, nous mîmes l'ancre d'afforurche avec son cable dans le bateau, & on allait la jetter du même côté ; mais en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière ; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces

Cook.

au cabeſtan, dans l'eſpoir de remettre à flot le vaiſſeau, ſi nous n'enlevions pas l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce tems il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de ſorte que nous avions de la peine à nous tenir ſur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille & enfin la fauſſe quille, & à chaque inſtant la mer ſe préparait à nous engloutir. Nous n'avions d'autre reſſource que d'alléger le vaiſſeau, & nous avions perdu l'occaſion de tirer de cet expédient le plus grand avantage; car malheureuſement nous échouâmes à la marée haute, & elle était alors conſidérablement diminuée; ainſi en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait perdu en tombant, nous ne nous ſerions trouvés que dans le même état où nous étions au premier inſtant de l'accident. Le ſeul avantage que nous procurait cette circonſtance, c'eſt que la marée montante ſoulevant le vaiſſeau ſur les rochers, il ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque eſpoir ſur la marée ſuivante, mais il était incertain que le bâtiment pût tenir juſqu'alors; d'autant plus que le rocher grattait ſa

Cook.

quille sous l'épaule du stribord, avec une si grande force qu'on entendait le ratissement de la cale de l'avant; notre situation ne nous permettait pas de perdre du tems à des conjectures, & nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur le champ; nous n'avions que six canons sur le tillac; nous les jettâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres, des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions & plusieurs autres des matériaux les plus pesans. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gaieté, & sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement : nos matelots étaient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort semblait si prochaine, réprima cette habitude, quelque empire qu'elle eût.

Enfin la pointe du jour (le 11) parut & nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace intermédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire, pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fut mis en

Cook.

piéces. Le vent tomba pourtant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avait été fort notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot; nous ressentîmes une douleur & une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'ils ne flottait pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire. Jusqu'ici le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entrait avec tant de rapidité, que deux pompes travaillant continuellement, pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à stribord, & la pinasse, qui était sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à stribord, & l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont nous

Cook.

devions nous servir, pour tirer les cables peu-à-peu, & nous attachâmes fortement une des extrémités des cables à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, & qu'en raccourcissant la longueur du cable qui était entre lui & les ancres, on pût le remettre au large & le détacher du banc de rochers sur lequel il était. Sur les cinq heures de l'après-midi nous observâmes que la marée commençait à monter; mais nous remarquâmes en même-tems que la voie d'eau faisait des progrès alarmans, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fut en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement; mais la voie d'eau avait si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau allait couler à fond, dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher. Cette situation était effrayante, & nous regardions l'instant où le vaisseau serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction : nous savions bien que nos bateaux ne pourraient pas nous porter tous à terre, & que quand la crise fatale arriverait, comme il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence, qui augmenterait les horreurs du naufrage même & nous ferait

Cook.

périr par les mains les uns des autres. Cependant nous savions très-bien que si on laissait quelques-uns à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitans, dans un pays où des filets & des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture; & que quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des Sauvages nuds qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, & qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers & les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; & comme le moment affreux qui devait décider de notre sort, approchait, chacun vit ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes, se préparèrent à travailler au cabestan & au vindas, & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fîmes le dernier effort & nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque

Cook.

satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avait gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt-quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit excessives & perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abbatement : ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendait sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé & qu'ils étaient épuisés à leur tour, ils se jettaient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevaient pour recommencer leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appellé *la carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, jusqu'alors avait mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avait prise que sur la carlingue & avait fait son

Cook.

rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avait gagné en peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui était entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur: à cette nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui aurait bientôt jetté tout l'équipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut: l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite que ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir, mal-fondés, inspirèrent une nouvelle vigueur; & quoique notre état fût le même que lorsque nos gens rallentirent leur travail par fatigue & par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre, comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer; & tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes, travaillèrent à relever les

Cook.

ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue & la seconde ancre, mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche & nous fûmes obligés d'en couper le cable ; nous perdîmes aussi le cable de l'ancre de toue parmi les rochers ; mais dans notre situation, ces pertes étaient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune & la vergue de misaine, & à remorquer le vaisseau au Sud-Est ; & à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile & nous portâmes vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer long-tems le travail nécessaire, pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau ; & comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état, M. Monkhouse, un des officiers de poupe, vint à moi & me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand, qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain & sauf de la *Virginie* à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser

à M. Monkhouſe le ſoin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette ;* quatre ou cinq perſonnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé enſemble une grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, il les piqua ſur la voile auſſi légèrement qu'il lui fut poſſible, & il étendit par-deſſus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures ; ſi nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorſque la voile fut ainſi préparée, on la plaça au-deſſous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue ; la voie, en tirant de l'eau, tira en même tems de la ſurface de la voile, qui ſe trouvait au trou, la laine & le fil de carret, que la mer ne pouvait pas entraîner, parce qu'elle n'était pas aſſez agitée pour cela ; cet expédient réuſſit ſi bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, & qu'au lieu de gagner ſur trois pompes, une ſeule ſuffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet évènement fut pour nous une nouvelle ſource de confiance & de conſolation ; les gens de l'équipage témoignèrent preſqu'autant de joie que s'ils euſſent déjà été dans un port ; loin de borner dès-lors leurs vues à faire échouer le vaiſſeau dans quelque havre, ou d'une île ou d'un continent, & à conſtruire de ſes débris un

Cook.

Cook.

petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été quelques momens auparavant le dernier objet de n re espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, & poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois à cette occasion rendre justice & témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord, de ce qu'au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur, & de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait, chacun, maître de soi, faisait tous ses efforts avec une patience paisible & constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur & de la sombre létargie du désespoir.

Sur ces entrefaites, comme nous avions un petit vent de l'Est-Sud-Est, nous dressâmes le grand mât de hune & la grande vergue, & nous portâmes vers la terre jusqu'à environ six heures du soir (du 12), quand nous mîmes à l'ancre, par dix-sept brasses, à sept lieues de distance de la côte & à une lieue du banc de rochers sur lequel nous avions touché.

Ce banc de rochers ou ce bas-fond, gît au quinzième degré quarante-cinq minutes de lati-

tude Sud, & à six ou sept lieues de la Nouvelle-Hollande; ce n'est pas le seul bas-fond qu'il y ait sur cette partie de la côte, sur-tout au Nord, & nous en avons vu un autre au Sud, sur l'extrémité duquel nous passâmes, pendant que nous avions des sondes si inégales, environ deux heures avant d'échouer: une partie de ce bas-fond est toujours au-dessus de l'eau & a l'apparence d'un sable blanc; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, est aussi à sec à la marée basse: il consiste en cet endroit en pierres de sable; mais tout le reste est un rocher de corail.

Tandis que nous étions à l'ancre pendant la nuit, nous trouvâmes que le vaisseau faisait environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annonçait pourtant pas un danger prochain, & à six heures du matin du 13, nous appareillâmes pour porter au Nord-Ouest, avec une petite brise du Sud-Sud-Est, en tenant toujours le cap vers la terre. A neuf heures nous passâmes tout près & en dehors de deux petites îles situées au quinzième degré quarante-une minute de latitude Sud, & à environ quatre lieues de la Nouvelle-Hollande; je les appellai *Hope Islands*, (*îles de l'Espérance*) parce que dans notre danger, le dernier objet de notre espérance, ou plutôt de nos desirs, aurait été d'y aborder. A midi nous étions à environ

Cook.

trois lieues de la terre, & au quinzième degré trente-ſept minutes de latitude Sud ; la partie la plus ſeptentrionale de la Nouvelle-Hollande qui fût en vue, nous reſtait au Nord trente Oueſt, & les îles de l'Eſpérance s'étendaient du Sud trente Eſt au Sud quarante Eſt. La ſonde rapportait alors douze braſſes, & nous avions pluſieurs bancs de ſable en dehors de nous ; à ce tems la voie d'eau n'avait pas augmenté ; mais afin d'être prêts à tout évènement, nous fîmes des préparatifs pour larder une autre bonnette : l'après-midi, ayant une petite briſe du Sud-Eſt un quart Eſt, j'envoyai le maître avec deux bateaux, pour ſonder à l'avant du vaiſſeau, & pour chercher un havre où nous puſſions nous radouber & remettre le vaiſſeau en eſtive. A trois heures nous vîmes une ouverture qui avait l'apparence d'un havre, & nous louvoyâmes tandis que les bateaux l'examinaient ; mais ils trouvèrent bientôt que l'eau n'était pas aſſez profonde pour le vaiſſeau. Quand le ſoleil fut près de ſe coucher, comme il y avait pluſieurs bas-fonds autour de nous, nous mîmes à l'ancre par quatre braſſes à environ deux milles de la côte, la terre s'étendant du Nord un demi-Eſt au Sud un quart-Sud-Eſt un demi-Eſt. La pinaſſe était toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à neuf heures, & rapporta qu'à environ deux lieues au-deſſous du vent, il

avait précisément découvert un havre convenable, où il y avait assez d'eau, & qui offrait d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvait désirer pour débarquer sur la côte, ou pour mettre le vaisseau à la bande. Cook.

En conséquence de cette découverte, je levai l'ancre à six heures du matin, du quatorze, & après avoir détaché deux bateaux en avant, pour se tenir sur les bas-fonds que nous avions apperçus dans notre route, nous courûmes vers le havre; mais malgré toutes nos précautions, nou n'eûmes un moment que trois brasses d'eau. Dès que nous eûmes dépassé ces bas-fonds, j'ordonnai aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à souffler: heureusement nous avions un endroit pour nous réfugier; car nous reconnûmes bientôt que le vaisseau ne voulait plus manœuvrer; il avait deux fois refusé de prendre le vent. Notre situation n'était pas sans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuse. Nous étions embarrassés parmi des bas-fonds, & j'avais de fortes raisons de craindre d'être chassé dessous le vent, avant que les bateaux pussent se placer de manière à diriger notre route. Je mouillai donc par quatre brasses à environ un mille de la côte, & je fis signal aux bateaux de revenir; j'allai ensuite moi-même dans le canal que je trouvai très-étroit, & je le balisai. Le

Cook.

havre était aussi plus petit que je ne comptais ; mais il était très-propre à l'usage que j'en voulois faire ; & il est très-remarquable que dans tout notre voyage, nous n'avions trouvé aucun mouillage qui pût nous procurer les mêmes avantages dans les circonstances où nous étions. A midi notre latitude était de quinze degrés vingt-six minutes Sud. Le reste du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour nous hasarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre ; & afin de nous mettre encore plus en sûreté, nous mîmes les vergues de perroquet sur le pont, nous désenverguâmes la grande voile & quelques-unes des petites ; nous amenâmes le mât du petit perroquet, nous rentrâmes le boute-hors de beaupré, & nous désagréâmes la vergue de civadière, dans la vue d'alléger l'avant du vaisseau autant qu'il serait possible, afin de pouvoir parvenir à sa voie d'eau, que nous supposâmes être dans cette partie : au milieu de la joie d'une délivrance inespérée, nous n'avions pas oublié que notre conservation ne tenait qu'à un bouchon de laine. Le vent continuant, nous gardâmes notre poste toute la journée du 15 : le 16, il se modéra ; & sur les six heures du matin nous virâmes à pic, dans le dessein de mettre à la voile ; mais nous fûmes obligés d'abandonner l'entreprise & de filer de nouveau le cable. Il faut observer que la brise de

mer

mer qui soufflait très-frais, quand nous mîmes à l'ancre, continua avec la même force, presque tous les jours que nous y restâmes. Nous n'eûmes calme que pendant que nous étions sur le rocher, & une autre fois; le vent même qui nous porta sur la côte, s'il s'était levé dans le tems de notre détresse, aurait certainement mis notre bâtiment en pièces. Le soir de la veille, nous avions apperçu un feu près du rivage vis-à-vis de nous, & comme nous étions forcés de rester quelque tems dans cet endroit, nous ne désespérions pas de faire connaissance avec les Naturels du pays. Nous vîmes le jour un plus grand nombre de feux sur les collines, & nous découvrîmes avec nos lunettes quatre Indiens qui marchaient le long de la côte; ils s'arrêtèrent & allumèrent deux feux; mais il nous fut impossible de deviner quelle était leur intention.

Cook.

Le scorbut commença alors à se manifester parmi nous avec des symptômes très-effrayans. Notre pauvre Otahitien, Tupia, qui se plaignait depuis quelque-tems que ses gencives étaient malades & enflées, & qui, suivant l'avis du Chirurgien, prenait une grande quantité de jus de limon, avait alors des boutons livides sur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avait fait un progrès rapide, malgré tous nos remèdes, parmi lesquels on lui avait adminif-

Cook.

tré ſur-tout du quinquina. La ſanté de M. Green, notre Aſtronome, s'affaibliſſait, & ces circonſtances, entre pluſieurs autres, nous faiſaient deſirer impatiemment d'aller à terre.

Le matin, du 17, quoique la briſe fût toujours fraîche, nous nous haſardâmes à lever l'ancre & pouſſer la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaiſſeau toucha deux fois. Nous le remîmes à flot la première, ſans peine, mais la ſeconde il tint fortement. Nous abbatîmes la vergue de miſaine, les petits mâts de hune & les boute-dehors, & nous en fîmes un radeau le long du vaiſſeau: heureuſement la marée montait, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. Nous le remorquâmes bientôt dans le havre, &, après l'avoir amarré le long d'une grève eſcarpée au Sud, nous portâmes à terre, avant la nuit, les ancres, les cables & toutes les hanſières ».

Bientôt l'on s'occupa de radouber le vaiſſeau. « Les rochers avaient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étaient fort endommagés, & ces brèches formaient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyait pas un ſeul éclat de bois, mais le tout était auſſi uni que s'il avait été coupé avec un inſtrument. Heureuſement les couples étaient très-bien joints dans

cette partie du vaiſſeau ; ſans cela il aurait été abſolument impoſſible de le ſauver ; ſa conſervation dépendit d'une autre circonſtance qui eſt encore plus remarquable. L'un des trous était aſſez large pour nous couler à fond, quand même nous aurions fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre ; mais par bonheur il ſe trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y était reſté engagé ; de ſorte que la ſeule eau, qui paſſait entre la pierre & le bois, avait d'abord gagné ſur nos pompes, d'où l'on peut juger de ce qui ſerait arrivé, ſi la brèche n'avait pas été remplie.

Cook.

M. Gore, qui ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec ſon fuſil, eut le bonheur de tuer un des quadrupèdes qui avaient été ſouvent le ſujet de nos ſpéculations.

Sa figure eſt très-analogue à celle du *Gerbo*, à qui il reſſemble auſſi par ſes mouvemens ; mais ſa groſſeur eſt fort différente, le *Gerbo* étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à ſon entière croiſſance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon Lieutenant était jeune, & comme il n'avait pas encore pris tout ſon accroiſſement, il ne peſait que trente-huit livres. La tête, le col & les épaules ſont très-petits en proportion des autres parties du corps ; la queue

Cook.

eſt preſque auſſi longue que le corps ; elle eſt épaiſſe à ſa naiſſance, & ſe termine en pointe à l'extrémité ; les jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par ſauts & par bonds ; il tient alors la tête droite & ſes pas ſont fort longs ; il replie ſes jambes de devant tout près de la poitrine, & il ne paraît s'en ſervir que pour creuſer la terre ; ſa peau eſt couverte d'un poil court, gris ou couleur de ſouris foncé ; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légère reſſemblance avec celles du lièvre : cet animal eſt appellé *Kanguroo*, par les Naturels du pays.

Le lendemain, 15 Juillet, notre *Kanguroo* fut apprêté pour le dîner, & nous trouvâmes que c'était un excellent mêt.

Le 17, j'envoyai le Maître & un des Contre-maîtres ſur la pinaſſe, pour chercher un paſſage au Nord, & j'allai avec MM. Banks & Solander dans les bois, de l'autre côté de la rivière ; Tupia, qui y avait déjà été, nous dit avoir vu trois Indiens qui lui avaient donné quelques racines à-peu-près auſſi groſſes que le doigt, d'une forme aſſez reſſemblante à celle du radis, & d'un goût très-agréable ; cette raiſon nous engagea à entreprendre le même voyage, dans l'eſpérance de cultiver notre connoiſſance avec les Naturels du pays. A peine fûmes nous arrivés au rivage, que

nous en apperçûmes quatre dans une pirogue, qui s'avancèrent vers nous sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils nous virent descendre à terre; deux de ceux-ci avaient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais nous vendre, malgré tout ce que nous leur en offrîmes: nous leur présentâmes cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de tems avec nous, ils partirent. Nous entreprîmes de les suivre, espérant qu'ils nous conduiraient dans un endroit où nous trouverions un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où nous aurions occasion de voir leurs femmes; mais ils nous firent entendre par signes qu'ils ne desiraient pas que nous les accompagnassions.

Cook.

Le lendemain 18, à huit heures du matin, nous reçumes la visite de plusieurs Naturels du pays, qui étaient devenus alors extrêmement familiers. L'un deux, à notre prière, lança sa javeline, qui avait environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui nous surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance. Ils se hazardèrent ensuite à venir à bord; je les y laissai, fort contens, suivant ce que je puis juger, & je m'embarquai avec M. Banks pour jetter un coup d'œil

Cook.

sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au Nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des rochers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à travers les tours & retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles, & où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls & à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ; plusieurs Indiens y étaient encore, & l'on nous dit que douze tortues, que nous avions sur le tillac, avaient attiré leur attention plus fortement que tous les autres objets qu'ils avaient vus dans le vaisseau.

Le 19, dans la matinée, dix autres Naturels vinrent nous voir ; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en apperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que le reste des Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays ; ils apportaient avec eux un plus grand

Cook.

nombre de javelines qu'ils n'avoient encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme & un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous ; ils nous la demandèrent d'abord par signes, & sur notre refus, ils témoignèrent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentiment & de colère. Nous n'avions point alors d'alimens apprêtés ; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main & qu'il jetta dans la mer avec un dédain très-marqué ; un autre réitéra la première demande à M. Banks, & sur un second refus, il frappa du pied la terre & le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues & les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue ; nos gens les leur reprirent bientôt de force & les replacèrent avec les autres ; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise ; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, & voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue &

Cook.

ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même-tems dans le bateau avec M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient occupés à divers travaux. Dès que les Indiens furent débarqués ils saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisaient bouillir des pois, & faisant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin : cette herbe qui avait cinq ou six pieds de hauteur, & qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avait dressée pour Tupia, quand il était malade. Une truie & ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à tems pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève ; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passait, les Indiens allèrent à quelque distance de-là à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, & où ils avaient mis

Cook.

ſécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi leſquels était la ſenne; ils mirent encore le feu à l'herbe, ſans s'embarraſſer des menaces & des prières que nous leur fîmes. Nous fûmes donc obligés de tirer un fuſil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un deux, qui était éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce ſecond feu, avant qu'il eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il ſe répandit dans les bois à une grande diſtance. Comme nous appercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers vis-à-vis d'eux, un fuſil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au-delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le ſifflement de la balle, ils doublèrent le pas, & nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous cauſeraient plus d'inquiétude, mais nous fûmes frappés bientôt après du ſon de leurs voix, qui ſortaient des bois, & nous nous apperçûmes qu'ils ſe rapprochaient peu-à-peu de nous. J'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre autres perſonnes; lorſque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, & après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas

Cook.

entendre, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, & nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille; nous nous asîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvemens, & ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe; il s'arrêta à plusieurs reprises & à différentes distances, & parla; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna & dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre, & qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordé, nous leur rendîmes les dards & les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevait notre réconciliation. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduisit auprès de nous comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom. L'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets & nos toiles, n'était point parmi

Cook.

eux ; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvoit pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau. Chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à l'herbe ; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage & les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord ; nous les quittâmes donc ; ils s'en allèrent environ deux heures après, & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident était arrivé un peu plutôt, les suites auraient pu en être terribles ; car il n'y avait pas long-temps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre & la tente qui contenait l'équippement de notre bâtiment, & plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation. Nous n'avions pas l'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu ; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrein autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos

Cook.

provisions ; nous changeâmes le vaisseau de place, & nous le laissâmes flotter avec la marée ; le Maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au Nord, par où le bâtiment pût débouquer ».

Ils parvinrent cependant à en sortir & donnèrent le nom de *Rivière Endeavour* au havre qu'ils venoient de quitter ». Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre. Sur le côté septentrional de la barre, le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la maréebasse un vaisseau peut rester à flot assez près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse, il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes : il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre

Cook.

eſt extrêmement difficile : l'endroit le plus ſûr pour en approcher eſt du côté du Sud, en ſerrant de près, pendant toute la route, la grande terre : on pourra toujours trouver ſa ſituation au moyen de la latitude, qui a été déterminée très-exactement. Il y a quelques terres élevées ſur la pointe méridionale, mais la pointe du nord eſt formée par une grève baſſe & ſablonneuſe qui s'étend à environ trois milles au Nord, où la terre commence à devenir haute.

Les tortues furent le principal rafraîchiſſement que nous nous y procurâmes ; mais comme on ne peut pas en prendre ſans aller à cinq lieues en mer, & que le tems étoit ſouvent orageux, nous n'en eûmes pas une grande abondance ; celles que nous prîmes, ainſi que les poiſſons, furent également partagées parmi toutes les perſonnes de l'équipage, & le dernier mouſſe en eut autant que moi. Je penſe que tous les Commandans, qui entreprendront un voyage ſemblable à celui-ci, reconnoîtront qu'il eſt de leur intérêt de ſuivre la même règle. Nous trouvâmes ſur les grèves ſablonneuſes & les collines de ſable, du pourpier en pluſieurs endroits, & une eſpèce de fève qui croît ſur une tige rampante ſur la terre : le pourpier étoit très-bon bouilli ; & il ne

faut pas mépriser les féves, car elles furent très-salutaires à nos malades. Cependant les meilleurs herbages qu'on puisse s'y procurer, sont les choux, dont on a déjà parlé, & qu'on connoît dans les îles d'Amérique sous le nom de chou caraïbe; cette plante, suivant nous, n'est pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût; il est vrai que la racine n'en est pas bonne, mais il est probable qu'on pourrait la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrières. Le peu de choux palmistes que nous y cueillîmes étoient en général petits, & la partie mangeable était si peu de chose qu'elle ne valait pas la peine qu'on se donnait à les chercher.

Dès que nous eûmes gagné le dehors des brisans, nous n'eûmes point de fond à cent cinquante brasses, & nous trouvâmes une grosse mer qui roulait du Sud-Est, signe certain qu'il n'y avait près de nous ni banc ni terre dans cette direction.

Le changement de notre situation se manifesta sur tous les visages, parce qu'il était vivement senti par tout le monde; nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des rochers qui nous menaçaient à chaque instant du naufrage; passant souvent

la nuit à l'ançre, & entendan. la houle briſer ſur nous; chaſſant quelquefois ſur nos ancres, & ſachant que ſi le cable rompait, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête preſque continuelle nous expoſait; nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cent ſoixante lieues, obligés d'avoir dans tous les inſtans un homme qui eût par-tout la ſonde à la main, ce qui n'eſt peut-être jamais arrivé à aucun autre vaiſſeau, nous nous voyions dans une me: ouverte & dans une eau profonde. Le ſouvenir du danger paſſé, & la ſécurité dont nous jouiſſions alors, nous rendit notre gaieté; cependant les longues lames, en nous faiſant voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, nous apprirent auſſi que nous ne pouvions plus avoir dans notre vaiſſeau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché; les coups de la vague élargiſſaient tellement les voies, qu'il ne faiſait pas moins de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos pompes & à la navigation qui nous reſtait à faire, aurait été l'objet d'une ſérieuſe réflexion pour un équipage qui ne ſerait pas ſorti ſi récemment d'un péril auſſi imminent que celui auquel nous venions d'échapper.

Cook.

Cook.

Le paſſage ou canal, par où nous débouquâmes dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au quartorzième degré trente-deux minutes de latitude Sud, & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois îles élevées qui ſont dans l'intérieur, & que j'ai appellées *Îles de Direction*, parce qu'elles ſerviront à faire connoître aux Navigateurs un paſſage ſûr à travers le récif, juſqu'à la grande terre. Après avoir couru environ deux milles au Sud-Sud-Eſt, nous eûmes calme; nous avions ſondé pluſieurs fois pendant la nuit, ſans trouver de fond, par cent quarante braſſes; nous n'en trouvâmes pas non plus alors avec une ligne de la même longueur : cependant le ſeize, ſur les quatre heures du matin, nous entendîmes diſtinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour nous la vîmes à environ un mille de diſtance, écumant à une hauteur conſidérable. Les dangers que nous avions eſſuyés ſe renouvellèrent alors; les vagues qui briſaient ſur le récif nous en approchaient très-promptement; nous n'avions point de fond pour jetter l'ancre, & pas un ſouffle de vent pour naviguer : dans cette ſituation terrible, les bateaux étaient toute notre reſſource. Pour aggraver nos malheurs, la pinaſſe était en radoub; cependant on mit dehors la chaloupe &

& l'eſquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaiſſeau au Nord, ce qui pouvait au moins différer notre perte, ſi nous ne pouvions pas l'éviter. Il s'écoula ſix heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher ſur lequel la même lame qui battait le côté du vaiſſeau, briſait à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevait; de ſorte qu'entre nous & le naufrage, il n'y avait qu'une épouvantable vallée d'eau qui n'était pas plus large que la baſe d'une vague; & même la mer ſur laquelle nous étions n'avait point de fond, au moins nous n'en trouvâmes pas avec une ligne de cent vingt braſſes. Pendant cette ſcène de détreſſe, le charpentier vint à bout de raccommoder la pinaſſe, qu'on mit dehors ſur le champ, & que j'envoyai en avant pour aider les autres bateaux à nous touer. Tous nos efforts auraient été inutiles, ſi au moment de la criſe qui devait décider de notre ſort, il ne s'était pas élevé un petit vent, ſi faible que dans un autre tems nous ne nous en ſerions pas apperçus; il fut cependant ſuffiſant, pour qu'à l'aide des bateaux, nous puſſions donner au vaiſſeau un petit mouvement oblique & nous

Cook.

Cook.

éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étaient pas éloignés de plus de deux cent verges. La même brise légère revint pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle nous avait fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes. Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans le récif, à environ un quart de mille; je dépêchai sur le champ un des Contremaîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'était pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en dedans l'eau était calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant le vaisseau à travers cette coupure, notre salut était encore possible, & sur le champ nous tentâmes cette entreprise. Il n'était pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée; mais si nous venions à bout de surmonter cette première difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture. Cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet intervalle la marée était devenue haute, & à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortait avec beau-

Cook.

coup de force par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avantage, quoique dans un ſens directement contraire à ce que nous attendions ; il nous fut impoſſible de paſſer à travers l'ouverture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous porta à environ un quart de mille en dehors. Le canal était trop étroit pour que nous puſſions nous y tenir plus long-tems, mais enfin ce juſant aida tellement les bateaux, qu'à midi nous avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de déſeſpérer de notre délivrance, en cas que la briſe qui s'était calmée alors vînt à ſe relever ; car nous étions encore trop près du récif. Quand le juſant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit dériver de nouveau le vaiſſeau. Vers ce tems-là, nous apperçûmes une autre ouverture, près d'un mille à l'Oueſt, & j'envoyai à l'inſtant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit bateau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le flot, gagnant quelquefois un peu d'eſpace pour le reperdre bientôt ; mais toutes les perſonnes de l'équipage firent leur ſervice avec autant d'ordre & de calme que ſi nous n'avions point couru de danger. M. Hicks revint ſur les deux heures, & nous rapporta que la coupure était étroite

Cook.

& périlleuse, mais qu'on pouvait y passer. Cette seule possibilité fut suffisante pour nous encourager à tenter l'entreprise ; car il n'y avait point de danger aussi redoutable que celui de notre situation actuelle. Une brise légère s'éleva alors à l'Est-Nord-Est ; avec ce secours & celui de nos bateaux & du flot qui, sans l'ouverture, aurait causé notre destruction, nous y entrâmes, & nous fûmes entraînés avec une rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver contre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart de mille de large. Tandis que nous passions ce gouffre, nos sondes furent très-irrégulières de trente à sept brasses, sur un fond rempli de roches.

Dès que nous fûmes entrés en dedans du récif, nous mîmes à l'ancre par dix-neuf brasses, fond de corail & de coquilles. Telles sont les vicissitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors d'avoir regagné une situation, que deux jours auparavant nous étions impatiens de quitter. Les rochers & les bancs sont toujours dangereux pour les Navigateurs, même lorsque leur gissement est déterminé ; ils le sont bien davantage dans des mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils sont plus périlleux dans la partie du

globe où nous étions que dans toute autre ; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élevent comme une muraille, presque perpendiculairement, d'une profondeur qu'on ne peut mesurer, & qui sont toujours couverts à la marée haute, & secs à la marée basse. D'ailleurs les lames énormes du vaste Océan méridional, rencontrant un si grand obstacle, se brisent avec une violence inconcevable, & forment une houle que les rochers & les tempêtes de l'hémisphère septentrional ne peuvent pas produire. Notre vaisseau étoit mauvais voilier, & nous manquions de provisions de toute espèce, ce qui augmentait encore le danger que nous courions en naviguant sur les parties inconnues de cette mer. Animés cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des Navigateurs, nous affrontions gaiement tous les périls & nous nous soumettions de bon cœur à toutes les peines & à toutes les fatigues. Nous aimions mieux nous exposer au reproche d'imprudence & de témérité, que les hommes oisifs & voluptueux prodiguent si libéralement au courage & à l'intrépidité, lorsque leurs efforts ont été sans succès, que d'abandonner une terre que nous savions être entièrement inconnue, & d'autoriser par-là le reproche qu'on pour-

Cook.

Cook.

roit nous faire de timidité & de faiblesse.

Après nous être félicités d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de tems auparavant nous eussions été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près la grande terre dans la route que j'allais faire au Nord, quoiqu'il en pût arriver. Car si nous étions sortis encore une fois du récif, nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été impossible de déterminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la *Nouvelle-Guinée*, question que je formai le projet de décider depuis le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant, comme j'avais éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub, lorsqu'on en a besoin, je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût parfaitement en état. J'envoyai, le dix sept au matin, les autres bateaux sur le récif, pour voir quels rafraîchissemens ils pourraient nous procurer; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. J'appellai *Canal de la Providence* (*Providential Channel*), l'ouverture à travers laquelle nous avions passé, & qui nous restoit alors à l'Est-Nord-Est à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans de nous, il y avait un promontoire élevé, à qui je donnai le nom de

Cap Weymouth, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie que je nommai *Baie Weymouth*.

Cook.

Nouvelle Galles Méridionale.

La *Nouvelle-Hollande*, ou comme j'ai appellé la côte orientale de ce pays, la *Nouvelle-Galles méridionale*, est beaucoup plus grande qu'aucune autre contrée du monde connu, qui ne porte pas le nom d'un continent. La longueur de la côte, le long de laquelle nous avons navigué, réduite en ligne droite, ne comprend pas moins de vingt sept degrés, c'est-à-dire, près de 2000 milles, de sorte que sa surface en quarré doit être beaucoup plus grande que celle de toute l'Europe. Au Sud des trente-trois & trente-quatre degrés, la terre est en général basse & unie; plus loin au Nord, elle est remplie de collines; mais on ne peut pas dire que dans aucune partie, elle soit véritablement montueuse: les terreins élevés pris ensemble ne font qu'une petite portion de sa surface en comparaison des vallées & des plaines. En général, elle est plutôt stérile que fertile; cependant les terres élevées sont entrecoupées de bois & de prairies, & les plaines & les vallées sont en plusieurs endroits couvertes de verdure. Le sol, néanmoins, est souvent sablonneux, & la plupart des savannes, sur-tout au Nord, sont semées de ro-

Cook.

chers ſtériles ; ſur les meilleurs terreins, la végétation eſt moins vigoureuſe que dans la partie méridionale du pays ; les arbres n'y ſont pas ſi grands & les herbes y ſont moins épaiſſes. L'herbe eſt ordinairement élevée, mais clair-ſemée, & les arbres, où ils ſont les plus grands, ſont rarement à moins de quarante pieds de diſtance les uns des autres ; l'intérieur du pays, autant que nous avons pu l'examiner, n'eſt pas mieux boiſé que la côte de la mer. Les bords des baies, juſqu'à un mille au-delà de la grève, ſont couverts de paletuviers, au-deſſous deſquels le ſol eſt une vaſe graſſe toujours inondée par les hautes marées. Plus avant dans le pays, nous avons quelquefois rencontré des terreins marécageux, ſur leſquels l'herbe était très-épaiſſe & très-abondante, & d'autrefois des vallées revêtues de brouſſailles. Le ſol dans quelques endroits nous a paru propre à recevoir quelques améliorations, mais la plus grande partie n'eſt pas ſuſceptible d'une culture régulière. La côte, ou au moins cette partie qui gît au Nord à vingt-cinq degrès Sud, eſt remplie de bonnes baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent être parfaitement à l'abri de tous les vents.

Si nous pouvons juger du pays par l'aſpect

qu'il nous présentait tandis que nous y étions, c'est-à-dire, au fort de la saison sèche, il est bien arrosé : nous y avons trouvé une quantité innombrable de petits ruisseaux & de sources, mais point de grandes rivières ; il est probable cependant que ces ruisseaux deviennent plus considérables dans la saison pluvieuse. Le *Détroit de la Soif* (*Thirty Sound*) a été le seul endroit où nous n'ayons pas pu nous procurer de l'eau douce ; on trouve même dans les bois un ou deux petits lacs d'eau douce, quoique la surface du pays soit par-tout entrecoupée de criques salées & de terres qui portent des paletuviers.

Cook.

Il n'y a pas beaucoup de différentes espèces d'arbres ; on n'en trouve que deux sortes qu'on puisse appeller bois de charpente ; le plus grand est le gommier qui croît dans tout le pays : il a des feuilles étroites, assez semblables à celles du saule, & la gomme, ou plutôt la résine qu'il distille, est d'un rouge foncé & ressemble au *sang de dragon* ; il est possible que ce soit la même ; car on sait que cettte substance est produite par diverses plantes. *Dampierre* en fait mention ; c'est peut-être celle que *Tasman* trouva sur la *terre de Diemen*, quand il dit qu'il vit « de la gomme d'arbres & de la gom-

Cook.

» me lacque de terre ». L'autre bois de construction est celui qui ressemble à peu près à nos pins. Le bois de ces deux arbres est extrêmement dur & pesant. Outre ceux-ci, il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler ; & c'est la même dont on se sert dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux.

Nous y avons trouvé trois différentes sortes de palmier. Le premier qui croît en grande abondance au Sud, a des feuilles plissées comme un éventail ; le chou en est petit, mais d'une douceur exquise, & les noix qu'il porte en quantité sont une très-bonne nourriture pour les cochons. La seconde espèce est beaucoup plus ressemblante au véritable chou palmiste des îles d'Amérique ; ses feuilles sont grandes & aîlées comme celles du palmier qui produit la noix de coco : cette seconde espèce porte aussi un chou qui, sans être aussi doux que l'autre, est plus gros. La troisième espèce, que nous avons rencontrée seulement dans les parties septentrionales ainsi que la seconde, avait rarement plus de dix pieds de hauteur, avec de petites feuilles aîlées ressemblantes à celles d'une espèce de fougère. Elle ne produit point de chou,

mais une grande quantité de noix, à peu près de la grosseur d'un marron, & plus rondes. Comme nous trouvâmes les coques de ces noix répandues autour des endroits où les Indiens avaient fait leurs feux, nous crûmes qu'elles étaient bonnes à manger; mais ceux d'entre nous qui en firent l'expérience, payèrent cher cette tentative; car elles opérèrent sur eux avec beaucoup de violence comme un émétique & un purgatif. Nous persistâmes cependant à croire que les Indiens mangeaient ces fruits, & pensant que le tempérament des cochons pourrait être aussi robuste que le leur, quoique le nôtre fût beaucoup plus faible, nous portâmes quelques-uns de ces fruits dans l'étable de ces animaux. En effet, les cochons les mangèrent, & pendant quelque tems, ils ne nous parurent être affectés pour cela d'aucune incommodité; mais environ une semaine après, ils furent si malades que deux d'entr'eux moururent & les autres guérirent avec beaucoup de peine. Il est probable pourtant que la qualité vénéneuse de ces noix consiste dans leur jus, comme celle de la cassave des îles d'Amérique; & que la pulpe, quand elle est sèche, est non-seulement saine mais nourrissante. Outre ces espèces de palmiers & de

Cook.

Cook.

paletuviers, il y a plusieurs petits arbres & buissons entièrement inconnus en Europe; on en trouve un en particulier qui produit une figue d'une mauvaise qualité, & un autre qui porte une sorte de prune ressemblante aux nôtres par la couleur, mais non par la forme; car celle-là est applatie sur les côtés comme un petit fromage; & un troisième qui produit une espèce de pomme couleur de pourpre, laquelle après avoir été gardée quelques jours devient bonne à manger, & a une saveur un peu ressemblante à celle d'une prune de damas.

La Nouvelle-Hollande, offre une grande variété de plantes capables d'enrichir la collection d'un Botaniste, mais il y en a très-peu qu'on puisse manger. Entr'autres, une petite plante à feuilles longues, étroites & épaisses ressemblantes à une espèce de jonc, appellée en Angleterre *queue de chat*, distille une résine d'un jaune brillant, exactement semblable à la gomme-gutte, excepté qu'elle ne tache pas. Elle exhale une odeur douce; mais nous n'avons pas eu occasion de distinguer ses propriétés, non plus que celles de plusieurs autres plantes que les naturels du pays semblent connaître, puisqu'ils les distinguent par différens noms.

J'ai déjà fait mention des racines & de la feuille d'une plante ressemblante aux cocos des îles d'Amérique, ainsi que d'une espèce de fève; on y peut ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux espèces d'ignames; l'une qui a la forme d'un radis, & l'autre ronde & couverte de fibres cordées; elles sont toutes deux très-petites, mais douces. Nous n'avons jamais pu trouver la plante entière, quoique nous ayions vu souvent des endroits que l'on avait creusés pour en ramasser. Il est probable que la sécheresse avait détruit les feuilles, & nous ne pouvions pas, comme les Indiens, découvrir cette plante par la tige.

Cook.

J'ai décrit plus haut la plupart des fruits de la Nouvelle-Hollande. Nous avons rencontré un fruit dans la partie méridionale de ce pays, ressemblant à une cerise, excepté que le noyau était mou, & un autre qui, en apparence, n'était pas fort différent de la pomme de pin; celui-ci est d'un goût fort désagréable; il est très-connu dans les Indes orientales, & il est appellé par les Hollandois *pyn appel boomen*.

A l'égard des quadrupèdes, j'ai déjà fait mention du chien, & j'ai décrit en particulier le *kanguroo*, & l'animal de l'espèce des *opos-*

Cook.

ſum, reſſemblant au *phalanger* de M. Buffon; je n'en connais d'autre qu'un quatrième reſſemblant au putois, que les naturels du pays appellent *quoll*; il a le dos brun, tacheté de blanc, & le ventre entièrement blanc. Pluſieurs de nos gens dirent qu'ils avaient apperçu des loups; peut-être que, ſi nous n'avions pas vu des pas qui ſemblaient confirmer ce rapport, nous aurions cru qu'ils n'étaient guères plus dignes de foi que celui qui diſait avoir vu le diable.

Nous vîmes pluſieurs eſpèces de chauve-ſouris qui tiennent le milieu entre les oiſeaux & les quadrupèdes, & en particulier une qui était plus grande qu'une perdrix, comme je l'ai remarqué ailleurs; nous n'avons pas été aſſez heureux pour en attraper une vivante ou morte, mais nous ſupposâmes que c'était la même que M. de Buffon a décrite ſous le nom de *rouſet* ou de *rouget*.

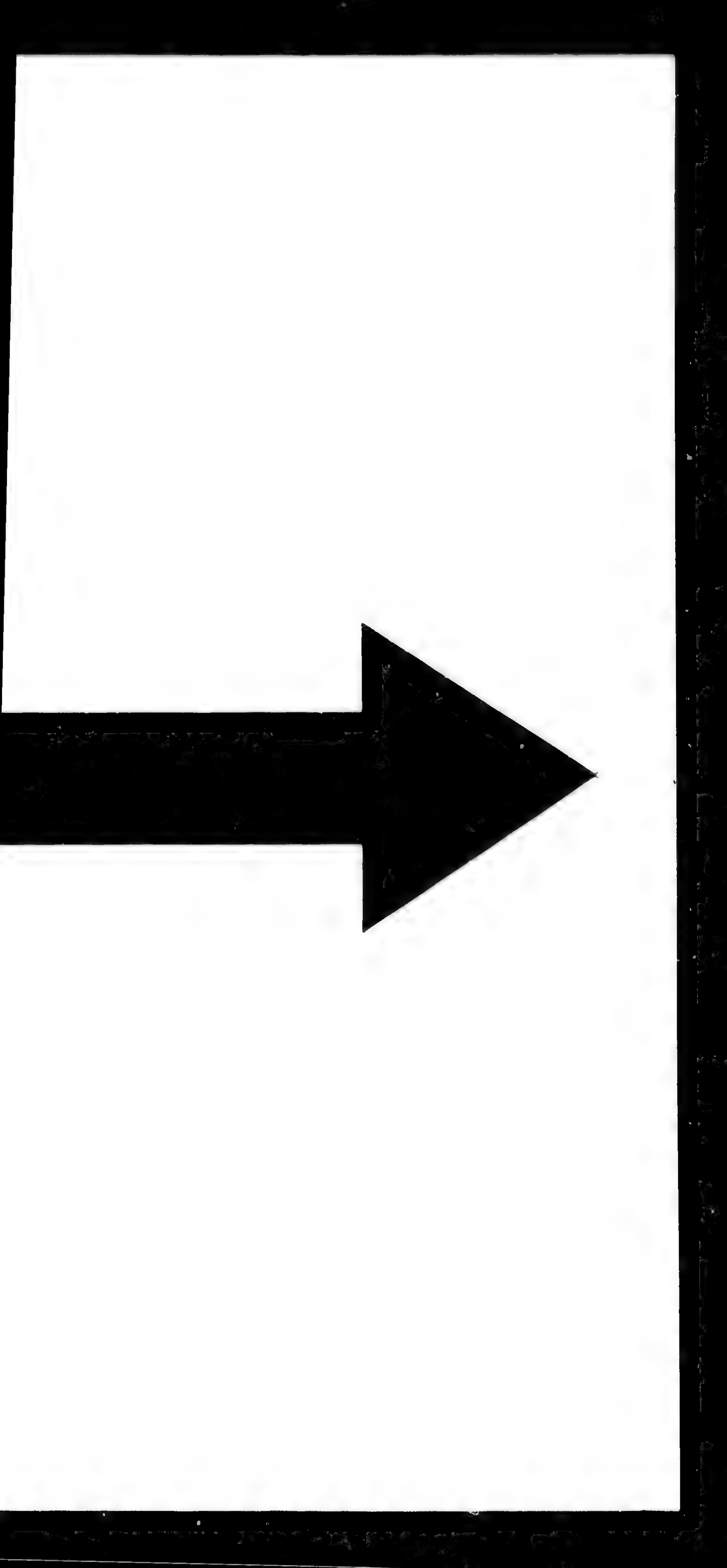
Les oiſeaux de mer & les autres oiſeaux aquatiques, ſont les mouettes, les cormorans, d'autres mouettes, appellées en anglais *ſoland Geeſe*, & qui ſont de deux ſortes; des boubies, des noddies, des corlieux, des canards, des pélicans d'une grandeur énorme, & pluſieurs autres. Les oiſeaux de terre ſont des corneilles, des perroquets, des catacouas

& d'autres oiſeaux du même genre d'une beauté exquiſe; des pigeons, des tourterelles, des cailles, des outardes, des hérons, des grues, des faucons & des aigles. Les pigeons volent en grandes troupes, & quoiqu'ils ſoient extrêmement ſauvages, nos gens en tuaient ſouvent dix ou douze dans un jour : ces oiſeaux ſont fort beaux, & ils portent une crête très-différente de celle de tous les autres pigeons. Cook.

Parmi les reptiles, il y a des ſerpens de différentes eſpèces, quelques-uns nuiſibles & d'autres qui ne ſont point de mal; des ſcorpions, des mille-pieds & des lézards. Les inſectes ſont en petit nombre; les moſquites & les fourmis ſont les principaux. Il y a pluſieurs eſpèces de fourmis; quelques-unes ſont vertes, & vivent ſur les arbres où elles conſtruiſent des nids, qui ſont d'une groſſeur moyenne entre celle de la tête d'un homme & ſon poignet. Ces fourmilières ſont d'une ſtructure très-curieuſe; les fourmis les compoſent en pliant pluſieurs feuilles dont chacune eſt auſſi large que la main : elles en joignent les pointes enſemble avec une eſpèce de glu, de manière qu'elles forment une bourſe. La ſubſtance viſqueuſe dont elles ſe ſervent pour cela, eſt un ſuc animal ou colle qui s'élabore dans leur



[redacted]



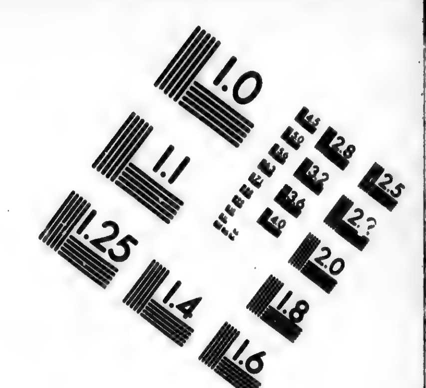
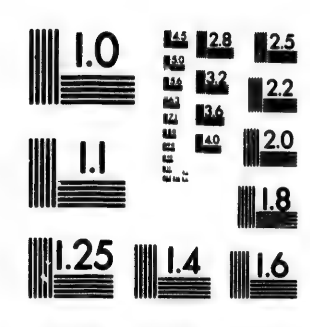


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Cook.

corps. Nous n'avons pas pu obſerver la manière dont elles s'y prennent pour replier ces feuilles ; mais nous en avons vu des milliers qui réuniſſaient toutes leurs forces pour les tenir dans cette poſition, tandis qu'un grand nombre d'autres étaient occupées à appliquer la colle qui devait les empêcher de retourner dans leur premier état. Afin de nous convaincre que les feuilles étaient pliées & maintenues dans cette poſition par les efforts de ces petites ouvrières, nous troublâmes leurs travaux, & dès que nous les eûmes chaſſées de l'endroit qu'elles occupaient, les feuilles repliées ſe détendirent par leur élaſticité naturelle avec une ſi grande force, que nous fûmes ſurpris de voir comment, au moyen de la combinaiſon de leurs efforts, ils avaient pu la dompter. Si nous ſatisfîmes notre curioſité à leurs dépens, elles ſe vengèrent de l'injure ; des milliers de ces inſectes ſe jettèrent à l'inſtant ſur nous, & nous causèrent une douleur inſupportable avec leurs aiguillons, ſur-tout ceux qui s'attachaient à notre col & qui pénétraient dans nos cheveux, d'où il n'était pas facile de les écarter. La piqure de ces aiguillons n'était guères moins douloureuſe que celle d'une abeille ; mais, à moins qu'elles ne fût répétée, la ſouffrance ne durait pas plus d'une minute.

Il

Cook.

Il y a une autre espèce de fourmi entièrement noire, dont les travaux & la manière de vivre ne sont pas moins extraordinaires. Elles forment leur habitation dans l'intérieur des branches d'un arbre, qu'elles viennent à bout de creuser en tirant la moëlle presque jusqu'à l'extrémité du plus mince rameau; l'arbre porte en même tems des fleurs, comme si son intérieur n'était pas habité par de pareils hôtes. Lorsque nous découvrîmes cet arbre pour la première fois, & que nous arrachâmes quelques-unes de ses branches, nous ne fûmes guères moins étonnés que nous l'aurions été, si nous avions profané un bosquet enchanté, où tous les arbres blessés par la hache auraient donné des signes de vie; car nous fûmes à l'instant couverts d'une multitude de ces animaux qui sortaient par essains de tous les rameaux que nous avions rompus, & qui dardaient contre nous leurs aiguillons avec une violence continuelle. *Rumphius*, dans son *Herbarium Amboinense*, volume II, page 257, fait mention de ces fourmis; mais l'arbre dans lequel il les vit, est très-différent de celui où nous les avons trouvées.

Nous avons vu aussi une troisième espèce de fourmis qui avaient leur nid dans la racine d'une plante, croissant comme le gui sur l'écorce d'un

Cook.

arbre, & qu'elles percent pour s'y loger. Cette racine est ordinairement aussi grosse qu'un grand navet, & quelquefois elle l'est bien davantage. En la coupant, nous y découvrîmes une quantité innombrable de petits canaux tortueux, tous remplis de ces animaux, qui cependant ne paroissaient pas avoir endommagé la végétation de la plante. Toutes les racines que nous avons rompues étaient habitées, quoiqu'il y en eût quelques-unes qui ne fussent pas plus grosses qu'une noisette. Les insectes sont eux-mêmes très-petits, & leur taille n'est guères plus de la moitié de celle de la fourmi rouge d'Angleterre. Ils avaient des aiguillons; mais à peine assez de force pour les faire sentir; ils pouvaient cependant nous tourmenter au moins autant que s'ils nous avaient blessés par leurs piquûres; car à l'instant que nous touchions la racine, ils sortaient en foule de leurs trous, & se précipitant sur les parties de notre corps qui étaient découvertes, elles y exciraient un chatouillement plus insupportable que la piquûre, excepté quand elle est portée à une très-grande violence. Rumphius, volume VI, page 120, a donné aussi une description de cet oignon & de ses habitans, & il fait mention d'une autre espèce de fourmis qui sont noires.

Nous avons trouvé une quatrième espèce de

Cook.

fourmis qui ne font aucun mal, & qui ressemblent exactement aux fourmis blanches des Indes orientales. Elles ont des habitations de deux sortes ; l'une est suspendue sur des branches d'arbres, & l'autre est construite sur la terre. Les fourmilières suspendues sur les arbres, sont trois ou quatre fois aussi grosses que la tête d'un homme, & elles sont composées d'une substance cassante, qui semble être formée de petites parties de végétaux pétries ensemble avec une matière glutineuse que les insectes tirent probablement de leur corps. En rompant cette croûte, on apperçoit dans un grand nombre de sinuosités, une quantité prodigieuse de cellules qui ont toutes une communication entr'elles, & plusieurs ouvertures qui conduisent à d'autres fourmilières sur le même arbre. Il y a aussi une grande avenue ou chemin couvert qui va jusqu'à terre & communique par-dessous l'autre fourmilière qui y est construite. Celle-ci est communément à la racine d'un arbre, mais non pas de celui sur lequel sont les autres habitations ; elle a la forme d'une pyramide à côtés irréguliers, & quelquefois plus de six pieds de hauteur & à peu près autant de diamètre. Il y en a quelques-unes de plus petites, & celles-ci ont en général les côtés plats & ressemblent beaucoup par la figure aux pierres

Cook.

qu'on voit en plusieurs parties de l'Angleterre; & qu'on suppose être d'anciens monumens Druides. L'extérieur de ces dernières est d'une argile bien délayée, d'environ deux pouces d'épaisseur; elles contiennent en dedans des cellules qui n'ont point d'ouverture en dehors, mais qui communiquent seulement par un canal souterrein aux fourmilières qui sont sur les arbres. Les fourmis montent dans cet arbre par la racine & ensuite le long du tronc & des branches, sous des chemins-couverts qui sont de la même espèce que ceux par lesquelles elles descendent de leurs autres habitations. Elles se retirent probablement en hiver & lors de la saison pluvieuse, dans ces demeures souterreines, parce qu'elles sont à l'abri de l'humidité & du froid, avantage que celles qui sont construites sur les arbres, quoiqu'en général placées sous quelque branche pendante, ne peuvent pas avoir à cause de la nature & du peu d'épaisseur de l'enduit dont elles sont couvertes.

La mer, dans ce pays, fournit aux habitans plus d'alimens que la terre; & quoique le poisson n'y soit pas en si grande abondance qu'il l'est ordinairement dans les latitudes plus hautes; cependant nous jettions rarement la senne sans en prendre de cinquante à deux cent livres. Il y en a de différentes sortes

Cook.

mais excepté le mulet & quelques-uns des coquillages, les autres ne ſont pas connus en Europe ; la plupart ſont bons à manger, & pluſieurs ſont excellens. On trouve ſur les bancs de ſable & ſur le récif, une quantité incroyable des plus belles tortues vertes du monde, des huîtres de différente eſpèce, & en particulier des huîtres de rocher & des huîtres perlières. Nous avons déjà parlé de pétoncles d'une groſſeur énorme ; il y a en outre des écreviſſes de mer & des cancres ; nous n'avons pourtant vu que les coquilles de ceux-ci. On trouve des caïmans dans les rivières & les lacs ſalés.

Dampierre eſt le ſeul Auteur qui, juſqu'à préſent, ait donné quelque deſcription de la Nouvelle-Hollande & de ſes habitans, & quoiqu'en général ce ſoit un Ecrivain ſur lequel on peut compter, cependant il s'eſt trompé ici en pluſieurs points. Les peuples qu'il a vus habitaient, il eſt vrai, une partie de la côte très-diſtante de celle que nous avons viſitée ; mais auſſi nous avons apperçu des Inſulaires en différens endroits de la côte très-éloignés les uns des autres ; & comme nous avons trouvé par-tout une uniformité parfaite dans la figure, les mœurs & les uſages, il eſt raiſonnable de ſuppoſer qu'il en eſt à peu près de même dans le reſte du pays.

Cook.

Le nombre des habitans de la Nouvelle-Hollande paraît être très-petit en proportion de son étendue. Nous n'en avons vu trente ensemble qu'une seule fois ; ce fut à la *Baie de Botanique*, quand les hommes, les femmes & les enfans s'attroupèrent sur un rocher pour regarder le vaisseau qui passait. Lorsqu'ils formèrent le projet de nous attaquer, ils ne purent pas rassembler plus de quatorze ou quinze combattans, & nous n'avons jamais découvert assez d'angars ou de maisons réunies en village pour en former des troupes plus grandes. Il est vrai que nous n'avons parcouru que la côte de la mer sur le côté oriental, & qu'entre cette côte & la côte occidentale, il y a une immense étendue de pays entièrement inconnu ; mais on a les plus fortes raisons de croire que cet espace considérable est entièrement désert, ou au moins que la population y est plus faible que dans les cantons que nous avons examinés. Il est impossible que l'intérieur du pays donne dans toutes les saisons de la subsistance à ses habitans, à moins qu'il ne soit cultivé, & il est d'ailleurs hors de toute probabilité que les Insulaires de la côte ignorassent entièrement l'art de la culture, si elle était pratiquée plus avant dans les terres. Il n'est pas non plus vraisemblable que s'ils con-

Cook.

naissaient cet art, on n'en retrouvât aucune trace parmi eux. Il est sûr que nous n'avons pas vu dans tout le pays un pied de terrein qui fût cultivé, d'où l'on peut conclure que cette partie de la contrée n'est habitée que dans les endroits où la mer fournit des alimens aux hommes.

La seule tribu avec laquelle nous ayons eu quelque commerce, habitait le canton où le vaisseau fut radoubé; elle était composée de vingt-une personnes, douze hommes, sept femmes, un petit garçon & une fille. Nous n'avons jamais vu les femmes que de loin; car quand les hommes venaient sur la rivière, ils les laissaient toujours derrière. Les hommes ici & dans les autres districts, sont d'une taille moyenne & en général bien faits; ils sont sveltes & sont d'une vigueur, d'une activité & d'une agilité remarquables; leur visage n'est pas sans expression, & ils ont la voix extrêmement douce & efféminée.

Leur peau était tellement couverte de boue & d'ordure, qu'il était très-difficile d'en connaître la véritable couleur. Nous avons essayé plusieurs fois de la frotter avec les doigts mouillés pour en ôter la croûte, mais ç'a toujours été inutilement. Ces ordures les font paraître presque aussi noirs que des Nègres, & suivant

Cook.

que nous pouvons en juger, leur peau est couleur de suie, ou de ce qu'on appelle communément couleur de chocolat. Leurs traits sont bien loin d'être désagréables, & ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres grosses; leurs dents sont blanches & égales; leurs cheveux sont naturellement longs & noirs, mais ils les portent tout courts: en général ils sont lisses, mais quelquefois ils bouclent légèrement; nous n'en avons point apperçu qui ne fussent fort mêlés; & sales, quoiqu'ils n'y mettent ni huile, ni graisse, & à notre grande surprise, ils étaient exempts de vermine. Leur barbe est de la même couleur que leurs cheveux, & touffue & épaisse; ils ne la laissent cependant pas croître beaucoup. Nous rencontrâmes un jour un homme qui avait la barbe plus grande que ses compatriotes; nous observâmes le lendemain qu'elle était un peu plus courte, & en l'examinant nous reconnûmes que l'extrémité des poils avait été brûlée. Ce fait, joint à ce que nous n'avons jamais découvert parmi eux aucun instrument à couper, nous fit conclure qu'ils tiennent leurs cheveux & leur barbe courts en les brûlant.

Les deux sèxes, comme je l'ai déjà remarqué, vont entièrement nuds, & ils ne semblent pas plus regarder comme une indécence

Cook.

de découvrir tout leur corps, que nous d'exposer à la vue nos mains & notre visage. Leur principale parure consiste dans l'os qu'ils enfoncent à travers le cartilage qui sépare les deux narines l'une de l'autre. Toute la sagacité humaine ne peut pas expliquer par quel renversement de goût ils ont pensé que c'était un ornement, & ce qui a pu les porter à souffrir la douleur & les incommodités qu'entraîne nécessairement cet usage, en supposant qu'ils ne l'aient pas adopté de quelqu'autre nation. Cet os est aussi gros que le doigt, & comme il a cinq ou six pouces de long, il croise entièrement le visage & bouche si bien les narines qu'ils sont obligés de tenir la bouche fort ouverte pour respirer; aussi nasillent-ils tellement lorsqu'ils veulent parler qu'ils se font à peine entendre les uns aux autres. Nos matelots appellaient cet os, en plaisantant, leur vergue de beaupré; & véritablement il formait un coup d'œil si bizarre, qu'avant d'y être accoutumés il nous fut très-difficile de ne pas en rire. Outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés ensemble très-proprement; des bracelets de petites cordes qui forment deux ou trois tours sur la partie supérieure du bras, & autour des reins un cordon de cheveux tressés. Quelques-uns

Cook.

d'eux portaient en outre des espèces de hausse-cols, faits de coquillages, suspendus le long du col & traversant la poitrine. Quoique ces peuples n'aient pas d'habillemens, leur corps, outre l'ordure & la boue, ont encore une autre enduit; car ils le peignent de blanc & de rouge. Ils mettent ordinairement le rouge en larges taches sur les épaules & sur la poitrine; & le blanc en raies, quelques-unes étroites & d'autres larges; les étroites sont placées sur les bras, les cuisses & les jambes, & les larges sur le reste du corps; ce dessein ne manque pas absolument de goût. Ils appliquent aussi des petites taches de blanc sur le visage & ils en forment un cercle autour de chaque œil. Le rouge semblait être de l'ocre, mais nous n'avons pas pu découvrir de quoi était composé leur blanc; il était en petits grains fermes, savonneux au toucher & presqu'aussi pesant que du blanc de plomb: c'était peut-être une espèce de *steatites*; mais à notre grand regret, nous n'avons pas pu nous en procurer un morceau pour l'examiner. Ils ont les oreilles percées, mais nous n'y vîmes point de pendans. Ils attachaient un si grand prix à tous leurs ornemens, qu'ils ne voulurent nous en céder aucun, malgré tout ce que nous leur en offrîmes, ce qui était d'autant plus

extraordinaire que nos verroteries & nos rubans pouvaient également leur servir de parure, & qu'ils étaient d'une forme plus régulière & plus apparente. Ils n'ont point d'idée de trafic ni de commerce, & ils nous a été impossible de leur en inspirer aucune; ils recevaient ce que nous leur donnions, mais ils n'ont jamais paru entendre nos signes quand nous leur demandions quelque chose en retour. La même indifférence qui les empêchait d'acheter ce que nous avions, les empêchait aussi de nous voler; s'ils avaient desiré davantage, ils auraient été moins honnêtes; car quand nous refusâmes de leur céder une tortue, ils devinrent furieux & ils entreprirent de s'en emparer par force. Ce fut le seul objet auquel ils mirent de la valeur; le reste de nos meubles, effets ou marchandises, n'en avait point pour eux; j'ai déjà observé plus haut que nous avions trouvé les présens que nous leur avions faits, abandonnés négligemment dans les bois, comme les joujous des enfans qui ne leur plaisent que pendant qu'ils sont nouveaux. Nous n'avons apperçu sur leur corps aucune trace de maladies ou de plaies, mais seulement de grandes cicatrices à lignes irrégulières, qui semblaient être les suites des blessures qu'ils s'étaient faites eux-mêmes avec un instrument obtus;

Cook.

Cook. nous comprîmes par leurs signes que c'étaient des monumens de la douleur qu'ils avaient ressentie à la mort de quelques-uns de leurs parens ou amis.

Ils ne paraissent pas avoir d'habitations fixes, car dans tout le pays, nous n'avons rien vu qui ressemblât à une ville ou à un village. Leurs maisons, si toutefois on peut leur donner ce nom, semblent être faites avec moins d'art & d'industrie qu'aucunes de celles que nous avons vues, si l'on en excepte les misérables trous de la *Terre de Feu*, & même elles leur sont inférieures à certains égards. Celles de la baie sont les meilleures ; elles n'ont que la hauteur qu'il faut pour qu'un homme puisse se tenir debout ; mais elles ne sont pas assez larges pour qu'il puisse s'y étendre de sa longueur dans aucun sens. Elles sont construites en forme de four, avec des baguettes flexibles, à peu près aussi grosses que le pouce ; ils enfoncent les deux extrémités de ces baguettes dans la terre, & ils les recouvrent ensuite avec des feuilles de palmier & de grands morceaux d'écorce. La porte n'est qu'une grande ouverture pratiquée au bout opposé à celui où l'on fait du feu, ainsi que nous le reconnûmes par les cendres. Ils se couchent sous ces angars en se repliant le corps en rond, de manière que les

talons de l'un touchent à la tête de l'autre; dans cette position forcée, une des huttes contient trois ou quatre personnes. En avançant au Nord, le climat devient plus chaud, & nous trouvâmes que les cabanes étaient encore plus minces : elles sont faites comme les autres avec des branches d'arbre & couvertes d'écorce; mais aucune n'a plus de quatre pieds de profondeur, & un des côtés en est entièrement ouvert. Le côté fermé est toujours opposé à la direction du vent qui souffle communément, & vis-à-vis du côté ouvert ils font leur feu, probablement pour se défendre plutôt des mosquites que du froid. Il est probable qu'ils ne passent sous ces trous que la tête & la moitié de leur corps & qu'ils étendent leurs pieds vers le feu. Une horde errante construit au besoin ces huttes dans les endroits qui lui fournissent de la subsistance pour un tems, & elle les abandonne lorsqu'elle quitte ce canton qui ne peut plus lui donner d'alimens. Dans les lieux où ils ne passent qu'une nuit ou deux, ils se couchent sans autre abri que les buissons ou l'herbe qui a près de deux pieds de hauteur. Nous remarquâmes cependant que quoique les huttes à coucher fussent toujours tournées dans la Nouvelle-Hollande, du côté opposé au vent dominant, celles des îles étaient

Cook.

Cook.

en face du vent, ce qui semble prouver qu'il y règne une saison douce pendant laquelle la mer est calme, & que le même tems qui leur permet de visiter les îles adoucit l'air froid pendant la nuit.

Le seul meuble que nous ayions apperçu dans ces cabanes est une espèce de vase oblong, & qu'ils font tout simplement d'écorce, en liant les deux extrémités avec une baguette d'osier qui, n'étant pas coupée, sert d'anse. Nous imaginâmes que ces vases étaient des baquets dans lesquels ils vont puiser de l'eau à la source, qu'on peut supposer être quelquefois à une distance considérable. Ils ont cependant un sac à mailles d'une médiocre grandeur; pour le travailler ils suivent à peu près la même méthode qu'emploient nos femmes en faisant du filet. L'homme porte ce sac attaché sur son dos avec un petit cordon qui passe sur sa tête; en général il renferme un morceau ou deux de résine ou autre matière dont ils se peignent, quelques hameçons & des lignes; une ou deux des coquilles dont ils forment leurs hameçons, quelques pointes de dards & leurs ornemens ordinaires; ce qui comprend tous les trésors de l'homme le plus riche qui soit parmi eux.

Leurs hameçons sont faits avec beaucoup d'art, & il y en a quelques-uns d'une petitesse

extrême. Pour harponner la tortue, ils ont un petit bâton bien pointu & barbelé, d'environ un pied de long, qu'ils font entrer par le côté opposé à la pointe dans une entaille faite au bout d'un bâton léger qui est à-peu-près de la grosseur du poignet, & qui a sept ou huit pieds de longueur : ils attachent au bâton l'extrémité d'une corde, & ils lient l'autre au bout du bâton pointu. En frappant la tortue, le bâton pointu s'enfonce dans l'entaille, mais lorsqu'il est entré dans le corps de l'animal, & qu'il y est retenu par les barbes, ils en détachent le grand bâton qui, en flottant sur l'eau, sert de trace pour retrouver la proie; il leur sert aussi à la tirer, jusqu'à ce qu'ils puissent la prendre dans leurs pirogues & la conduire à terre. J'ai dit ailleurs que nous avions trouvé un de ces bâtons pointus dans le corps d'une tortue dont les blessures s'étaient guéries. Leurs lignes sont de différente épaisseur, depuis la grosseur d'une corde d'un demi-pouce, jusqu'à celle d'un crin; elles sont composées d'une substance végétale; mais nous n'avons pas eu occasion d'apprendre quelle est en particulier celle qu'ils emploient à cet usage. Cook.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande se nourrissent principalement de poisson; mais ils viennent quelquefois à bout de tuer des kanguroos & même des oiseaux de différente espèce;

Cook.

quoiqu'ils soient si sauvages qu'ils nous était très-difficile d'en approcher à une portée de fusil. L'igname est le seul végétal qu'on puisse regarder comme un de leurs alimens ; il est cependant hors de doute qu'ils mangent plusieurs des fruits que nous avons décrits au nombre des productions du pays, & nous en avons apperçu des restes autour des endroits où ils avaient allumé leurs feux.

Ils ne paraissent pas manger crue aucune nourriture animale, mais comme ils n'ont point de vase pour les faire bouillir dans l'eau, ils la grillent sur les charbons ou ils la font cuire dans un trou avec des pierres chaudes, de la même manière que les Insulaires des mers du Sud.

Nous ne savons pas s'ils connaissent quelque plante narcotique du genre du tabac ; mais nous avons remarqué que plusieurs d'entr'eux tenaient continuellement dans leur bouche de certaines feuilles, ainsi que quelques Européens mâchent du tabac & les Asiatiques du bétel. Nous n'avons jamais vu la plante qui les porte que lorsque nous les priions de la tirer de leur bouche; c'est peut-être une espèce de bétel, mais quelle qu'elle soit, elle ne produisait aucun mauvais effets sur les dents ni sur les lèvres.

Comme ils n'ont point de filet, ils n'attrapent le poisson qu'en le harponnant ou avec une ligne

ligne & un hameçon ; il faut en excepter seulement ceux qu'ils prennent dans les creux des rochers & des bancs de sable qui sont secs à la marée basse.

Cook.

Nous n'avons pas eu occasion de connaître leur manière de chasser, mais, d'après les entailles qu'ils avaient faite par-tout sur les grands arbres pour y grimper, nous conjecturâmes qu'ils prenaient leur poste au sommet ; & que delà ils guettaient les animaux qui passaient par hasard près d'eux pour les atteindre avec leurs lances : il est possible aussi que dans cette situation ils attrapent les oiseaux qui vont s'y percher.

J'ai observé que, lorsqu'ils quittaient nos tentes sur les bords de la rivière *Endeavour*, nous pouvions suivre leurs traces au moyen des feux qu'ils allumaient dans leur chemin. Nous imaginâmes que ces feux leur servaient de quelque manière à prendre le *kanguroo* ; nous avons remarqué que ces animaux craignent tellement le feu, que nos chiens ne pouvaient les faire passer près des endroits où il y en avait eu récemment, quoiqu'il fût éteint.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande produisent du feu avec beaucoup de facilité, & ils le répandent d'une manière surprenante. Pour l'allumer, ils prennent deux morceaux de bois

Cook.

sec; l'un est un petit bâton d'environ huit ou neuf pouces de long, & l'autre morceau est plat. Ils rendent obtuse la pointe du petit bâton, & en le pressant sur l'autre, ils le tournent promptement dans leurs deux mains, comme nous tournons un moussoir de chocolat; ils élèvent souvent la main en haut en roulant le long du bâton, ensuite ils la redescendent en bas pour augmenter la pression autant qu'il est possible; & par cette méthode ils font du feu en moins de deux minutes, & la plus petite étincelle leur suffit pour la propager avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Nous avons vu souvent un Indien courir le long de la côte, & ne portant rien en apparence dans sa main, s'arrêter pour un instant à cinquante ou cent verges de distance & laisser du feu derrière lui; nous appercevions d'abord la fumée & ensuite la flamme qui se communiquait tout de suite au bois & à l'herbe sèches qui se trouvaient dans les environs. Nous avons eu la curiosité d'examiner un de ces semeurs de feu; nous vîmes qu'il mettait une étincelle dans de l'herbe sèche; après l'avoir agitée pendant quelque tems, l'étincelle jetta de la flamme; il en mit ensuite une autre à un endroit différent dans de l'herbe qui s'enflamma de même, & ainsi dans toute sa route.

L'histoire du genre humain présente peu de faits aussi extraordinaires que la découverte & l'application du feu. Presque tout le monde conviendra que le hasard apprit la manière de le produire par collision ou par frottement; mais ses premiers effets durent frapper naturellement de consternation & de terreur, des hommes pour qui cet élément était un objet nouveau; il parut alors être un ennemi de la vie & de la nature, & détruire tous les êtres susceptibles de sensation ou de dissolution, & par conséquent il n'est pas aisé de concevoir ce qui put engager les premiers qui le virent recevoir du hasard une existence passagère, à le reproduire à dessein. Il n'est pas possible que des hommes qui ont vu du feu pour la première fois, s'en soient approchés avec autant de précaution que ceux qui en connaissent les effets; c'est-à-dire, d'assez près pour en recevoir de la chaleur sans en être blessés. Il serait naturel de penser que l'excessive douleur qu'éprouva le Sauvage curieux qui fut le premier brûlé par le feu, dut faire naître entre cet élément & l'espèce humaine une aversion éternelle, & que le même principe qui l'a porté à écraser un serpent, dut l'engager à détruire le feu, & à se bien garder de le reproduire quand les moyens en furent connus. D'après ces circonstances, il

Cook.

Cook. est très-difficile d'expliquer comment les hommes se familiarisèrent avec cet élément au point de le rendre utile, & comment on s'en servit la première fois pour cuire les alimens, puisqu'on avait contracté l'habitude de manger crues les nourritures animales & végetales, avant qu'il y eût du feu pour les apprêter. Ceux qui ont pesé la force de l'habitude croiront d'abord que des hommes accoutumés à prendre des alimens cruds, durent trouver aussi désagréables ceux qui étaient cuits, que le feraient des plantes ou des viandes crues pour des personnes qui auraient toujours mangé cuites les unes & les autres. Il est remarquable que les habitans de la *Terre de Feu* produisent le feu par collision, & que les habitans, plus heureux de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande & d'Otahiti, l'allument en frottant une substance combustible contre une autre. N'y a-t-il pas quelque raison de supposer que ces différentes opérations répondent à la manière suivant laquelle le hasard a fait connaître cet élément dans la Zone Torride & dans la Zone Glacée? Chez les habitans sauvages d'un pays froid, il n'y a aucune opération de l'art ou aucun accident qui puisse faire croire, que le feu s'y produit aussi aisément par frottement que dans un climat chaud où tous les corps sont chauds,

ſecs & combuſtibles, & dans leſquels circule un feu caché que le plus léger mouvement ſuffit pour faire paraître au dehors. On peut donc imaginer que dans un pays froid le feu a été produit par la colliſion accidentelle de deux ſubſtances métalliques, & que par cette raiſon les habitans de cette contrée ont employé le même expédient pour le reproduire. Dans un pays chaud, au contraire, où deux corps inflammables s'allument aiſément par le frottement, il eſt probable que le frottement de deux ſubſtances ſemblables fit connaître le feu pour la première fois, & que l'art adopta enſuite la même opération pour produire le même effet. Il eſt poſſible qu'aujourd'hui on faſſe du feu par frottement dans la plupart des pays froids, & qu'on en allume par colliſion dans pluſieurs pays chauds; mais peut-être que de nouvelles recherches montreront que l'un des deux climats tient cet uſage de l'autre, & que, par rapport à la production primitive du feu dans les pays chauds & les pays froids, la diſtinction que nous venons d'établir eſt bien fondée. Il y a lieu de ſuppoſer que l'exiſtence permanente des volcans, dont on retrouve des reſtes ou des veſtiges dans toutes les parties du monde, apprit aux hommes par degrés la nature & les effets du feu; cependant un volcan n'a pu enſei-

Cook.

Cook.

gner d'autre méthode de produire du feu que celle du contact; & les curieux qui voudront rechercher l'origine primitive de l'usage de cet élément parmi les hommes, auront encore un champ vaste à leurs spéculations.

Ces peuples ont pour armes des javelines ou des lances : ces dernières sont de différentes espèces. Nous en avons vu sur la partie méridionale de la côte quelques-unes qui avaient quatre branches garnies d'un os pointu & qui étaient barbelées; les pointes sont aussi enduites d'une résine dure qui leur donne du poli & les fait entrer plus profondément dans le corps contre lequel on les pousse. Dans la partie septentrionale, la lance n'a qu'une pointe; le fût de la lance est fait d'une espèce de canne & de la tige d'une plante qui ressemble un peu au jonc & qui est très-droite & très-légère. Elle a de huit à quatorze pieds de long; elle est composée de plusieurs parties ou pièces qui entrent les unes dans les autres & sont liées ensemble. On adapte à ce fût diverses pointes; quelques-unes sont d'un bois dur & pesant, & d'autres d'os de poissons. Nous en avons remarqué plusieurs qui avaient pour pointe l'aiguillon d'une pastenade, le plus grand qu'on avait pu trouver, & qui était barbelée de beaucoup d'autres plus petits attachés

dans une direction contraire. Les pointes de bois sont aussi armées quelquefois de morceaux aigus de coquilles brisées; ils les enfoncent dans le bois & en recouvrent la fente avec de la résine.

Les lances ainsi barbelées sont des armes terribles, car lorsqu'elles sont une fois entrées dans le corps, on ne peut pas les en retirer sans déchirer la chair, ou sans laisser dans la blessure des échardes pointues de l'os ou de la coquille qui formaient les barbes. Ils lancent ces armes avec beaucoup de force & de dextérité; la main seule suffit pour cette opération, s'ils ne veulent qu'atteindre à peu de distance, par exemple, à dix ou vingt verges; mais si leur but est éloigné de quarante ou cinquante, ils se servent d'un instrument que nous appellâmes *bâton à jetter*. C'est un morceau de bois dur & rougeâtre, uni & très-bien poli, d'environ deux pouces de large, d'un demi-pouce d'épaisseur & de trois pieds de long, ayant un petit bouton ou crochet à une extrémité, & à l'autre une pièce qui le traverse à angles droits. Le bouton entre dans un petit trou qui est fait pour cela dans la tige de la lance près de la pointe, mais de laquelle il s'échappe aisément lorsqu'on pousse l'arme en avant. Quand la lance est placée sur cette machine, & assurée dans sa position par le

Cook.

bouton, la perſonne qui doit la jetter la tient ſur ſon épaule, & après l'avoir agitée il pouſſe en avant le bâton à jetter & le lance de toute ſa force, mais le bâton étant arrêté par la pièce de traverſe qui vient frapper & s'arrêter contre l'épaule, la lance fend l'air avec une rapidité incroyable & avec tant de juſteſſe, que ces Indiens ſont plus ſûrs d'atteindre leur but à cinquante verges de diſtance, que nous en tirant à balle ſeule. Ces lances ſont les ſeules armes offenſives que nous ayons vues à terre. Lorſque nous étions près de quitter la côte, nous crûmes appercevoir avec nos lunettes un homme portant un arc & des fléches, mais il eſt poſſible que nous nous ſoyons trompés. Nous avons trouvé cependant dans la *Baie de Botanique* un bouclier de forme oblongue, d'environ trois pieds de long & de dix-huit pouces de large, & qui était fait d'écorces d'arbres. Un des hommes qui s'oppoſa à notre débarquement le prit dans une hutte, & lorſqu'il s'enfuit, il le laiſſa derrière lui. En le ramaſſant nous reconnûmes qu'il avait été tranſpercé près du centre par une lance pointue. L'uſage de ces boucliers eſt ſûrement très-fréquent parmi ces peuples; car quoique nous ne leur en ayons jamais vu d'autres que celui-là, nous avons ſouvent rencontré des arbres d'où ils

Cook.

semblaient manifestement avoir été pris, & ces marques se distinguaient aisément de celles qu'ils avaient faites en enlevant l'écorce pour les espèces de seaux dont nous avons parlé. Quelquefois aussi nous trouvâmes des formes de boucliers découpées sur l'écorce qui n'était pas encore enlevée; cette écorce était un peu élevée sur les bords, à l'endroit de l'entaillure; de sorte que ces peuples semblent avoir découvert que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte quand on la laisse sur le tronc après l'avoir découpée en rond.

Les pirogues de la Nouvelle-Hollande sont aussi grossières & aussi mal faites que les cabanes. Celles de la partie méridionale de la côte ne sont qu'un morceau d'écorce d'environ douze pieds de long, dont les extrémités sont liées ensemble, tandis que de petits cerceaux de bois tiennent les parties du milieu séparées. Nous avons vu une fois trois personnes sur un bâtiment de cette espèce. Dans une eau basse, ils les poussent en avant avec une perche; dans une eau profonde, ils les font marcher avec des rames d'environ dix-huit pouces de long, & le conducteur du bateau en tient une à chaque main. Quelque grossiers que soient ces canots, ils ont plusieurs commodités; ils tirent peu d'eau & sont très-légers, de sorte qu'ils les mènent sur des bancs

Cook.

de vase pour y pêcher des poissons à coquille. Cet usage est le plus important auquel on les puisse employer, & ils sont peut-être meilleurs pour cela que des bateaux de toute autre construction. Nous remarquâmes qu'au milieu de ces pirogues, il y avait un monceau d'algues marines sur lesquelles était un petit feu, probablement afin de griller le poisson & de le manger au moment où ils l'attrapaient.

Les pirogues que nous vîmes en avançant plus loin au Nord, n'étaient pas faites d'écorce, mais d'un tronc d'arbre creusé peut-être par le feu. Elles avaient environ quatorze pieds de long, & comme elles étaient très-étroites, elles avaient un balancier afin de les empêcher de chavirer. Ils font marcher celles-ci avec des pagaies qui sont si grandes qu'il faut employer les deux mains pour en manier une. L'intérieur de la pirogue ne paraît pas avoir été travaillé à l'aide d'un instrument, mais à chaque extrémité le bois est plus long sur le platbord qu'au fond, de sorte qu'un morceau ressemblant au bout d'une planche, s'avance en saillie au-delà de la partie creuse. Les côtés sont assez épais, mais nous n'avons pas eu occasion de connaître comment ils abattent & taillent ensuite leur arbre. Nous n'avons découvert parmi eux d'autres instrumens qu'une

hache de pierre fort mal faite, quelques petits morceaux de la même matière faits en forme de coins, un maillet de bois & des coquillages ou des fragmens de corail. Pour polir leurs bâtons à jetter & les pointes de leurs lances, ils se servent des feuilles d'une espèce de figuier, qui mordent sur le bois presque aussi fortement que la prêle de nos menuisiers. Ce doit être un travail bien long que de construire avec de pareils instrumens, même une de leurs pirogues telles que je viens de les décrire. Cette opération paraîtra absolument impraticable à ceux qui sont accoutumés à l'usage des métaux; mais le courage persévérant surmonte presque toutes les difficultés; & l'homme qui fera tout ce qu'il peut faire, produira certainement des effets qui surpasseront de beaucoup la borne qu'on assignait à ses forces.

Les pirogues ne portent jamais plus de quatre hommes. Si un plus grand nombre a besoin quelquefois de traverser la rivière, l'un de ceux qui sont venus les premiers, est obligé de retourner chercher les autres. Cette circonstance nous fit conjecturer que le bateau que nous vîmes, pendant que nous étions sur la rivière *Endeavour*, était le seul du voisinage. Nous avons quelques raisons de croire qu'ils se servent aussi de pirogues d'écorce dans les endroits où ils en

Cook.

construisent de bois ; car nous trouvâmes sur une des îles sur lesquelles les Naturels du pays avaient pêché de la tortue, une petite rame qui avait appartenu à une pirogue d'écorce & qui aurait été inutile à bord de toute autre.

Il n'est peut-être pas aisé de deviner par quels moyens les habitans de la Nouvelle-Hollande sont réduits à la quantité d'hommes qui subsistent dans ce pays. C'est aux Navigateurs qui nous suivront à déterminer si, comme les Insulaires de la Nouvelle-Zélande, ils se détruisent les uns les autres dans les combats qu'ils se livrent pour leur subsistance, ou si une famine accidentelle a diminué la population, ou enfin s'il y a quelqu'autre cause qui empêche l'accroissement de l'espèce humaine. Il est évident par leurs armes qu'ils ont entr'eux des guerres : en supposant qu'ils ne se servent de leurs lances que pour harponner le poisson, ils ne peuvent employer le bouclier à d'autre usage que pour se défendre contre les hommes ; cependant nous n'y avons découvert d'autre marque d'hostilité que le bouclier percé par une javeline dont je viens de parler, & nous n'avons apperçu aucun Indien qui parût avoir été blessé par un ennemi. Nous ne pouvons pas décider s'ils sont courageux ou lâches. L'intrépidité avec laquelle deux d'en-

tr'eux s'efforcèrent de s'oppoſer à notre débarquement dans la Baie de Botanique pendant que nous avions deux bateaux armés, & même après qu'un d'entr'eux eut été bleſſé avec du petit plomb, nous donne lieu de conclure que non-ſeulement ils ſont naturellement braves, mais encore familiariſés avec les dangers des combats, & qu'ils ſont par habitude auſſi-bien que par nature, un peuple guerrier & audacieux. Cependant leur fuite précipitée de tous les autres endroits dont nous approchâmes, ſans que nous leur fiſſions aucune menace, & lors même qu'ils étaient au-delà de notre portée, ſemblerait prouver que leur caractère eſt d'une timidité & d'une puſillanimité extraordinaires, & que ceux-là ſeuls qui ſe ſont battus par occaſion, ont ſubjugué cette diſpoſition naturelle. J'ai ſeulement rapporté les faits; c'eſt au lecteur à juger par lui-même.

D'après ce que j'ai dit de notre commerce avec eux, on ne peut pas ſuppoſer que nous ayons acquis une grande connaiſſance de leur langage. Cependant comme ce point eſt un grand objet de curioſité, ſur-tout pour les ſavans, & fort important pour les recherches qu'ils font ſur l'origine des différentes nations qui ont été découvertes, nous avons pris quelque peine pour nous procurer un petit vocabulaire de la langue de la

[redacted]
Cook.

Nouvelle-Hollande, qui pût en quelque manière répondre à ce dessein, & je vais expliquer comment nous sommes venus à bout d'en connaître quelques mots. Quand nous voulions savoir le nom d'une pierre, nous la prenions dans nos mains & nous leur faisions entendre par signes, le mieux qu'il nous était possible, que nous desirions savoir comment ils l'appellaient. Nous écrivions sur le champ le mot qu'ils prononçaient dans cette occasion. Quoique cette méthode fût la meilleure de toutes celles que nous imaginâmes, elle pouvait certainement nous induire dans beaucoup d'erreurs; car si un Indien avait ramassé une pierre & qu'il nous en eût demandé le nom, nous aurions pu lui répondre *un caillou* ou *un silex*; de même lorsque nous leur demandions comment ils nommaient la pierre que nous leur montrions, ils prononçaient peut-être un mot qui désignait l'espèce & non le genre, ou qui au lieu de signifier simplement la pierre en général, exprimait qu'elle était rabotteuse ou unie. Cependant afin d'éviter les erreurs de cette espèce autant qu'il dépendait de nos soins, plusieurs de nous en ont tiré ces mots à différens tems, & après les avoir marqués, nous avons comparé nos listes. Nous allons rapporter ceux qui se sont trouvés les mêmes & avoir une signification uniforme, ainsi qu'un petit

nombre d'autres qui ont acquis une égale autorité par la simplicité du sujet, & la facilité que nous avons eue à exprimer notre question d'une manière claire & précise. [redacted] Cook.

FRANÇAIS.	NOUVELLE-HOLLANDE.
la tête,	wageegee.
les cheveux,	morye.
les yeux,	meul.
les oreilles,	melea.
les lèvres,	yembe.
le nez,	bonjoo.
la langue,	unjar.
la barbe,	wallar.
le col,	doomboo.
les mammelles,	cayo.
les mains,	marigal.
les cuisses,	coman.
le nombril,	toolpoor.
les genoux,	pongo.
le pied,	edamal.
le talon,	kniorror.
la plante du pied,	chumal.
la cheville du pied,	chongurn.
les ongles,	kulke.

Cook.

Français.	Nouvelle-Hollande.
le soleil,	gallan.
le feu,	meannang.
une pierre,	walba.
du sable,	yowall.
une corde,	gurga.
un homme,	bama.
une tortue mâle,	poinga.
une tortue femelle,	mameingo.
une pirogue,	marigan.
ramer,	pelenyo.
s'asseoir,	takai.
uni,	mier carrar.
un chien,	cotta ou kota.
un loriot (espèce d'oiseau),	perpere ou pierpier.
du sang,	garmbe.
du bois,	yocou.
l'os qu'ils portent au nez,	tapool.
un sac,	charngala.
les bras,	aco, ou acol.
le pouce,	eboorbalga.

Français.

Français.	Nouvelle-Hollande.
l'index, le doigt du milieu & le quatrième doigt,	egalbaiga.
le firmament,	kere ou kearre.
un père,	dunjo.
un fils,	jumurre.
une grande pétoncle (coquillage connu),	moingo.
cocos, ignames,	maracotu.
expressions que nous croyons être des mots d'admiration, & que les Naturels du pays proféroient continuellement quand ils étoient avec nous.	chew, cherco yareaw; tut, tut, tut, tut ».

Le capitaine Cook revint par Batavia & le cap de Bonne-Espérance, & il arriva en Angleterre le 12 juillet 1771. A peine était-il de retour qu'on résolut d'armer deux bâtimens pour achever les découvertes dans les mers du Sud. Le principal objet de ce second voyage était de vérifier l'existence supposée d'un continent austral, que l'on croyait situé entre les quarantieme

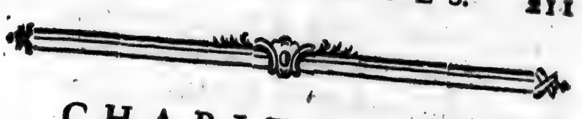
Cook.

Cook.

& cinquantieme degrés de latitude méridionale.

Ce nouveau voyage, rédigé dans le plus grand détail, par Cook lui-même, entremêlé des observations physiques & morales de MM. Forster, père & fils, a été traduit en français en cinq volumes *in*-4°. On rassemblera dans ce volume & dans le suivant les observations & les faits qui nous ont paru les plus dignes d'intéresser les lecteurs.





CHAPITRE VI.

Second Voyage du Capitaine Cook.

C'EST un beau ſpectacle de voir ce navigateur intrépide, infatigable, tenter l'approche du pôle auſtral dans toute la circonférence du globe, & après avoir été repouſſé de tout côté par les glaces, parcourir tous les parages de la mer du ſud, revenir pluſieurs fois ſur ſes traces, afin de reconnaître toutes les terres, ſans ſe laſſer jamais des obſtacles, ſans croire jamais avoir aſſez fait. Il a cependant découvert plus de contrées dans l'océan pacifique & dans la mer atlantique que tous les autres navigateurs enſemble. Car ſans parler de ſon premier voyage; il va nous faire connaître par le ſecond, les *Nouvelles Hébides*, la *Nouvelle Calcédoine*, la *Nouvelle Géorgie*, la *Terre de Sandwich*, celle du *Saint-Eſprit*, dont Quiros n'avait pas fait le tour, & nous donnera un grand nombre de nouvelles connaiſſances ſur les îles des *Amis*, de *Pâques*, les *Marquiſes*, de la *Nouvelle Zélande*, &c.

Cook.

Les voyages de mer ſont aujourd'hui ſi multipliés, la ſanté des hommes qui conduiſent les

Cook.

vaisseaux est d'une si grande importance, que nous croyons devoir d'abord rendre compte des moyens qu'employèrent M. Cook & l'amirauté d'Angleterre, pour assurer le succès d'un voyage pendant lequel ce navigateur n'a vu périr de maladie qu'un seul homme sur son bord; lui-même nous apprend que ce phénomène est dû sur-tout aux précautions qu'il prit avant son départ.

Si dans le choix des bâtimens, on se prive des qualités les plus avantageuses; si pour des objets d'une utilité secondaire, on diminue l'emplacement convenable aux équipages, on s'expose à voir échouer son entreprise. Le plus grand de tous les dangers, dans un pareil voyage, c'est que le vaisseau échoue sur une côte inconnue, déserte, ou sauvage. Il faut donc qu'avant tout, il soit de la construction la plus solide; il ne doit pas tirer beaucoup d'eau, & cependant être d'une étendue & d'un port suffisant pour contenir les vivres & les munitions nécessaires à son équipage & au temps que doit durer l'expédition.

Il faut d'ailleurs que le bâtiment soit construit de manière à pouvoir prendre terre avec facilité; & que sa grandeur & sa forme soient telles, qu'en cas de besoin, on puisse le mettre commodément sur le côté pour le radouber. Le

Cook.

vaisseaux de guerre de quarante canons, les frégates & la plupart des vaisseaux marchands n'offrent point ces avantages. On en choisit deux, construits d'après les proportions de *l'Endeavour*, sur lequel M. Cook avait fait son premier voyage. On mit sur chacun les provisions ordinaires pour deux ans & demi de navigation. Mais en place de gruau d'avoine, on substitua du froment, & du sucre en place d'huile; on y joignit de la *dreche*, de la *choux-crout*, des *choux salés*, des *tablettes de bouillon*, du *salep*, de la *moutarde*, du *jus de moût de bierre épaissi*, &c. & l'on chargea le capitaine d'essayer, ou de vérifier les propriétés anti-scorbutiques de ces substances. On lui donna des filets, des hameçons, des instrumens de pêche de toute espèce, avec des habits d'hiver pour les matelots, & les meilleurs instrumens pour faire les expériences astronomiques & nautiques : MM. Wiales & Bayley furent chargés de la direction de cette partie, l'une des plus essentielles de l'entreprise; & MM. Forster, père & fils, de tout ce qui concernait l'histoire naturelle. On verra dans les détails de ce voyage, avec combien de zèle & d'intelligence ces deux derniers, ont su remplir leur objet.

Le vaisseau que monta le capitaine Cook fut nommé la *Résolution*, & celui du capitaine

Cook.

Fourneaux, l'*Aventure*. Dans le premier étaient quarante-cinq matelots, vingt soldats de marine, deux charpentiers, deux canoniers, deux armuriers, deux chirurgiens, deux voiliers, deux cuisiniers, un capitaine d'armes & quelques volontaires, composant en tout cent douze hommes à bord de la *Résolution*; & quatre-vingt-un à bord de l'*Aventure*.

Avant son départ, le capitaine Cook reçut de la part de l'amirauté les instructions suivantes : elles lui enjoignaient de prendre le commandement de la *Résolution*, de se rendre avec promptitude, à l'île de Madère; d'y embarquer du vin, & de marcher delà au cap de Bonne-Espérance, où il devait rafraîchir les équipages, & se fournir des provisions & des autres choses dont il aurait besoin; de s'avancer au sud, & de tâcher de retrouver le cap de la Circoncision qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le 54e parallèle sud, & à environ 11^{d} 20$'$ de longitude est, du méridien de Gréenwich : s'il rencontrait ce cap, de s'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île; dans le premier cas, de ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible; d'y faire les remarques & observations de toute espèce, qui seraient de quelque utilité à la navigation & au commerce, & qui tendraient au progrès des

Cook.

ſciences naturelles. On lui recommandait auſſi d'obſerver le génie, le tempérament, le caractère & le nombre des habitans, s'il y en avait, & d'employer tous les moyens honnêtes, afin de former avec eux une liaiſon d'alliance & d'amitié; de leur offrir des choſes auxquelles ils attacheraient du prix, de les inviter au trafic, & de leur montrer, dans toutes les circonſtances, de la civilité & des égards. Ses inſtructions portaient enſuite de tenter des découvertes à l'eſt ou à l'oueſt, ſuivant la ſituation où il ſe trouverait, de tenir la latitude la plus élevée, & de s'approcher du pôle auſtral le plus qu'il lui ſerait poſſible, & auſſi long-temps que l'état des vaiſſeaux, la ſanté des équipages & les proviſions le permettraient; d'avoir ſoin de toujours réſerver aſſez de proviſions pour atteindre quelques ports connus, où il en chargerait de nouvelles pour le retour en Angleterre. Elles lui preſcrivaient en outre de vérifier ſi le cap de la Circonciſion eſt une portion d'île, ou s'il ne venoit pas à bout de le retrouver, d'en faire dans le premier cas le relèvement néceſſaire, & dans tous les deux de cingler au ſud, tant qu'il lui reſterait de l'eſpoir de rencontrer le continent; de marcher enſuite à l'eſt, afin de rechercher ce continent & découvrir les îles qui pourraient être ſituées dans cette partie

Cook.

inconnue de l'hémiſphère auſtral ; de tenir toujours des latitudes élevées, & pourſuivre ſes découvertes, comme on l'a dit ci-deſſus, au plus près du pôle, juſqu'à ce qu'il eut fait le tour du globe ; de ſe rendre enfin au cap de Bonne-Eſpérance, & de là à Spithead.

Quand la ſaiſon de l'année rendrait périlleuſe ſon ſéjour dans les latitudes élevées, on lui permettait de ſe retirer au nord, à quelque endroit connu, pour rafraîchir les équipages, radouber les vaiſſeaux, & retourner de nouveau au ſud, dès que le temps ſeroit favorable. Dans toutes les circonſtances imprévues, on le laiſſait le maître de tenir la route qu'il voudrait, & en cas que la *Réſolution* périt, ou fût miſe hors de ſervice, il devoit continuer le voyage ſur l'*Aventure*.

Le capitaine Cook donna copie de ces inſtructions au capitaine Fourneaux, avec un ordre de l'amirauté, qui lui enjoignait de les exécuter : en cas de ſéparation, il lui déſigna l'île de Madère pour premier rendez-vous, le port Praya dans l'île de Saint-Jago pour ſecond, le cap de Bonne-Eſpérance pour troiſieme, & la Nouvelle-Zélande pour quatrieme.

Le 13 juillet 1772, à ſix heures du matin, les deux vaiſſeaux ſortirent de Plymouth, le 29 on mouilla à l'île de Madere, & trois mois après au cap de Bonne-Eſpérance.

Le 22 novembre on remit à la voile, & M. Cook difpofa fa route de manière à reconnaître le cap de la Circoncifion. Jugeant qu'on arriverait bientôt dans un climat froid, il fit diftribuer des habits d'hiver aux gens de fon équipage. Comme on entrait dans une mer qu'aucun navigateur n'avait encore parcourue, & qu'on ignorait où l'on pourrait fe rafraîchir, le capitaine donna les ordres les plus pofitifs, pour qu'on n'employât pas l'eau douce mal-à-propos. Une fentinelle fut mife à côté du réfervoir, le chef donnait lui-même l'exemple de laver avec de l'eau falée, & l'on employa fans relâche la machine de diftillation perfectionnée par M. Irving.

Cook.

Une tempête s'éleva le 29, & dura jufqu'au 6 décembre. M. Forfter en parle ainfi : La mer prodigieufement groffe, fe brifait avec violence fur le bâtiment ; nous n'avions eu aucune tempête pendant la traverfée d'Angleterre au cap, & ceux de nous, qui n'étaient pas fort accoutumés à la mer, ne favaient comment fe comporter dans une pareille pofition. Le roulis du bâtiment faifait de grands ravages parmi les coupes, les faucieres, les verres, les bouteilles, les plats, & tout ce qui était mobile. Des circonftances plaifantes fuivaient quelquefois la confufion générale, & nous fupportions tous nos accidens

Cook.

avec beaucoup de tranquillité. Les ponts & les planchers de chaque chambre étaient continuellement humides, le hurlement de la tempête & le rugissement des vagues ajoutés à l'agitation violente du vaisseau, qui nous interdisait presque toute espèce de travail, formaient pour nous des scènes nouvelles & imposantes, mais en même-temps fort désagréables.

Ces petits malheurs manquèrent d'être suivis d'un grand. Un volontaire logé à l'avant du vaisseau, s'éveilla tout-à-coup, & entendit l'eau courant dans son poste, & qui brisait sur ses échecs. Après avoir sauté hors de son lit, il se trouva dans l'eau jusqu'au milieu de la jambe. Il en avertit l'officier de quart, & dans un moment tout l'équipage fut levé : on employa les pompes; les officiers excitaient les matelots, avec une douceur alarmante, à travailler vivement : cependant l'eau semblait l'emporter sur nos efforts; tout le monde était rempli d'une terreur qu'accroissait encore l'obscurité de la nuit : on se servit en outre des pompes à chapelets; enfin un des matelots découvrit heureusement que l'eau entrait par une écoutille dans le magasin du maître d'équipage, qui avait été enfoncé par la force des vagues. On la répara sur le champ, & nous sortîmes de danger; mais les habits, les meubles, & les effets de tout l'équipage furent

Cook.

très-mouillés. Il aurait été plus difficile, pour ne pas dire impossible, de vuider l'eau du vaisseau, si le volontaire s'était éveillé un peu plus tard. La présence d'esprit & le courage des officiers & des matelots devenaient inutiles, & nous aurions peut-être été engloutis par les flots au milieu d'une nuit très-sombre.

Ce vent, accompagné de pluie & de grêle, soufflait quelquefois avec tant de violence, qu'on fut chassé fort loin à l'est de la route projettée, & qu'on perdait l'espérance de gagner le cap de la Circoncision. Mais le plus sensible de tous ces malheurs, fut la perte d'une grande partie des animaux d'approvisionnement qu'on avait embarqué au cap : ce passage brusque d'un tems doux & chaud, à un climat extrêmement froid & humide, affecta tout le monde sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, était tombé à trente-huit degrés, tandis qu'au cap il se tenait communément à soixante-sept & plus.

Chaque jour, à chaque instant tout le monde s'attendant à voir terre, la plus petite circonstance sur cet objet, attirait l'attention. On examinait avec curiosité les brouillards de l'avant; chacun désirait d'annoncer le premier la côte. La forme trompeuse de ces brouillards, & celles des îles de glace à moitié cachées dans la neige

Cook.

qui tombait, avaient déjà occaſionné pluſieurs fauſſes alarmes : l'*Aventure* avait auſſi fait ſignal qu'elle voyait terre : un des lieutenans monta pluſieurs fois au haut des mâts, & avertit le capitaine qu'il voyait diſtinctement terre. Cette nouvelle amena tout le monde ſur le pont : mais on n'apperçut qu'une immenſe plaine de glaces, briſée aux bords en pluſieurs petites piéces : un grand nombre d'îles de toutes les formes & de toutes les grandeurs, ſe montraient par derriere, auſſi loin que pouvait s'étendre la vue : quelques-unes des plus éloignées, élevées conſidérablement par les vapeurs brumeuſes qui couvraient l'horiſon, reſſemblaient, en effet, à des montagnes. Pluſieurs officiers perſiſtèrent à croire qu'ils avaient vu terre de ce côté.

Bientôt on fut arrêté par une immenſe plaine de glace baſſe, dont on ne voyait point l'extrémité, ni à l'eſt, ni à l'oueſt, ni au ſud. Dans la partie ſeptentrionale, on vit des baleines & différentes autres eſpèces de cétacées, qui lançaient l'eau de la mer autour des vaiſſeaux.

Des glaçons pendaient de tous côtés aux voiles & aux agrêts. La brume était ſi forte quelquefois, qu'on ne voyait pas la longueur entière du vaiſſeau, & qu'on eut beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'îles de glace qui l'environnaient. On en meſura une qui avait deux

Cook.

mille pieds de long, quatre cent de large & au moins deux cent d'élévation. Suivant les expériences de Boyle & de Mairan, le volume de glace eſt à celui de la mer, à peu-près comme dix eſt à neuf; par conſéquent, ſelon les règles reconnues de l'hydroſtatique, un volume de glace qui s'éleve au-deſſus de la ſurface de l'eau, eſt à celui qui plonge au-deſſous, comme un eſt à neuf. En ſuppoſant que le morceau dont il s'agit fût d'une forme régulière, ſa profondeur au-deſſous de l'eau devait être de dix-huit cent pieds, ſa hauteur entière de deux mille, & la maſſe totale de ſeize cent millions de pieds cubes.

M. Forſter pere & M. Wales avaient monté le bateau, afin de répéter des expériences ſur la température de la mer à une certaine profondeur. La brume s'accrut tellement, qu'ils perdirent de vue les deux vaiſſeaux. Leur ſituation dans un petit bâtiment à quatre rames, ſur une mer immenſe, loin de toute eſpèce de côtes, environnés de glaces & abſolument privés de proviſions, était effrayante & terrible. Ils voguèrent quelque temps faiſant de vains efforts pour être entendus; mais tout était en ſilence & dans les ténèbres autour d'eux. Ils étaient d'autant plus malheureux, qu'ils n'avaient que deux rames & point de mâts ni de voiles. Dans cette ſituation épouventable, ils réſo-

Cook.

lurent de se tenir en panne, espérant qu'en ne changeant pas de place, ils appercevraient de nouveau les vaisseaux, parce qu'il faisait calme. Enfin, le son d'une cloche frappa leurs oreilles : ils ramèrent à l'instant de ce côté, l'*Aventure* répondit à leurs cris continuels, & les prit à bord.

Le spectacle de ces îles, qui entouraient de tous côtés le bâtiment, devint peu à peu aussi familier que celui des brouillards & de la mer. Leur multitude conduisit à de nouvelles observations. On était sûr de rencontrer de la glace dans tous les endroits où l'on appercevait une forte réflexion de blanc, sur les bords du firmament, près de l'horison. La glace n'est pourtant pas entièrement blanche, elle est souvent teinte, sur-tout près de la surface de la mer, d'un beau bleu de saphir, ou plutôt de beryl & réfléchi de dessus l'eau : cette couleur bleue paraissait quelquefois vingt ou trente pieds au-dessus de la surface, & provenait, suivant toute apparence, de diverses particules d'eau de la mer, qui s'étaient brisées contre la masse dans un temps orageux, & qui avaient pénétré dans ses interstices. Nous appercevions aussi sur les grandes îles de glace différens traits ou couches de blanc de six pouces ou un pied de haut, posés les uns par-dessus les autres, ce qui semble confirmer l'opi-

Cook.

nion de l'accroiſſement & de l'accumulation ultérieure de ces maſſes énormes, par la chûte de la neige à différens intervalles; car la neige étant à petits grains ou à gros grains, en flocons légers ou peſans, elle produit les couleurs diverſes des couches, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins compacte.

Quelque périlleux qu'il ſoit de naviguer parmi ces rochers flottans, durant une brume épaiſſe, M. Cook obſerve que cela vaut encore mieux que d'être enfermé, dans les mêmes circonſtances, par d'immenſes plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas eſt de prendre fond, ſituation la plus dangereuſe de toutes. Deux matelots de ſon équipage avaient été employés au commerce du Groënland, l'un ſur un vaiſſeau qui était reſté trois ſemaines, & l'autre ſur un bâtiment qui en avait reſté ſix attaché à une glace, que les habitans du Nord appellent *glace emballée*. Celle qu'ils nomment *plaine de glace*, eſt plus épaiſſe, & toute la plaine, malgré ſa largeur, eſt compoſée d'une ſeule pièce; au lieu que celle qu'il appelle *plaine de glace*, à raiſon de ſon immenſe étendue, conſiſte en un grand nombre de morceaux différens d'épaiſſeur & de ſurface, de trois ou quatre à trente ou quarante pieds quarrés; mais ces morceaux ſont bien joints & en quelques endroits empilés les uns ſur les autres. Il la croit trop dure

Cook.

pour être divisée par les flancs d'un vaisseau, qui n'est pas convenablement armé.

Le premier janvier 1773, ces navigateurs apperçurent la lune, pour la première fois depuis leur départ du cap de Bonne-Espérance : de là, on peut se former une image du mauvais temps qu'ils avaient déjà essuyé. On profita de cette circonstance pour faire des observations astronomiques, & l'on reconnut que cette longitude est à peu-près la même que celle qu'on assigne au cap de la Circoncision. Il est par conséquent très-probable que Bouvet s'est trompé & qu'il a pris des montagnes de glaces pour un continent.

Afin de mieux constater ce fait & de multiplier les découvertes, le capitaine Cook s'éloigna de l'*Aventure* & la fit marcher à une distance de quatre milles de son tribord. Les deux vaisseaux se perdirent de vue dès le lendemain 8 février. M. Cook fit tirer le canon à toutes les demi-heures du jour suivant, il fit allumer des feux pendant la nuit ; on ne répondit point à ses signaux ; tous les gens de l'équipage furent vivement affligés de la séparation d'un vaisseau qui seul alors avec le leur sur ces plages inconnues, partageait leurs fatigues, leurs périls & leurs espérances.

Lorsque ces navigateurs se séparèrent ils étaient au cinquantième degré de latitude, ils s'étaient

avancés

avancés auparavant jusqu'au 67e. M. Cook dirigea de nouveau sa route vers le pôle, & tenta plusieurs fois de s'en approcher davantage dans une étendue de plus de 80 degrés de longitude orientale; mais les vents, la neige, la brume, les montagnes & les plaines de glace ne lui permirent plus de franchir au-delà du 62e. Alors il cingla vers la Nouvelle-Zélande, & entra dans la baie Dusky le 26 mars 1773; ayant parcouru dans l'intervalle de cent dix-sept joursde navigation, trois mille sfix cent lieues, sans voir terre une seule fois.

Cook.

Après une si longue navigation, dans les hautes latitudes méridionales, le lecteur pense, sans doute, que plusieurs personnes de l'équipage étaient malades du scorbut; mais il se trompe. Le moût de bière doux, qu'on donnoit à ceux qui en étaient attaqués, fut si salutaire, qu'on n'avait à bord qu'un seul scorbutique, & cet homme avait une mauvaise organisation & une complication d'autres maladies. Il ne faut pas attribuer absolument au moût de bière, la bonne santé des équipages, mais aux précautions que prit le capitaine d'aérer souvent & de fumer le vaisseau, les tablettes de bouillon portatives & la choux-crout, qu'on ne peut assez recommander, y eurent aussi quelque part.

Ainsi finit (c'est M. Forster qui parle)

Cook.

ainsi finit notre première campagne à la recherche des terres australes. Depuis notre départ du Cap de Bonne-Espérance, jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux : les voiles & les agrêts avaient été mis en pièces, le roulis du vaisseau très-violent, & ses œuvres-mortes rompus par la véhémence des entorses. Les effets terribles de la tempête, peints avec tant d'expression & de force, par l'habile Rédacteur du voyage de l'amiral Anson, ne furent rien, en comparaison de ce que nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'aprêté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, à la grêle & à la neige; nos agrêts étaient toujours couverts d'une glace, qui coupait les mains de ceux qui étaient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau avec des glaces, dont les particules salines engourdissaient & scarifiaient tour-à-tour les membres des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes de glace qui remplissent la mer australe: l'apparition fréquente & subite de ces périls, tenait continuellement l'équipage en haleine, pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude & avec précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots, & le manque de provisions fraîches, ne furent pas moins péni-

bles : les hameçons & les lignes, qu'on avait distribués aux équipages, avaient jusqu'alors été inutiles ; car, dans ces latitudes élevées, on ne trouve d'autres poissons que des baleines ; & il n'y a que sous la zone torride, où l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable. Cook.

Le soleil se montrait très-rarement ; l'obscurité du ciel & des brumes impénétrables, qui duraient quelquefois plusieurs semaines, inspiraient la tristesse, & éteignaient la gaieté des matelots les plus joyeux.

Mais tout changea à l'aspect de la Nouvelle-Zélande. Poussés par un léger souffle de vent, nous passions devant un grand nombre d'îles couvertes de bois ; des arbres toujours verds, offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des troupes d'oiseaux de mer animaient les côtes ; tout le pays retentissoient d'une musique formée par les oiseaux des forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de voir terre, nos yeux ne pouvaient se rassasier de la contempler, & le visage de tout le monde annonçait la joie & la satisfaction. Nouvelle Zelande, Baie Dusky.

De superbes points de vue, des forêts antédiluviennes, de nombreuses cascades, qui se

Cook.

précipitaient de toutes parts avec un doux murmure, contribuaient d'ailleurs à notre bonheur. Les navigateurs, à la ſuite d'une longue campagne, ſont ſi prévenus en faveur du pays le plus ſauvage, que ce canton de la Nouvelle-Zélande nous ſemblait le plus beau qu'ait produit la nature. Les voyageurs, après une grande détreſſe, ont tous ces idées, & c'eſt avec cette chaleur d'imagination qu'ils ont vu les rochers eſcarpés de Juan Fernandez, & les forêts impénétrables de Tinian.

Nous montâmes deux chaloupes, afin de commencer nos recherches d'hiſtoire naturelle. Nous apperçûmes un grand nombre d'animau & de plantes, à peine y en avait-il quelques uns de parfaitement ſemblables aux eſpèce connues, & pluſieurs étaient abſolument nou veaux. Nous comptions employer nos momen avec ſuccès, malgré l'approche de l'automn qui allait détruire les végétaux.

On amarra le vaiſſeau dans une petite cirq ſi voiſine de la côte que le ſommet d'un arb touchait au platbord. On trouva tant de boi brûler, & tant de bois de mâture, que les v gues étaient enlacées dans les branches d'arbr à environ cent verges de la poupe, il y a un beau courant d'eau douce. Dans cette p tion, on commença à préparer, au milieu

Cook.

bois, les emplacemens néceſſaires pour l'obſervatoire de l'aſtronome, pour la forge & les tentes des voiliers, des charpentiers & des tonneliers; car les ferrures, les voiles, & les futailles avaient beſoin de réparation. On ſe mit à braſſer de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui reſſemble beaucoup au ſapinette (1) noir d'Amérique. La connaiſſance qu'on avait de cet arbre, & ſa reſſemblance avec le ſapinette, fit juger qu'en y mêlant du jus de moût de bière & de mélaſſe, on en composerait une bière très-ſaine, qui ſuppléerait aux végétaux qui manquent en cet endroit; l'événement prouva qu'on ne ſe trompait point.

Le petit nombre de chèvres & de moutons qui reſtaient à bord, ne devaient pas, ſuivant toute apparence, être auſſi-bien nourris que les hommes; car l'herbe y eſt peu abondante, groſſière & âpre. Quelque mauvaiſe qu'elle fût, on croyait qu'ils la dévoreraient avec avidité; mais ils ne voulurent pas en goûter, ils n'aimaient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres. En les examinant, on reconnut que leurs dents étaient relâchées, & que pluſieurs avaient tous les ſymptômes d'un ſcorbut invétéré. Des quatre

(1) Les Anglais donnent à cette eſpèce de ſapin, le nom de *ſpruce*.

Cook.

brebis & des deux béliers pris au Cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, on n'avait pu conserver qu'un mâle & une femelle.

Si, dans la suite, les navigateurs veulent porter à la Nouvelle-Zélande des présens si précieux, ils doivent partir du Cap, & prendre la route la plus courte, choisir la saison la plus favorable & la moins froide.

Quelques-uns des officiers remontèrent la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser; ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zélandais qui lançaient à l'eau un canot. Nous recontrâmes un sol si glissant d'humidité, & tant d'obstacles d'ailleurs sur notre chemin, que l'excursion fut très-pénible & très-fatigante. Nous trouvâmes quelques plantes encore en fleur, mais nous vîmes un grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux déjà dépouillés; ce qui nous donna une idée de la quantité de végétaux, inconnus en Europe, que produit la Nouvelle-Zélande.

L'anse est si spacieuse, que toute une flotte pourrait y mouiller : elle est environnée au sud-ouest par les collines les plus élevées de toute la baie, & entièrement revêtues de bois, depuis le sommet jusqu'au bord de l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent, & les différentes îles répandues dans la baie, forment un coup-d'œil

pittoresque. La mer tranquille & éclairée par le soleil couchant, les nuances variées de la verdure, & le chant des oiseaux qui resonnait de toutes parts, adoucissait la dureté qu'offrait d'ailleurs ce paysage. Cook.

Tandis que MM. Forster remontaient la baie sur un bateau pour y chercher des objets relatifs à l'histoire naturelle, M. Cook se rendit vers un rocher où l'on tua trois veaux marins : l'un d'eux qui pesoit deux cent vingt livres, & qui avait six pieds de long, fut très-difficile à prendre ; ses blessures le mirent en fureur, & il attaqua la chaloupe. Après avoir passé plusieurs îles, M. Cook atteignit le bras le plus septentrional & le plus occidental de la baie : les côtés de ces bras sont formés par la terre de la *pointe de cinq doigts*. Il y avait au fond de cette anse plusieurs canards, des poules de bois, & d'autres oiseaux sauvages ; on en tua quelques-uns : M. Forster rapporta une collection précieuse d'oiseaux nouveaux & de nouvelles plantes.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on eût aucune entrevue avec les sauvages. Un homme & deux femmes se présentèrent enfin ; appellant par des cris nos voyageurs. Debout sur un rocher, l'homme était armé de sa massue, & derrière lui, au bord du bois, étaient les deux femmes ayant chacune une pique à la main.

Cook.

Ils avaient le teint de couleur d'olive ou d'un brun foncé ; leurs cheveux étaient noirs & bouclés, & remplis d'huile & de poussière de craie rouge. L'homme les portait attachés sur le haut de la tête, & les femmes courts. Leurs corps étaient très-bien proportionnés, dans la partie supérieure, mais leurs jambes étaient minces, tournées en-dehors & mal-faites : on leur dit, dans la langue, de *Taïty*, *tayo harre*, mon ami, viens ici.

L'homme ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte, lorsque notre bateau s'approcha du rocher (c'est le capitaine Cook qui parle) : cependant il garda son poste avec intrépidité, & il ne se remua pas même pour ramasser les petits présens que nous lui jettions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc, j'allai à lui & je l'embrassai ; je lui offris les bagatelles que j'avais sur moi, & je dissipai sur le champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les officiers qui s'étaient embarqués avec moi, & quelques-uns des matelots vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure sans nous entendre ; & la plus jeune des deux femmes qui babillait continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Nous leur offrîmes du poisson & de la volaille que nous avions sur notre

bateau; mais ils rejettèrent ces dons, & ils nous firent entendre qu'ils n'en avaient pas besoin : le soir, il fallut les quitter; alors la plus jeune des femmes, qui, par la volubilité de sa langue, surpassait toutes les parleuses que j'aie jamais rencontré, dansa devant nous; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention : quelques heures après notre arrivée à bord, l'autre parti revint sans avoir eu d'incidens mémorables.

Le lendemain au matin, je fis, avec MM. Forster & M. Hodges, une autre visite aux naturels du pays; je leur portai diverses choses, qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence, si l'on en excepte les haches & les clous de fiche, qu'ils estimaient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille; & nous vîmes alors toute la famille, composée de deux femmes (que nous prîmes pour ses épouses), d'une troisième très-jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, & de trois petits enfans, dont le plus jeune était à la mammelle. Ils étaient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avait une grosse loupe sur la lèvre supérieure; & elle paraissait fort négligée par l'homme, à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation, placée au milieu des bois, à peu de distance des bords; nous trouvâmes deux petites huttes

Cook.

d'écorces d'arbres & de bâtons ; & sur la grève d'une crique près des huttes, une petite pirogue double, assez grande pour transporter toute la famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur portrait; & ils lui donnèrent le nom de *Toe-toe ;* mot qui signifie, sans doute, marquer ou peindre. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe, ou un vêtement de leur propre fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux & des peaux d'albatrosses : je crus d'abord que c'était en retour de nos présens; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il desirait l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il voulait, & je lui en fis faire une de drap rouge, dès que je fus à bord, où la pluie me retint.

Le jour suivant nous allâmes revoir nos Zélandais, & je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur manière; mais ils ne nous répondirent point, & ils ne vinrent pas à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison, car nous les trouvâmes dans leurs habitations, qui s'habillaient & se paraient avec soin : leurs cheveux étaient peignés & huilés, rattachés au haut de la tête & ornés de plumes blanches : quelques-uns portaient une tresse de plumes au-

Cook.

tour de leur tête, & ils avaient tous des bouquets de plumes blanches, fichés dans leurs oreilles. Ajuſtés ainſi, & tous debout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoiſie. J'avais ſur mes épaules le manteau ou la couverture deſtinée au chef, & je la lui préſentai : il en fut ſi charmé, qu'il détacha de ſa ceinture ſon patta-pattou (il était d'un os de gros poiſſon), pour me le donner. Nous ne fûmes que peu de temps auprès d'eux; &, après avoir employé le reſte du jour à reconnaître la baie, la nuit nous renvoya à bord.

Gibſon, le caporal des ſoldats de marine, que M. Cook avait pris avec lui, ſavait mieux qu'un autre la langue Zélandaiſe; mais il ne put pas venir à bout de ſe faire entendre : leur prononciation, ſemblait avoir une dureté particulière. Le temps fut nébuleux pour nous, ſans pluie; mais en arrivant au vaiſſeau, on nous dit qu'il avait plu ſans relâche. Nous fîmes ſouvent la même remarque durant notre ſéjour à la baie Dusky. Les hautes montagnes, le long de la côte ſud de la baie, & dont la pente diminue par degrés, vers le Cap oueſt, occaſionnent probablement cette différence dans l'atmoſphère. Ces montagnes étant preſque toujours couvertes de nuages, & le vaiſſeau ſe trouvant au-deſſous, il était expoſé

Cook.

aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir, avec divers degrés de vîtesse sur les flancs des collines. & qui, enveloppant d'un brouillard blanc & à demi-opaque les arbres sur lesquels elles passaient, se convertissaient enfin en pluie ou en brumes, qui nous mouillaient jusqu'aux os. Les îles, dans la partie septentrionale, qui n'ont pas de ces collines élevées pour attirer les brouillards, les laissent passer librement jusqu'aux Alpes couvertes de neige. Le brouillard continuel, qui nous entourait, causait, dans tout le vaisseau, une humidité mal-saine, & gâtait notre collection de plantes. Le bâtiment mouillé si près de la côte, était couvert par des bois, comme on l'a dit : même dans le beau temps, nous vivions dans l'obscurité, & il fallait allumer des flambeaux à midi : mais le poisson frais, la bière de myrthe & de pin, nous maintenaient en bonne santé, malgré les inconvéniens de notre position.

Nous étions de véritables Ictyophages : nous mangions du poisson apprêté de toutes les manières, & nous employions toutes sortes d'expédiens, pour prévenir le dégoût : parmi les espèces variées qu'offrait la mer, nous nous bornâmes à une particulière, que les matelots appellaient poisson de ch rbon, & dont le goût ressemble à peu-près à celui de la morue : il est en effet du genre de la morue ; sa chair est ferme, succulente

& nourrissante ; mais pas aussi grasse & aussi forte que celle de plusieurs autres de cette baie, que nous trouvions délicieux, mais qui nous dégoûtaient bientôt. Une très-belle écrevisse (*cancer homarus. Lin.*), des poissons à coquilles, & de temps en temps, un cormorant, un canard, un pigeon & un parrot, nous procuraient un régal extraordinaire. Cook.

Le ciel ne fut clair & serein que le 12 Avril ; alors nous pûmes sécher nos voiles & notre linge. M. Forster & son parti, profitèrent de la journée, pour s'occuper des recherches de botanique.

Sur les dix heures, les Zélandais vinrent en famille nous faire une visite. Comme ils approchaient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai à leur rencontre sur une chaloupe ; &, dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue : mais ne pouvant les engager à venir aux côtés du vaisseau, je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse, tout près de nous, & ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de la *Résolution*, d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses & les fifres, & battre du tambour. Ils ne montrerent aucune attention pour les deux premiers instrumens ; mais ils parurent attentifs au son du tambour : malgré nos invitations & nos caresses, ils

Cook.

ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord ; ils conversèrent (sans se faire entendre), très familièrement avec les officiers & les matelots qui allaient près d'eux : ils avaient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens, que pour d'autres ; & nous avions lieu de croire, qu'ils prenaient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier, jusqu'à ce qu'il decouvrît son sexe ; dès-lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si, par cette réserve, elle le punissait de s'être découvert en prenant quelque liberté, ou si ce fut un effet de sa pudeur.

L'après-midi, je conduisis M. Hodges à une grande cascade, qui tombe d'une haute montagne, sur le côté méridional de la baie, à environ une lieue au-dessus de l'endroit où nous étions. Il la dessina sur le papier & la peignit ensuite en huile.

Cette cascade, observe M. Forster, semble peu considérable, quand on la regarde du bas, à cause de sa grande élévation ; mais après avoir monté deux cent verges plus haut, nous la vîmes à découvert, & ce spectacle est d'une extrême beauté. Une colonne transparente & argentée, de huit ou dix verges de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un

rocher perpendiculaire, élevé de cent verges, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc un peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ vingt-cinq verges de largeur. Sa surface bouclée se brise, en tombant, sur toutes les petites éminences, & les eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin, d'environ cent verges de tour, enfermé de trois côtés, par les flancs des rochers, & au front par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres. Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres, & s'enfuit en écumant, le long de la pente de la colline, jusqu'à la mer. Tous les environs de cette cascade, à la distance de cent verges, sont remplis de vapeurs aqueuses, que produit la violence de la chûte. Ce brouillard est si épais qu'il pénétrait comme de la pluie nos vêtemens, en quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin; & regardant au-dessous, je remarquai un superbe arc-en-ciel, d'une forme parfaitement circulaire, occasionné par les rayons du soleil, réfractés dans la vapeur de la cascade. Au-delà de ce cercle, le reste du brouillard était teint de couleurs prismatiques, réfractés dans un ordre inverse. Je voyais à gauche des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres & des arbrisseaux; &

Cook.

à droite un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avait probablement arrachées de la montagne. De-là s'élève un banc incliné, haut d'environ soixante-quinze verges, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné de verdure & de feuillages. Plus loin à droite, les rochers brisés sont revêtus de mousses, de fougères, d'herbes & de fleurs : même les deux côtés du courant sont couverts d'arbrisseaux & d'arbres, qui ont jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade est si fort & les échos voisins le répétent si constamment, qu'il étouffe presque tout autre son : les oiseaux paraissaient s'en écarter un peu ; dans le lointain, le chant aigu des grives ; les accens plus graves des oiseaux à cordon, & la mélodie enchanteresse des pivoines, résonnaient de toutes parts, & ajoutaient encore aux charmes de cette scène pittoresque. En jettant les regards autour de soi, on découvre une baie étendue, jonchée de petites îles, embellies par des arbres élevés : au-delà, des montagnes majestueuses d'un côté, portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages & de neige, & de l'autre l'immense plaine de l'océan termine l'horison. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau ; mais le pinceau admirable de M. Hodges l'a rendu avec vérité. Après avoir bien

jouï

joui d'un coup d'œil si ravissant, nous contemplâmes les fleurs qui animaient le terrain, & les petits oiseaux qui chantaient & voltigeaient de toute part. La création végétale & la création animale était plus belle & plus abondante dans cette baie, que par-tout ailleurs où nous avions débarqué : peut-être parce que les côtés perpendiculaires du rocher, réfléchissant les rayons du soleil, & mettant cet espace à l'abri des tempêtes, le climat est plus doux.

Cook.

Les rochers & les pierres de cette cascade, étaient du granite, du *saxum*, & une espèce de pierre de talc brune & argilleuse, disposée en couches, & qui est commune dans toute la Nouvelle-Zélande.

Cette cascade est à la pointe orientale d'une anse, qui court sud-ouest, l'espace de deux milles, & que M. Cook nomma *l'anse de la cascade*. On y trouve un bon mouillage, & tout ce qui est nécessaire à des navigateurs. A l'entrée, gît une île sur chaque côté de laquelle est un passage ; celui du côté oriental est beaucoup plus large que l'autre. Un peu au-dessus de l'île, & près de la côte sud-est, il y a deux rochers couverts à la marée haute. C'est dans cette anse que nous vîmes pour la première fois les naturels du pays.

Ce ne fut que le dix-neuvième jour après

Cook.

notre arrivée dans cette île, que nos Zélandais se décidèrent à venir à bord du vaisseau. Le chef s'y présenta avec une fille, tandis que le reste de la famille allait à la pêche sur une pirogue. Je leur montrai d'abord nos chèvres & nos moutons, qui étaient sur la côte; ils les regardèrent quelque temps avec une insensibilité stupide; mais ensuite il les demandèrent: nous ne leur en donnâmes pas; parce qu'ils les auraient laissé mourir de faim. Avant que l'homme posât le pied dessus le fronteau, pour entrer dans notre bâtiment, il se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau & des plumes blanches dans ses oreilles, & rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin. Il prit à sa main cette branche, & il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou prière qui semblait avoir des cadences régulières, & un mètre comme un poëme. Dès qu'il eut fini, il la jetta dans les grandes chaînes de haubans, & il entra à bord. Quoique la jeune femme ne fit d'ailleurs que rire & danser, elle parut très-sérieuse durant la harangue, & elle se tint aux côtés de l'homme qui parlait. Cette manière de prononcer avec pompe & avec respect un discours aux étrangers, est universelle parmi les Insulaires de la mer du sud.

Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre où nous déjeunions : ils s'assirent à

Cook.

table; mais ils ne voulurent tâter d'aucun de nos mêts. L'homme cherchait à savoir où nous dormions, & il furetait dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie lui causait de la surprise. Mais il ne pouvait pas fixer un moment son attention sur un objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui apparaissaient sous le même point de vue que ceux de la nature, & il était aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre & la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment, semblaient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer, il m'avait présenté une piéce d'étoffe & une hache de talc vert : il donna une seconde piéce d'étoffe à M. Forster; & la fille reconnaissant M. Hodges, dont elle avait tant admiré le pinceau, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les naturels des îles de la mer du sud; mais je ne savais pas encore qu'on l'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi, les haches & les clous de fiche avaient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avait touché, il ne voulait plus les laisser sortir de ses mains; au lieu qu'il portait négligemment partout, & à la fin oubliait de reprendre la plupart des autres présens. Nos hôtes eurent une querelle : l'homme battit la jeune fille, qui lui rendit ses

Cook.

coups, & se mit à pleurer. Nous ne savons pas quelle fut la cause de cette dispute; mais si la jeune Indienne était fille du Zélandais, il paraît qu'ils ne respectent pas beaucoup le droit paternel; on peut dire aussi que cette famille solitaire, méprisant les coutumes & les réglemens de la société civile, agissaient en tout d'après l'impulsion de la nature, qui se révolte contre toute espèce d'oppression.

Nos oies parurent les amuser beaucoup : ils caressèrent aussi à diverses reprises un joli chat; mais ils lui rebroussaient toujours le poil, quoique nous leur montrassions à le coucher de l'autre côté : ils admiraient probablement la richesse de sa fourrure.

Ils n'entrèrent dans nos chambres qu'après un long débat; ils furent sur-tout charmés d'apprendre l'usage des chaises, & de voir qu'on les portait de place en place.

Parmi les différentes caresses qu'ils nous firent, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir; & après y avoir mis avec beaucoup de cérémonie ses doigts qui en sortirent couverts d'huile, il voulut oindre les cheveux de M. Cook; mais le Capitaine n'accepta pas cet honneur, parce que l'onguent, qui était peut-être pour les Zélandais un parfum délicieux, sentait mauvais pour nous; & la saleté du sac qui le

contenait, achevait de nous dégoûter. M. Hodges fut contraint de ſubir l'opération : car la jeune fille ayant plongé une touffe de plumes dans cette huile, elle voulut abſolument en orner le col de notre deſſinateur, qui par complaiſance, garda ce préſent de mauvaiſe odeur.

Cook.

Dès que je me fus débarraſſé d'eux, on les conduiſit dans la ſainte-barbe, & l'on équippa deux chaloupes, pour àller examiner le fond de la baie; l'une fut montée par MM. Forſter, M. Hodges & moi, & l'autre par le lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional, & nous arrivâmes au fond de la baie, au coucher du ſoleil. En nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les montagens plus élevées, plus eſcarpées & plus ſtériles. La hauteur & la groſſeur des arbres diminuaient inſenſiblement; on ne voyait plus que des buiſſons, ce qui ne s'obſerve pas dans les autres parties du monde, où l'intérieur d'un pays renferme de plus belles forêts, & de plus beaux bois, que les côtes de la mer. Nous appercevions très-diſtinctement les Alpes méridionales, dont le haut ſommet était couvert de neige. Nous paſsâmes près de pluſieurs îles couvertes, où il y avait de petites anſes & de petits ruiſſeaux : ſur une des pointes avancées, nous découvrîmes une belle caſcade & un grand rocher, revêtu d'abres & de buiſſons : l'eau était

Cook.

au bas, parfaitement calme, polie & transparente; on y voyait comme dans une glace, le paysage des environs; & une foule de points de vue pittoresques, réunis par des masses de lumière & d'ombre, produisaient un effet admirable.

Nous crûmes remarquer de la fumée au fond de la baie; mais, comme il ne parut aucun feu la nuit suivante, nous nous trompions. Nous fîmes alors nos préparatifs pour nous coucher: ayant choisi une grêve près d'un ruisseau & d'un bois, on débarqua les rames, les voiles, les manteaux, les fusils, les haches, sans oublier les bouteilles de bière & de liqueurs fortes. Les uns rassemblèrent du bois sec, (il est quelquefois difficile d'en trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zélande): les autres firent du feu. Ceux-ci dressèrent une petite tente; ceux-là nettoyaient & séchaient le terrain aux environs. Quelques matelots préparèrent le poisson, plumèrent & rôtirent avec empressement la volaille, mirent la table, & firent le service: nous soupâmes avec beaucoup d'appétit, discourant sur la petite délicatesse des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuites les plaisanteries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu, racontaient des histoires véritablement comiques, entremêlées de juremens, d'imprécations & d'expressions grossières. Après avoir calfeutré

notre tente avec des feuilles de fougère, nous nous étendîmes sur nos manteaux : nos fusils & nos havresacs de chasse, nous servirent de traversins. Le lendemain je débarquai sur un des côtés de la baie, en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencontre de l'autre : à peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards : en me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, les naturels, que nous n'avions pas découvert, poussèrent un cri horrible, en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, & nous nous retirâmes à notre chaloupe, qui était à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris; mais sans nous suivre. Je reconnus ensuite qu'ils ne le pouvaient pas; parce qu'il y avait un bras de rivière entre eux & nous, & que leur nombre n'était pas proportionné au bruit qu'ils faisaient. Dès que je vis qu'il y avait une rivière, j'y marchai avec la chaloupe, & je fus bientôt joint par M. Cooper. Avec ce renfort, je remontai la rivière, tuant des canards sauvages : nous entendîmes de temps en temps les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme & une femme se montrèrent sur le bord de la rivière : la femme agitait dans sa main quelque chose de blanc, en signe d'amitié. Il est étonnant que presque toutes

Cook.

Cook

les nations de la terre aient choisi la couleur blanche, ou les branches vertes, pour annoncer leurs dispositions pacifiques, & qu'avec ces emblêmes dans leurs mains, ils se confient à la bonté des étrangers : car enfin cette couleur blanche & ces branches vertes, n'ont aucune liaison intrinsèque avec l'idée d'amitié & de paix. Comme M. Cooper était près d'eux, je lui dis de débarquer : sur ces entrefaites, je profitai de la marée, pour remonter la rivière, aussi haut qu'il me serait possible. A peine eus-je fait un demi-mille que je fus arrêté par la force du courant, & par de grosses pierres qui étaient au milieu du lit.

M. Forster père, monta de son côté, sur une coline, au travers des fougères, des arbres pourris & des forêts épaisses, & il arriva au bord d'un joli lac, d'environ un demi-mille de diamètre. L'eau était limpide, douce & d'un bon goût; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeaient de tous côtés, lui avaient donné une couleur brunâtre : il n'y vit qu'une petite espèce de poisson (Esox), sans écailles, brun & tacheté de jaune, ressemblant à la truite. Une forêt sombre, composée de grands arbres, enfermait le lac, & des montagnes de différentes formes s'élevaient tout autour. Les environs étaient déserts & silencieux ; on n'entendait pas le

gazouillement d'un seul oiseau, tant il faisait froid à cette hauteur, & il n'y avait pas une plante qui poussât des fleurs : ce lieu tranquille inspirait une douce mélancolie.

Cook.

J'appris à mon retour, que M. Cooper, n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandois l'attendaient, ils s'étaient retirés dans les bois; mais deux autres naturels du pays parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une entrevue; car, à mesure que j'approchais de la côte, ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt, qui était si épaisse, qu'elle les dérobait à notre vue. Le jussant m'obligea de quitter la rivière, & de me réfugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Après y avoir déjeûné, je m'embarquai pour retourner à bord ; mais au moment où je me mettais en route, nous apperçûmes, sur la côte opposée deux hommes qui nous appellèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai sans armes avec deux de nos Messieurs : les deux Zélandais, à environ cent verges du bord de l'eau, tenoient chacun une pique à la main : ils se retirèrent quand j'avançai avec mes deux camarades; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul.

Il me fallut un peu de temps pour les engager à mettre bas leurs piques. L'un d'eux la quitta

Cook.

cependant, & vint à ma rencontre, ayant à sa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenait l'autre; &, dans cette position, il commença une harangue, dont je n'entendis pas un mot: il fit de longues pauses, pour me laisser à ce que je crus, le temps de répondre, car dès que j'avais prononcé quelques mots, il continuait. Quand cette cérémonie, peu longue, fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il ôta ensuite son hahou ou vêtement, il me le mit sur le dos, & la paix sembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui au contraire saluèrent chacun d'eux, à mesure qu'il arrivait.

Leurs traits étaient un peu sauvages, mais assez réguliers: leur teint brun ressemblait d'ailleurs à celui des individus de la famille de l'île de l'Indien; ils avaient les cheveux touffus & la barbe frisée & noire. Leur stature, quoique moyenne, annonçait la force; leurs jambes & leurs cuisses étaient très-minces, & leurs genoux trop gros. On doit être étonné de leur courage; car, malgré leur infériorité, ils ne se cachèrent point, quoiqu'ils ne connussent ni nos principes, ni notre caractère. Parmi tant d'îles, de havres & de forêts, il nous aurait été impossible de découvrir la famille de l'île de l'Indien, si elle

Cook.

ne s'était pas montrée elle-même la première. Ils n'essayèrent point de tomber sur nous à l'improviste, jamais ils ne nous attaquèrent; & cependant ils en eurent souvent l'occasion, quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu des bois. Ils nous donnèrent divers exemples remarquables de courage. Le Zélandais, qui vint près de nous avec la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, desira de tirer aussi, & nous y consentîmes volontiers. La jeune femme que nous regardions comme sa fille, se jetta à terre devant lui, & le supplia, toute effrayée, de renoncer à cette entreprise: mais il fut insensible, & il tira un premier coup de fusil, & ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

Comme je n'avais rien autre chose, je donnai un couteau & une hache à chacun de ces deux Indiens: c'était peut-être ce que je pouvais leur offrir de plus précieux: c'était du moins ce qu'il y avait pour eux de plus utile. Ils desiraient nous conduire à leur habitation, & ils nous dirent qu'ils nous présenteraient quelques alimens; je fus fâché que la marée & d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous apperçûmes d'autres naturels du pays, sur les bords du bois, mais ils se tinrent éloignés de nous: c'étaient proba-

Cook.

blement leurs femmes & leurs enfans. Quand je les quittai ils nous suivirent à notre chaloupe, & voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signe de les ôter : on leur accorda ce qu'ils desiraient ; ils s'approchèrent alors, & nous aidèrent à mettre en mer. Ils ne cherchèrent point à les toucher ; ils les avaient vu tuer des canards, & ils les regardaient comme des instrumens de mort. Nous avions soin de les guetter, car ils desiraient la possession de tout ce qui frappait leurs yeux.

Nous ne remarquâmes ni pirogues ni bateaux : deux ou trois morceaux de bois attachés ensemble, servaient à les transporter sur la rivière, au bord de laquelle ils vivaient. Le poisson & les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture, & ils n'ont pas beaucoup d'inquiétude de la part de leurs voisins, qui sont en petit nombre. Tous les Zélandais de ce canton, n'excédaient pas, je crois, trois familles.

Il était midi lorsque nous quittâmes ces deux hommes ; nous descendîmes le côté septentrional de la baie, que j'examinai pendant la route, ainsi que les îles qui gissent au milieu. Cependant la nuit nous surprit, & je fus obligé de partir sans avoir reconnu les deux bras, & de m'en retourner très-vîte au vaisseau, où nous arrivâmes à

huit heures. J'appris que le Zélandais & sa fille, avaient resté à bord la veille jusqu'à midi, & que nos gens leur ayant dit que j'avais laissé des poissons dans l'*Anse de la cascade*, où je les trouvai pour la première fois, ils les allèrent prendre. Cette petite famille resta dans notre voisinage jusqu'au 20 avril; mais elle quitta ce canton, & nous ne la revîmes point, ce qui est d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions toujours chargée de présens. Nous leur donnâmes neuf ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fiches, outre plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avait pas de Zélandais aussi riches; & ils avaient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays.

Cook.

L'après-midi du 21 j'allai sur les îles, avec un parti, afin de chasser au veau marin. La houle était si grosse que nous ne pûmes débarquer seulement qu'à un endroit où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étaient d'une grande utilité : les peaux servaient aux agrêts; la graisse donnait de l'huile à brûler, & nous mangions la chair. La fressure en est aussi bonne que celle des cochons; & la saveur de la chair de quelques-uns égale presque celle des tranches de bœuf fricassées.

Le matin du 23, M. Pickersgill, M. Gilbert

Cook.

& le docteur Sparrman, allèrent à l'anſe de la caſcade, dans le deſſein de monter au ſommet d'une montagne : ils l'atteignirent à deux heures de l'après-midi, ainſi que je le reconnus, par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord, le ſoir, ils m'apprirent que, dans l'intérieur du pays, on n'appercevait que des montagnes ſtériles, couvertes de neige, des roches eſcarpées, & d'affreux précipices, ſéparés par des vallées ou plutôt par des abîmes qui inſpiraient de la frayeur.

Ils trouvèrent au ſommet de l'une d'elles, de petits buiſſons, & diverſes plantes alpines, que nous n'avions vu nulle part; un peu plus bas, un arbriſſeau plus grand, & au-deſſous un eſpace couvert d'arbres ſecs & morts : les bois vifs commençaient enſuite, & augmentaient en groſſeur, à meſure que nos voyageurs deſcendaient la montagne. L'entrelacement des ronces & des lianes, avait rendu la montée aſſez fatiguante; mais la deſcente fut dangereuſe, parce qu'ils furent obligés de marcher à l'aide des arbres & des buiſſons, ſur le bord des précipices dont on vient de parler. Ils rencontrèrent trois ou quatre arbres, qu'ils prirent pour des palmiers, & ils en coupèrent un qui leur fournit des rafraîchiſſemens : ce n'était point

Cook.

de véritables choux palmiſtes, & ils n'appartenaient pas même à la claſſe des palmiers, relégués ordinairement dans des climats plus tempérés. C'étaient à proprement parler, une nouvelle eſpèce de dragon végétal, à feuilles larges (*dracœna auſtralis*), dont la branche centrale, lorſqu'elle eſt tendre, a le goût d'un noyau d'amande, & un peu de la ſaveur du chou. Nous en remarquâmes enſuite pluſieurs autres, dans quelques parties de la baie.

Sur le côté ſud-oueſt du cap oueſt, ils découvrirent auſſi, à quatre milles en mer, une chaîne de rochers, ſur leſquels la mer briſait, à une très-grande hauteur. Je crois que nous vîmes ces rochers, le jour où la terre s'offrit, pour la première fois, à nos regards.

Il nous reſtait cinq oies, de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Eſpérance; &, le lendemain au matin, j'allai à l'*anſe des oies* (que j'ai ainſi nommée pour cela), & je les y laiſſai. Deux raiſons me déterminèrent à choiſir cette place : il n'y avait point d'habitans, qui puſſent les troubler; &, comme on y trouve beaucoup de nourriture, je ſuis perſuadé qu'elles ſe multiplieront, qu'elles ſe répandront ſur toute la Nouvelle-Zélande, & qu'enfin elles rempliront l'intention que j'ai eu en

Cook.

les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse & aux environs; &, à dix heures du soir, nous fûmes de retour à bord. L'un de nos Messieurs tua un héron blanc, qui ressemblait exactement à celui que décrit M. Pennant, dans sa Zoologie Britannique, & qu'on voit encore ou qu'on voyait autrefois en Angleterre.

Depuis huit jours nous avions un beau temps continu, circonstance que je crois très-peu commune, dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, & sur-tout à cette saison de l'année; J'en profitai pour compléter nos provisions d'eau & de bois, faire raccommoder les agrêts, calfater le vaisseau, & tout disposer afin de remettre en mer. Le soir du 25, il commença à tomber de la pluie, qui dura, sans relâche jusqu'à midi du lendemain. Le 27, le temps fut brumeux, avec des ondées de pluie. Le matin je partis accompagné de M. Pickersgill & de MM. Forster, pour reconnaître le bras ou le goulet, que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu, l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, & qu'il offre aux vaisseaux qui vont au Nord une meilleure sortie que celui par où j'étais entré.

entré. Nous reprîmes des forces en mangeant du poisson & des volailles grillées, & nous retournâmes à bord à onze heures du soir, sans avoir eu le temps d'examiner deux bras, que j'avais découverts, & qui courent à l'est. Durant cette expédition, nous tuâmes quarante-quatre oiseaux, pies-de-mer, canards, &c. & cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, & je ne perdis pas plus de temps qu'il n'en fallut pour les ramasser.

Nos tentes, nos munitions étaient à bord le 28; & je n'attendais que du vent pour sortir du havre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, & par où je me proposais de rentrer en mer. Comme il n'y avait plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé; on le bêcha & on y sema différentes espèces de graines de jardin. Le sol ne promettait pas un grand succès à la plantation; mais je n'en trouvai point de meilleur.

Les améliorations que nous avions fait dans cet endroit, annoncent bien la supériorité de puissance des hommes civilisés, sur les hommes barbares. En peu de jours, dix Européens avaient éclairci & défriché les bois, dans un espace de plus d'un acre; cinquante nouveaux Zélandais avec leurs outils de pierre, n'auraient pas fait le même travail en trois mois. Ce canton où une

Cook.

quantité innombrable de plantes entassées, sans aucun ordre, offraient l'image du cahos, était devenu sous nos mains un joli champ, où cent hommes exerçaient leur industrie sans relâche. Nous abattîmes de grands arbres, qu'on scia en planches ou qu'on fendit pour le feu. On plaça au bord d'un ruisseau, à qui nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une longue file de futailles, qu'on remplissait avec aisance. Plus loin on tirait des plantes indigènes, dont les naturels du pays ignoraient la propriété, une boisson agréable & salutaire, qui rafraîchissait les travailleurs. D'autres apprêtaient soigneusement un repas de poissons délicieux. Les calfats & les agréeurs placés sur les côtés du vaisseau & sur les mâts, contribuaient à animer la scêne, & remplissaient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume au bas de la colline voisine, résonnait sous les coups du marteau : déjà les arts commençaient à fleurir dans ce nouvel établissement; le crayon ou le pinceau d'un jeune artiste, rendaient la forme des animaux & des végétaux de ces bois déserts; cette contrée pittoresque & sauvage, se retrouvait sur une toile : la nature étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservait ses teintes & ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignaient point ce lieu solitaire: un observatoire garni des meilleurs instrumens,

occupait le centre des ouvrages, & l'œil attentif d'un Aſtronome y contemplait le mouvement des corps céleſtes : des Philoſophes obſervaient les plantes & les animaux des forêts & des mers : en un mot, on apperçevait de tous côtés la naiſſance des arts & des ſciences, au milieu d'un pays plongé juſques-là dans une longue nuit d'ignorance & de barbarie ; mais ce charmant tableau ne devait pas ſubſiſter long-tems ; il s'évanouit comme un météore. Nos outils & nos inſtrumens furent reportés à bord : un reſte de culture, atteſta ſeul notre ſéjour. Les ronces étoufferont peut-être bientôt les plantes utiles, que ſoignaient nos mains ; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos travaux, & la côte rentrera dans ſon premier cahos. Cook.

Depuis le 30 Avril juſqu'au 4 Mai, on fut occupé à tirer le vaiſſeau de la baie Dusky ; on parvint enfin au haut du paſſage, qui mène à la mer, les calmes accompagnés de pluies, obligerent l'équipage de s'arrêter à la pointe orientale de l'île. Durant cette relâche on découvrit de nouveaux oiſeaux & de nouveaux poiſſons.

Il y eut la nuit des raffales très-violens, accompagnées de pluie, de grêle, de neige & de quelques coups de tonnerre. A la pointe du jour les collines & les montagnes s'offrirent à notre vue toutes couvertes de neige. A deux heures

Cook.

de l'après-midi, il s'éleva du ſud-ſud-oueſt une briſe légère, qui, à l'aide de nos chaloupes, nous conduiſit au bas du paſſage, au mouillage que je cherchois. A huit heures j'y jettai l'ancre, & nous amarrâmes.

Les côtes à droite & à gauche du paſſage, étaient plus eſcarpées qu'auparavant, & formaient divers payſages, embellis par un grand nombre de petites caſcades, & de dragons végétaux (*dracæna*).

Le matin du 6, j'envoyai le lieutenant Pickerſgill, accompagné des deux MM. Forſter, examiner le ſecond bras qui tourne à l'eſt : une maladie me retenait à bord. Sur ces entrefaites, je fis vuider, nettoyer & aérer avec du feu, les entreponts & les ponts, ſoins qu'il ne faut jamais négliger de prendre dans les temps humides ou pluvieux. Le ciel clair, qui avait continué tout le jour, fut remplacé par une tempête du nord-oueſt, des grains peſans & de la pluie, ce qui m'obligea d'amener les vergues de perroquet & les baſſes vergues, & de porter un autre grelin ſur la côte. Ce temps orageux dura tout le jour & la nuit ſuivante : nous eûmes enſuite calme & un bon temps.

En remontant le nouveau bras, obſerve M. Forſter, nous apperçûmes des deux côtés une foule de caſcades, de poiſſons & beau

coup d'oiseaux. Les bois composés principalement d'arbrisseaux, semblaient très-nuds; la plupart des feuilles étaient tombées, & un jaune pâle déparait ce qui en restait. Ces annonces de l'hiver ne se montraient pas encore dans les autres parties de la baie; & il est probable que les hautes montagnes des environs couvertes de neige, contribuaient à cette décadence prématurée. A deux heures, nous mangeâmes quelques poissons grillés, au fond d'une petite anse, & le soir nous nous établîmes sur la grève; nous fîmes du feu, cependant nous dormîmes très-peu, parce que la nuit fut très-froide. Le lendemain au matin nous nous remîmes en marche pour retourner au vaisseau; mais la tempête nous suscita toutes sortes d'obstacles. Le vent était si fort & les vagues si élevées, qu'en quelques minutes nous fûmes jettés à plus d'un demi-mille sous le vent, & nous courûmes de grands risques de périr par un naufrage. Nous eûmes beaucoup de peine à regagner le bras d'où nous venions de sortir; & vers les deux heures de l'après-midi, nous mouillâmes à l'entrée septentrionale d'une petite anse resserrée. Notre chaloupe amarrée le mieux qu'il nous fut possible, nous gravîmes sur une colline, où nous fîmes du feu au milieu d'un rocher étroit, & nous essayâmes de griller quelques poissons; quoique

Cook.

Cook.

nous fussions mouillés jusqu'aux os, quoique le vent fût très-froid, nous ne pûmes pourtant pas nous tenir près du feu; les flammes se précipitaient tout autour en tourbillon, & nous étions obligés à chaque moment de changer de place, pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut tellement, qu'il était difficile de nous tenir debout sur ce terrain nud : nous résolûmes donc, pour la plus grande sûreté de nous & de notre chaloupe, de traverser l'anse, & de passer la nuit dans les bois, immédiatement sous le vent des hautes montagnes. Nous saisîmes tous un tison ardent, & nous sautâmes dans notre bateau, comme si nous eussions marché à une expédition désespérée. Nous fûmes encore plus mal au milieu des bois que sur le rocher, car ils étaient si humides, que le feu voulait à peine y brûler; rien ne nous mettait à l'abri d'une grosse pluie : l'eau qui tombait d'ailleurs des feuilles nous mouillait encore davantage, & la fumée que le vent ne laissait pas monter nous étouffait. Nous nous couchâmes sans souper, sur un terrain humide, enveloppés dans des manteaux entièrement mouillés & accablés de douleurs de rhumatisme : comme nous étions épuisés de fatigue, nous dormîmes quelque momens. A deux heures un effrayant coup de tonnerre nous éveilla : la tempête, plus furieuse, était devenue un véritable ouragan. Le

Cook.

rugiſſement des vagues qu'on entendait de loin, inſpirait l'épouvante ; d'un autre côté l'agitation des forêts, & la chûte bruyante de gros arbres qui ſe fracaſſaient en tombant, rendaient la côte tumultueuſe. Au moment où j'allois jetter un coup-d'œil ſur notre chaloupe, un éclair terrible illumina tout le bras de la mer ; je vis les vagues fumantes ſe rouler en montagnes les unes ſur les autres ; en un mot, tout ſemblait préſager un bouleverſement univerſel. L'éclair fut accompagné de l'exploſion la plus éclatante que j'aie jamais entendue, & ce bruit répercuté par les roches briſées qui nous environnaient, prit une nouvelle force. Nous paſsâmes la nuit dans cette ſituation déplorable, & nous rejoignîmes enfin le vaiſſeau.

Mais comme il n'y avait point de vent pour le porter en mer, les officiers ſe diviſèrent en deux partis de chaſſe. La journée fut agréable, & le ſoir nous ramena tous à bord : notre troupe avait fait bonne chaſſe, & la ſeconde une aſſez mauvaiſe.

Tout le matin du 10 nous (récit de M. Cook) eûmes des vents forts de l'oueſt, accompagnés de groſſes pluies : les grains étaient ſi violens ſur la haute terre, qu'il aurait été dangereux de mettre à la voile. L'après-midi ils furent plus maniables, & le temps

Cook.

devint bon : nous prîmes deux bateaux, M. Cooper & moi, & nous allâmes tuer des veaux marins ſur les rochers qui ſont à cette entrée de la baie. Le ciel était peu favorable à cette chaſſe, & une mer très-haute rendait le débarquement difficile : cependant nous en tuâmes dix, mais on ne put en ramener que cinq à bord.

Tandis qu'on appareillait le matin du 11, j'envoyai une chaloupe pour chercher les cinq autres veaux marins. A neuf heures on leva l'ancre avec une briſe légère du ſud-eſt. Je portai en mer, & nous prîmes la chaloupe ſur notre route. Je ne ſortis du milieu des terres qu'à midi : notre latitude obſervée était alors de quarante-cinq degrés, trente-quatre minutes, trente ſecondes ſud ; l'entrée de la baie nous reſtait au ſud-eſt un quart eſt & les îles *Briſe-mer* (les plus extérieures qui giſſent à la pointe ſud de l'entrée de la baie), au ſud-ſud-eſt à la diſtance de trois milles : nous avions au ſud quarante-deux degrés oueſt, la pointe la plus méridionale, ou *celle des cinq doigts*, & au nord-nord-eſt la terre la plus ſeptentrionale. Dans cette poſition, une houle prodigieuſement groſſe briſait du ſud-oueſt avec beaucoup de violence, ſur toutes les côtes expoſées à ſon action.

En quittant la baie *Dusky* ; je fis route le long de la côte, ſur le *canal de la Reine Char-*

Cook.

lotte, où je m'attendais à trouver l'*Aventure*. Le 17 mai, à quatre heures après-midi, étant alors à environ trois lieues à l'ouest du cap *Stephens*, le vent qui était bon s'éteignit tout-à-coup, & nous eûmes calme; des nuages très-épais obscurcirent subitement le ciel & semblaient annoncer une tempête. Nous carguâmes toutes les voiles. La terre paraissait basse & sablonneuse près de la côte de la mer, mais elle se relevait dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes de neiges : nous vîmes de grandes troupes de petits peterels plongeurs, voltiger ou s'asseoir sur la surface de la mer, ou nager sous l'eau, à une distance considérable, avec une agilité étonnante. Bientôt après nous apperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent & jaillirent entre nous & la terre, c'est-à-dire, au sud-ouest de nous; la cinquième était à notre gauche : la sixième parut d'abord dans le sud-ouest au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut nord-est, non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, & elle passa à cinquante vergues de notre arrière, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante ou soixante pieds; c'est-à-dire, que la mer dans cet espace était fort agitée, & jettait de l'écume à une

Cook.

grande hauteur. Sur cette base il se formait un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous les deux ensemble étaient portés en jet spiral au haut des nuages. Elle était brillante & jaunâtre quand le soleil l'éclairait, & sa largeur s'accroissait un peu vers l'extrémité supérieure. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous; en montant, il était entraîné de force & tournait comme le balancier d'un tournebroche. Pendant la durée de ces trombes, nous avions de temps à autre de petites bouffées de vent, de tous les points du compas, & quelques légères ondées d'une pluie qui tombait ordinairement en larges gouttes. A mesure que les nuages s'approchaient de nous, la mer était plus couverte de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de la grêle, & les brouillards étaient extrêmement noirs. Le temps continua à être ainsi épais & brumeux quelques heures après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans un ancien rumb, & le ciel reprit sa première sérénité. Quelques-unes de ces trombes semblaient par intervalles être stationnaires; d'autres fois elles paraissaient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal & toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre;

Cook.

de ſorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles ſe croiſaient. D'après le mouvement d'aſcenſion de l'oiſeau, & d'après pluſieurs autres circonſtances, il eſt clair que des tourbillons produiſaient ces trombes, & que l'eau y était portée avec violence vers le haut, & qu'elles ne deſcendaient pas des nuages, ainſi qu'on l'a prétendu dans la ſuite. Elles ſe manifeſtent d'abord par la violente agitation & l'élévation de l'eau : un inſtant après vous voyez une colonne ronde ou tube, qui ſe détache des nuages placés au-deſſus, & qui en apparence, deſcend juſqu'à ce qu'elle joigne au-deſſous l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette deſcente n'eſt pas réelle, mais que l'eau agitée qui eſt au-deſſous, a déjà formé le tube, & qu'il monte trop petit ou trop mince pour être d'abord apperçu. Quand ce tube eſt fait ou qu'il devient viſible, ſon diamètre apparent augmente, & il prend aſſez de grandeur; il diminue enſuite, & enfin il ſe briſe ou devient inviſible vers la partie inférieure. Bientôt après la mer au bas reprend ſon état naturel, les nuages attirent peu-à-peu le tube, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement diſſipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, & d'autres fois une direction courbe ou inclinée. Quand la dernière

Cook.

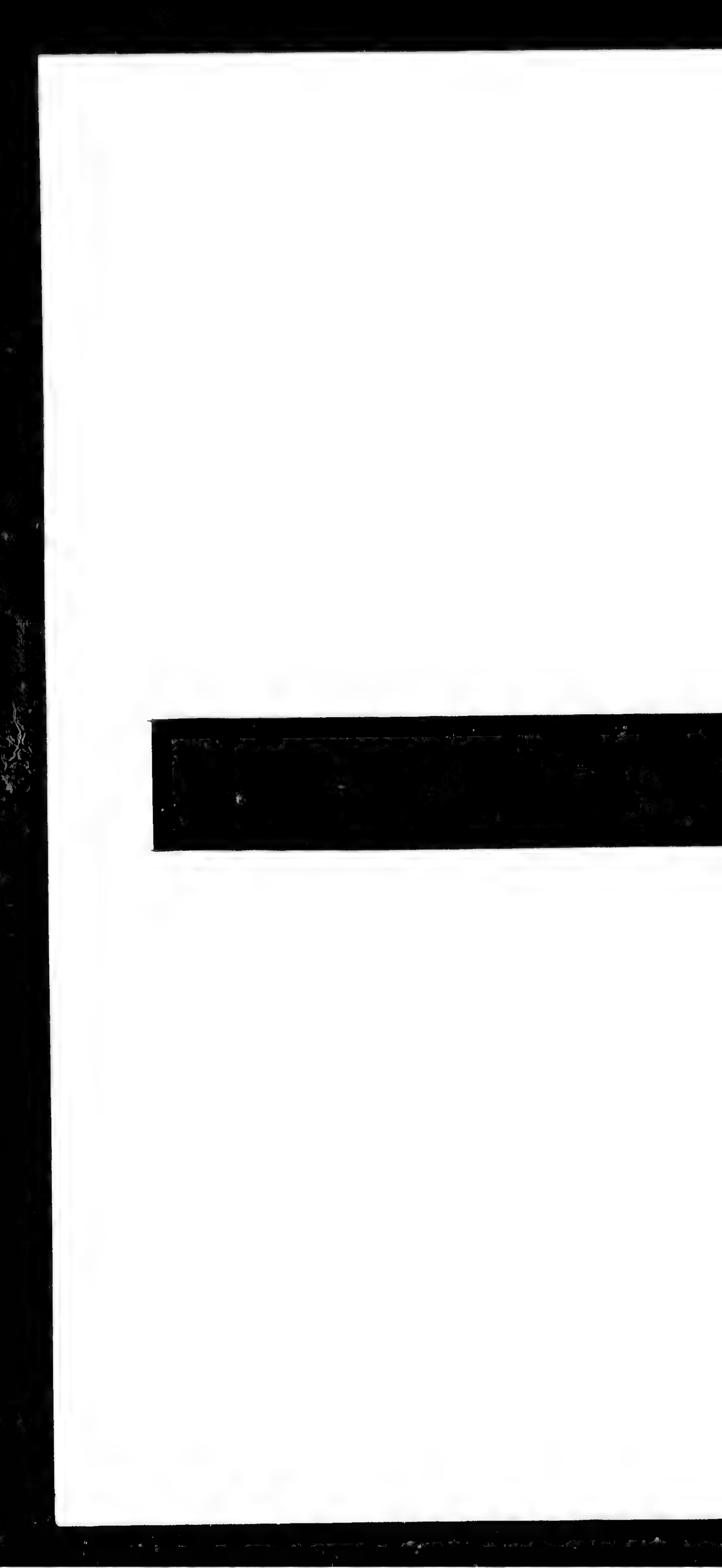
trombe s'évanouit, remarque M. Forster, il y eut un éclair sans explosion. Notre position pendant la durée de ce phénomène était très-alarmante : ces trombes, qui servaient de point de réunion à la mer & aux nuages, frappaient d'admiration & de terreur, & nos marins les plus expérimentés ne savaient que faire ; la plupart d'entr'eux avaient vu de loin de pareils phénomènes, mais jamais ils ne s'étaient trouvés ainsi environnés de toutes parts, & nous connaissions tous la description effrayante qu'on a faite de leurs funestes effets quand ils se brisent sur un vaisseau. Nous carguâmes les voiles, mais tout le monde pensait que nos mâts & nos vergues nous conduiraient au naufrage, si par malheur nous entrions dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce phénomène : cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la dernière colonne, semble annoncer qu'elle y a certainement quelque part. Ces trombes parurent environ trois quarts-d'heure, & nous avions alors trente-six brasses d'eau. Le parage où nous étions, est analogue à la plupart de ceux où l'on en a remarqué, du moins nous étions aussi dans une mer resserrée ou dans un détroit. Shaw & Thévenot en ont vu dans la Méditerranée & le golfe Persique ; ils sont

communs aux îles d'Amérique, au détroit de Malaca, & ſur la mer de la Chine. Je n'ai point lu de deſcription plus raiſonnable de ces trombes, que dans le dictionnaire de marine de M. de Falconer: ſes explications ſont principalement tirées des écrits philoſophiques du célèbre Docteur Franklin. Son ingénieuſe hypothèſe, que les trombes & les dragons de vent ont la même origine, nous ſemble probable, d'après ce que nous avons pu en juger (1). On m'a dit, reprend M. Cook, que le feu d'un canon les diſſipe, & je ſuis d'autant plus fâché de n'avoir pas eſſayé, que nous en étions aſſez proche & que nous avions un canon tout prêt: mais dès que le danger était paſſé, je ne penſais pas à nous en garantir, & j'étais trop occupé à contempler ces météores extraordinaires. Tandis qu'ils parurent, le baromètre ſe tint à vingt-neuf p. ſoixante-quinze l. & le thermomètre à cinquante-ſix degrés.

Cook.

Dans la traverſée du cap *Farewel* au cap Stephens, je vis mieux la côte, que lors de mon voyage ſur l'*Endéavour*, & j'obſervai qu'environ ſix lieues à l'eſt du premier cap, il y a une baie ſpacieuſe, qu'une pointe baſſe de terre met à couvert de la mer. C'eſt, je crois, la

(1) Voyez ſes expériences ſur l'Électricité, *in*-4°.



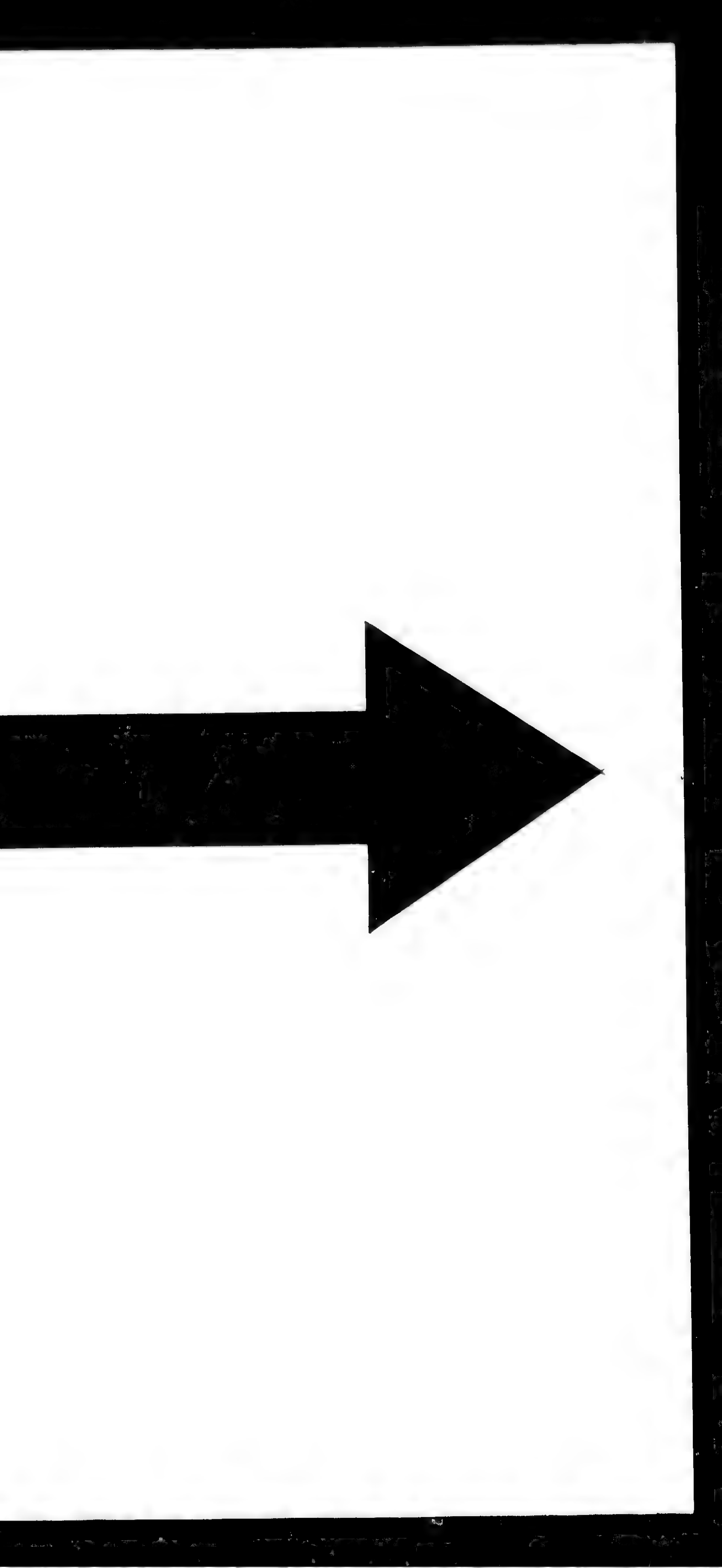
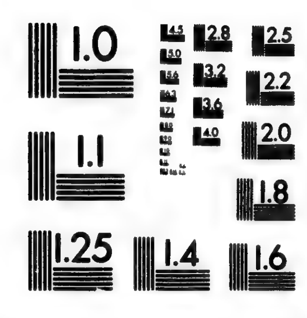


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Cook.

même où le capitaine Tasman mouilla le 18 décembre 1642, & qui fut appellée par lui baie des *Assassins*, parce que les naturels du pays tuèrent quelques personnes de son équipage. La baie que j'ai nommée des Aveugles dans mon premier voyage, gît au sud-est de celle-ci, & semble courir assez loin dans l'intérieur des terres au sud : la vue de ce côté n'est bornée par aucune terre. Le vent ayant repassé à l'ouest, je repris ma route à l'est, & le 18, à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la *Reine Charlotte*, où nous découvrîmes l'*Aventure*, par les signaux qu'elle nous fit : il faudrait avoir été dans une situation pareille à la nôtre, pour sentir notre joie.

Un lieutenant de ce vaisseau vint à mon bord, & m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendait ici depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise legère, de nos chaloupes & des marées, nous jettâmes l'ancre à six heures du soir, dans l'anse du vaisseau près de l'*Aventure*, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon : nous en tirâmes autant. Le capitaine Furneaux, qui se rendit à l'instant sur la *Résolution*, me donna le journal de sa route & de ses opérations, depuis le moment de notre séparation, jusqu'à son arrivée à la Nouvelle-Zélande.

Cook.

Récit du capitaine Furneaux... La *Résolution* étant à environ deux milles en avant le 7 février 1773, le vent fauta à l'oueft, & amena une brume très-épaiffe qui nous la fit perdre de vue. Bientôt après nous entendîmes un coup de canon, & il nous fembla qu'il venait de bas-bord, à peu près fur la perpendiculaire de notre vaiffeau. Je fis tirer un pierrier de quatre à chaque demi-heure; mais on ne répondit point, & nous ne revîmes plus la *Résolution*: je repris alors la route que je fuivais avant la brume. Le foir, le vent fut très-fort, & le temps clair par intervalles; mais nous ne découvrîmes point le bâtiment du capitaine Cook; ce qui nous caufa beaucoup de peine. Je revirai, & je portai à l'oueft, afin de croifer fuivant nos conventions mutuelles, dans le parage où nous l'avions apperçu la dernière fois; mais le lendemain, des grains de vent très-pefant & du brouillard, nous obligèrent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projetté. Le vent devenu plus maniable, & la brume s'éclairciffant un peu, je croifai trois jours, auffi près de cet endroit qu'il me fut poffible. Abandonnant alors toute efpérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés dequ atorze cent lieues, à-travers une mer abfolument inconnue, & je réduifis la ration d'eau à une quarte par jour.

Cook.

Je me tins entre le cinquante-deux & le cinquante-troisième parallèle sud : nous eûmes beaucoup de vents d'ouest, de gros grains avec des raffales, de la neige & de la pluie neigeuse, & une longue mer creuse du sud-ouest ; de sorte que nous jugeâmes qu'il n'y a point de terre dans ce rumb. Après avoir atteint le quatre-vingt-quinzième degré de longitude est, nous reconnûmes que la déclinaison de l'aimant diminuait très-vîte.

Le 26 au soir, nous apperçûmes dans le nord-nord-ouest, un météore extraordinairement brillant. Il dirigeait sa course au sud-ouest, & il y avait au firmament une très-grande lueur, telle que celle qui est connue dans le nord, sous le nom d'*aurore boréale*. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits ; & ce qui est remarquable, nous ne rencontrâmes qu'une île de glace, depuis la séparation jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, quoique je me sois tenu, la plupart du temps, à deux ou trois degrès au sud de la latitude, où les premières avaient frappé nos regards. Nous étions suivis chaque jour d'un grand nombre d'oiseaux de mer, & nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc & de noir.

Le 5 mars, nous découvrîmes une terre qui paraissait médiocrement élevée & inégale près de

Cook.

de la mer. Les collines plus en arrière formaient une double côte beaucoup plus haute. Dans l'espace de quatre lieues, le long de la côte, il y a trois îles d'environ deux milles de long, & plusieurs rochers.

Après avoir passé ces îles nous rencontrâmes une terre pendant environ seize lieues, nous approchâmes de la côte qui est montueuse & remplie d'arbres. Le vaisseau n'étant plus qu'à la distance de quatre milles, j'envoyai à terre le second lieutenant avec une grande chaloupe, afin de savoir s'il y a un havre ou quelque bonne baie. Bientôt le vent commença à souffler très-fort, & je fis plusieurs fois signal au bateau de revenir, mais on ne me vit & ne m'entendit point : le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'appercevions pas de vestige de nos gens. A une heure après-midi, nous eûmes le plaisir de les revoir sains & saufs. Ayant débarqué, mais avec beaucoup de peine, ils trouvèrent plusieurs cantons où les Indiens avaient été, & un qu'ils venaient de quitter depuis peu : un feu y brûlait encore parmi un grand nombre de coquilles : ils apportèrent ces coquilles à bord, avec quelques bâtons brûlés & des branches vertes. De cette place probablement un sentier ouvrait dans les bois, & conduisait à leur habitation; mais le mauvais

Cook.

temps empêcha le second lieutenant d'y entrer. Le sol paraît très-fertile; le pays bien boisé, & sur-tout au côté sous le vent des collines; des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer, en belles cascades qui ont deux ou trois cent pieds d'élévation perpendiculaire; mais rien n'annonçait un mouillage sûr.

Je fis voile ensuite pour la baie de Frédéric-Henri. A midi, jusqu'à trois heures, je courus le long de la côte est un quart nord-est, temps où nous étions en travers de la pointe la plus occidentale d'une baie très-profonde, appellée, par Tasman, *baie des Tempêtes*. De l'ouest à la pointe est de cette baie, il y a plusieurs petites îles & rochers noirs, que j'ai appellés *les Moines*.

Le 11 mars à la pointe du jour, j'envoyai le maître à terre pour sonder la baie, il découvrit un excellent havre ou nous restâmes cinq jours. Le pays est très-agréable, le sol noir, fertile, quoique léger : les flancs des collines sont couverts d'arbres élevés, épais, & qui croissent à une grande hauteur avant de pousser des branches. Sans aucune exception, on les voit toujours verts : le bois est très-cassant, & il se fend avec aisance : il y a fort peu d'espèces différentes, car je n'en ai observé que deux. Les feuilles de l'une sont longues & étroites, & la graine dont j'ai rapporté des échantillons, a la

forme d'un bouton, & une bonne odeur. L'autre a des feuilles reffemblant à celles du laurier femelle, & elle a une odeur & une faveur agréable d'épicerie. En coupant quelques-uns de ces arbres pour du bois à brûler, il en fortit de la gomme, que notre chirurgien appellait gomme-laque; ils font, la plupart, brûlés ou grillés près de la terre, parce que les naturels du pays mettent le feu aux arbriffeaux, dans les endroits les plus fréquentés, & par ce moyen, ils marchent aifément fous les arbres. Parmi les oifeaux que nous avons remarqué, l'un eft pareil au corbeau; plufieurs, de l'efpèce de la corneille, font noirs, avec les pointes des plumes de la queue & des aîles blanches, le bec long & très-pointu. Un de nos Meffieurs tua un oifeau blanc de la groffeur d'un grand milan. Il y a auffi des perroquets, & diverfes fortes de petits oifeaux. J'ai compté en oifeaux de mer, des canards, des farcelles, des tadornes. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons apperçu qu'un: c'était un opoffom, (ou farigue); mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'efpèce des dains. Il y a peu de poiffon dans la baie; nous y prîmes cependant des goulus, des chiens de mer, d'autres appellés *nourrices* par nos matelots, & reffemblant aux chiens de mer, excepté feule-

Cook.

Cook.

ment qu'ils ſont couverts de petites taches blanches; & enfin de petits poiſſons peu différens des melettes. Les lagunes (d'une eau ſaumâtre), ſont remplies de truites & de quelques autres poiſſons : nous y en prîmes pluſieurs à la ligne; mais, comme le fond eſt embarraſſé par des troncs d'arbres, il ne fut pas poſſible d'y tirer la ſaine.

Durant notre mouillage, de la fumée & pluſieurs feux s'offrirent à nos regards, à environ huit ou dix milles du bord de la côte au nord; mais nous ne vîmes point de naturels du pays : cependant ils fréquentent ſouvent cette baie, car nous ſommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des ſacs & des filets d'herbe, avec leſquels, je crois, ils tranſportent leurs proviſions & leurs uſtenſiles, une pierre dont ils ſe ſervent pour allumer du feu, une mêche d'écorce d'arbre (je ne puis pas dire de quelle eſpèce), & une de leurs lances. Je pris ces meubles, & je laiſſai en place des médailles, des pierres-à-fuſil, quelques clous & un vieil baril vuide, qui avoit des cercles de fer. Ils ne ſemblent pas avoir la moindre connaiſſance des métaux. Les branches d'arbres qui compoſent leurs huttes, ſont briſées ou fendues, & jointes enſemble avec de l'herbe en forme circulaire; l'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre,

Cook.

& la plus petite qui forme une pointe au sommet, est couverte de fougère & d'écorce : leur construction est si mauvaise, qu'elles ne mettent pas à l'abri d'une grosse pluie. Le foyer est au milieu, & il est environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres, & de débris d'écrevisses, dont je crois qu'ils se nourrissent principalement, quoique nous n'ayons vu aucun de ces poissons. Ils couchent autour du feu, sur la terre, ou sur l'herbe sèche. Je pense qu'ils n'ont pas de demeure fixe, puisque leurs maisons ne paraissaient bâties que pour quelques jours : ils errent en petites troupes, de place en place, afin de chercher de la nourriture. Aucun autre motif ne détermine leur course. Je n'ai jamais observé plus de trois ou quatre huttes dans un endroit : chacune peut contenir trois ou quatre personnes seulement ; & ce qu'il y a de remarquable, nous n'avons pas apperçu le moindre débris de pirogue ou de canot ; & nous jugeâmes tous qu'ils n'en ont point. Enfin cette race est très-ignorante & très-misérable, quoique sous le plus beau climat du monde, elle habite un pays capable de produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous n'avons rien découvert qui annonce des minéraux ni des métaux.

Après avoir pris de l'eau & du bois, je sortis de cette baie, que je nommai l'*Aventure*. Le 16,

Cook.

nous passâmes les îles *Maria*, ainsi nommées par Tasman : elles ne semblent pas séparées de la grande terre. Le 17, ayant atteint le travers de la dernière des îles Schouten, je serrai la grande terre de plus près, & je portai le long de la côte, en me tenant à deux ou trois lieues au large. Le pays paraît très-habité dans cette partie ; nous y avons apperçu un feu continuel. La terre dans ces environs est beaucoup plus agréable, basse & égale ; mais sans que rien dénote un havre ou une baie où l'on puisse mouiller avec sûreté.

La côte de la baie de l'Aventure, à l'endroit où je gouvernai sur la Nouvelle-Zélande, gît dans la direction du sud un demi O. & N. un demie E. l'espace d'environ soixante-quinze lieues, & je crois qu'il n'y a point de détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Van-Diemen, mais seulement une baie très-profonde. J'aurais fait route plus long-temps au Nord; mais le vent qui soufflait avec force du sud-sud-est, semblait devoir tourner à l'est, ce qui m'aurait alors poussé directement sur la côte : je jugeai plus convenable de cingler vers la Nouvelle-Zélande, où j'abordai le 7 avril.

Telles furent les découvertes de ce Navigateur pendant sa séparation du capitaine Cook. Il faut observer que les bas-fonds l'ayant obligé plu-

Cook.

ſieurs fois de ſe tenir hors de la vue de la côte, & que depuis la terre la plus ſeptentrionale qu'il a vue, juſqu'à la pointe Hicks, extrémité ſud des découvertes du capitaine Cook ſur l'*Endeavour*, il y a un eſpace de vingt lieues qui n'a pas été reconnu : la non-exiſtence du détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Diemen, n'eſt pas encore aſſurée, quoique les quadrupèdes qui ſont ſur la dernière, ſemblent prouver qu'elles ſont jointes enſemble. Il n'y a peut-être aucune partie du monde qui mérite autant l'examen des voyageurs que le grand continent de la Nouvelle-Hollande, dont on n'a encore obſervé que les bords, & dont toutes les productions ſont en quelque ſorte abſolument ignorées. Suivant tous les Navigateurs qui y ont abordé, il y a peu d'habitans : ils ne ſe tiennent qu'aux bords de la mer, ils ſont entiérement nuds, & ils ſemblent mener une vie plus ſauvage qu'aucune nation des climats chauds. L'intérieur de cette contrée égale au continent de l'Europe, & ſituée entre les Tropiques, eſt inconnu & peut-être inhabité : d'après l'immenſe variété de productions animales & végétales, raſſemblées ſur les côtes de la mer, lors du premier voyage du capitaine Cook, le milieu des terres doit renfermer des tréſors d'hiſtoire naturelle, qui ſeront d'une grande utilité au peuple

Cook.

policé qui, le premier en fera la découverte. La pointe sud-ouest de ce continent, qu'on n'a pas encore parcouru en entier, ouvre peut-être un passage dans le cœur du pays; car il n'est pas probable qu'une si vaste étendue de terre sous le Tropique, manque d'une grande rivière, & aucune partie de la côte ne paraît mieux située pour l'embouchure d'un fleuve.

L'*Aventure* & la *Résolution* réunis dans le détroit de la Reine Charlotte, continuèrent leurs observations sur la Nouvelle-Zélande. On va mettre sous les yeux du Lecteur, la suite de leur récit.

Le 20 mai 1773 nous nous rendîmes au fort des naturels du pays, où M. Bayley, l'astronome de l'*Aventure*, avait établi son observatoire. Il est situé sur un rocher escarpé, absolument séparé de tous les autres; il n'est accessible que d'un côté, & par un sentier très-étroit & très-difficile, où deux personnes ne peuvent pas marcher de front. Le sommet avait été jadis entouré de quelques palissades; mais on les avait enlevées, &nos Messieurs brûlaient le reste. Les cabanes des Zélandais étaient répandues pêlemêle en-dedans de l'enclos: elles étaient composées d'un seul toît peu incliné, & les côtés étaient ouverts. Des branches d'arbres entrelacées, comme des claies, formaient (si l'on peut

employer cette expreſſion) la charpente de ces cabanes : de l'écorce d'arbre, ou des filamens groſſiers de plante de lin ſervaient de couvertures. Nous apprîmes que l'équipage de l'*Aventure* les avaient trouvés remplis de vermine & en particulier de puces, d'où l'on peut conclure qu'elles venaient d'être abandonnées. En effet, il eſt probable que les naturels n'habitent que par occaſion ces fortereſſes, lorſqu'ils ſe croient en danger, & qu'ils les déſertent au premier moment où ils ſe trouvent en ſûreté. M. Bayley vit auſſi ſur le rocher de l'Hippa, une quantité prodigieuſe de rats : les rats ſont vraiſemblablement indigènes de la Nouvelle-Zélande, ou du moins il y en avait avant la découverte qu'ont fait de ces îles les navigateurs Européens.

Cook.

MM. Forſter viſitèrent les différens jardins où le capitaine Furneaux avait fait planter diverſes ſortes de légumes, qui étaient tous dans un état floriſſant & qui pourraient devenir fort utiles aux naturels du pays, s'ils en prennent ſoin.

Les productions de ces jardins ſe ſervaient déjà ſur nos tables, & nous mangions des légumes d'Europe, quoique l'hiver fût fort avancé ; mais le climat dans cette partie de la Nouvelle-Zélande eſt très-doux ; & malgré le voiſinage des montagnes couvertes de neige, je crois qu'il

Cook.

gèle rarement dans le canal de la *Reine Charlotte* : du moins pendant notre relâche nous n'eûmes point de gelée jufqu'au 6 juin. On mit quelques hommes à l'ouvrage, & où l'on fit conf-ftruire un autre jardin fur l'Ile-Longue, où l'on fema des plantes, des racines, &c.

Cette île eft compofé d'une longue chaîne, dont les bords font efcarpés & le derrière ou fommet prefque de niveau. Il y a des marais couverts de différentes herbes ; outre divers anti-fcorbutiques, la plante de lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium*), croiffait autour de quelques huttes abandonnées des naturels du pays.

Nous montâmes enfuite au fommet de la chaîne, qui était revêtue d'herbes féches & de quelques buiffons fourmillans de cailles exactement femblables à celles d'Europe. Plufieurs cavités profondes & étroites qui fe prolongeaient jufqu'à la mer, étaient remplies d'arbres & de ronces, habitées par un grand nombre de petits oifeaux & de faucons : mais les rochers étaient perpendiculaires ou fufpendus fur l'eau ; de groffes troupes de jolis cormorans conftruifaient leurs nids fur chaque petite roche-brifée, ou dans de petits creux d'environ un pied en quarré, que les oifeaux eux-mêmes femblaient avoir élargi en divers endroits. La pierre de la plupart des collines des environs du canal de la

Cook.

Reine Charlotte est argilleuse & disposée en couches obliques, qui, communément, plongent un peu vers le sud; elle est d'un gris verd ou bleu, ou d'un brun jaunâtre, & elle contient quelquefois des veines de quartz blanc. Les rochers renferment aussi une pierre de talc verd, qui est très-dure, susceptible de poli & à demi-transparente. Les naturels du pays en font des ciseaux, des haches & des pattoo-pattoos: d'autres espèces plus tendres, parfaitement opaques, & d'un verd pâle, sont plus nombreuses que celles-ci: on voit encore sur quelques-unes des montagnes, de vastes couches, de différentes pierres de corne & d'ardoises argilleuses. Les dernières sont ordinairement répandues en grande quantité & en morceaux brisés sur la grève. Nos marins les appellent *shingles* (lattes): nous avons ramassé en outre sur le rivage divers pierres-à-feu & des cailloux, des morceaux de basalte noir, ferme & pesant, dont plusieurs naturels forment leurs massues, nommées pattoo-pattoos. J'ai apperçu en bien des endroits des couches de *saxum* noirâtre, composé d'un mica noir & compact, entremêlé de petites particules de quartz. L'ardoise argilleuse paraît souvent rouillée, & il semble qu'elle est remplie de particules de fer. Cette circonstance & la variété des minéraux dont on vient de parler, donnent lieu de

Cook.

croire que cette partie de la Nouvelle-Zélande, contient des mines de fer & peut-être d'autres corps métalliques. En nous embarquant nous découvrîmes, sur la côte de la mer, de petits morceaux de pierre-ponce blanchâtre, ce qui joint à la lave de basalte, indique de nouveau qu'il y a des volcans à la Nouvelle-Zélande.

Le 23 nous reçûmes la première visite des naturels du pays (au nombre de cinq), qui dînèrent avec nous & ne mangèrent pas peu. Le soir on les renvoya chargés de présens.

Ils ressemblaient aux Zélandais de la baie *Dusky*; mais ils paraissaient plus familiers & plus insoucians. Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent boire que de l'eau, & il ne fut pas possible de leur faire avaler une goutte de vin ou d'eau-de-vie. Ils étaient si turbulens, que pendant le dîner, ils couraient d'une chambre & d'une table à l'autre; ils dévoraient par-tout ce qu'on leur offrait, & ils aimaient passionnément l'eau adoucie avec du sucre. Ils mettaient les mains sur-tout ce qu'ils voyoient, mais ils le rendaient au moment où on leur disait par signes, que nous ne voulions ou que nous ne pouvions pas le leur donner. Ils estimaient singulièrement les bouteilles de verrre, qu'ils appellaient Tawhaw; dès qu'ils en appercevaient une, ils la montraient au doigt; ils tournaient ensuite leur main du côté

de leur poitrine, en prononçant le mot *mokh*, qu'ils employaient toujours quand ils désiraient quelque chose. Après qu'on leur eut indiqué l'usage & la dureté du fer, ils le préférèrent aux verroteries, aux rubans & au papier blanc. Nos matelots se servirent l'après-midi de leurs pirogues pour aller à terre, & ils vinrent s'en plaindre au capitaine, dont ils connaissaient l'autorité sur l'équipage; on les leur rendit, & ils s'en allèrent contens.

Cook.

Deux jours après, d'autres Indiens vinrent à bord; nous leur demandâmes leur nom, mais ils ne nous comprirent qu'après différens signes: enfin ils prononcèrent des mots qui avaient un singulier mélange de gutturales & de voyelles. Le plus vieil s'appellait *Towahànga*, & les autres *Kotughâ-a*, *Koghoaà*, *Kollàkh*, & *Taywaherùa*: ce dernier jeune homme, de douze à quatorze ans, paraissait le plus vif & le plus intelligent de tous: il mangea avec voracité d'un pâté de cormorans; & contre notre attente, il en préférait la croûte. On lui offrit du vin de Madere, & il en but plus d'un verre, en faisant des contorsions; on lui présenta ensuite un verre de vin doux du Cap; & il aimait si fort celui-ci qu'il léchait continuellement ses lévres, & il en demanda un autre verre. Ce second coup mit ses esprits animaux en mouvement, & il babilla avec une volubilité prodi-

Cook.

gieuse ; il cabriolait dans les chambres, il voulait qu'on lui donnât la couverture du bateau du capitaine, & il fut très-affligé de ce qu'on la lui refusa : il souhaita ensuite une des bouteilles vuides, & comme nous ne jugeâmes pas à propos de la lui laisser, il sortit très-blessé. Appercevant sur le pont quelques-uns de nos domestiques qui pliaient du linge, il saisit une nape ; mais comme on la lui arrachait, sa colère s'enflamma ; il frappa du pied, il fit des menaces & devint de si mauvaise humeur, qu'il ne lui plut pas d'ouvrir davantage la bouche. La conduite de ce jeune homme nous montra le caractère impatient de ces peuples : nous déplorions en même-temps l'effet des liqueurs fortes. Il est heureux qu'ils ne connaissent aucune boisson enivrante ; car dans l'ivresse ils seraient encore plus farouches & plus indomptables.

Le 29, trente naturels du pays nous firent visite, & nous apportèrent une grande quantité de poisson, qu'ils échangèrent contre des clous, &c. Je menai l'un de ces Zélandais à *Motuara*, & je lui montrai quelques pommes de terre qu'y avait planté M. Fannen, maître de l'*Aventure*. Il semblait qu'elles devaient réussir ; & l'Indien en était si charmé que de son propre gré, il se mit à houer la terre autour des plantes. On le conduisit ensuite aux autres jardins, & on lui fit voir

les turneps, les navets, les carottes & les panais; racines qui avec les pommes de terre, leur feront réellement plus utiles que tout ce que nous avons planté d'ailleurs. Il nous fut aifé de leur donner une idée de ces racines, en les comparant à celles qu'ils connaiffaient.

Cook.

Parmi eux fe trouvaient plufieurs femmes, dont les lévres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre : un rouge vif, formé de craie & d'huile, couvrait leurs joues. Elles avaient, comme celles de la baie Duski, les jambes minces & torfes & de gros genoux; ce qui provient fûrement du peu d'exercice qu'elles font; de l'habitude de s'affeoir les jambes croifées, & l'accroupiffement prefque continuel où elles fe tiennent fur leurs pirogues, y contribue d'ailleurs un peu. Leur teint était d'un brun clair, entre la couleur d'olive & celle de Mahoyany, leurs cheveux très-noirs, leur vifage rond, le nez & les lévres un peu épaiffes, mais non point applatis, les yeux noirs, affez vifs & ne manquant pas d'expreffion. Toute la partie fupérieure de leur corps étaient bien proportionnée, & l'enfemble de leurs traits affez agréables. Nos matelots, qui n'avaient pas vu de femmes depuis le cap, les trouvèrent très-belles; & leurs avances ayant été accueillies, ils n'eurent pas une grand opinion de la chafteté des Zélandaifes.

Cook.

Leurs faveurs cependant ne dépendaient pas d'elles-mêmes ; elles consultaient toujours auparavant les hommes, comme leurs maîtres absolus. Après avoir obtenu leur consentement, avec un clou de fiche, une chemise, &c. la femme était la maîtresse alors de rendre son amant heureux, & d'exiger un autre présent. Plusieurs se livrèrent avec répugnance à cette vile prostitution ; & sans l'autorité & les menaces des hommes, elles n'auraient point satisfait les desirs d'une race d'étrangers, qui, sans émotion, voyaient leurs larmes & entendaient leurs plaintes. Les Zélandais, encouragés par cet infâme commerce, parcouraient le vaisseau, & offraient indifféremment à tout le monde, leurs filles & leurs sœurs : ils demandaient seulement des instrumens de fer, qu'ils croyaient ne pas pouvoir acheter à meilleur marché. Il ne paraît point que nos équipages aient eu des privautés avec des femmes mariées : tant qu'elles sont filles, elles peuvent avoir des amans ; mais le mariage leur impose une fidélité conjugale fort rigoureuse. Comme ils respectent si peu la continence, l'arrivée des Européens ne semble pas avoir dépravé leur morale en ce point ; mais ils ne se seraient peut-être jamais avilis, jusqu'à vendre leur pudeur, si la vue de nos outils de fer n'avait créé pour eux de nouveaux besoins.

Nous

Cook.

Nous invitâmes, dans nos chambres, plusieurs de ces Zélandais; & tandis que M. Hodges s'occupait à peindre les figures les plus expressives, nous tâchions de les tenir assis quelques momens, en les amusant avec des bagatelles que nous leur montrions, & que nous leur offrions quelquefois. En général, ils avaient beaucoup de physionomie, sur-tout les vieillards, qui portent une barbe & une chevelure blanche ou grise: des cheveux extrêmement touffus, qui tombaient en désordre sur le visage des jeunes gens, accroissaient la férocité de leurs regards. Leur stature est la même que celle des habitans de la baie *Dusky*: ils avaient des vêtemens de plante de lin; mais au lieu d'être entrelacés de plumes, des morceaux de peaux de chien pendaient aux quatre coins de ceux des plus riches. L'air commençant à être vif, & les pluies très-fréquentes, ils avaient presque continuellement autour de leurs cols, le manteau de natte dont il est parlé dans le premier voyage de M. Cook; leurs autres vêtemens étaient ordinairement vieux & sales, & moins proprement travaillés, que ne l'assure le Rédacteur. Leurs cheveux étaient arrangés avec soin, & ils avaient une parure de tête, comme le dit M. Hawkesworth (1).

(1) M. Hawkesworth a été le Rédacteur du premier

Cook.

Quelques heures après leur arrivée à bord, ces Indiens se mirent à voler & à cacher tout ce qui tomboit sous leurs mains. On en découvrit qui se passaient de l'un à l'autre un grand poudrier de quatre heures, une lampe, des mouchoirs & des couteaux; on chassa ignominieusement ces larrons, & on ne leur permit pas de jamais rentrer sur notre bord. Accablés sous le poids de la honte, leur colère s'alluma, & l'un d'eux fit des menaces & des gestes frénétiques dans sa pirogue. Le soir, ils débarquèrent en travers des vaisseaux : ayant dressé de petites cabanes de branches d'arbres, ils mirent leur pirogue sur la grève; ils firent du feu & grillèrent du poisson pour leur souper.

Deux ou trois familles de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous; ils s'adonnèrent chaque jour à la pêche, & ils nous fournissaient les fruits de leur travail; nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité, car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux; & nous n'avons aucunes manières de prendre du poisson qui soit égale aux leurs.

Le 30 mai après midi, on permit à la plu-

voyage, fait par M. Cook, M. Banks, & le docteur Solander.

part des matelots d'aller à terre ; ils y achetèrent des curiosités du pays, & les faveurs des Zélandaises, malgré le dégoût qu'inspirait la mal-propreté de ces femmes ; leurs joues couvertes d'ocre & d'huile auraient suffit seuls pour en éloigner des hommes délicats ; mais quoique la puanteur les annonçât même de loin ; quoique leurs cheveux & leurs vêtemens fussent remplis de vermine, qu'elles mangeaient de temps à autre ; tel est l'ascendant d'une passion brutale, que des Européens civilisés cherchaient, avec elles, les douceurs de l'amour.

Durant ces ébats, une Zélandaise vola la jaquette d'un de nos matelots, & la donna à un jeune homme de ses compatriotes. Le matelot voulant la lui arracher des mains, reçut plusieurs coups de poing. Il crut d'abord que l'Indien badinait ; mais comme il s'avançait vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le naturel lui jetta de grosses pierres. Notre matelot entrant en fureur, redescendit à terre, alla saisir l'agresseur, &, après un combat à la manière anglaise, il le laissa avec un œil noir & le nez tout ensanglanté.

Le premier de juin, des Zélandais que nous n'avions pas encore vus, vinrent nous faire visite. Leurs pirogues étaient de différentes grandeurs, &, ce qui est rare, trois avaient des

Cook.

voiles, c'est-à-dire, des nattes triangulaires; attachés au mât & à une vergue, qui formant un angle aigu avec le pied du mât, se pliaient très-facilement. Cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord extérieur ou la partie la plus large de la voile. Elles n'offraient pas cette perfection de sculpture & de dessin que le capitaine Cook vit dans son premier voyage sur les îles du nord; elles paraissaient vieilles & usées; leur forme d'ailleurs ressemblait en général, à ce qu'en dit M. Hawkesworth: elles avaient aussi, à l'avant & à l'arrière, un visage tors, & des paguaies proprement faites, & dont la pale était pointue. Les naturels vendirent plusieurs ornemens qui étaient nouveaux pour nous, & sur-tout des morceaux de pierre verte, taillés de diverses manières, en forme de haches, en pendans d'oreilles & petits anneaux, d'autres représentaient une figure humaine contournée & ramassée, & dans laquelle on avait inséré deux yeux monstrueux de nacre de perles ou d'autres coquillages. Les personnes des deux sèxes portaient, suspendue sur leur poitrine, une de ces petites figures qu'ils appellaient *téeghée*, & c'est peut-être pour eux une espèce de talisman. Ils échangèrent un tablier de leur natte la plus fine, couvert de plumes rouges, de morceaux de peau de chien

Cook.

blanche, & orné de coquillages. Les femmes en portent de pareils dans leur danse. Nous achetâmes aussi des hameçons de bois barbelés d'os (1), d'une forme grossière. Leur poitrine était décorée de plusieurs colliers de dents humaines, joints au téeghée : mais ils les vendirent avec empressement, pour des outils de fer, ou des verroteries. Nous remarquâmes dans leurs pirogues, un grand nombre de chiens, qu'ils paraissaient aimer beaucoup, & qu'ils tenaient attachés par le milieu du ventre : ces chiens étaient de l'espèce à long poil : ils avaient des oreilles en pointes, & ils ressemblaient beaucoup au chien de berger de M. de Buffon. Ils étaient de diverses couleurs; les uns tachetés, ceux-ci entièrement noirs, & d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poisson, ou des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent pour manger leur chair & se revêtir de leurs fourrures. De plusieurs de ces animaux qu'ils nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais les jeunes s'accoutumèrent à nos provisions. Des Zélandais vinrent à notre bord, & entrèrent dans nos chambres sans montrer l'étonnement & l'attention de notre vieil ami de la baie *Dusky*. Des lignes

(1) Ils nous dirent que ces barbes étaient d'os humains.

Cook.

ſpirales, ſillonnaient profondément leur viſage; l'un en particulier, qui était grand & fort, & d'un âge mûr, avait des marques très-régulières ſur le menton, les joues, le front & le nez, de ſorte que ſa barbe, qui d'ailleurs aurait été très-épaiſſe, ne conſiſtait qu'en quelques poils épars. Cet homme s'appellait *Tringho-Waya*, & il ſemblait avoir de l'autorité ſur les autres : juſqu'alors, nous n'avions obſervé aucune ſupériorité entre ceux qui étaient venus nous voir. Ils préféraient les chemiſes & ſur-tout les bouteilles, à tous nos autres articles de commerce : c'eſt peut-être parce qu'ils n'ont de vaſe, pour renfermer des liquides, qu'une petite calebaſſe ou gourde, qui croît ſeulement ſur l'île du nord, & qui eſt extrêmement rare chez les habitans du canal de la *Reine Charlotte*. Ils ſavaient bien cependant ne pas faire de marchés déſavantageux; ils mettaient le plus haut prix à la moindre bagatelle qu'ils offraient en vente; mais ils ne s'offençaient pas ſi nous refuſions d'acheter. Quelques-uns, qui étaient de bonne humeur, nous donnèrent le ſpectacle d'un *Heiva*, ou d'une danſe ſur le gaillard d'arrière. Placés de file, ils ſe dépouillèrent de leurs vêtemens ſupérieurs; l'un d'eux chanta d'une manière groſſière, & le reſte accompagna les geſtes qu'il faiſait; ils étendaient leurs bras & frappaient

alternativement du pied contre terre, avec des contorsions de frénétiques ; ils répétaient en chœur les derniers mots, & nous y distinguions aisément une sorte de mètre ; mais je ne suis pas sûr qu'il y eût de la rime ; la musique était très-sauvage & peu variée. Le soir, ils retournèrent au fond du canal d'où ils étaient venus.

Le 2 juin, les vaisseaux étant bientôt prêts à remettre en mer, j'envoyai à terre sur le côté oriental du canal, deux chèvres ; le mâle avait un peu plus d'un an ; la femelle était beaucoup plus vieille. Elle avait mis bas deux jolis chevreaux, quelque temps avant notre arrivée dans la baie *Dusky ;* mais le froid les tua. Le capitaine Furneaux laissa aussi dans l'anse des Cannibales, un verrat & deux jeunes truies, de sorte que nous avons lieu de croire que la Nouvelle-Zélande, sera un jour remplie de ces animaux, s'ils ne sont pas détruits par les naturels du pays, avant qu'ils deviennent sauvages ; car alors il n'y aura point de danger. Comme les Zélandais ne savent pas que nous les y avons déposés, il se passera peut-être quelque temps avant qu'ils les découvrent.

Durant notre excursion à l'est, nous apperçûmes le plus grand veau marin que j'aie jamais vu. Il nageait sur la surface de l'eau, & il nous permit d'approcher assez pour lui tirer un

Cook.

coup de fusil, qui fut sans effet. Après une chasse de près d'une heure, il fallut l'abandonner. A juger de cet animal par sa grosseur, c'était probablement une lionne de mer. Il avait beaucoup de ressemblance avec la figure qu'on trouve dans le Voyage du lord Anson; & puisque nous vîmes un lion de mer, en arrivant à ce canal, lors de mon premier voyage, cela est encore plus vraisemblable. Je crois qu'ils se fixent sur quelques rochers qui sont dans le détroit, ou en travers de la baie de l'Amirauté.

Le 3 juin, le charpentier monta un bateau & alla couper sur le côté oriental du canal, quelques bois dont nous avions besoin. A son retour, il fut chassé par une grande double pirogue remplie d'Indiens; mais on ne sait pas pas quel était leur motif; notre bateau qui était sans armes, s'enfuit à pleines voiles. La prudence conseillait de ne pas se mettre au pouvoir de cinquante barbares, qui n'ont d'autres loix & d'autres principes que leur caprice.

Le lendemain, dès le grand matin, quelques-uns de nos amis nous apportèrent une bonne provision de poissons. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais, quand il fut question de partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres qui avaient

promis de s'en aller avec le capitaine Furneaux. Cook.

On me dit que des Zélandais avaient voulu vendre leurs enfans ; mais je reconnus que c'était une mépriſe. Ce bruit prit naiſſance à bord de l'*Aventure*, où perſonne ne connaiſſait la langue & les coutumes du pays. Les Indiens amenaient ordinairement leurs enfans avec eux, & ils nous les préſentaient, dans l'eſpérance que nous leur donnerions quelque choſe. Le matin du jour précédent, un homme me préſenta ainſi ſon fils, âgé d'environ neuf ou dix ans : comme on aſſurait alors qu'ils vendaient leurs enfans, je crus qu'il voulait que j'achetaſſe le ſien ; mais je découvris enfin qu'il demandait ſeulement pour ce petit, une chemiſe blanche, & je lui en donnai une. L'enfant était ſi charmé de ſon nouveau vêtement, qu'il ſe promena ſur le vaiſſeau, & ſe montra avec complaiſance à tous ceux qu'il rencontrait. Cette liberté offenſa un vieil bouc, qui l'étendit ſur le tillac d'un coup de corne ; & l'animal aurait recommencé, ſi l'on ne fût allé au ſecours de l'enfant. La chemiſe fut ſalie, l'enfant n'oſait reparaître devant ſon père, qui était dans ma chambre, & il fallut que M. Forſter l'introduiſît : le pauvre enfant fit alors une hiſtoire très-lamentable, contre Gourey, le grand chien (car c'eſt ainſi qu'ils appellaient tous les quadrupèdes que nous

Cook.

avions à bord), & on ne put le calmer que lorſqu'on eut lavé & ſéché ſa chemiſe. Ce fait, minutieux en lui-même, prouvera combien nous ſommes ſujets à nous méprendre ſur les intentions de ces peuples, & à leur attribuer des coutumes auxquelles ils n'ont jamais ſongé.

Vers les cinq heures, nous apperçûmes une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais nos amis, que nous avions à bord, parurent fort alarmés ; ils nous dirent que c'étaient leurs ennemis ; & deux d'entre eux, l'un tenant à la main une pique & l'autre une hache de pierre, montèrent ſur la poupe du vaiſſeau, & là ils défièrent leurs ennemis, par une eſpèce de bravade. Les autres qui étaient à bord, ſe rendirent ſur-le-champ à leurs pirogues ; & ils allèrent à terre, probablement afin de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans.

Toutes nos ſollicitations ne purent pas engager les deux qui nous reſtaient à appeller les étrangers au côté de notre bâtiment : au contraire ils étaient fâchés de ce que je leur faiſais des ſignes d'invitation ; ils me priaient de plutôt tirer deſſus. Les Indiens qui montaient la pirogue, parurent faire peu d'attention à ceux qui étaient à notre bord, mais ils s'avancèrent lentement vers nous.

Deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant & le second à l'arrière de la pirogue, se levèrent tandis que les autres restèrent assis. Le premier avait un manteau parfaitement noir de natte très-serrée, garni de compartimens de peau de chien : il tenait à la main une plante verte (c'était du lin dont on a déjà parlé plusieurs fois), & de temps en tems il disait quelques mots. Son camarade prononçait très-haut & d'une manière solemnelle, une longue harangue bien articulée, il élevait & il abaissait sa voix de toutes sortes de manières différentes. D'après ses tons divers & d'après ses gestes, il semblait, tour-à-tour, faire des questions, se vanter, défier au combat & nous persuader : quelquefois il parlait sur un mode assez bas, & il poussait tout-à-coup des exclamations violentes, & ensuite il s'arrêtait un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le Capitaine l'invita à monter à bord : il parut d'abord indécis & défiant ; mais emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau, & il fut suivi de tous ses gens. Ils saluèrent à l'instant, par une application de nez, les naturels qui étaient parmi nous avant leur arrivée, & ils firent le même compliment à tous ceux d'entre nous qui se trouvèrent sur le gaillard d'arrière. Les deux orateurs furent introduits dans la grand'chambre ; l'un se nommait

Cook.

Cook. *Teiratu*, & il venait de la côte opposée de l'île septentrionale, appellée Tierrawhite.

Dès qu'ils furent parmi nous, la paix s'établit à l'instant de tous côtés. Il ne me parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes; du moins s'ils avaient formé ce projet, ils sentirent que ce n'était ni le temps, ni le lieu de commettre des hostilités. Ces étrangers demandèrent aussi, avant tout, des nouvelles de Tupia; & quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affliction par une espèce de lamentation, qui me sembla plus factice que réelle. Ses lumières & ses talens, la facilité avec laquelle il parlait le langage des Zélandais, l'avaient rendu cher à ces barbares. Il était peut-être plus propre que nous-mêmes à les conduire à l'état de civilisation où sont parvenus les Iles-de-la-Société. En effet, nous ne prendrions pas dans nos instructions la voie la plus courte, parce que nous n'entrevoyons point les chaînons intermédiaires qui lient leurs faibles idées à la sphère étendue de nos connaissances.

Teiratu & ses camarades étaient plus grands que les Zélandais que nous avions vu jusqu'alors. Nous n'avions pas remarqué parmi les habitans du canal de la Reine Charlotte, des habits, des ornemens & des armes aussi riches que les leurs; &

Cook.

ils parlaient avec une volubilité absolument nouvelle pour nous. Ils avaient plusieurs manteaux couverts presque par-tout de peaux de chien : ils mettaient un grand prix à ces manteaux ; car ils les préservaient du froid, qui commençait à se faire sentir. Ils portaient d'autres manteaux de fibres de lin de la Nouvelle-Zélande (phormium), absolument neufs & embellis par d'élégantes bordures, symmétriquement travaillés en rouge, noir & blanc, & qu'on aurait pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Le noir est si fortement imprimé sur leurs étoffes, qu'il mérite l'attention de nos manufacturiers ; en effet on a grand besoin (en Angleterre) de productions végétales qui donnent cette couleur d'une manière durable) : il ne nous a pas été possible d'acquérir là-dessus des lumières. Leurs manteaux sont quarrés ; deux coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de baleine ou de pierre verte. Un ceinturon d'une fine natte d'herbes, lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau, qui descend ensuite jusqu'au milieu de la cuisse & quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Ils étaient d'ailleurs aussi mal-propres que les Zélandais du canal de la *Reine Charlotte*, & des essaims de vermine remplissaient leurs habits. Outre ceux qui avaient le visage sillonné, d'autres y mettaient de l'ocre

rouge & de l'huile, & ils étaient très-charmés, quand nous enduisions leurs joues de vermillon. Ils gardaient dans de petites calebasses, proprement sculptées, une huile très-puante : tous leurs outils étaient sculptés d'une manière élégante & faits avec beaucoup de soin ; le tranchant d'une hache, qu'ils nous vendirent, était du plus beau jaspe vert, & le manche relevé par une jolie ciselure. Ils nous apportèrent quelques instrumens de musique, & entr'autres une trompette ou tube de bois, d'environ quatre pieds de long & assez droit, de deux pouces de diamètre à l'embouchure & de cinq à l'autre extrémité : elle produisait un braiement sauvage, toujours sur la même note : des joueurs plus habiles auraient pu en tirer de meilleurs sons. A l'aide d'une autre trompette (composée de *murex tritonis*) montée en bois, sculptée & percée à la pointe où s'applique la bouche, ils excitaient dans l'air un mugissement horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troisième instrument : c'était un tube creux, plus large dans la partie du milieu, où il y avait une grande ouverture, & une seconde & une troisième aux deux extrémités. Cette trompette, ainsi que la première, était composée de deux demi-cylindres creux, placés si exactement l'un sur l'autre, qu'ils formaient un tube parfait. Une figure humaine décorait, com-

Cook.

me à l'ordinaire, la proue de leur pirogue; mais outre les yeux de nacre de perle, une longue langue sortait de la bouche; probablement parce qu'ils sont dans l'usage de tirer la langue, pour témoigner du mépris & faire un défi à leurs ennemis. La figure de la langue se trouve encore à la proue de leurs pirogues de guerre & à l'extrémité de leurs haches de bataille; ils la portent sur la poitrine, suspendue à un collier, & ils la sculptent même sur les pelles avec lesquelles ils vuident l'eau, & sur leurs pagaies.

Il y eut bientôt un commerce d'échange entr'eux & nous. Ils achetaient avec beaucoup d'empressement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre les habits qu'ils portaient pour des bagatelles, sans utilité & sans aucun prix, ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plutôt que je n'aurais fait. En partant ils montèrent à Motuara, où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues & plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster & un de mes officiers. Le chef & toute la tribu composée d'environ quatre-vingt-dix ou cent personnes, hommes, femmes & enfans, nous reçurent bien.

Nous leur offrîmes des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois quarts de dia-

Cook.

mètre, qu'on nous avait chargé de répandre parmi les nouveaux peuples, comme des monumens de notre expédition. L'un des côtés repréfente la tête du Roi, avec l'infcription : *Georges III, Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande*; & le revers, deux vaiffeaux de guerre, avec ces noms, la *Réfolution* & l'*Aventure*; & on lit fur l'exergue : *Appareillèrent d'Angleterre au mois de mars* 1772 (1). Nous avions déjà donné quelques-unes de ces médailles aux naturels de la baie *Dusky*, & à ceux du canal de la Reine Charlotte. Comme ils avaient beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, &c. nous en achetâmes un grand nombre, & parce qu'ils montraient un certain refpect pour Teiratu, le capitaine penfa que c'était un chef. M. Forfter obferve qu'il eft poffible que M. Cook fe foit trompé, car ils ont toujours des égards pour les vieillards, vraifemblablement à caufe de leur expérience. Les chefs font toujours forts, actifs, jeunes & dans la fleur de l'âge. Ils choififfent peut-être, ainfi que les fauvages de l'Amérique feptentrionale, des hommes d'un courage & d'un talent reconnu, & bons foldats : en effet un peuple en guerre a befoin d'un pareil chef pour

(1) Il avait d'abord été décidé que les vaiffeaux partiraient dès le mois de mars.

l'animer

l'animer & le diriger par ses connaissances. Plus on considère le caractère guerrier des Zélandais, & leur manière de vivre en petites peuplades, & plus cette élection paraît nécessaire. Ils voient clairement que les qualités d'un chef ne se transmettent pas à son fils, & que le gouvernement héréditaire tend au despotisme.

Cook.

Ces Indiens avaient avec eux six pirogues & tous leurs meubles, d'où on peut conclure qu'ils étaient venu résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens; chaque canton leur est indifférent, dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire, & ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Il est aisé d'expliquer par-là l'émigration de ce petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie *Dusky*. Comme ils vivent dispersés en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconvéniens auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réunies en forme de gouvernement. Celles-ci établissent des loix & des réglemens pour l'utilité commune. L'apparition des étrangers ne les alarme pas, & si l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des forteresses où ils peuvent se retirer & défendre avec succès leur propriété & leurs foyers. Telle paraît être la situation des Zélandais

Cook.

d'Eahei-nomuaw; tandis que ceux de Tavai-poenammoo menent une vie errante, & ne jouissent presque d'aucun des avantages de la réunion, ce qui les expose à des alarmes continuelles. En général, nous les avons trouvés sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi que je le reconnus à notre première entrevue avec la famille de la baie *Dusky* : chacune des deux femmes avait une pique de dix-huit pieds de long.

J'ai fait ces réflexions, parce que je ne crois pas y avoir trouvé un seul des Insulaires que j'y avais vu trois ans auparavant; aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais qui habitaient ce canal en 1770, en ont depuis été chassés, ou que de leur propre gré, ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773, le nombre des habitans était diminué de plus des deux tiers. Leur forteresse sur la pointe de Motuara, était déserte depuis long-temps; & dans toutes les parties du canal, il y avait beaucoup d'habitations abandonnés. Il ne faut cependant pas conclure de-là, que ce canton ait été jadis très-peuplé; car chaque famille qui se meut de place en place, peut

Cook.

avoir pour sa commodité, plus d'une ou deux huttes.

On demandera peut-être comment ces Zélandais, n'ayant jamais vu l'*Endéavour*, ni personne de son équipage, ils ont appris le nom de Tupia, & pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, &c. qui n'ont pu leur venir que de ce vaisseau? Je répondrai que le nom de Tupia était si populaire chez eux, lors de ma première expédition, que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de la Nouvelle-Zélande, & qu'il devint très-familier à tout le monde. Ils auraient également demandé des nouvelles de Tupia au premier vaisseau qui y serait arrivé, de quelque nation qu'il eût été. La plupart des meubles, marchandises, qu'y laissa l'*Endéavour*, ont sans doute, passé de même entre les mains de ceux qui n'avaient jamais apperçu ce bâtiment. J'obtins d'un des Indiens un pendant d'oreille d'un verre très-bien poli : ce verre leur avait sûrement été apporté par l'*Endéavour*.

M. Cook eut soin de mener Teiratu aux jardins que nous avions faits : il lui fit voir toutes les plantes, & en particulier les pommes de terre. Le Zélandais montra beaucoup de goût pour cette dernière. Il semblait la connaître, parce que la patate de Virginie ou la patate douce (*Convolvulus Batatas*) se trouve

Cook.

sur l'île septentrionale. Il promit qu'il ne détruirait pas la plantation, & même qu'il en prendrait soin.

Après avoir demeuré environ une heure à Motuara, avec ces Zélandais, je retournai à bord, & je passai en fête, le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du Roi Georges III, avec le capitaine Furneaux & ses officiers. J'accordai une double ration aux matelots, & ils partagèrent la joie générale.

Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furneaux, le journal par écrit, de la route que je projettais de suivre. Je lui dis que je voulais marcher à l'est, entre les quarante-un & quarante-sixième parallèles sud, jusqu'au cent quarante ou cent trente-cinquième degré de longitude ouest; si je ne découvrais point de terre, cingler ensuite vers Taïti; revenir de-là à la Nouvelle Zélande, par la traversée la plus courte. Après y avoir fait du bois & de l'eau, porter au sud, reconnaître toutes les parties inconnues de la mer, qui est entre le méridien de la Nouvelle-Zélande & le cap Horn: en cas de séparation, avant notre arrivée à Taïti, je nommai cette île pour rendez-vous; je lui recommandai de m'y attendre jusqu'au 20 d'août; & si je ne le rejoignais pas à cette époque, de revenir promp-

tement dans le canal de la *Reine Charlotte*, & d'y relâcher jusqu'au 20 novembre : enfin (si je ne le retrouvais point alors) d'appareiller & d'exécuter les instructions des lords de l'amirauté.

Cook.

Quelques navigateurs traiteront peut-être d'extraordinaire le projet d'entreprendre des découvertes au sud jusqu'au quarante sixième degré de latitude au milieu de l'hiver; mais, quoique cette saison ne soit point du tout favorable à de pareilles campagnes, il me parut nécessaire de ne pas perdre ce temps, afin de diminuer ce qui me restait à faire; car je craignais de ne pouvoir pas, l'été suivant, achever de reconnaître la partie méridionale de la mer pacifique-sud : d'ailleurs si je découvrais quelque terre dans ma route à l'est, j'aurais pu commencer avec l'été, à examiner les côtes. Indépendamment de toutes ces considérations, je ne courais pas de grands dangers, mes deux vaisseaux étaient bien pourvus, & les équipages en bonne santé : il était impossible de mieux employer la saison : en supposant que mes tentatives n'eussent aucun succès, je comptais du moins apprendre à la postérité, qu'on peut naviguer sur ces mers, & y entreprendre des découvertes même au milieu de l'hiver.

Durant notre séjour dans le canal, je fis des

Cook.

remarques qui ne me donnèrent pas trop bonne opinion de la morale des naturels du pays de l'un & l'autre ſexe. Les femmes de la Nouvelle - Zélande m'avaient toujours paru plus ſages que les autres habitantes des îles de la mer du ſud. Si quelques-unes accordèrent de petites faveurs à l'équipage de l'*Endéavour*, elles le faiſaient ordinairement en ſecret, & les hommes ne ſemblaient pas s'en mêler. Mais on me dit alors qu'ils étaient les principaux entremetteurs d'un commerce honteux ; que, pour un clou de fiche, ou tout autre meuble, ils obligeaient les femmes à ſe proſtituer elles-mêmes de gré ou de force, & ſous les yeux du public.

Le 7 juin 1773, les deux vaiſſeaux partirent du canal de la *Reine Charlotte*. Pendant plus de deux mois de navigation, le capitaine Cook & ſon collègue cherchèrent à découvrir un continent dans les latitudes moyennes de la mer du ſud ; mais ils ne rencontrèrent que des îles baſſes, à demi-ſubmergées & n'ayant qu'une verge ou deux dans leur plus grande élévation. Ces îles paraiſſaient couvertes de cocotiers. Nos navigateurs avaient le plus grand beſoin de rafraîchiſſement & de repos. M. Cook ſe détermina à relâcher dans la baie Oaïti-Piha près de l'extrémité ſud - eſt d'Taïti. Les vaiſſeaux

y abordèrent le 16 août. Il faut entendre le jeune Forster.

Cook.

Iles de la Société.

Baie de Oaïti-Piha.

Les montagnes de ce pays desiré sortaient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un ou deux matelots, qui ne pouvaient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérance, & qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé.

Nous passâmes une nuit heureuse, dans l'attente du matin : nous résolûmes d'oublier les fatigues & l'inclémence du climat austral ; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait. L'image de la maladie & de la mort ne nous épouvantait plus.

A la pointe du jour, nous jouîmes d'une de ces belles matinées que les poëtes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, & ridait la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts, élevaient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles nous appercevions déja la lumière du soleil naissant : très-près de nous, on voyait une allée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées comme les premières, agréablement entremêlées de

Cook.

teintes vertes & brunes; au pied, une plaine parée de fertiles arbres à pin, & par-derrière d'une quantité innombrable de palmiers, qui présidaient à ces boccages ravissans. Tout semblait dormir encore; l'aurore ne faisait que poindre, & une obscurité paisible enveloppait le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres & des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage, les vagues mugissaient contre un banc de rochers de niveau avec la mer, & rien n'égalait la tranquillité des flots dans l'intérieur du havre. L'astre du jour commençait à éclairer la plaine; les Insulaires se levaient, & animaient peu à peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, & ramèrent près de nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions guères que nous allions courir le plus grand danger, & que la destruction menacerait bientôt les vaisseaux & les équipages sur les bords de cette rive fortunée.

Cependant les pirogues s'approchaient. L'une d'elles arriva au côté de la *Résolution* : elle était montée par deux hommes presque nuds, qui avaient une espèce de turban sur la tête, & une ceinture autour des reins. Ils agitaient une large feuille verte, en poussant des accla-

[redacted]
Cook.

mations multipliées de *Tayo*, que sans connaître leur langue, je prenais pour des expressions d'amitié. Nous jettâmes à ces Insulaires un présent de clous, de verroteries & de médailles; & ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain, c'est-à-dire, un symbole de paix, & ils desirèrent qu'on l'exposât dans la partie la plus visible du vaisseau. On le mit en effet sur les hautbans du grand mât, & alors les deux ambassadeurs retournèrent à l'instant vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui nous regardait des bords de la côte, tandis que d'autres, d'après ce traité de paix, montaient leurs pirogues & les chargeaient des différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes environnés de cent canots, portant chacun un, deux, trois, & quelquefois quatre personnes, qui nous montraient une parfaite confiance, & qui n'avaient aucune arme. Le son amical de Tayo retentissait de toutes parts, nous le répétions de bon cœur & avec un extrême plaisir. Nous achetâmes des noix de cocos, des plantains (1), des fruits-à-pain, & d'autres végétaux; du poisson, des pièces d'étoffes, des hameçons, des haches de

(1) C'est une espèce particulière de bananes.

Cook.

pierre, &c. &c.; les pirogues rempliſſant l'intervalle qui ſe trouvait entre notre bâtiment & la côte, préſentaient le tableau d'une nouvelle eſpèce de foire. Je me mis à la fenêtre de ma chambre pour acheter des productions naturelles; &, dans une demi-heure, je raſſemblai deux ou trois oiſeaux inconnus, un grand nombre de poiſſons nouveaux, dont les couleurs, pendant qu'ils étaient en vie, étaient extraordinairement belles. Je paſſai la matinée à les deſſiner & à peindre leurs couleurs brillantes, avant qu'elles ne s'évanouiſſent.

Les traits de viſage des Taïtiens, qui nous entouraient, annonçaient la bonté; leur maintien était agréable & leur teint d'un brun de Mahogany pâle : leur taille ne ſurpaſſait pas la nôtre; ils avaient de beaux cheveux & de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes pluſieurs femmes aſſez jolies pour attirer notre attention. Leur vêtement était une pièce d'étoffe, avec un trou au milieu où elles paſſaient leur tête, de manière que les deux bords pendaient devant & derrière juſqu'aux genoux. Une jolie toile blanche, pareille à une mouſſeline, formait différens plis autour de leur corps, un peu au-deſſous de la poitrine, & l'une des extrémités retombait avec grace par-deſſus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme

Cook.

parfaite, qu'on admire avec tant de raiſon, dans les draperies des anciennes ſtatues grecques, il eſt plus joli que je ne l'imaginais, & plus avantageux à la taille & à la figure qu'aucune des robes Européennes que nous connaiſſions. Les deux ſexes étaient embellis, ou plutôt défigurés, par ces ſingulièses taches noires (1) dont parlent les premiers voyageurs. On en voyait particulièrement ſur les feſſes des hommes.

Ils ne tardèrent pas à venir à bord. La douceur ſingulière de leur caractère ſe montrait dans leurs regards & dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient les marques de tendreſſe & d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient ſur nos épaules, ou ils nous embraſſaient. Ils admiraient la blancheur de nos corps, & ſouvent ils écartaient nos habits de deſſus notre poitrine, comme pour ſe convaincre que nous étions faits comme eux.

Pluſieurs voyant que nous déſirions parler leur langage, puiſque nous demandions les noms des différens objets, ou que nous répétions ceux qui ſe trouvent dans les vocabulaires des premiers Voyageurs, ſe donnèrent beaucoup de peine pour nous l'enſeigner: ils ſemblaient char-

(1) Ils ſe piquent la peau, & ils mettent une couleur noire dans les piquures.

[redacted] Cook.

més quand nous rendions exactement la prononciation du mot. Aucune langue ne me paraît plus aisée à apprendre que celle-ci ; toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont bannies, & presque tous les mots finissent par une voyelle. Il faut seulement une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse à l'expression. Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes que l'*O* & l'*E*, qui commencent la plupart des noms & des mots qui se trouvent dans le premier voyage de M. Cook, sont l'article que les langues orientales mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs ; on devrait suivre cette orthographe. Je remarquerai ici que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom de l'île sans l'*O*, & qu'il l'a exprimé par Taïti, aussi-bien que la nature du Français peut le permettre.

Une chaloupe fut détachée en avant, pour sonder le récif : nos gens descendus à terre furent bientôt environnés de naturels du pays. Entendant les cris des cochons, ils demandèrent à en acheter, mais on répondit à toutes leurs instances, que ces animaux appartenaient à l'Arée ou au Roi, & qu'ils ne pouvaient pas les vendre.

Une autre pirogue plus grande que les autres, nous amena un homme de plus de six pieds &

Cook.

trois femmes. L'Infulaire qui nous apprit tout de fuite qu'il s'appellait O-Taï, femblait être un perfonnage de quelque importance dans cette partie de l'île, & nous le prîmes pour un de ces vaffaux ou tenanciers, dont parle le premier voyage de Cook. Il monta fur le gaillard d'arrière, penfant probablement qu'une place où s'afféyaient nos chefs lui convenait. Il était beaucoup plus beau que les aûtres naturels, & fon teint reffemblait à celui des métis des îles d'Amérique. Ses traits étaient réellement agréables & réguliers; il avait un front haut, des fourcils arqués, de grands yeux noirs, étincelans de feu & un nez bien fait. Une douceur particulière fe montrait autour de fa bouche: fes lévres étaient proéminentes, mais non pas déméfurément larges, fa barbe noire & bien frifée; fes cheveux très-noirs tombaient en groffes boucles fur fes épaules: s'appercevant que les nôtres étaient en queue, il fe fervit d'un mouchoir de foie noire, que M. Clarke lui avait donné pour fe mettre à notre mode. Il était trop gras & fes pieds trop larges, détruifaient un peu l'enfemble du refte de fon corps.

Des trois femmes, l'une était fon époufe, & les deux autres fes fœurs: les deux plus jeunes eurent beaucoup de plaifir à nous apprendre à les appeller par leurs noms qui étaient affez harmo-

Cook.

nieux ; l'une portait celui de Maroya, & l'autre celui de Maroraï. Elles étaient encore plus belles qu'O-Taï, mais plus petites d'au moins neuf ou dix pouces. Maroraï avait la figure la plus gracieuse, les mains parfaitement potelées, & les contours des bras, des épaules & des reins d'une délicatesse inexprimable : un sourire ineffable animait leurs visages. Elles ne semblaient pas avoir jamais vu de vaisseaux, & tous les objets excitaient leur admiration : elles ne se contentèrent point de regarder les entours des ponts, elles descendirent dans les chambres des officiers, où un de nos Messieurs les conduisit, & elles en examinèrent les plus petits détails avec attention. Maroraï prit fantaisie d'une paire de draps qu'elle apperçut sur un des lits, & fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci lui demanda en échange quelques faveurs. Après avoir hésité un instant, elle y consentit avec une feinte répugnance ; mais au moment où la victime approchait de l'autel de l'hymen, un événement malheureux interrompit la solemnité. Notre vaisseau toucha contre un rocher, il fallut tout quitter pour le secourir.

Durant cette position critique, où tout le monde travailla de toutes ses forces, plusieurs naturels du pays étaient sur nos bord & autour des vaisseaux. Ils paraissaient insensibles à nos

Cook.

dangers ; ils ne montraient ni ſurpriſe, ni joie, ni crainte quand les bâtimens touchaient. Cependant il nous aidaient machinalement à virer le cabeſtan, à manier les cordages, &c. Pendant ces entrefaites, le thermomètre était à plus de quatre vingt-dix degrés dans l'ombre, & le ciel brillait avec éclat dans un firmament radieux. Les Taïtiens nous quittèrent un peu avant le coucher du ſoleil, ſans nous donner la moindre marque d'intérêt.

On paſſa la nuit, qui fut orageuſe & pluvieuſe, à faire des bordées. Et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des pêcheurs. L'un des officiers allant ſe coucher, trouva ſon lit ſans draps : la belle Maroraï en avait probablement pris ſoin, quand elle fut abandonnée par ſon amant : elle dut mettre à ſon vol beaucoup d'adreſſe ; car elle parut enſuite ſur le pont, & perſonne ne s'en apperçut. Le lendemain au matin 17, nous mouillâmes dans la baie de Oaïti-Piha. Les deux vaiſſeaux étaient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous apportaient des noix cocos, des plantains, des bananes, des pommes, des ignames & d'autres racines qu'ils échangerent contre des clous & des verroteries. M. Cook fit préſent de chemiſes, de haches, &c. à pluſieurs qui ſe diſaient chefs, & ils promirent de lui envoyer en

Cook.

retour des cochons & des volailles. Mais ils ne tinrent point leur promesse.

Les cris de ces insulaires nous étourdissaient ; leurs pirogues chaviraient souvent, mais ces accidens ne les déconcertaient point, car les hommes & les femmes sont d'habiles nageurs. Comme je leur demandais des plantes & d'autres curiosités d'histoire naturelle, ils m'en apportèrent plusieurs ; je rassemblai l'espèce commune de morelle noir, & une belle *erythrina* ou fleur de corail. Les naturels en montant sur nos ponts, avaient volé différentes bagatelles : quelques-uns même rejettaient secrétement du haut de nos vaisseaux les noix de cocos que nous avions déjà acheté une fois à leurs camarades, qui étaient dans leurs pirogues, & qui venaient sur le champ nous les revendre une seconde. Afin de prévenir cette friponnerie, on les chassa de nos bords, après les avoir punis du fouet ; châtiment qu'ils supportèrent avec patience.

La chaleur était aussi grande que la veille : malgré la transpiration abondante qu'elle occasionnait le climat ne nous affectait pas trop. Nous étions charmés de remplacer un biscuit mangé de vers, par des fruits-à-pain & des ignames ; l'E-vée (1) nous fournissaient un

(1) L'E-vée est un fruit de la forme d'une pomme.

désert

désert délicieux ; nous desirions seulement acheter des cochons & des volailles.

Cook.

L'après-midi M. Cook débarqua avec le capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade & de sonder les dispositions des Taïtiens. Il ne restait presque plus d'eau à bord, & une chaloupe alla tout de suite en remplir quelques futailles.

Durant cette petite expédition, les ponts furent remplis de Taïtiens, & entr'autres de plusieurs femmes, qui se livraient aisément aux sollicitations pressantes des matelots : quelques-unes qui semblaient être venues à bord pour faire ce commerce, ne paraissaient pas avoir plus de neuf à dix ans, & on ne voyait en elles aucune marque de puberté. Un libertinage si prématuré, doit avoir des suites funestes sur la nation en général, & je fus frappé d'abord de la petite stature de la classe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les prostituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-dessus d'une taille moyenne ; un grand nombre était au-dessous : observation qui confirme ce que M. de Buffon a dit si judicieusement sur l'union prématurée des deux sèxes (voyez son histoire naturelle). En général, leurs traits n'avaient rien de régulier, ni de distingué, si l'on en excepte les yeux toujours grands & pleins de vivacité : mais un sourire naturel & un desir cons-

Cook.

tant de plaire, suppléaient tellement à la beauté, que l'amour ôtait la raison à nos matelots, & ils donnaient imprudemment leurs chemises & leurs habits à leurs maîtresses. La simplicité d'un vêtement, qui exposait à la vue un sein bien formé & des bras charmans, contribuait d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuse; enfin le spectacle de plusieurs de ces nymphes, qui nageaient avec grace toutes nues aux environs de nos vaisseaux, aurait suffi seul pour détruire le peu de force qu'un marin oppose à ses passions.

Une circonstance très-minutieuse les engagea à se jetter à l'eau : un des officiers placé sur le gaillard d'arrière voulant donner des grains de verre à un enfant de six ans, qui était sur une pirogue, les laissa tomber dans la mer; l'enfant se précipita au même instant à l'eau, & il plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapporté du fond. Afin de récompenser son adresse, nous lui jettâmes d'autres bagatelles, & cette générosité tenta une foule d'hommes & de femmes, qui nous amusèrent par des tours surprenans d'agilité au milieu des flots, & qui non-seulement repêchaient des grains de verre, répandus par nous sur les vagues, mais même de grands clous, qui, par leur poids, descendaient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restaient long-temps sous l'eau, & nous

Cook.

he revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeaient. Les ablutions fréquentes de ce peuple, dont le premier voyage de Cook a déjà parlé, leur rendent l'art de nager familier dès leur plus tendre enfance. A voir leur position aisée dans l'eau & la souplesse de leur membres, nous les regardions presque comme des animaux amphibies. Le capitaine revint le soir sans avoir parlé au roi, qui avait fait dire qu'il nous rendrait visite le lendemain.

M. Cook & son parti se promenèrent le long de la côte à l'est, suivis d'une quantité innombrable de naturels du pays, qui voulurent absolument les porter sur leurs épaules, lorsqu'il fallut passer un ruisseau. Les Insulaires les laissèrent ensuite sous la garde d'un seul homme, qui les mena à une pointe de terre en friche, où croissaient en abondance parmi des buissons, différentes espèces de plantes. En sortant du milieu de ces buissons, ils apperçurent un bâtiment de pierre, qui avait la forme du *frustum* d'une pyramide. La base était d'environ dix verges au front; tout l'édifice consistait en plusieurs terrasses ou escaliers placés les uns au-dessus des autres, tombant en ruines & couverts d'herbes & d'arbrisseaux, sur-tout dans la partie de derrière. Le Taïtien leur apprit que c'était le cimetière, ou le temple de Wahéatua, roi actuel

Cook.

de Tiarrabou. Tout autour étaient placés quinze perches minces, d'environ dix-huit pieds de long, sur lesquels on voyait sculptés six ou huit figures qui allaient toujours en diminuant. Il y avait alternativement des figures mâles & femelles ; mais celle d'en-haut était toujours d'un mâle. Toutes ces figures faisaient face à la mer, & ressemblaient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arrière de leurs pirogues & qu'ils appellent E-tée. Au-delà du Morai, ils découvrirent un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel, sur un treillage de bâtons, étaient placés des bananes & des noix de cocos pour le Dieu. Ils s'assirent à l'ombre de ce toit afin de s'y reposer, & leur guide les voyant très-fatigués, prit plusieurs des bananes & les leur offrit, en les assurant qu'elles étaient bonnes à manger. Ils les trouvèrent délicieuses, & il partagèrent sans scrupule ces mets destinés aux Dieux.

Ayant commencé nos excursions dès le grand matin du 18, nous contemplâmes avec ravissement la scène qui s'offrait à nos yeux. L[e] havre où mouillaient les vaisseaux était très petit, & il ne pouvait pas contenir d'autres navires. L'eau y était aussi unie qu'un miroir tandis qu'en dehors du récif, la mer jettait u[ne] écume blanche. La plaine au pied des collines

resserrée en cet endroit, présentait l'image de la fertilité, de l'abondance & du bonheur: elle se partageait devant nous entre les collines, & formait une longue vallée étroite, couverte de plantations, entre-mêlées de maisons. Les pentes des collines revêtues de bois, se coupaient les unes les autres des deux côtés; & derrière la vallée nous appercevions les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différens pics, & entr'autres une pointe remarquable, dont le sommet courbé d'une manière effrayante, semblait à chaque instant sur le point de tomber. La sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, & la beauté du paysage, tout enchantait notre imagination, & nous inspirait la gaité.

Cook.

En débarquant nous nous hâtâmes de traverser la grève sablonneuse, où nous ne pouvions faire aucune découverte d'histoire naturelle, & nous nous avançâmes au milieu des plantations: elles répondirent parfaitement à l'attente que je m'étais formé d'un pays que M. de Bougainville compare à l'Elysée. Entrant au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, sur la plupart desquels nous ne vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais serré, qui nous conduisit à plusieurs habitations à demi-cachées sous des arbrisseaux. Les grands palmiers s'élevaient sur le reste des arbres; les bananiers dé-

Cook.

ployaient leur large feuillage, & on appercevait çà & là quelques bananes bonnes à manger. D'autres arbres couverts de branches d'un verd sombre, portaient des pommes d'or, qui, par le jus & la saveur, ressemblaient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étaient remplis de petits mûriers (*Morus papyrifera*) dont les Insulaires employaient l'écorce à fabriquer des étoffes de différentes espèces d'arum, d'ignames, de canes de sucre, &c.

Les cabanes des naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, & entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *gardenia*, la *guettarda* & le *calophyllum*. Nous ne fûmes pas moins charmés de la simplicité élégante de leur structure, que de la beauté naturelle des boccages qui les environnaient. Les longues feuilles du pandang ou palmier servaient de couverture à ces édifices, soutenues par des colonnes d'arbre à pain, qui est ainsi utile à plus d'un égard. Comme un simple toit suffit pour mettre les Taïtiens à l'abri des pluies & des rosées de la nuit, & que le climat de cette île est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés; quelques-unes cependant destinées aux opérations secrètes, étaient entièrement fermées avec des bamboux, réunis par des pièces transversales de

Cook.

bois, de manière à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre : ce trou est fermé par une planche. Nous observâmes devant chaque hutte, des grouppes d'habitans couchés ou assis comme les Orientaux, sur un verd gazon ou sur une herbe séche, & passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levaient à notre approche, & se joignaient à la foule qui nous suivait : mais le plus grand nombre, & sur-tout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentaient de prononcer *Tayo*, lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous virent rassembler des plantes, s'empressèrent à en cueillir de pareilles, qu'ils venaient nous offrir. Une variété considérable de plantes sauvages s'élève au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la nature, qui est si admirable & qui surpasse infiniment la symmétrie des jardins réguliers. Nous y avons trouvé plusieurs herbes, qui, quoique plus clair-semées que dans nos pays du nord, cependant en croissant toujours à l'ombre, semblaient fraîches & formaient un lit de verdure d'une extrême mollesse. Il y a aussi assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissaient les boccages d'arbres à pain, &c. leur chant était très-agréable, quoiqu'on dise communément en

Cook.

Europe (je ne ſais pourquoi) que les oiſeaux des climats chauds ſont privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets d'un joli bleu de ſaphir, habitaient la cîme des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, ſe montraient plus ordinairement parmi les bananes, & ſouvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoiſent & qui eſtiment beaucoup leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur d'un verd ſombre, avec un collier de la même couleur ſur ſon col blanc; un gros coucou, & pluſieurs ſortes de pigeons ou de tourterelles, ſe juchaient d'une branche à l'autre, tandis qu'un héron bleuâtre, ſe promenait gravement ſur les bords de la mer, mangeant des poiſſons à coquilles & des vers. Un beau ruiſſeau, qui roulait ſes ondes argentées ſur un lit de cailloux, deſcendait d'une vallée étroite, & à ſon embouchure dans la mer, offrait ſes eaux à ceux de nos gens qui étaient à terre pour remplir les futailles. Je remontai ſon courant juſqu'à ce que je rencontrai une groſſe troupe de Taïtiens, qui ſuivaient trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes & rouges, avec de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portait à la main un long bâton ou une baguette, & le premier était accompagné d'une femme qu'on nous dît être ſon

Cook.

époufe. Je demandai qui ils étaient, & on me répondit que c'était les Te-aponnées ; mais remarquant que je n'entendais pas affez leur langue pour comprendre ce terme, ils ajoutèrent que c'étaient des Tata-no t'Eatooa, des miniftres de Dieu & du Moraï ou du temple. Je m'arrêtai quelque-temps parmi eux ; & comme ils ne firent aucune cérémonie religieufe, je les quittai.

Le capitaine Cook eut dans fa chambre, la plus grande partie du jour, un des prétendus Earées ; il lui fit & à tous fes amis beaucoup de préfens. Mais on le furprit faififfant des effets qui ne lui appartenaient pas, & les tendant du haut des bouteilles à fes compatriotes qui étaient en-dehors. On fit contre ceux qui étaient fur le pont plufieurs autres plaintes de même efpèce ; ce qui obligea de les chaffer tous du vaiffeau. Celui que M. Cook avait dans fa chambre s'empreffa de fortir. Il était fi bleffé de fa conduite, que quand il fut un peu loin, il tira deux coups pardeffus fa tête : alors il quitta fa pirogue & fe jetta à la nage. On détacha un bateau pour faifir fon embarquation ; mais dès que nos gens approchèrent de la côte, les Taïtiens les affaillirent de pierres. Comme ils n'étaient pas armés, le capitaine craignit pour eux ; il monta un autre bateau afin de les fecourir, & fit tirer un gros canon chargé de balles le long du rivage : à

Cook.

l'inſtant ils abandonnèrent tous la grève ; on emmena deux de leurs pirogues, ſans la moindre oppoſition. Il y avait ſur une de ces pirogues un petit garçon qui était fort effrayé ; mais on diſſipa bientôt ſa peur, en lui donnant quelques bagatelles & le mettant à terre. Quatre à cinq heures enſuite, nous redevînmes tous bons amis, & M. Cook rendit les navires à la première perſonne qui vint les demander.

Après la courſe du matin, nous étions retournés dîner à bord ; & l'après-midi nous allâmes faire une ſeconde promenade aux environs de l'aiguade, afin de tâcher de regagner la confiance des Inſulaires, que nos hoſtilités avaient éloignés de nous. Nous prîmes un chemin différent de celui du matin, & nous trouvâmes de nouvelles habitations environnées d'arbres fruitiers : par-tout un peuple auſſi aimable & auſſi bon, mais réſervé & craintif à cauſe de ce qui venait d'arriver. Enfin nous arrivâmes à une grande maiſon appartenante à Wahéatua, qui était alors dans un autre canton. Nous nous rembarquâmes avec une petite collection de nouvelles plantes. Au coucher du ſoleil une chaloupe ſortit du havre, pour aller jetter dans la haute mer le corps d'Iſaac Taylor, ſoldat de marine, mort le matin d'une complication de différentes maladies. Depuis notre départ d'Angleterre, cet homme,

Cook,

d'ailleurs asthmatique & consomptionnaire, avait toujours eu la fièvre, qui se tourna en hydropisie & qui mit fin à ses jours.

Jusqu'à ce soir aucun Taïtien n'avait demandé des nouvelles de Tupia; deux ou trois s'informèrent de lui; ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort, & il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction, s'il était mort autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Aoutourou, l'homme qu'avait emmené M. de Bougainville: mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks, & de plusieurs autres qui étaient avec M. Cook, lors du premier voyage.

Les Taïtiens nous apprirent que Toutaha, le régent de la plus vaste péninsule de Taïti, avait été tué dans une bataille qui s'était donnée entre les deux royaumes, cinq mois auparavant, & que le prince régnant s'appellait *O-Too*; que Tubourai Tamaide & la plupart des nos anciens amis des environs de Matavai, avaient aussi péri dans ce combat, ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple; mais que la paix subsistait enfin entre les deux états.

Le 19 nous fîmes des recherches de Botanique: la pluie tombée la nuit, avait fort rafraîchi l'air; & avant le lever du soleil, notre

Cook.

promenade fut très-agréable. Les plantes & les arbres semblaient plus animés, & les boccages exhalaient un plus doux parfum. Nous nous plaisions à entendre le concert des oiseaux. A peine eûmes-nous marché quelques pas, qu'un bruit venant de la forêt frappa nos oreilles ; en suivant le son, nous parvînmes à un petit hangard où cinq ou six femmes assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois quarrée, battaient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer leurs étoffes. Elles se servaient pour cela d'un morceau de bois quarré, qui avait des sillons longitudinaux & parallèles, plus ou moins serrés, suivant les différens côtés. Elles s'arrêtèrent un moment pour nous laisser examiner l'écorce, le maillet, & la poutre qui leur servait de table : elles nous montrèrent aussi, dans une gousse de noix de coco, une espèce d'eau glutineuse, dont elles se servaient de temps à autre, afin de coller ensemble les pièces de l'écorce. Cette colle, qui, à ce que nous comprîmes, vient de l'*hibicus esculentus*, est absolument nécessaire dans la fabrique de ces immenses pièces d'étoffe, qui, ayant quelquefois deux ou trois verges de large & cinquante de long, sont composés de petits morceaux d'écorce d'arbres, d'une très-petite épaisseur. En exami-

nant avec ſoin leurs plantations de mûrier, nous n'en avons jamais trouvé un ſeul de vieux : dès qu'ils ont deux ans on les abat, & de nouveaux s'élèvent de la racine : car heureuſement il n'y a pas d'arbre qui ſe multiplie davantage ; & ſi on le laiſſait croître juſqu'à ce qu'il ſoit en fleurs & qu'il puiſſe porter des fruits, peut-être qu'il couvrirait bientôt tout le pays. Il faut toujours enlever l'écorce des jeunes : on a ſoin que leur tige devienne longue, ſans aucunes branches, excepté ſeulement au ſommet ; de ſorte que l'écorce eſt la plus entière poſſible. Nous ne connaiſſions pas alors la méthode de la préparer, avant qu'on la mette ſous le maillet. Les femmes occupées de ce travail, portaient de vieux vêtemens ſales & déguenillés, & leurs mains étaient très-dures & très-calleuſes. Un peu plus loin, un homme, dont le regard prévenait en ſa faveur, nous invita à nous aſſeoir à l'ombre devant ſa maiſon, au milieu d'une vallée étroite. Sur une petite cour pavée de larges pierres, il étendit des feuilles de bananes pour nous, & apportant un petit banc de bois aſſez propre, fait d'une ſeule pièce, il pria celui d'entre nous qu'il croyait être le principal perſonnage, de s'y aſſeoir. Quand nous fûmes tous aſſis, il courut à ſa maiſon chercher des fruits-à-pain cuits, qu'il nous offrit ſur

Cook.

Cook.

des feuilles de bananes fraîches ; & il nous présenta en outre un panier natté de vee, ou de pomme de Taïti, fruit du genre de *Spondias*, dont le goût ressemble à celui de l'ananas. Nous déjeûnâmes de bon cœur ; l'exercice que nous venions de faire, l'air frais du matin & l'excellence de ces fruits avaient excité notre appétit. La méthode Taïtienne d'apprêter la pomme à pain, & les autres alimens, avec des pierres chaudes, nous parut fort supérieure à celle de nos cuisines. Pour que rien ne manquât à son festin, notre hôte ouvrit cinq noix de cocos ; il versa dans une coupe très-propre (c'était une gousse de noix de coco) la liqueur fraîche & limpide qu'elles renfermaient, & chacun de nous but à son tour. Les Insulaires nous avaient témoigné de la bienveillance & de l'amitié dans toutes les occasions ; ils nous avaient toujours donné, pour des bagatelles, des noix de cocos & des fruits quand nous leur en demandions ; mais nous n'avions pas encore vu d'exemples d'une hospitalité exercée d'une manière si complète. Nous tâchâmes de récompenser notre ami, avec des verroteries & des clous de fer, qui lui causèrent une extrême joie.

Après avoir quitté cet asyle de l'hospitalité patriarchale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur du pays, malgré la répugnance

Cook.

de plusieurs Taïtiens : quand ils virent que nous persistions à le vouloir, la plus grande partie se dispersa au milieu des différentes habitations, & il n'en resta que peu pour nous accompagner & nous servir de guides au pied des premières collines. Nous laissâmes les huttes & les plantations des naturels du pays derrière nous, & nous montâmes un sentier battu; &, passant à travers des arbrisseaux, mêlés de plusieurs gros arbres, & examinant les coins les plus touffus, je trouvai plusieurs plantes & des oiseaux inconnus jusqu'ici aux naturalistes. Avec ces richesses nous nous remîmes en route du côté de la mer, & les naturels en témoignèrent leur satisfaction. Un immense concours d'Insulaires remplissait notre marche sur la grève. La chaleur excessive du soleil nous engagea à nous baigner dans la rivière voisine, & nous allâmes ensuite dîner à bord. La pluie nous retint l'après-midi sur le vaisseau : j'arrangeai les plantes & les animaux que nous avions rassemblés, & je fis des dessins de ceux qui étaient nouveaux. Nos trois jours d'excursions n'avaient fourni qu'un petit nombre d'espèces différentes, ce qui prouve une excellente culture, dans une île aussi florissante que Taïti : car, au milieu d'un pays abandonné à lui-même, des milliers d'espèces différentes, fourmilleraient en désor-

Cook.

dre. Le peu d'étendue de l'Ile, & son vaste éloignement du continent oriental ou du continent ouest, ne comporte pas une grande variété d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes, que des cochons, des chiens domestiques, & des quantités incroyables de rats, que les naturels laissent courir en liberté, sans jamais essayer de les détruire. Il y a cependant assez d'oiseaux; &, quand les Insulaires se donnaient la peine de pêcher, ils nous vendaient toute sorte de poissons, parce que cette classe d'animaux court plus aisément d'une partie de l'océan à l'autre, & sur-tout dans la Zone Torride, où certaines espèces sont communes tout autour du monde.

Si la rareté des plantes, qui croissent sans culture, était défavorable au Botaniste, elle produisait les effets les plus salutaires aux équipages, puisque le terrain était couvert de végétaux sains. De si bons alimens avaient opéré merveilleusement sur notre santé : le brusque changement de diète produisit cependant, parmi nous quelques dyssenteries. On a déja parlé des desirs qu'excitait la vue des cochons, & des moyens inutiles employés par nous afin d'en avoir. On n'eut pas honte de proposer aux capitaines d'enlever de force un nombre suffisant de ces animaux, & ensuite de donner en échange aux

Taïtien

Taïtiens de nos marchandises pour en payer la valeur. Cette proposition basse & tyrannique fut accueillie avec l'indignation & le mépris qu'elle méritait.

Cook.

Notre collection était si peu considérable que tous les jours nous avions le temps de pénétrer dans l'intérieur de l'île, afin de remplir l'objet de notre destination, & recueillir différentes circonstances, qui peuvent jetter du jour sur le caractère, les mœurs & l'état actuel des Taïtiens.

Le 20 à midi, je fis avec plusieurs officiers, une promenade à la pointe orientale du havre. Arrivé à un petit ruisseau assez large & assez profond pour porter une pirogue, nous passâmes de l'autre côté, & nous apperçûmes, parmi des arbrisseaux, une maison assez vaste. Nous vîmes devant, une grande quantité des plus belles étoffes de Taïti, étendues sur l'herbe; & les naturels du pays nous dirent qu'on venait de les laver dans la rivière : près de l'habitation, je remarquai un bouclier de forme demi-ronde, d'osier & de filasse de noix de cocos, suspendu à un bâton ; il était couvert de plumes éclatantes gris-bleu, d'une espèce de pigeon, & orné de dents de goulu, déployées en trois cercles concentriques. Je demandai si on voulait le vendre; on me répondit que non,

Cook.

& j'en conclus qu'on l'avait exposé à l'air, ainsi que nous exposons de temps en temps les choses que nous tenons dans des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir près de lui, & il examina avec curiosité mon habillement. Les ongles de ses doigts étaient très-longs; & il en paraissait fier : c'est une marque de distinction parmi eux, parce que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume : il n'est peut-être pas possible aux Needham ou aux de Guignes de déterminer, si les Taïtiens l'ont tirée de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à la même idée. En différens coins de la hutte, des hommes & des femmes mangeaient séparément du fruit-à-pain & des bananes; & tous à notre approche, nous invitèrent à partager leur dîner. Les premiers voyageurs ont déja rapporté cet usage, & ils n'ont pas mieux réussi que nous à en découvrir la cause.

En quittant cette habitation, nous nous rendîmes, à travers des arbrisseaux odoriférens, à une seconde, où nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans & ses sœurs, Maroya & Maroraï. L'officier qui avait perdu les draps de son lit, était avec nous; mais ne jugeant pas

à propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les bonnes graces de la belle. Elle accepta les grains de verre, les clous, &c. qu'on lui offrit, mais elle fut inexorable aux sollicitations passionnées de son amant. Il est probable qu'ayant obtenu les draps qu'elle desiroit, & pour lesquels seuls elle avait pu se soumettre à une prostitution, rien ne l'excitait à supporter les embrassemens volages d'un étranger. Cette idée nous semblait encore plus vraisemblable, quand nous considérions que sa famille jouissait d'un certain rang, & que durant le long séjour du capitaine Cook, lors de son premier voyage, il n'y avait point eu, du moins très-peu d'exemples de ce libertinage chez les femmes les plus qualifiées. Après avoir resté peu de temps avec eux, je retournai à la place de notre marché; mais toutes nos chaloupes étant parties, j'osai m'embarquer sur une simple pirogue, sans balancier, & j'arrivai sain & sauf à bord de la *Résolution*.

Cook.

Le lendemain nous partîmes dès la pointe du jour pour une promenade du côté de l'est. La plaine s'élargit à mesure que nous avancions au-delà de la pointe orientale du havre d'Aitépeha, & il y avait plus d'arbres à-pain, de cocotiers & de bananiers, sur lesquels nous voyions déjà bourgeonner les fruits : les habitations des naturels

Cook.

du pays étaient aussi plus nombreuses, plus élégantes & d'une forme plus nouvelle que celles des environs de notre mouillage. Dans une qui était entièrement fermée de roseaux, nous apperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes & des cases pour des boucliers, qui, ainsi que la maison, appartenaient à Wahéatua. Nous fîmes environ deux milles, parmi des bocages d'arbres fruitiers les plus délicieux, au moment où les naturels allaient à leurs travaux. Je reconnus bientôt les fabricans d'étoffe au bruit du maillet. Il ne faut pas supposer que les besoins de ces peuples les forcent à un travail constant, car ils se rassemblaient en foule autour de nous, ils nous suivaient toute la journée, & quelquefois même ils négligeaient pour nous leurs repas; ils ne nous accompagnaient point sans quelque motif d'intérêt. En général, leur conduite à notre égard, était douce, amicale, & même officieuse : mais ils guétaient toutes les occasions d'enlever adroitement quelques bagatelles, & lorsque nous leur rendions les regards de tendresse qu'ils jettaient sur nous ils profitaient du moment pour nous dire d'un ton mendiant *Tayo poë* : ami, quelque chose. Quand nous ne leur donnions rien, ils n'étaient pas moins affectueux. Si ces demandes devenaient trop fréquentes nous avions coutume de les contrefaire

& de répéter leurs paroles sur le même ton, ce qui excitait parmi eux des éclats de rire universels. Ils parlaient communément très-haut : & il semblait qu'ils s'entretenaient de nous : chaque nouveau venu, apprenait sur-le-champ des autres nos noms, qu'ils réduisaient à un petit nombre de voyelles & de consonnes plus douces ; & on ne manquait pas de l'amuser, en lui racontant ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers arrivés voulaient ordinairement entendre un coup de fusil, nous y consentions à condition qu'il nous montrerait un oiseau pour but. Nous étions souvent embarrassés, quand ils nous en indiquaient un éloigné de quatre ou cinq cent verges : ils ne pensaient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un certain espace. Comme il n'était pas prudent de leur découvrir ce mystère, nous prétendions ne voir l'oiseau, que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La première explosion les effraya beaucoup, & produisit sur quelques-uns une consternation si forte, qu'ils tombèrent à terre, & s'enfuirent ensuite à environ vingt verges de nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart, jusqu'à ce que nous eûmes calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié ou jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes plus courageux, eût ramassé l'oiseau que nous venions

Cook.

de tuer. Bientôt ils se familiarisèrent avec ce bruit, & quoiqu'ils exprimassent toujours quelque émotion soudaine, cependant peu à peu ils surmontèrent la frayeur.

Malgré la réception amicale qu'on nous faisait de toutes parts, les Insulaires avaient grand soin de cacher leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils semblaient affligés; ils disaient qu'ils n'en avaient point, ou ils nous assuraient qu'ils appartenaient à Wahéatua leur roi. Quoique nous vissions des étables pleines, presqu'autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de nous en appercevoir, & cette conduite augmenta leur confiance à notre égard.

Après une marche d'un ou deux milles, nous nous assîmes sur quelques larges pierres, qui formaient une espèce de cour pavée, devant une des habitations, & nous priâmes les habitans de nous donner du fruit-à-pain, & des noix de coco en échange de nos marchandises. Il nous en apportèrent à l'instant, & nous déjeûnâmes. La foule qui nous suivait se tint à quelque distance, ainsi que nous l'avions desiré, pour que personne ne nous prît nos armes, &c. que nous étions obligés de quitter en mangeant. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gousse de noix de cocos remplie de petits poissons frais, que les Taïtiens ont coutume de manger crud, sans au

Cook.

ſauce que de l'eau ; j'en goûtai, & je ne les trouvai point déſagréables : mais comme nous étions dans l'uſage de les manger cuits, nous les diſtribuâmes avec le reſte du fruit, à ceux de nos favoris qui ſe trouvaient dans la foule.

Nous pourſuivîmes alors notre promenade, marchant du côté des collines, malgré les ſollicitations importunes des naturels qui nous preſsèrent de nous tenir ſur la plaine : nous reconnûmes tout de ſuite que c'était uniquement parce qu'ils n'aimaient pas la fatigue : mais ſans changer de réſolution & laiſſant derrière nous preſque toute la troupe, nous gagnâmes avec un petit nombre de guides, une ouverture entre deux collines. J'y trouvai pluſieurs plantes ſauvages nouvelles pour nous ; & nous vîmes des hirondelles volant ſur un petit ruiſſeau, qui roulait ſes eaux avec impétuoſité : nous côtoyâmes ſes bords juſqu'à un rocher perpendiculaire, feſtonué par différens arbriſſeaux, & d'où il tombait en colonne de cryſtal : des fleurs odoriférentes environnaient au pied une nappe tranquille & limpide. Ce lieu d'où nous découvrions la plaine ſous nos pieds & plus loin la mer, était un des plus beaux qui ait jamais frappé mes regards, & il rappellait à mon ſouvenir & ſurpaſſait les deſcriptions les plus délicieuſes des Poëtes. A l'ombre des arbres, dont les branches ſe courbaient

Cook.

mollement sur les ondes, nous jouîmes d'un zéphir agréable, qui calmait la chaleur du jour : le bruit uniforme & imposant de la cascade, n'était interrompu que par le gazouillement des oiseaux : dans cette position, nous nous assîmes pour décrire nos nouvelles plantes, avant qu'elles se fussent flétries. Les Taïtiens nos camarades, nous voyant occupés se reposèrent aussi parmi les arbrisseaux, & ils nous examinèrent attentivement & dans un profond silence.

Nous aurions été charmés de passer tout le jour au fond de cette retraite ; mais après avoir fini nos notes & jetté un dernier coup-d'œil sur cette scène charmante, nous redescendîmes dans la plaine. J'observai bientôt une foule d'Insulaires qui s'avançaient vers nous, & plus proche nous distinguâmes M. Hodges & M. Grindall, qu'ils environnaient, nous les joignîmes, résolus de continuer ensemble notre course. Un jeune homme d'une physionomie très-heureuse, qui s'était distingué par des démonstrations particulières d'attachement, fut chargé du porte-feuille où M. Hodges conservait les esquisses & dessins, qu'il faisait en se promenant : il parut enchanté de cette confiance, & il se regarda comme un personnage devenu plus important aux yeux de ses compatriotes. Cette circonstance jointe au maintien paisible de ces Messieurs, qui mar-

Cook.

chaient sans aucune arme, produisit un effet général sur tous ceux qui nous entouraient, car leur familiarité & leur affection semblèrent fort augmentées. Nous entrâmes ensemble dans une hutte spacieuse, où nous vîmes une grande famille assemblée. Un vieillard d'un visage calme, était couché sur une natte propre, & il appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin. Des cheveux blancs couvraient sa tête vénérable, & une barbe épaisse aussi blanche que la neige, descendait jusques sur sa poitrine: il avait les yeux vifs & ses joues arrondies annonçaient la santé. Ses rides, symptômes de la vieillesse parmi nous, étaient en petit nombre, car l'inquiétude, la peine & le chagrin, qui sillonnent nos fronts de si bonne heure, sont peu connus de cette nation fortunée. De jeunes enfans, que nous prîmes pour ses petits-fils, absolument nuds, suivant la coutume du pays, jouaient avec le vieillard, & ses actions & ses regards nous apprirent que sa manière simple de vivre n'avait pas encore émoussé ses sens. Des hommes bien faits & des nymphes sans art, en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche, & nous jugeâmes en arrivant qu'ils conversaient ensemble, après un repas frugal. Ils nous prièrent de nous asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, & nous ne leur donnâmes pas la

Cook.

peine de réitérer leur invitation. Comme ils n'avaient peut-être jamais vu d'étrangers, ils examinaient nos vêtemens & nos armes, sans cependant s'arrêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiraient la couleur de notre teint : ils serraient nos mains, & ils paraissaient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués* (1), & de ce que nous n'avions pas de grands ongles à nos doigts : ils demandaient nos noms d'un air empressé, & quand ils les avaient appris, ils les répétaient avec un grand plaisir. Ces noms prononcés à leur manière, différaient tellement des originaux, qu'un étymologiste aurait eu peine à les reconnoître; mais en revanche, ils étaient plus harmonieux & plus faciles à retenir : Forster fut changé en *Matara*, Hodges en *Oreo*, Grindall en *Terino*, Sparrman en *Pamanee*, & George en *Teorée*. Nous retrouvâmes ici, comme partout ailleurs, l'hospitalité des anciens patriarches : on nous offrit des noix de cocos & des é-vées pour étancher notre soif. Un des jeunes hommes avait une flûte de bambou à trois trous; il en joua en soufflant avec le nez, tandis qu'un autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique

(1) Nous avons cru devoir créer ce mot, pour exprimer les petits trous peints qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois.

vocale & inſtrumentale, conſiſtait en trois ou quatre notes, entre les demi-notes, & les quarts de note : car ce n'étaient ni des tons entiers, ni des demi-tons. Ces notes, ſans variété ou ſans ordre, produiſaient ſeulement une eſpèce de bourdonnement létargique, qui ne blaiſſait pas l'oreille par des ſons diſcordans, mais qui ne faiſait aucune impreſſion agréable ſur notre eſprit. Il eſt ſurprenant que le goût de la muſique ſoit ſi général ſur toute la terre, tandis que les idées de l'harmonie ſont ſi différentes, parmi les nations diverſes. Charmé de ces tableaux de bonheur qui s'offraient à nos yeux, M. Hodges remplit ſon porte-feuille de deſſins, qui tranſmettront à la poſtérité les beautés d'une ſcène que les paroles ſeules ne peuvent pas faire connaître. Quand il deſſinait, tous les naturels le regardaient attentivement, & ils ſemblaient fort charmés de trouver de la reſſemblance, entre ſes portraits & quelques-uns d'entr'eux. Notre connaiſſance de leur langue, malgré nos efforts pour l'apprendre, était encore très-imparfaite, ce qui nous priva du plaiſir que nous auraient procuré des converſations avec ces bonnes gens. Quelques mots & une pantomime muette, nous tinrent lieu d'un diſcours ſuivi. Cela ſuffiſait cependant pour amuſer les naturels, & notre docilité & nos efforts pour leur plaire, leur étaient au moins auſſi

Cook.

Cook.
agréables, que leur caractère social & leur empressement à nous instruire l'étaient pour nous.

Le vieillard sans changer d'attitude, la tête toujours appuyée sur le tabouret, nous proposa plusieurs questions; il nous demanda le nom du capitaine, celui du pays d'où nous venions, combien nous voulions rester dans l'île, si nous avions nos femmes à bord, &c. La renommée paraissait lui avoir déjà appris tout cela; mais il desirait l'entendre de nouveau de notre propre bouche. Nous satisfîmes sa curiosité sur ces différens points, le mieux qu'il nous fut possible; & après avoir offert à sa famille de petits présens de verroteries & d'autres bagatelles, nous continuâmes notre excursion. Ces pauses dans les cabanes hospitalières des naturels du pays, nous rafraîchissaient tellement que nous n'étions point du tout fatigués, & nous aurions fait aisément le tour de l'île de la même manière. La plaine au pied des montagnes, ne présentait aucun obstacle à notre marche: au contraire les sentiers y étaient bien battus, & toute la surface parfaitement de niveau, & couverte presque par-tout de jolis gramens. Nos pas ne rencontraient aucun animal malfaisant: ni cousins, ni mousquites ne bourdonnaient autour de nous, & nous ne craignions la piquûre d'aucun insecte. Les bocages d'arbres-à-pain interceptaient, par leurs épais

feuillages, les rayons du ſoleil à midi, dont une briſe de mer calmait d'ailleurs la chaleur. Les Inſulaires cependant accoutumés à conſacrer au repos le milieu du jour, s'échappaient un à un au milieu des arbriſſeaux, de façon qu'il en reſtait peu avec nous. Environ deux milles plus loin à l'eſt, nous atteignîmes la côte de la mer à un endroit où elle forme un petit golfe. Là, environnés de plantations de toute part, nous parvînmes à une clarière ou plaine, au milieu de laquelle nous apperçûmes un moraï, (un cimetiere) compoſé de trois rangées de pierres en forme d'eſcaliers, chacune d'environ trois pieds & demi de hauteur, & couvertes d'herbes, de fougères & de petits arbriſſeaux. Du côté de l'intérieur du pays, l'édifice était entouré à quelque diſtance d'un enclos oblong de pierres, d'environ trois pieds d'élévation, en dedans duquel deux ou trois palmiers ſolitaires, & quelques jeunes caſuarinas avec leurs rameaux pleurans, répandaient une mélancolie touchante ſur cette ſcène : un peu loin du moraï & parmi un groupe épais d'arbriſſeaux, je vis une hutte ou hangard peu conſidérable (*Tupapow*) ou ſur une eſpèce de théâtre de la hauteur de la poitrine, était placé un cadavre, couvert d'une piéce d'étoffe blanche qui pendait en différens plis. De jeunes cocotiers, des bananiers & des dragons

Cook.

Cook.

végétaux s'élevaient & fleurissaient tout autour ; près de cette cabane il y en avait une autre, où étaient des alimens pour la divinité (*Eatua*) & un bâton planté en terre, sur lequel nous vîmes un oiseau mort, enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte adossée à une petite éminence, nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion, qui se leva à notre approche, & ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent, mais elle refusa de le toucher : les naturels, qui nous accompagnaient, nous dirent qu'elle dépendait du moraï, & que le corps mort était celui d'une femme dont elle achevait peut-être les obséques.

M. Hodges ayant tracé plusieurs dessins, nous quittâmes ce lieu qui avait réellement quelque chose de grand, & qui semblait favorable aux méditations religieuses. Nous suivîmes la côte de la mer jusqu'à une maison spacieuse, très-agréablement placée parmi des bocages de petits palmiers chargés de fruits. Deux ou trois poissons grillés qu'un des Taïtiens nous avait vendus, calmèrent un peu notre appétit devenu très-vif, depuis notre déjeûné. Plusieurs d'entre nous se baignèrent aussi dans la mer pour se rafraîchir davantage, & ayant acheté quelques piéces d'étoffe de la fabrique du pays, ils s'en

revêtirent à la mode de Taïti, ce qui fit un plaisir infini aux Insulaires. Cook.

Notre promenade se prolongea au-delà d'un autre moraï assez semblable au premier, jusqu'à une habitation propre, où un homme très-gras, qui semblait chef du canton, se berçait voluptueusement sur son coussin de bois. Deux domestiques préparaient son dessert devant lui, en mêlant de l'eau, du fruit-à-pain & des bananes, dans un grand vase de bois, où ils avaient soin de mêler de la pâte aigrelette de fruit-à-pain fermenté, (appellé *Maheï*) : ils se servaient pour cela d'un pilon de pierre noire polie, qui me parut être une espèce de basalte. Sur ces entrefaites, une femme assise près de lui remplissait la bouche de ce glouton par poignées, des restes d'un grand poisson bouilli, & de plusieurs fruits-à-pain qu'il avalait avec un appétit vorace. Une insensibilité parfaite était peinte sur son visage, & je jugeai que toutes ses pensées se bornaient au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder, & s'il prononçait quelques monosyllabes, quand nous jettions les yeux sur lui, c'était seulement pour exciter sa nourrice & ses valets à faire leur devoir avec empressement. La vue de ce chef & les réflexions qu'elle fournit, diminuèrent le plaisir dont nous avions joui dans nos différentes

Cook.

promenades sur l'île, & sur-tout ce jour-là : nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de terre, où les membres d'une nation qui n'est plus dans le premier état de barbarie, partageraient la même égalité jusques dans les repas, & dont les heures de jouissance seraient proportionnées à celles du travail & du repos. Mais nous vîmes un individu voluptueux passer sa vie dans l'inaction la plus stupide, & ravir à la multitude qui travaille les productions de la terre, pour s'engraisser comme les parasites privilégiés des peuples polis, sans rendre le moindre service à la société. Son indolence ressemblait à celle qu'on trouve fréquemment dans l'Inde & les états de l'est, & méritait toutes les marques d'indignation que sir John Mandeville exprime dans ses voyages d'Asie.

En quittant ce Taïtien hébêté, nous nous séparâmes : j'accompagnai M. Hodges & M. Grindall, que le bon Insulaire, chargé du porte-feuille, avait invité avec empressement à son habitation. Nous y arrivâmes à cinq heures du soir : c'était une cabane petite, mais propre, devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes était étendu sur des pierres, & pardessus une quantité prodigieuse d'excellentes noix de coco & de fruits-à-pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-champ vers un homme & une femme

femme âgés, qui travaillaient à écarter les rats du milieu du festin, & il nous présenta son pere & sa mere, qui témoignèrent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, & qui nous prièrent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparé. Nous fûmes d'abord très-étonnés de trouver ces fruits tout prêts; mais je me souvins que notre ami avait envoyé en avant un de ses camarades, il y avait quelques heures: comme c'était le premier repas en régle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appétit. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignèrent le pere & la mere de cet aimable jeune homme: ils se croyaient très-heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mêts. Servis par des hôtes si respectables (qu'on me permette cette idée poétique) nous fûmes en danger d'oublier que nous étions des hommes, & nous aurions cru habiter la cabane de Baucis & de Philémon, si notre impuissance à les récompenser, ne nous eût fait souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes tous nos grains de verre & tous nos clous, & je les leur donnai plutôt comme une marque de notre reconnaissance affectueuse, que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la grève, vis-à-vis nos vaisseaux; en nous apportant beaucoup de provisions que nous n'avions pas

Cook.

Cook.

consommé à notre dîné. M. Hodges & M. Grindall, lui offrirent une hache, une chemise & d'autres présens; & le soir il retourna dans sa famille, extrêmement content de ses richesses.

Nous eûmes plusieurs entrevues avec Wahéatua, roi deTaïti-Etée (de la petite Taïti), âgé de dix-sept ou dix-huit ans, qui était bien fait: il avait environ cinq pieds six pouces de haut, & il semblait qu'il deviendrait plus grand. Sa physionomie douce d'ailleurs, manquait d'expression, & annonçait de la crainte & de la défiance; ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avait un teint assez blanc, & les cheveux lisses d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistait en une ceinture blanche (Marro) de la plus belle étoffe, qui pendait jusqu'aux genoux: sa tête ainsi que le reste de son corps, étaient découverts. A ses côtés marchaïent plusieurs chefs & nobles, remarquables par leur haute stature; effet naturel de la quantité prodigieuse d'alimens qu'ils consomment. L'un d'eux était *tatoué* d'une manière très-surprenante & très-nouvelle pour nous: de grandes taches noires couvraient ses bras, ses jambes & ses côtés. Cet Insulaire qui s'appellait E-tée, avait d'ailleurs une corpulence énorme. Le roi montrait pour lui beaucoup de déférence, & il le consultait dans presque toutes les occasions. Pendant que

le prince fut assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus grave & plus roide qu'on ne devait l'attendre de son âge. Il semblait cependant étudié & factice, & on voyait qu'il le prenait pour rendre l'entrevue plus auguste. Cet air de grandeur plaira peut-être à quelques Lecteurs; malheureusement c'est une marque d'hypocrisie, & je ne comptais pas trouver ce vice à Taïti.

Cook.

Les spectateurs au nombre d'au moins cinq cent, faisaient tant de bruit, qu'il nous fût quelquefois impossible d'entendre un seul mot de la conversation; alors quelques officiers du roi criaient d'une voix de stentor, *mamoo!* (silence), & accompagnaient leurs commandemens de quelques coups de bâtons.

Le prince nous reconduisit jusqu'au rivage. En marchant il quitta sa gravité, qui ne lui était pas naturelle, & il parla avec beaucoup d'affabilité même à nos matelots. Il vint me demander les noms de tous les Anglais présens, & si nous avions nos femmes à bord: je lui répondis que non; & sa majesté, dans un accès de bonne humeur, nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter de sa politesse. Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux, qui appartenait à E-tée, la chaleur nous contraignit à nous retirer près de lui. Il fit venir des

Cook.

noix de cocos, & se mit à nous raconter l'histoire du *Paheï no peppe*, ou du vaisseau Espagnol dont Tuahow nous avait parlé le premier. Suivant le récit du prince, un vaisseau étranger, quelques mois avant notre arrivée, mouilla dix jours à Whaïurua : le capitaine fit pendre quatre hommes de son équipage & un cinquième échappa à la corde par la fuite. Nous demandâmes plusieurs fois, mais inutilement, à parler à cet Européen, qu'ils nommaient O-pahootu. Les officiers de sa majesté nous voyant si empressés sur cet article, nous assurèrent qu'il était mort. Nous avons appris depuis, qu'à peu-près dans le temps mentionné par les naturels du pays, Domingo Buenechea, envoyé du port de Callao au Pérou, avait visité Taïti : mais les particularités de son voyage n'ont pas transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'E-tée, le chef d'un si grand embonpoint, qui paraissait être le principal conseiller du Roi, nous demanda très-sérieusement, si nous avions un Dieu, *Eatua*, dans notre pays, & si nous le priions *Epoore*? Quand nous lui dîmes que nous reconnaissions une divinité invisible, qui a créé toutes choses, & que nous lui adressions nos prières, il parut fort content, & il fit des réflexions sur nos réponses à plusieurs des personnes assises autour de lui. Il semblait ensuite nous avouer que les

Cook.

idées de ses compatriotes correspondaient aux nôtres en ce point.

Tandis qu'E-tée parlait de matières religieuses, le roi Wahéatua s'amusait avec la montre du capitaine Cook. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui semblaient marcher seuls, & montré son étonnement du bruit qu'elle faisait (ce qu'il ne pouvait pas exprimer autrement qu'en disant : *elle parle*, parou) : il la rendit en demandant à quoi elle servait : nous lui fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesurait le jour, & qu'en cela elle était semblable au soleil, dont lui & ses compatriotes employaient la hauteur, pour diviser le temps. Dès qu'il eut compris cette explication, il lui donna le nom de petit soleil, afin de nous montrer qu'il entendait parfaitement tout ce que nous lui avions dit.

Avant notre départ nous fîmes une dernière visite au roi; un de nos soldats de marine joua de la cornemuse devant le prince, & sa musique grossière, insupportable pour nous, charma les oreilles du monarque & de ses sujets. La défiance qu'annonçaient ses regards à notre première entrevue s'était dissipée. Sa jeunesse & son bon caractère le portaient à une confiance sans bornes, & il commençait déja à nous en

Cook.

donner des preuves. On ne retrouvait plus en lui la gravité & la morgue qu'il avait affectées. Quelques-unes de ses actions étaient même remarquables par leur puérilité : par exemple, il s'amusait à couper des bâtons en mille morceaux, & à abattre par degrés des plantations de bananes avec une de nos haches.

Le 24 août, dès le grand matin, nous mîmes en mer. Dès que nous fûmes au large, plusieurs pirogues nous suivirent chargées de noix de cocos & d'autres fruits, & les Taïtiens qui les montaient, ne nous quittèrent qu'après avoir vendu leurs cargaisons. Plutôt que de manquer la dernière occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, ils nous donnèrent leurs fruits à très-bon marché. Le goût de la frivolité si universel sur toute la terre, était alors si extravagant ici, qu'un seul grain de verre suffisait pour payer une douzaine des plus belles noix de cocos, & on le préférait même à un clou. Les échanges se faisaient aussi avec plus de bonne-foi. Les Insulaires craignaient sans doute de rompre un commerce auquel ils mettaient un si grand intérêt.

Les fruits que nous prîmes dans cette baie contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de l'*Aventure*. Plusieurs de ceux qui auparavant ne pouvaient pas marcher sans secours, marchaient déjà d'eux-mêmes. Au moment où nous mouil-

lâmes, la *Résolution* n'avait qu'un ſcorbutique à bord. Cook.

Tant de nouveaux objets, & le peu de temps qu'on nous donna pour les examiner, avaient produit en nous un étourdiſſement & une agitation continuels : enfin nous reſpirions un peu. Ce moment de repos était d'autant plus doux, que nous pûmes ſuivre, avec moins de déſordre, les réflexions qui s'étaient offertes en foule à notre eſprit durant la relâche. Un réſultat qui ne variait jamais, c'eſt que cette île eſt un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande, charmèrent d'abord nos yeux long-temps fatigués du ſpectacle de la mer, de la glace & du firmament ; mais nous fûmes bientôt détrompés, & nous nous formâmes une idée juſte de cette contrée qui ſemble encore plongée dans le cahos. Taïti au contraire, qui offre de loin une perſpective agréable, & dont la beauté ſe développe à ſon approche, devint plus enchantereſſe à meſure que nous faiſions des excurſions ſur les plaines. Une traverſée ſi longue produiſit ſans doute de l'illuſion les premiers jours ; mais tout ſervait à terre à confirmer les émotions délicieuſes que nous communiqua le premier coup-d'œil, quoique nous n'euſſions pas encore trouvé autant de rafraîchiſſemens qu'à la Nou-

Cook.

velle-Zélande, & que nous mangeassions encore des provisions salées. La saison qui répondait à notre mois de février, avait rendu les fruits rares; l'hiver ne refroidit pas l'air, comme dans les climats éloignés du Tropique; c'est cependant le temps où la végétation recrée les sucs qui ont formé la dernière récolte, & en amasse de nouveaux: plusieurs plantes déposent alors leurs feuilles; quelques-unes meurent jusqu'à la racine; les autres se desséchent, parce qu'elles sont privées de pluie (il ne pleut plus, parce que le soleil est dans un hémisphère opposé): un brun pâle ou sombre revêt toutes les plaines; les montagnes élevées conservent seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts, humectées par les brouillards qui pendent chaque jours sur leurs cimes. Les naturels tirent de ces forêts, entr'autres choses, une grande quantité de plantains sauvages (*Vèhée*), & ce bois parfumé (E-*ahaï*), avec lequel ils donnent à leur huile de noix de cocos une odeur très-suave.

Le délabrement où l'on voit le sommet de ces montagnes, semblent avoir été causé par un tremblement de terre; les laves qui composent la plupart des rochers, & dont les Insulaires font plusieurs outils, nous convainquaient que jadis il y a eu un volcan sur cette île. Le riche sol des plaines qui est un terreau végétal mêlé de débris

de volcans & de sable de fer noir, qu'on trouve souvent au pied des collines, confirme cette assertion. Les allées extérieures des collines qui sont quelquefois extrêmement stériles, contiennent beaucoup de glaise jaunâtre, mêlée avec de la terre ferrugineuse : mais les autres sont couverts de terreau, & boisées comme les plus hautes montagnes. On y rencontre des morceaux de quartz : je n'ai cependant jamais rien vu qui indiquât des minéraux précieux ou des métaux d'aucune espèce, excepté le fer, qui même est en petite quantité dans les laves que je ramassais. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être fondues. Quant au morceau de salpêtre gros comme un œuf, que le capitaine Wallis dit être une production de Taïti; avec tout le respect dû aux talens nautiques de ce navigateur, qu'il me soit permis de révoquer en doute ce fait ; puisque le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide, ainsi qu'on le lit dans la Minéralogie de Cromstedt. La vue de Taïti, que nous côtoyâmes au nord, nous suggéra ces observations rapides sur ses productions fossiles, tandis que nos yeux contemplaient avec avidité ce fortuné coin de terre, qui nous procurait tant d'instruction & de plaisir.

Le 28 nous approchions peu-à-peu de la côte ; poussés par une petite brise : le soleil couchant

Cook.

répandait sur le paysage une charmante couleur de pourpre. Nous distinguions alors cette longue pointe avancée, qui, d'après les observations qu'on y fit en 1769, fut nommée pointe Vénus, & tout le monde convint que c'est sans aucune comparaison la plus belle partie de l'île. Le district de Matavai, qui se montrait à nos yeux, présentait une plaine plus étendue que nous ne l'attendions, & la vallée qui remonte entre les montagnes, formait un bocage très-spacieux, comparé aux petites clarières étroites de Tiarrabou : en tournant cette pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule prodigieuse de naturels qui nous regardaient avec attention ; mais dès que nous fûmes à l'ancre dans une belle baie, que cette pointe met à l'abri, la plus grande partie des Insulaires s'enfuirent précipitamment autour de la grève, à Oparre, district voisin à l'ouest. Nous n'apperçûmes dans toute la troupe qu'un seul homme dont les épaules fussent couvertes, & O-Wahow nous dit que c'était le roi O-too. Il était grand & d'une taille bien prise : il s'enfuit lentement avec ses sujets, auxquels vraisemblablement nous fîmes peur.

Aavant d'avoir jetté l'ancre nos ponts étaient remplis de Taïtiens. La reconnaissance qui se fit entre eux & plusieurs de nos officiers & de nos matelots fut très-touchante. Le vieil

& respectable O-Whaw, dont on cite le caractère paisible & la bienveillance dans la relation du premier voyage de Cook, se ressouvint tout de suite d'avoir vu M. Pickersgill, & l'appellant par son nom Taï[illegible] étrodoro, compta sur ses doigts que [illegible] le troisième voyage qu'il faisait sur l'île: [illegible], M. Pickersgill y avait déjà accompag[illegible] le capitaine Wallis en 1767, & M. Cook en 1769.

Cook.

Ces Taïtiens changèrent de noms avec nous en signe d'amitié, & ils choisirent tous un ami particulier, à qui ils faisaient des démonstrations spéciales d'attachement. Nous n'avions pas observé ces coutumes aux environs de notre premier mouillage, où les Insulaires, infiniment plus réservés, témoignaient quelque défiance. Ils quittèrent le vaisseau à sept heures, mais ils promirent de revenir le lendemain.

La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel sans nuages, & couvrit de ses rayons argentés la surface polie de la mer, tandis qu'elle nous montrait dans le lointain un paysage charmant, qui semblait avoir été créé par la main d'une Fée. Un silence parfait régnait dans l'air: on entendait seulement par intervalles les voix de quelques Taïtiens qui avaient resté à bord, & qui jouissaient de la beauté du firmament avec les amis qu'ils avaient connus en 1769. Assis



[redacted]

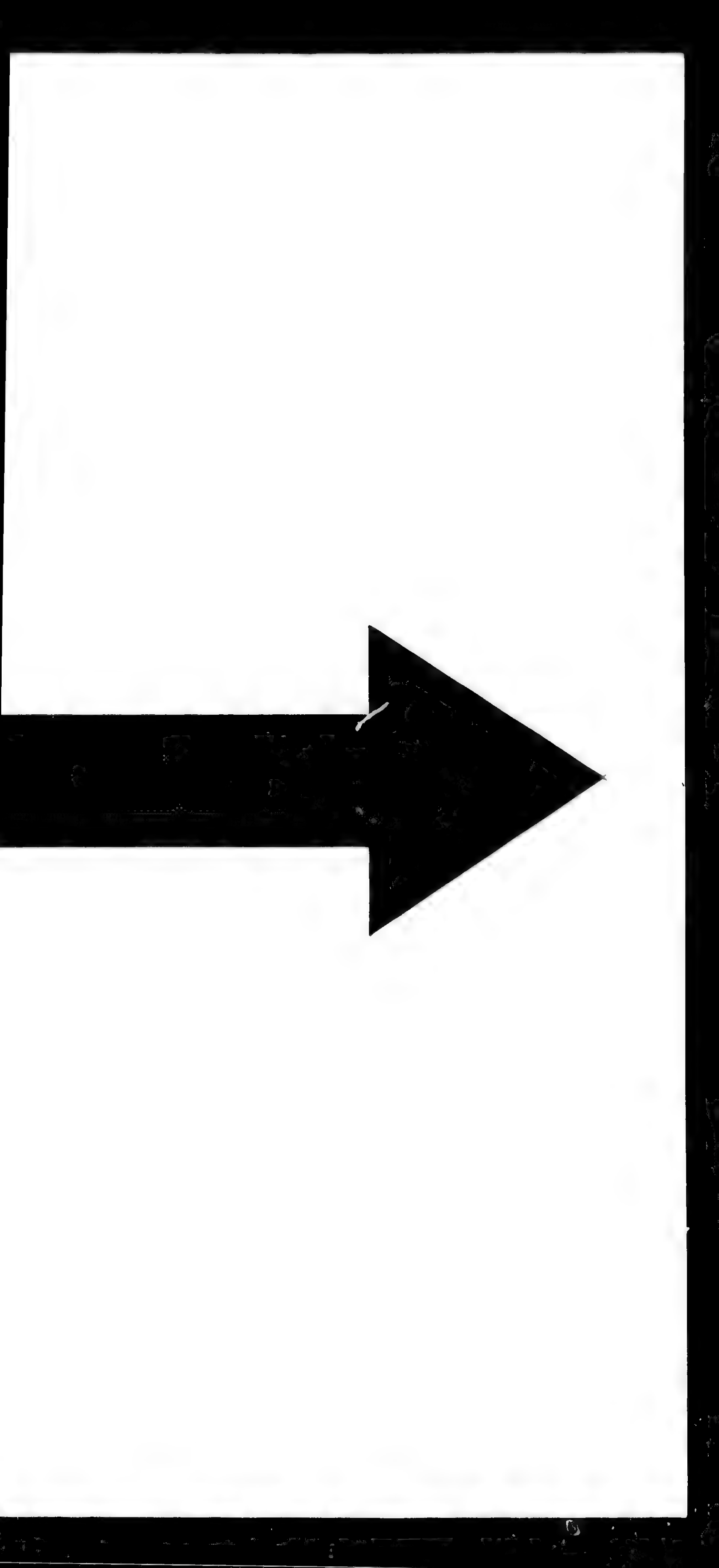
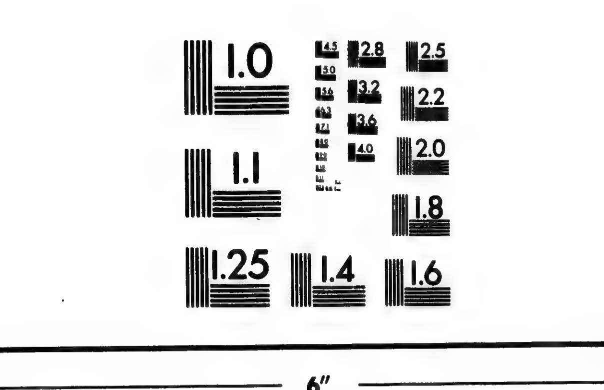
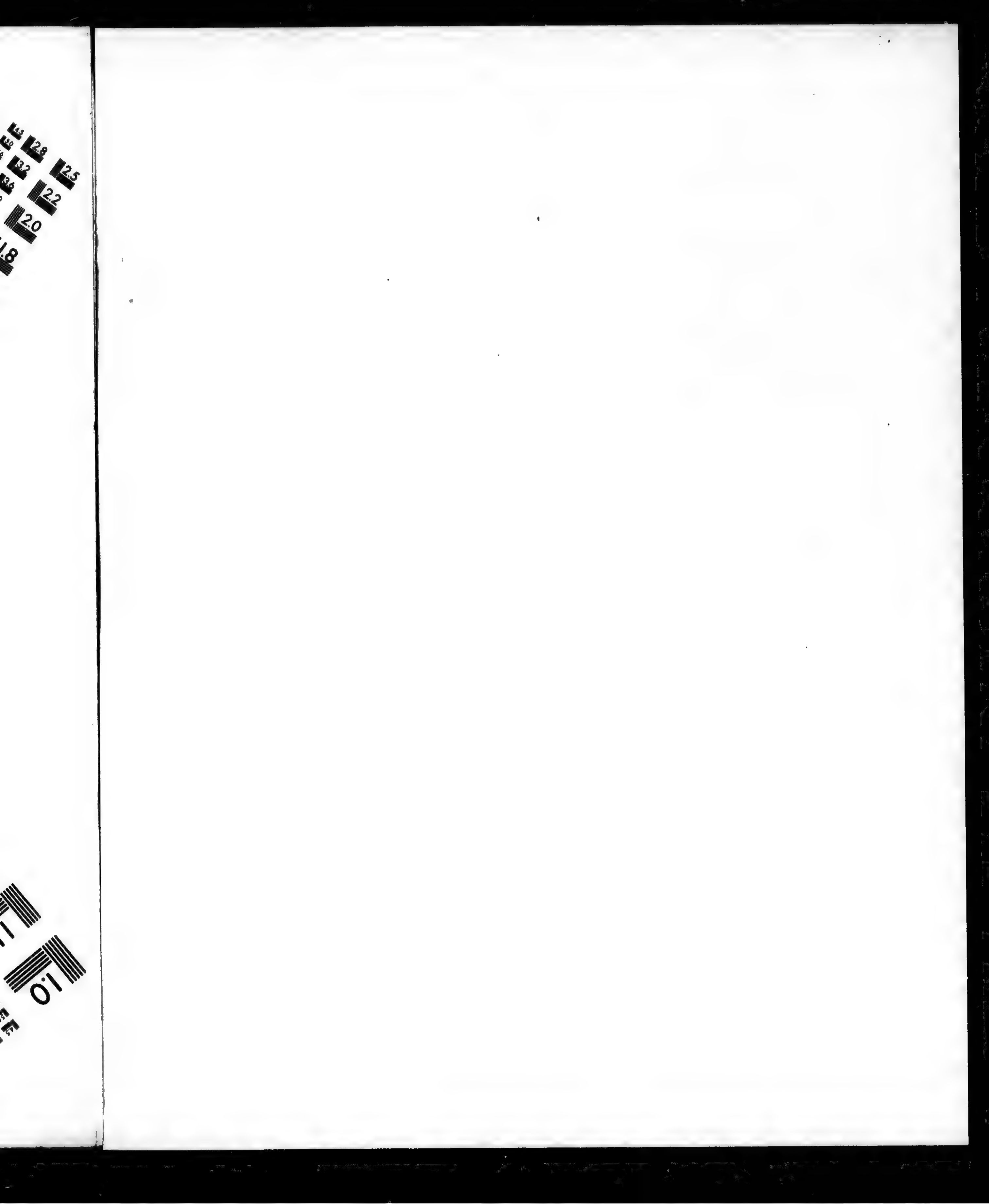


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

[redacted]

Cook.

aux côtés du vaiſſeau, ils converſaient de paroles & par ſignes. Nous les écoutâmes : ils demandaient ſur-tout ce qui était arrivé aux étrangers depuis leur ſéparation, & ils racontaient à leur tour la fin tragique de Tootaha & de ſes partiſans. Gibſon le ſoldat de marine, qui fut ſi enchanté de cette île, lors du premier voyage, qu'il déſerta pour y reſter, jouait un grand rôle dans cette converſation, parce qu'entendant le mieux la langue, les naturels l'aimaient davantage. La confiance de ce peuple, & ſa conduite cordiale & familière, nous causèrent un grand plaiſir. Son caractère ſe montrait à nous dans un jour plus favorable que jamais, & nous fûmes convaincus que le reſſentiment des injures & l'eſprit de vengeance tourmentent peu les bons & ſimples Taïtiens. Il eſt doux de penſer que la philantropie ſemble naturelle aux hommes, & que les idées ſauvages de défiance & de haine, ne ſont que la ſuite de la dépravation des mœurs. Les découvertes de Colomb, de Cortez & de Pizarre en Amérique, & celles de Mendana, de Quiros, de Schouten, de Taſman (1) & de Wallis dans la mer du Sud, ne démentent point cette aſſertion. L'attaque faite par les Taïtiens ſur le Dauphin, naquit probablement de quelque

---

(1) J'en excepte les ſauvages de la Nouvelle-Zélande.

outrage, commis par les Européens ſans le vouloir; & quand cette ſuppoſition ne ſerait pas fondée, ſi la conſervation de ſoi-même eſt une des premières loix de la nature, cette nation avait ſurement droit de regarder les Anglais comme des uſurpateurs, & même de trembler pour ſa liberté. Mais après que les Européens eurent déployé la ſupériorité de leurs forces, quand les Inſulaires reconnurent que le capitaine Wallis ſe propoſait ſeulement de paſſer quelques jours parmi eux, afin d'acheter des rafraîchiſſemens; & que ces étrangers n'étaient pas abſolument deſtitués d'humanité & de juſtice, ils leur ouvrirent les bras, ils oublièrent le maſſacre, & ils offrirent avec empreſſement leurs richeſſes. Ils leur prodiguèrent de concert des témoignages de bonté & d'amitié, depuis le dernier des ſujets juſqu'à la Reine, de façon que chacun de leurs hôtes eut lieu de regretter cette côte hoſpitalière. Cook.

Après avoir donné ordre de dreſſer des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers & la garde, M. Cook partit le 20 pour Opparée avec le capitaine Furneaux, M. Forſter & d'autres, ainſi que Maritata & ſa femme.

M. Forſter continue ainſi: Dès que nous fûmes dans la pinnaſſe, Maritata & ſa femme y entrèrent ſans aucune cérémonie, & ſe placèrent

Cook.

aux meilleures places de l'arrière. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes ; mais comme ils remplissaient tellement le bateau que nos matelots ne pouvaient pas manier leurs rames, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étaient pas trop contens ; car ils avaient paru très-fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui était nouvellement peint & qui avait un très-joli abri verd pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, & nous approchâmes de la côte près d'une pointe où de petits arbrisseaux environnaient un moraï de pierres, tel que nous en avons déjà observé à Oaitépéha. Le capitaine Cook connaissait ce cimetière & ce temple sous le nom de Moraï de Tootahah ; mais quand il l'appella par ce nom, Maritata l'interrompit, en l'avertissant que depuis la mort de Tootahah, on l'appellait Moraï d'Otoo. Belle leçon pour les princes, qu'on fait souvenir ainsi pendant leur vie qu'ils sont mortels, & qu'après leur mort le terrain qu'occupera leur cadavre, ne sera pas même à eux ! Le chef & sa femme ôtèrent en passant leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de respect que donnent les Insulaires de tous les rangs devant un moraï, & qui semble attacher à ces lieux une idée particulière de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils sont honorés de la présence im-

médiate de la Divinité, suivant l'opinion qu'on a eu des temples dans tous les temps & chez toutes les nations.

Cook.

Au-delà du moraï nous côtoyâmes de près un des plus beaux districts de Taïti où les plaines paraissaient très-spacieuses, & où les montagnes se prolongeaient par une douce pente, jusqu'à une longue pointe. Un nombre prodigieux d'habitans bordait les côtes couvertes d'herbes & de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude nous reçut avec des acclamations de joie, & on nous conduisit à un grouppe de maisons cachées sous des arbres.

On nous mena ensuite à O-too : il était assis à terre, les jambes croisées, à l'ombre d'un arbre, & une immense troupe de ses sujets formait un cercle autour de lui. Ayant fini les premiers complimens, M. Cook lui offrit tout ce qui lui parut avoir plus de prix à ses yeux : il fit d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, & en retour on lui présenta une étoffe qu'il refusa d'accepter, en disant que nos dons provenaient de *Tayo*, de pure amitié. Le roi s'informa de Tupia & de tous les officiers, naturalistes, &c. qui étaient sur l'*Endéavour* lors du premier voyage : il les appella par leur nom ; mais on eut toutes les peines du monde de lui arracher la promesse qu'il viendrait nous voir à bord. Il dit qu'il était *Ma-*

Cook.

taou no to poupone, c'eſt-à-dire, qu'il craignait les canons. Toutes ſes actions annonçaient en effet la timidité de ſon caractère. Il avait environ trente ans, une taille de ſix pieds; il était beau, très-bien fait & de bonne mine. Ses ſujets paraiſſaient devant lui ſans être couverts; ſon père n'en était pas excepté. On entend ici par *découverts*, qu'ils avaient la tête & les épaules nues, & qu'ils ne portaient aucune eſpèce de vêtement au-deſſus de la poitrine.

Le reſpect pour le ſouverain n'empêcha pas la populace de ſe précipiter vivement ſur nous, & de s'agiter avec beaucoup de curioſité pour nous voir. La foule était bien plus nombreuſe que lors de notre entrevue avec Wahéatua; & les officiers même de la ſuite du roi, étaient contraints d'étendre tous leurs membres, afin de ne pas être écraſés. L'un en particulier déploya ſon activité d'une manière un peu brutale: il battit impitoyablement les curieux, & il briſa pluſieurs bâtons ſur leur tête. Malgré ce dur traitement, les baïeux revinrent auſſi opiniâtrément que la populace d'Angleterre, mais ils ſupportèrent l'inſolence des miniſtres du prince avec plus de patience.

Le roi d'O-Taïti n'avait jamais vu nos compatriotes durant le premier voyage de Cook: ſon oncle Tootahah avait à cette époque l'adminiſ-

tration

tration de toutes les affaires, & il craignait probablement de perdre ſon crédit parmi les Européns, s'ils venaient à découvrir qu'il n'était pas le plus grand perſonnage de l'île : on ne ſait pas ſi Tootahah avait uſurpé ſon autorité. Cook.

Les longues mouſtaches d'O-too, ainſi que ſa barbe & ſes cheveux touffus & bouclés, étaient parfaitement noirs. La même habitude de corps, & une quantité auſſi étonnante de cheveux croiſſant en touffes épaiſſes tout autour de la tête, caractériſaient ſes freres, l'un âgé d'environ ſeize ans & l'autre de dix, & ſes ſœurs, dont l'aînée ſemblait en avoir vingt-ſix. Les Taïtiennes portent en général leurs cheveux courts : il était donc extraordinaire de voir tant de cheveux ſur les têtes de celles-ci, & ſans doute c'eſt un privilége réſervé aux princeſſes du ſang royal. Leur rang cependant ne les diſpenſe pas de l'étiquette générale de découvrir leurs épaules en préſence du roi ; cérémonie qui procurait aux femmes des occaſions ſans nombre de montrer toute l'élégance de leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de cent manières différentes, ſuivant leurs talens & leur bon goût, la ſimple draperie d'une longue étoffe blanche : il n'y a point parmi elles de modes qui les forcent à ſe défigurer comme en Europe, mais une grace naturelle accompagne leur ſimplicité. Le

Cook.

ſeul qui ne ſe découvrit pas devant le monarque ; était l'Hoa (ami du roi) de ſa perſonne, l'un de ſes officiers, qu'on peut comparer à nos gentilshommes de la chambre : on nous dit qu'il y en a douze qui ſervent par tour. Le nombre des oncles, des tantes, des couſins & des autres parens de Sa Majeſté, parmi leſquels nous étions aſſis, s'empreſſaient à l'envi de jetter ſur nous des regards de tendreſſe, de nous faire des démonſtrations d'amitié, & de nous demander des grains de verre & des clous : ils prenaient divers moyens pour obtenir nos richeſſes, & ils ne réuſſiſſaient pas toujours : quand nous diſtribuions des préſens à un grouppe de peuple, des jeunes gens ne craignaient pas d'inſinuer quelquefois leurs mains au milieu de celles des autres, & ils demandaient leur part comme ſi ce n'eût pas été une pure libéralité : afin de les corriger de ces tentatives, nous ne manquions jamais alors de leur faire un refus net. Il était difficile cependant de ne rien donner à des vieillards vénérables, qui, d'une main que l'âge allait bientôt paralyſer, preſſaient les nôtres avec ardeur, & nous adreſſaient leurs prières d'un ton de confiance, qui ne pouvait manquer de nous intéreſſer. Les femmes âgées étaient ſûres d'obtenir quelque choſe en mêlant adroitement un peu de flatterie à leurs ſollicitations : elles s'informaient commu-

Cook.

nément de nos noms, & nous adoptant ensuite comme leurs fils, elles nous présentaient plusieurs des parens que nous donnait cette adoption. Après beaucoup de petites caresses, la vieille disait, *aima poe-Eatee no te tayo mettua!* (n'avez-vous pas quelque petite chose pour votre bonne mère)? une pareille épreuve de notre attachement filial, produisait toujours son effet, & nous en tirions les conséquences les plus favorables au caractère général du peuple: car c'est un rafinement des mœurs des nations polies, d'attendre d'autrui des bonnes qualités que nous n'avons pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnaient notre affection, en nous appellant du tendre nom de frères: la plupart étaient belles, & elles faisaient toutes des efforts continus pour nous plaire: on conviendra qu'il n'était pas possible de résister à cette séduction.

Nous fûmes bientôt récompensés de nos présens, sur-tout de la part des femmes, qui envoyèrent à l'instant leurs domestiques (towtows) chercher de grandes piéces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de rose ou de paille, & parfumées de leur huile la plus odorante. Elles les mirent sur nos premiers habits, & elles nous en chargèrent si bien, qu'il nous était difficile de remuer. Après ces présens mutuels, elles nous firent toute sorte de ques-

Cook.

tions ſur *Tabano*, (M. Banks) & ſur Tolano; (M. Solander) & très-peu ſur Tupia.

Durant cette converſation, notre Ecoſſais réjouit infiniment les Taïtiens, en jouant de la cornemuſe : il les jetta dans l'admiration & le raviſſement : le roi en particulier fut ſi charmé de ſes talens, (qui étaient bien médiocres), qu'il lui fit donner une grande pièce de l'étoffe la plus groſſière.

Comme cette viſite n'était qu'une viſite de cérémonie, nous retournâmes bientôt à notre chaloupe; mais nous fûmes retenus un peu plus long-temps ſur la côte par l'arrivée d'Ehappaï, père du roi. Cet homme était grand & maigre : il avait la barbe & les cheveux gris; il paraſſait âgé, mais il montrait encore de la force. Les relations des premiers Voyageurs nous avaient déjà informé de cette étrange conſtitution, en vertu de laquelle un enfant exerce la ſouveraineté pendant la vie de ſon père; mais nous ne pouvions pas voir ſans ſurpriſe le vieil & vénérable Happaï nud juſqu'à la ceinture, en préſence de ſon fils. Ils ont aboli les ſentimens de reſpect attachés univerſellement à la paternité, pour donner plus de poids à la dignité royale, & un ſi grand ſacrifice à l'autorité politique, ſuppoſe plus de civiliſation, que n'en ont attribué aux Taïtiens les premiers navigateurs. Quoique Hap

Cook.

paï ne jouît pas du suprême commandement, sa naissance & son rang lui attiraient les égards du peuple, & une protection spéciale du Roi. La province ou le district d'Opparrée était sous ses ordres immédiats, & fournissait à ses besoins & à ceux des personnes de sa suite. Nous prîmes congé du vieux chef & du roi, & nous retournâmes à bord de la pinnasse, dont Maritata n'était pas sorti pendant toute l'entrevue : il était très-fier de ce qu'il semblait avoir des liaisons intimes avec nous.

En arrivant aux vaisseaux nous vîmes les environs remplis de Taïtiens : plusieurs étaient d'un rang distingué ; & comme on leur permettait d'entrer dans toutes les parties du bâtiment, ils nous suivaient par-tout en nous importunant de leurs demandes : les capitaines pour se soustraire à leurs sollicitations, allèrent à terre ; nous les y accompagnâmes, afin d'examiner les productions naturelles du pays. Nous fîmes l'après-midi une seconde excursion dans la campagne ; mais comme nous n'allâmes pas loin, nous ne découvrîmes que quelques plantes & quelques oiseaux, que nous n'avions pas vus à Oaitépéha.

Le 27 dès le grand matin, O-too, avec une suite nombreuse, vint voir le capitaine Cook. Il envoya d'abord dans le vaisseau une grande

Cook.

quantité d'étoffes, des fruits, un cochon & deux gros poissons. L'un était un cavalha, (*Scomber hippos*) & un autre tout apprêté, d'environ quatre pieds de long. Le capitaine s'avançant au côté du vaisseau, pria Sa Majesté d'entrer; mais le prince ne se remua de dessus son siége qu'après que M. Cook eût été enveloppé d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, qui lui donnèrent une grosseur monstrueuse. Enfin il monta à bord lui-même, ainsi que sa sœur, un frere plus jeune que lui & un cortége de plusieurs Taïtiens. On leur fit à tous des présens.

Et comme le monarque ne se hasardait qu'avec défiance sur le gaillard d'arrière, nous l'embrassâmes, & nous prîmes tous les moyens possibles de calmer son inquiétude. Le gaillard était si plein des parens du prince, qu'on l'invita à venir dans la salle, mais la descente entre les ponts était une entreprise si périlleuse, suivant ses idées, qu'il n'y eût pas moyen de l'y déterminer, avant que son frère, jeune homme d'environ seize ans, qui mettait en nous une grande confiance, en eût fait l'essai: après avoir reconnu la salle, qu'il trouva de son goût, il vint faire son rapport au roi, qui alors ne craignit plus de descendre. Le capitaine Cook était toujours chargé de ses étoffes Taïtiennes, & il commençait à suer beaucoup. Sa Majesté fut accompagnée dans la grand'cham-

Cook.

bre de tous les Insulaires de sa suite, qui avaient à peine assez de place pour se remuer. Chacun d'eux, comme je l'ai déjà dit, choisit parmi nous un ami particulier, & des présens réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. Quand il fallut s'asseoir pour déjeûner, ils furent frappés de la nouveauté & de la commodité de nos chaises. Le roi fit beaucoup d'attention à notre déjeûné; il était fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude (1), & manger du fruit-à-pain avec de l'huile (2), il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Ses sujets ne furent pas si réservés.

O-too ayant vu l'épagneul de mon père, qui était un très-beau chien, malgré la mal-propreté qu'il avait pris à bord du vaisseau, par le contact de la poix, de la térébenthine, &c. témoigna un grand desir de l'avoir, & on le lui donna sur le champ. Il commanda à un de ses gentilshommes *Hoas* d'en avoir soin, & conformément à ces ordres, cet homme porta toujours le chien derrière Sa Majesté.

Dès qu'on eut déjeûné, M. Cook prit dans sa chaloupe le roi, sa sœur, & autant d'autres qu'il put y en entrer, & il les ramena à Oppar-

(1) Du thé.
(2) Du beurre.

Cook.

rée. Le capitaine Furneaux offrit au Roi deux chèvres, ún mâle & une femelle. Nous avions très-bien fait comprendre à O-too le prix des chèvres; mais pendant le passage, il nous proposa beaucoup de questions sur ces animaux, qui absorbaient toute son attention : nous lui répétâmes souvent de quoi ils se nourrissaient & comme il fallait les soigner. Dès que nous fûmes à terre, je lui montrai un coin de terre couvert de gramens, à l'ombre de quelques arbres à pain, & je l'avertis de les laisser toujours dans de pareils endroits. La côte était remplie à notre débarquement d'une foule d'Insulaires, qui témoignèrent par des acclamations leur joie de revoir leur souverain. Une vieille femme respectable, mère de Toutaha, vint bientôt à la rencontre de M. Cook. Elle le prit par les deux mains, & versa un torrent de larmes, en lui disant *Toutaha Tiyo no Toutee matty Toutaha.* (Toutaha votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). Il fut si touché de son maintien & de sa tendresse, qu'il lui aurait été impossible de ne pas mêler ses larmes aux siennes, si O-too qui survint, ne l'avait pas éloigné d'elle. Il obtint de lui avec peine la permission de la revoir, & il fallut pour cela lui donner une hache & quelques autres choses. Après avoir resté peu de temps à terre, nous nous rendîmes ensuite à nos tentes

Cook.

ſur la pointe Vénus, où les naturels vendaient à très-bas prix des végétaux de toute eſpèce ; car ils donnaient un panier de fruits-à-pain, ou de noix de cocos pour un grain de verre. Mon père retrouva ſon ami O-Wahow, qui lui offrit beaucoup de fruits, des poiſſons, des étoffes & des hameçons de nacre de perle. Ce préſent méritait une récompenſe ; mais le généreux Taïtien ne voulut abſolument rien recevoir : il dit qu'il faiſait ce don comme ami, & ſans motif d'intérêt. Tout conſpira ce jour à nous donner une idée favorable de cette nation aimable.

Nous retournâmes dîner à bord, & je paſſai l'après-midi à décrire & à deſſiner des objets d'hiſtoire naturelle. Sur ces entrefaites les ponts furent remplis de Taïtiens des deux sèxes, qui furetaient par-tout & qui commettaient des vols dès qu'ils en trouvaient l'occaſion. Le ſoir mes yeux furent frappés d'une ſcène nouvelle pour moi, mais familière pour ceux qui avaient déjà été à Taïti. Un grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance par nos matelots, reſtèrent à bord au coucher du ſoleil, après le départ de leurs compatriotes ; nous avions vu des exemples de proſtitution parmi les femmes d'Oaitépéha ; mais quelques fuſſent leurs faibleſſes pendant le jour, elles ne s'aviſaient point de paſſer la nuit ſur le vaiſſeau. Celles de Matavai

Cook.

connaiſſaient mieux le caractère des matelots Anglais, elles ſavaient bien qu'en ſe fiant à eux, elles emporteraient les grains de verre, les clous, les haches & même les chemiſes de leurs amans. La ſoirée fut conſacrée à la joie & au plaiſir, auſſi complétement que ſi on avait été à Spithéad. Avant qu'il fut parfaitement nuit, les femmes s'aſſemblèrent ſur le gaillard, & l'une d'elles jouant de la flûte avec ſon nez, les autres exécutèrent toute ſorte de danſes du pays, la plupart fort indécentes. Comme la ſimplicité de leur éducation & de leur vêtement, donne un caractère d'innocence à des actions qui ſont blâmables en Europe, on ne peut pas les accuſer de cette licence effrénée qu'on reproche aux femmes publiques des nations polies. Enfin elles ſe retirèrent ſous les ponts, & celles dont les amans purent les régaler de porc frais, ſoupèrent ſans réſerve, quoiqu'elles euſſent refuſé auparavant de manger en préſence de leurs compatriotes. La quantité de porc qu'elles conſommaient eſt étonnante, & leur voracité prouvait bien qu'elles mangent rarement dans leur famille de cette viande délicieuſe. Les marques de ſenſibilité qu'avaient montré la mère de Toutahah & O-Wahow, & les idées de l'innocence & du bonheur des Taïtiens, étaient ſi récentes à nos eſprits, que nous fûmes révoltés à l'aſpect de

ces malheureuses, qui s'abandonnaient à toute la brutalité de leurs passions. Cook.

Le lendemain le prince & ses officiers allèrent sur l'*Aventure* offrir un pareil présent au capitaine Furneaux, qui fut obligé de se laisser charger d'étoffes, comme on l'a dit plus haut du capitaine Cook. M. Furneaux amena bientôt le Monarque sur la *Résolution*, où M. Cook lui rendit en dons plus qu'il n'avait donné : il habilla sa sœur le plus élégamment qu'il lui fut possible ; elle se tenait couverte devant O-Too ce jour-là, ainsi que son frère, & un ou deux de ses sujets. Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir les épaules devant *Tedua Torvrai* : on rendait les mêmes honneurs au jeune *Téarée Watow*, qui était avec le roi son frère, & il nous parut que le titre d'*Earée*, commun à tous les chefs des cantons & à la noblesse en général, se donne encore par excellence aux personnes de la famille royale. Lorsque le roi jugea à propos de s'en aller, M. Cook le reconduisit dans une chaloupe à Opparrée ; les cornemuses (dont il aimait passionnément la musique) & les danses des matelots l'amusèrent pendant la route ; il ordonna de son côté, à quelques-uns de ses gens de danser : ils ne firent guère que des contorsions ; plusieurs imitaient assez bien les matelots, qui sautaient au son des cornemuses. En quittant le

Cook.

roi, il promit de revenir le lendemain; mais il ajouta que M. Cook devait lui faire une visite auparavant.

Le lendemain au matin on se rendit à Opparrée, près d'O-Too, comme il l'avait desiré : M. Cook était accompagné du capitaine Furneaux & de plusieurs officiers. On lui fit présent de différentes choses qu'il ne connaissait pas encore, & entre autres d'un large sabre : la seule vue de cette arme l'effraya tellement qu'on ne pouvait pas lui persuader de l'accepter ni de la ceindre : il ne la porta que peu de temps à son côté; il pria tout de suite M. Cook de la détacher, & de permettre qu'on l'ôtât de devant ses yeux.

On nous mena ensuite au théâtre, où on joua pour nous un *Héava*, ou piéce dramatique en danses & en paroles. Cinq hommes & une femme qui n'était pas moins que la sœur du roi, composaient les acteurs. Il n'y avait d'autre musique que trois tambours : la comédie dura environ une heure & demie ou deux heures; & en tout elle fut assez bien jouée. Il ne nous fut pas possible d'en deviner le sujet : quelques parties semblaient adaptées à la circonstance présente, car le nom de Cook y revenait souvent. D'autres n'avaient certainement aucun rapport à nous : elle ne nous parut différer, que par la manière de jouer de celles que nous avions vu à Uliétéa,

dans notre premier voyage. Tedua Towrai montra un talent extraordinaire : son habit de danse était le plus joli de tous : de longs glands de plume pendaient de la ceinture en bas, & relevaient sa parure. Dès que tout fut fini, le roi lui-même desira notre départ, & il envoya sur la chaloupe différentes espèces de fruit & de poisson tout apprêtés : nous retournâmes ainsi à bord chargés de présens.

Cook.

Au commencement de septembre nous quittâmes la baie de Matavai pour nous rendre à Huaheine, où les vaisseaux arrivèrent le 3.

HUAHEINE.

Un golfe profond sépare Huaheine en deux péninsules, réunies par un isthme, entièrement inondés à la marée haute. Ses collines sont moins élevées que celles de Taïti ; mais leur aspect annonce des restes de volcan. Le sommet de l'une d'elles ressemblait beaucoup à un cratère ; & on voyait sur un de ses côtés un rocher noirâtre & spongieux, qui paraissait être de la lave. Au lever du soleil nous contemplâmes quelques autres des îles de la Société *O-Rarétea* (Uliétea) O-Taha & *Borabora* (bolabola). La dernière forme un pic pareil à Maitéa ; mais beaucoup plus élevé & plus considérable, au sommet duquel on appercevait aussi le cratère d'un volcan.

L'aspect du pays est le même, mais en petit,

Cook.

que celui de Taïti. La circonférence de toute l'île, n'a que ſept ou huit lieues. Les plaines ſont peu grandes, il y a à peine quelques collines intermédiaires entr'elles & les montagnes les plus hautes, qui s'élèvent immédiatement des bords de la plaine. La contrée offrait cependant d'agréables points de vue.

L'un des naturels qui vint à bord, avait une rupture ou hernie effrayante, qui ne ſemblait pas l'incommoder beaucoup, car il montait les côtés du vaiſſeau avec une grande agilité. Ces Inſulaires parlaient la même langue, ils avaient les mêmes traits, & ils portaient les mêmes vêtemens d'étoffes d'écorce d'arbre que les Taïtiens; nous n'avions encore vu aucunes de leurs femmes. Ils nous vendirent entr'autres choſes une douzaine de très-gros coqs, d'un joli plumage; mais ce qu'il y a de remarquable, ils ne nous apportèrent aucune poule.

Ayant débarqué peu de temps après qu'on eut jetté l'ancre, je trouvai deux plantes que nous n'avions pas encore vues; & je remarquai que les arbres à pain, dans cette partie, portaient déjà un jeune fruit de la groſſeur d'une petite pomme, qui, à ce que me dirent les naturels, ne ſerait mûr que dans quatre mois. Le diſtrict où je mis à terre, ſemblait manquer de bananes. Les

Insulaires cependant nous en apportèrent quelques-unes qui venaient des autres cantons ; ce qui prouve qu'ils conduisent leurs vergers de manière à avoir des fruits dans les différentes saisons ; mais ces récoltes tardives, comme on le conçoit aisément, sont peu considérables, & destinées pour la bouche des chefs.

Je retournai dîner à bord ; & après-midi je fis avec mon père & plusieurs de nos Messieurs, une seconde excursion sur la côte ; & on nous apprit que les chefs de l'île paraîtraient le jour suivant. Les naturels ne nous importunaient pas beaucoup ; & nous n'en eûmes que quinze ou vingt à notre suite. Si nous étions plus tourmentés à Taïti, la petitesse de l'île était la principale cause de cette différence. Mais il faut ajouter que les habitans d'Huaheine ne nous connaissaient pas assez pour espérer du profit à nous accompagner ; & en général ils ne montraient pas ce degré de curiosité & de frayeur naturel aux Taïtiens, qui avaient de bonnes raisons de craindre la puissance terrible de nos armes à feu.

Notre ami Poréo le Taïtien que nous avions embarqué, vint à terre avec nous : il avait un habit de toile & des culottes, & il portait la poire à poudre & le gibier du capitaine Cook. Il nous dit qu'il désirait passer pour un de nos gens, & pour cela il ne parla jamais Taïtien,

Cook.

mais il marmottait des mots inintelligibles, qui en imposaient à la multitude : afin d'augmenter l'illusion, il ne voulait plus qu'on l'appellât du nom de Poréo, & il souhaitait qu'on lui en donnât un Anglais : les matelots le nommèrent sur le champ Tom, ce qui lui plut extrêmement : il apprit bientôt le terme ordinaire *Sir* (Monsieur) qu'il rendait par Yorro. Nous ne pouvions pas concevoir quel était son but en prenant ce déguisement, à moins qu'il ne se crût plus important sous le personnage d'un matelot Anglais que sous celui d'un Towtow Taïtien.

Le lendemain, dit M. Cook, j'allai avec le capitaine Furneaux & M. Forster, faire une première visite à Oréo, qui, à ce qu'on me dit, m'attendait. Un des Insulaires nous conduisit à l'endroit où il était ; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli en partie la cérémonie suivante, que les habitans de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le bateau dans lequel on nous pria de rester, débarqua devant la maison du chef, située près de la côte ; on apporta à notre bord, les uns après les autres, & avec quelques simagrées, cinq petits bananiers qui sont leurs emblêmes de paix : trois petits cochons, dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de cocos, accompagnèrent

accompagnèrent les trois premiers, & un chien accompagna le quatrième. Chacun avait son nom particulier, & un sens un peu trop mystérieux pour que nous l'entendissions; enfin le capitaine m'envoya l'inscription gravée sur un petit morceau d'étain que je lui laissai en 1769; elle était dans le même sac où je la plaçai alors, & il y avait en outre une piéce fausse de monnoie Anglaise & quelques grains de verre, ce qui prouve combien il avait eu soin du tout. Quand ils eurent mis à bord des bateaux, les bananiers, les cochons, le chien, &c. notre guide, qui se tenait toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, &c. Nous obéîmes à l'instant; nous débarquâmes portant à la main les bananiers ainsi parés, & on nous conduisit vers le chef à travers la multitude: les naturels du pays eurent soin de se ranger en haie sur notre passage. On nous fit asseoir à quelques pas du chef; on nous ôta des mains nos bananiers & on les posa devant lui, l'un après l'autre, ainsi qu'on nous avait offert les précédens. L'un était destiné à l'*Eatoua* ou (Dieu). Le second à (l'Earée), ou Roi, & le troisième à Tiyo, ou (l'Amitié). Je voulus ensuite aborder le roi, mais on me dit qu'il allait s'avancer lui-même; il vint effectivement se jetter a mon col. Il n'observait plus de

Cook.

Cook.

cérémonial ; car les larmes coulaient abondamment ſur ſes joues vénérables, & il ſe livra à toute l'effuſion de ſa tendreſſe. Il me préſenta enſuite ſes amis, & je leur fis à tous des préſens. J'offris à Oréo ce que j'avais de plus précieux ; car je regardais cet homme comme un pere. Il me donna en retour un cochon, & une grande quantité d'étoffes, & il me promit de pourvoir à tous nos beſoins : on verra bientôt avec quelle exactitude il tint ſa parole. Enfin nous prîmes congé de lui, & nous retournâmes à bord ; bientôt après M. Pickerſgill revint auſſi avec quatorze cochons. Les échanges ſur la côte & le long du vaiſſeau, nous en procurèrent à peu-près autant, outre des volailles & des fruits. Les cochons ſemblaient être les animaux les plus ſtupides de leur eſpèce ; mais leur chair était excellente.

Ce bon vieux chef vint me voir le jour ſuivant, dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans : il m'amena un cochon & des fruits ; & de mon côté je ne manquai pas de lui faire de nouveaux préſens. Il porta ſon amitié ſi loin, qu'il m'envoyait réguliérement chaque jour pour ma table, les meilleurs de ſes fruits en abondance, avec des racines toutes apprêtées.

M. Forſter continue ainſi le détail de ſes obſervations : nous nous rendîmes le Docteur Sparrman & moi, à la maiſon d'Oréo par terre;

Cook.

& dans cette promenade nous vîmes un grand nombre de cochons, de chiens & de volailles : les poules erraient à leur gré au milieu des bois, & se juchaient sur des arbres fruitiers : les cochons courent aussi en liberté ; mais on leur donne chaque jour des portions régulières d'alimens, que de vieilles femmes ont coutume de leur distribuer. Nous en remarquâmes une en particulier, qui nourrissait un petit cochon avec une pâte aigrelette & fermentée de fruit-à-pain, appellée *Mahei* : elle tenait le cochon d'une main & elle lui offrait une peau coriace de porc : mais dès que l'animal ouvrait la bouche pour saisir cet appas, elle lui jettait un morceau de sa pâte. Sans cet expédient le petit cochon n'aurait pas mangé. Ces quadrupèdes, malgré leur stupidité, étaient réellement soignés & caressés par toutes les femmes, qui leur offraient à manger avec une affection ridicule. Nous fûmes témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous vîmes une femme peu âgée, présenter ses mamelles pleines de lait à un petit chien accoutumé à la teter. Ce spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes pas nous empêcher de témoigner notre dégoût ; mais elle sourit, & elle nous apprit qu'elle se laissait teter par de petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avait perdu ses enfans ; cet expédient très-innocent, était

Cook.

pratiqué jadis en Europe (1); les chiens de toutes ces îles sont courts, & leur grosseur varie depuis celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul : ils ont la tête large, le museau pointu, les yeux très-petits, les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs & de différentes couleurs, mais plus communément blancs & bruns. Ils aboyaient rarement, mais ils hurlaient quelquefois, & montraient beaucoup d'aversion pour les étrangers.

Nous trouvâmes quelques-uns des oiseaux que nous avions déja apperçus à Taïti, un martin-pêcheur au ventre blanc, & un héron gris. J'en tuai plusieurs de chaque espèce ; mais différentes personnes répandues dans la foule, attachaient une idée de sainteté à ces oiseaux, & ils les appellaient *Eatooas*, c'est-à-dire, du même nom qu'ils donnent à leurs dieux : en même temps cependant il y avait au moins autant, & quelquefois plus d'Insulaires, qui nous priaient de les tuer, & qui nous les montraient eux-mêmes pour cela. Après que nous les avions tués, aucun d'eux ne donna jamais aucune marque de désapprobation.

(1) Les Américaines qui ont beaucoup de lait, recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mamelles. Voyez les Recherches Philosophiques sur les Américains, 1 *vol.*

il est sûr qu'ils ne les regardent pas comme des divinités ; car les divinités, suivant eux, sont invisibles, mais le nom d'*Eatooa*, par lequel ils les distinguent, suppose une plus grande vénération que celle qu'ont les vieilles femmes en Angleterre pour les hirondelles, & d'autres oiseaux. Dans cette circonstance, ainsi que dans plusieurs autres relatives aux institutions civiles, politiques & religieuses de ces Insulaires, nous ne pouvons pas donner au Lecteur des idées précises, parce qu'ayant resté peu de temps parmi eux, & ne connaissant pas leur langue, nous n'avons acquis que des connaissances imparfaites. Cook.

Avec les acquisitions que nous avions faites, nous poursuivîmes notre marche jusqu'au bras septentrional du havre, où M. Smith veillait aux travaux de l'Aiguade. Des naturels lui vendaient plusieurs cochons; mais les végétaux étaient si rares, que nous achetions rarement des plantains, du fruit-à-pain & des noix de cocos : nous nous contentions de quelques bonnes ignames qui bouillies, tenaient lieu de pain. A midi nous atteignîmes la maison d'Oréo, après avoir côtoyé une grève d'un petit sable blanc, parmi des palmiers qui procuraient beaucoup d'ombrage. L'après-dînée nous retournâmes une seconde fois dans la maison d'Oréo, où nous le trouvâmes entouré d'un grand nombre des principaux

Cook.

personnages de l'île. Ces Insulaires ressemblaient si parfaitement aux Taïtiens ; que je n'y appercevais aucune différence. Je ne puis pas confirmer l'assertion des premier navigateurs, qui disent que les femmes de Huaheine sont en général plus blanches & plus belles ; peut-être cependant que nous n'avons pu ni les uns ni les autres les juger en général. Elles ne demandaient pas avec autant d'importunité des grains de verre & des présens ; elles n'étaient pas si empressées d'accorder leurs faveurs aux nouveaux venus, quoiqu'à notre débarquement & à notre départ, quelques-unes du peuple, pratiquassent souvent un cérémonie indécente, décrite dans la Relatio des premiers Voyageurs, mais sans aucune de circonstances préparatoires qu'y avait mis Ooratooa. Nous devons moins louer l'hospitalité de habitans, ils nous regardaient avec indifférence & ils ne connaissent presque pas l'usage Taïtie des présens réciproques ; dans nos promenades i ne nous fatiguaient point de leur présence ; leur d marche était pourtant plus hardie & plus insou ciante que celle des Taïtiens : l'explosion & l effets de nos fusils ne les frappaient ni de crainte ni d'étonnement. Il faut certainement rapport cette différence au traitement divers que peuple des deux îles avait éprouvé de la pa des Européens : ils nous donnèrent toujou

des preuves d'hoſpitalité & de bienveillance. Cook.

Le docteur Sparrman fit enſuite lui ſeul une autre promenade vers le côté ſeptentrional de l'île, & il trouva une grande lagune d'eau ſalée, qui s'étendait à pluſieurs milles parallélement à la côte, & qui exhalait une puanteur inſupportable, à cauſe d'une vaſe putride répandue ſur ſes bords. Il cueillit auſſi pluſieurs plantes aſſez communes dans les îles & ſur les côtes des Indes orientales, mais plus rares dans les autres parties des îles de la mer du Sud. Un naturel qui l'accompagna, & à qui il confia le ſac de ſes plantes, fut extrêmement fidèle. Quand le docteur s'aſſeyait pour écrire, l'Inſulaire s'aſſeyait également derrière lui, & il prenait dans ſes mains les deux poches de ſon habit, afin, diſait il, d'empêcher les voleurs de venir le dépouiller. Par cette précaution, le docteur Sparrman n'avait rien perdu, quand il revint à bord : pluſieurs des Indiens cependant, qui ſemblaient le regarder comme un homme qui était en leur pouvoir, avaient jetté ſur lui des regards de malveillance, & lui avaient dit des injures.

Le 6 M. Sparrman ayant imprudemment pénétré ſeul dans l'intérieur du pays, pour faire des recherches de botanique, deux naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin : ils lui firent pluſieurs proteſtations d'amitié, & ils répétèrent

Cook.

ſouvent le mot *Tayo* ; mais profitant bientôt d'un moment où il regardait d'un autre côté, ils arrachèrent de ſa ceinture une dague, la ſeule arme qu'il eût, & il lui en donnèrent un coup ſur la tête, à l'inſtant où il ſe baiſſait pour s'armer d'un caillou. Ce coup le jetta par terre, & alors ils lui déchirèrent une veſte de ſatin noir, & ils enlevèrent par lambeaux une partie de ſon habit. Cependant il ſe débarraſſait de leurs mains, & s'enfuyant vers la grève, il les devançait, mais des ronces embarraſſèrent tellement ſes pieds, que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquèrent alors ſur les tempes & ſur les épaules, un grand nombre de coups qui l'étourdirent : ils lui relevèrent ſa chemiſe ſur la tête, & ſe préparaient à lui couper les mains, parce que ces boutons la retenaient au poignet : heureuſement il ouvrit la manche avec ſes dents, & les voleurs s'enfuirent en emportant leur butin. A cinquante verges au-delà des Indiens qui dînaient, l'invitèrent à s'arrêter, mais il marcha en hâte vers le rivage.

Deux autres naturels le voyant ainſi dépouillé, ôterent ſur le champ leurs vêtemens d'étoffe, dont ils le couvrirent, & ils le menèrent à la place du marché, où ſe trouvait un grand nombre d'Inſulaires. Au moment où M. Sparrman parut dans l'état qu'on vient de décrire, ils prirent

tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord, dit M. Cook, qu'ils avaient volé quelque chose; mais je fus bientôt détrompé quand nous apperçûmes M. Sparrman, & qu'on nous raconta l'affaire. Je rappellai quelques Indiens, & je les assurai que je ne me vengerais point sur les innocens : j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, & j'emmenai l'homme qui était revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage. Dès que le chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura & poussa des cris, ainsi que plusieurs autres. Lorsque les premiers transports de son chagrin furent calmés, il se mit à faire des reproches à son peuple, & il dit (autant que nous pûmes le comprendre) de quelle manière amicale je l'avais traité dans ce voyage, ainsi que dans le précédent, & combien il était honteux de commettre de pareilles actions. Il se fit répéter de nouveau ce qu'on avait volé à M. Sparrman, & promit de ne rien négliger de tout ce qui dépendrait de lui pour le retrouver : alors se levant, il me pria de l'accompagner à mon bâteau. Ses sujets présens craignirent, à ce que j'imagine, pour sa sûreté, ils employèrent toute sorte d'argumens afin de le dissuader de son projet, qui leur semblait téméraire. Il entra cependant sur

Cook.

Cook.

mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire. M. Forster pere offrit de rester à terre pour ôtage ; mais le chef n'y consentit pas, il se contenta de prendre avec lui un de ses parens. Dès qu'ils apperçurent leur chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils poussèrent un grand cri. Le chagrin qu'annonçait leur visage, est inexprimable ; ils étaient tous inondés de larmes ; ils priaient, ils suppliaient, & même ils entreprirent de l'en arracher par force. Je joignis alors mes prières aux leurs, car je souffrais trop de les voir dans une si cruelle détresse. Tout fut inutile. Il insista pour m'attirer à bord près de lui, & quand j'y fus, il ordonna de voguer au large. Sa sœur, avec autant de courage que lui, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention était de courir avec nous après les voleurs, nous marchâmes par eau aussi loin que la côte le permit. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans l'intérieur des terres, & nous parcourûmes quelques milles ; le chef nous servant de guide, & adressant des questions à tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il arriva à une maison au bord du chemin, il fit apporter des noix cocos pour nous, & lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchissement, il nous conduisit plus loin. Je m'y opposai, croyant

Cook.

qu'il nous menerait peut-être à l'extrémité la plus éloignée de l'île : des bagatelles que nous redemandions, ne valaient presque pas la peine d'être remportées, quand on nous les aurait rendues. Le chef employa plusieurs raisons afin de me persuader de continuer notre route ; il me dit que mon bateau pourrait faire le tour des côtes & venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous ramenerait sur notre vaisseau, si je croyais que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étais décidé à m'en retourner, & il fut obligé de condescendre à ma volonté, dès qu'il vit que je ne le suivrais pas davantage. Je le priai seulement d'envoyer quelqu'un des Insulaires à la recherche de ce qu'on nous avait volé ; car je reconnus que les voleurs étaient si bien instruits de notre marche, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'île, il nous eût été difficile même de les appercevoir. D'ailleurs, comme je me proposais d'appareiller le lendemain au matin, cette rupture nous causait une grande perte, en arrêtant tout espèce de commerce : en effet les naturels du pays étaient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchait de nous, excepté le cortége du chef. Il était donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de ré-

Cook.

tablir les choſes dans leur premier état. En arrivant à notre bateau, nous y trouvâmes la ſœur d'Oréo & pluſieurs autres Inſulaires qui s'étaient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaiſſeau, ſans même dire au chef de nous accompagner. Il perſiſta cependant à nous ſuivre auſſi, & il monta avec nous, en dépit de l'oppoſition & des prières des naturels qui l'entouraient : ſa ſœur imita ſon exemple, & les larmes, les ſupplications de ſa fille, âgée d'environ ſeize ou dix-huit ans, ne l'arrêtèrent point. Cette jeune perſonne, dans l'accès de ſa douleur, ſe faiſait des bleſſures à la tête avec des coquilles, ſa mere fut obligée de les lui arracher des mains. Le chef s'aſſit à notre table, & dîna de bon cœur; ſa ſœur, ſuivant la coutume, ne mangea rien. Après dîné, je payai, par mes libéralités, la confiance qu'ils avaient eu en moi, je les mis tous deux à terre, au milieu de pluſieurs centaines de leurs ſujets qui les attendaient pour les recevoir : un grand nombre embraſsèrent leur chef avec des larmes de joie. Tout reſpirait alors le contentement & la paix : le peuple accourait en foule de tous les canons, avec des cochons, des volailles & des fruits, de ſorte que nous en remplîmes deux bateaux. Oréo lui-

même m'offrit un gros cochon & quantité de fruits. On nous rapporta la dague (la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdue) avec un pan de son habit, & on nous assura que nous recevrions le reste le lendemain : on avait volé aussi différens effets à quelques-uns de nos officiers qui étaient à la chasse, on les rapporta de la même manière.

Cook.

Ainsi finit cette journée tumultueuse dont j'ai parlé avec détail, parce qu'elle montre combien de confiance ce brave chef avait en nous : on a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo & moi, de véritables amis ; nous avions accompli toutes les cérémonies en usage dans leur patrie, & il semblait croire que personne ne pouvait briser ce respectable lien. Il me parut que c'était là le grand argument qu'il employa, lorsque ses sujets desiraient l'empêcher d'entrer dans mon bateau ; il leur disait à-peu-près : Oréo, (car c'est ainsi qu'il m'appellait toujours) & moi sommes amis ; je n'ai rien fait pour perdre son attachement ; pourquoi n'irais-je pas avec lui ? Nous n'avons cependant trouvé aucun autre chef qui voulût agir de la même manière en pareille circonstance. Si l'on demande ce qu'il avait à craindre, je répondrai, rien ; car je ne voulais pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de

Cook.

plus qu'il ne le souhaiterait. Mais ses sujets & lui étaient excusables de ne pas le savoir : ils voyaient bien que, dès qu'une fois il serait en mon pouvoir, toutes les forces de l'île ne suffiraient pas pour l'en arracher, & qu'ils devraient m'accorder pour sa rançon tout ce qu'il me plairait de leur demander. Ainsi ils avaient des raisons d'inquiétude sur sa sûreté & sur la leur.

Le 7, du grand matin, tandis que les vaisseaux démaraient, j'allai faire ma visite d'adieu à Oréo, accompagné du capitaine Furneaux & de M. Forster. Nous lui portâmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la première inscription qu'il avait déja si bien gardée, & j'y ajoutai quelques médailles avec une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : *Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique, la Résolution & l'Aventure, mouillèrent içi en septembre* 1773. Je renfermai le tout dans un sac; il me promit d'en prendre soin & de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveraient. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman. Je jugeai qu'on ne les avait pas retrouvés, & je n'en dis rien, de peur d'affliger le chef sur des effets que je ne lui avais pas donné le temps de recouvrer.

Cook.

En arrivant aux vaiſſeaux, nous trouvâmes une foule de pirogues remplies de cochons, de volailles & de fruits que nous amenaient les Inſulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine eus-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint me dire (à ce que nous comprîmes) que les voleurs étaient pris, & qu'il déſirait que nous allaſſions à terre, ou pour les punir, ou pour aſſiſter à leur châtiment : mais cela était impoſſible; car la *Réſolution* ſe mettait ſous voile, & l'*Aventure* était déjà hors du havre. Le chef marcha avec nous plus d'une demi-lieue en mer, & il me fit enſuite de tendres adieux : il s'en alla ſur une pirogue manœuvrée par un ſeul homme & par lui-même : toutes les autres étaient parties. J'eus regret de ne pas deſcendre à terre avec lui, afin de voir de quelle manière ils puniſſent les coupables : je ſuis ſûr que cette raiſon ſeule l'avait déterminée à venir à bord.

Durant notre courte relâche à l'île fertile de Huaheine, les deux vaiſſeaux achetèrent trois cent cochons, outre des volailles & des fruits ; & nous en aurions obtenu bien davantage, ſi nous y avions reſté plus long-temps.

Avant de quitter cette île, le capitaine Furneaux conſentit à recevoir à ſon bord un jeune homme nommé O-Maï, natif d'Uliétéa, où il avait eu quelques biens, dont les Inſulaires de

Cook.

Bolabola venaient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable par sa taille, sa figure & son teint, ne pouvait, suivant moi, donner une idée juste des habitans de ces îles heureuses (1): car les naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux & plus intelligens ; ils ont communément un meilleur maintien, que les classes moyennes du peuple. Cependant depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur: car excepté son teint (qui est d'une couleur plus foncée que celle des Earées & des bourgeois, qui, comme dans les autres pays, menènt une vie plus voluptueuse, & sont moins exposés à la chaleur du soleil), je ne sais pas si aucun autre naturel aurait donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale. O-Maï a certainement une très-bonne tête, de la pénétration, de la vivacité & des principes honnêtes : son maintien intéressant le rendait agréable à la meilleure compagnie, & un noble sentiment d'orgueil lui apprenait à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Il est dominé par des passions comme les autres jeunes gens ; mais il a assez de

(1) Il était d'une grande taille, mais très-mince, & il avait les mains d'une petitesse remarquable.

jugement

jugement pour ne pas s'y livrer avec excès. Le vin ou les boissons fortes ne lui causent, je crois, aucune répugnance; & s'il se trouvait dans un repas où celui qui boirait le plus serait le plus accueilli, je pense qu'il tâcherait aussi de mériter des applaudissemens : mais heureusement pour lui, il a remarqué que le bas peuple seul boit beaucoup; & comme il étudiait avec soin les manières, les inclinations & la conduite des personnes de qualité qui l'honoraient de leur protection, il était sobre & retenu; & je n'ai pas oui dire que durant deux années de séjour en Angleterre, il ait été une seule fois pris de vin, ou qu'il ait jamais montré le moindre desir de passer les bornes les plus rigoureuses de la modération.

Cook.

Immédiatement après son arrivée à Londres, le comte de Sandwich, premier Lord de l'Amirauté, le présenta au roi, qui l'accueillit très-bien : il conçut dès-lors un sentiment profond de reconnaissance & de respect pour ce prince. Il a été caressé par la première noblesse d'Angleterre; & on n'a pas eu la plus légère occasion d'avoir moins d'estime pour lui. Ses principaux protecteurs ont été mylord Sandwich, M. Banks & le docteur Solander. Le premier a cru probablement qu'il était du devoir de sa place de prendre soin d'un habitant de cette contrée hospitalière,

Cook.

qui a fourni avec tant de générosité aux besoins des navigateurs Anglais, & les autres ont voulu reconnaître la réception amicale qu'on leur avait faite dans son pays. On observera que quoique Omaï ait toujours vécu dans les amusemens en Europe, son retour dans sa partie n'est jamais sorti de son esprit : il n'était pas impatient de partir, mais il témoignait du contentement à mesure que le moment approchait. Il s'est embarqué avec moi sur la *Résolution* (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, & vers le Pôle Austral), chargé de présens, pénétré de reconnaissance des bontés & de l'amitié qu'on a eu pour lui, & après avoir subi heureusement l'inoculation de la petite vérole (1).

Au moment où il partit de Huaheine, il semblait être un homme du peuple : il n'osait pas aspirer à la compagnie du capitaine, & il préférait celle de l'armurier & des matelots. Mais quand il fut au cap, où M. Cook l'habilla à l'Européenne, & le présenta aux personnes les plus distinguées, il déclara qu'il n'était pas *Towtow* nom qu'on donne à la dernière classe des naturels, & il prit le titre d'*Hoà* ou d'officier du roi

(1) Cette maladie a fait périr Aotourou, le Taïti que M. de Bougainville avoit amené en France, & q reçut à peu-près la même éducation qu'Omaï.

On a raconté mille histoires fabuleuses sur cet Indien ; & entr'autres on a dit qu'il était *Prêtre du Soleil* ; caractère qui n'a jamais existé dans les îles d'où on l'a amené. Cook.

Il a passé pour très-stupide chez les uns, & très-intelligent chez les autres. Sa langue qui n'a point d'aigres consonnes, & dont chaque mot finit par une voyelle, avait si peu exercé son organe, qu'il ne pouvait point du tout prononcer les sons Anglais les plus compliqués ; & on a fait beaucoup de remarques très-peu justes sur ce défaut physique, ou plutôt sur ce défaut d'habitude. A son arrivée à Londres, il a partagé les spectacles & les plaisirs les plus brillans de cette grande métropole ; il imita aisément la politesse élégante de la Cour, montra beaucoup d'esprit & d'imagination, & fit des progrès étonnans dans le jeu d'échecs. La multiplicité d'objets qui affectèrent ses sens, l'empêchaient de s'occuper de ce qui pouvait être utile à lui-même & à ses compatriotes à son retour. Il était incapable d'embrasser, d'une vue générale, tout notre système de civilisation, & d'en détacher ce qui est applicable au perfectionnement de son pays. La beauté, la symmétrie, l'harmonie & la magnificence, enchantaient ses sens. Accoutumé à obéir à la voix de la nature, il se livrait sans réserve à tous ses mouvemens. Passant ses jours

Cook.

dans un cercle continuel de jouiſſances, il manquait de temps pour penſer à l'avenir : & comme il n'avait pas le génie ni les talens ſupérieurs de Tupia, ſon entendement a fait peu de progrès. Ce qu'on aura peine à croire, il n'a jamais formé le moindre deſir de s'inſtruire de notre agriculture, de nos arts & de nos manufactures; mais perſonne n'a cherché à exciter en lui ce goût ou à donner plus de moralité à ſon caractère. Il a prouvé à ſon départ, que toutes les ſcènes de débauche, dont il a été témoin, n'ont pas corrompu les bonnes qualités de ſon cœur. Il emporta avec lui toute ſorte d'habits, d'ornemens & de bagatelles ; enfin tout ce qu'inventent chaque jour nos beſoins factices. Son jugement était encore dans l'enfance ; & comme un enfant, il déſirait tout ce qui l'amuſait & produiſait ſur lui des effets inattendus. C'eſt pour ſatisfaire ſes goûts enfantins, qu'on lui a donné une orgue portative, une machine électrique, une cotte de maille & une armure complète. Les Lecteurs penſeront peut-être qu'il a pris à bord des articles vraiment utiles à ſes compatriotes; je l'eſpérais moi-même, mais j'ai été trompé. Si nous ne renvoyons pas à ſa patrie un citoyen bien formé, ou rempli de connaiſſances précieuſes, qui pourraient le rendre le bienfaiteur & peut-être le

législateur de son pays, j'aime à penser du moins que les vaisseaux partis pour de nouvelles découvertes, portent aux heureux Insulaires de Taïti différens animaux domestiques. La transplantation des bœufs, des vaches, des moutons, &c. augmentera peut-être le bonheur de ses habitans. Cook.

Le 8 septembre 1773, nous fîmes voile pour Uliétéa. Nous arrivâmes en travers du havre d'Ohamanéno à la fin du jour. ULIÉTÉA.

Cette île, observe M. Forster, est appellée O-Raietéa par tous les Taïtiens, & dans toutes les îles de la société; je ne sais pourquoi les cartes du capitaine Cook la nomment Uliétéa: par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle de Taïti: elle est environ trois fois plus grande que Huaheine; ses plaines sont beaucoup plus larges & ses collines plus élevées.

Un chef nommé Oruwherra, natif de l'île voisine de Borabora (1) vint à bord sur une des pirogues dont on a déja parlé. Il était très-robuste, mais il avait les mains très-petites: ses bras piqués représentaient des figures quarrées très-singulières, & il avait en outre de grandes rayures noires qui lui traversaient la poitrine, le ventre & le dos. Ses reins & ses cuisses étaient

(1) M. Cook l'appelle *Bolabola*.

Cook.

noirs par-tout. Il tenait à la main des branches vertes; & il offrit à mon pere un petit cochon, que plusieurs personnes de l'équipage avaient déja dédaigné d'accepter : après qu'il eut reçu en retour quelques outils de fer, il descendit tout de suite dans sa pirogue, & il fut ramené à terre; mais il renvoya bientôt à son nouvel ami une seconde pirogue chargée de noix de cocos & de bananes, & les domestiques qui vinrent les offrir de sa part, ne voulurent emporter aucun présent. Nous fûmes très-touchés de cette marque de bonté.

L'après-midi, un second chef, natif de la même île de Bolabora, vint à bord, & changea de nom avec mon pere : il s'appellait Héréa : nous n'avons pas vu d'homme si corpulent dans les îles de la mer du Sud : il n'avait pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, & une de ses cuisses en avait trente-un trois quarts. Ses cheveux le rendaient d'ailleurs remarquable : ils pendaient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son dos, & ils étaient si touffus, qu'ils donnaient à sa tête une grosseur extraordinaire. Sa corpulence, son teint, sa peau *tatouée* comme celle d'Oruwherra, annonçaient assez son rang; car les grands de cette île vivent dans l'indolence & dans le luxe, ainsi que ceux de Taïti. Il faut expliquer comment

Cook.

ces deux chefs, originaires de Bolabora, pouvaient avoir de l'autorité & des possessions à Uliétéa. On lit, dans le premier voyage du capitaine Cook, qu'O-ponée, roi de Bolabora, avait conquis l'île d'Uliétéa & celle d'O-taha, que renferme le même récif, & Mowrua qui gît environ quinze lieues à l'Ouest. Les guerriers qui servirent sous lui, reçurent de très-vastes possessions pour leur récompense, & un grand nombre de ses sujets s'établirent sur les îles conquises. Oo-ooroo, roi d'Uliétéa, fut cependant conservé sur le trône; mais on borna son pouvoir au district d'Opoa. Poonée avait placé à Taha un viceroi, nommé Boba, qui était son proche parent. La plupart des naturels des îles conquises étaient retirés à Huaheine & à Taïti, aimant mieux un exil volontaire que se soumettre au conquérant : ils espéraient délivrer un jour leur pays de l'oppression. Il paraît que ce motif engagea Tupia & O-maï, originaires d'Uliétéa, à s'embarquer sur des vaisseaux Anglais : ils ont toujours témoigné l'un & l'autre le desir de se procurer une grande quantité d'armes à feu. Tupia aurait peut-être exécuté son plan; mais O-maï n'avait pas assez de pénétration, pour acquérir une idée complète de nos guerres, & l'adapter ensuite à la position

Cook.

de ſes compatriotes. Cependant le projet de ſouſtraire ſon pays au joug du peuple de Bolabora rempliſſait telle ſon eſprit, qu'il a dit ſouvent en Angleterre, que ſi le capitaine Cook ne l'aidait pas dans ſon entrepriſe, il empêcherait ſes compatriotes de lui fournir des rafraîchiſſemens : il médita cette vengeance juſqu'au moment de ſon départ : on lui perſuada alors d'adopter des principes plus pacifiques. Nous avons peine à concevoir quel motif porta O-poonée & ſes ſujets à devenir conquérans ; car ſi on les en croit, leur île eſt auſſi fertile & auſſi heureuſe que celles dont ils ſe ſont emparés : l'ambition ſeule a pu les animer, mais cette ambition s'accorde mal avec leur ſimplicité & leur caractere généreux. Il eſt douloureux de penſer que les ſociétés humaines les plus heureuſes entraînent encore de grandes imperfections.

Le lendemain au matin, nous fîmes une viſite en forme à Oréo, chef de cette partie de l'île ; nous portions avec nous des préſens convenables. On ne nous aſſujettit à aucune cérémonie au débarquement ; on nous mena tout de ſuite près de lui. Il était aſſis dans ſa maiſon au bord de l'eau : il nous y reçut, ainſi que ſes amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de revoir M. Cook : & lui demanda

la permiſſion de changer de nom. C'eſt la plus grande marque d'amitié qu'ils puiſſent donner à un étranger.

Oréo était d'une taille moyenne, mais très-gras; il avait une phyſionomie plein d'expreſſion & d'eſprit, un barbe clair-ſemée, d'un brun rougeâtre. Banniſſant la cérémonie & l'affectation, il badinait & riait avec nous de très-bon cœur. Sa femme était âgée, mais ſon fils & ſa fille ne paraiſſaient avoir que douze ou quatorze ans : la fille était très-blanche; ſes traits, & en particulier ſes yeux, aſſez pareils à ceux des Chinois, ſon nez très-bien fait, ne reſſemblaient pas beaucoup à ceux du reſte de la nation : elle était petite, mais toutes les formes de ſon corps, & en particulier ſes mains, avaient de l'élégance & de la grace : nous reprochions à ſes jambes & à ſes pieds d'être un peu larges; ſes cheveux courts nuiſaient à ſa figure; mais rien de ſi engageant que ſes manières; & quand elle ſollicitait quelque choſe, il n'était pas poſſible de rien refuſer à ſa voix douce & agréable. Au lieu de reſter dans la maiſon, nous nous promenâmes au milieu des bocages, tirant quelques oiſeaux & cueillant des plantes. Le bas peuple nous témoigna plus de familiarité & de confiance qu'à Huaheine; mais il ne nous importunait point par ſes demandes, comme à Taïti.

Cook.

L'après-midi, nous tuâmes dans une autre excurſion des martins-pêcheurs; & au moment où je venais de tirer le dernier, nous rencontrâmes Oréo & ſa famille qui ſe promenaient ſur la plaine avec le capitaine Cook: le chef ne remarqua pas l'oiſeau que je tenais à ma main, mais ſa fille déplora la mort de ſon Eatua, & s'enfuit loin de moi, lorſque je voulus la toucher. Sa mere & la plupart des femmes qui l'accompagnaient, paraiſſaient auſſi affligées de cet accident, & montant ſur ſon bateau, le chef nous ſupplia, d'un air fort ſérieux, de ne pas tuer les martins-pêcheurs & les hérons de ſon île: mais il nous donna en même tems la permiſſion de tirer tous les autres oiſeaux. Nous avons eſſayé enſuite de découvrir la nature de leur vénération pour ces deux eſpèces particulières; toutes nos recherches ont été infructueuſes.

Le 10, Oréo nous invita à la repréſentation d'un *Heava*. Le ſpectacle ſe donna ſur un terrain d'environ vingt-cinq verges de long & de dix de larges, renfermé entre deux édifices parallèles l'un à l'autre. L'un était un bâtiment ſpacieux capable de contenir une grande multitude de ſpectateurs & l'autre une ſimple hutte étroite, ſoutenue ſur une rangée de poteaux, ouverte du côté où l'on jouait la pièce, mais parfaitement fermée d'ailleurs avec des nates & des roſeaux. L'un

Cook.

des coins était natté de toutes parts : c'est-là que s'habillaient les acteurs. Toute la scène était revêtue de trois larges nattes, du travail le plus fini, & rayées en noir sur les bords. Dans la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tambours de diverses grandeurs ; c'est-à-dire, trois troncs de bois, creusés & couverts d'un peau de goulu : quatre ou cinq hommes qui en jouaient sans cesse avec les doigts seulement, déployaient une dextérité étonnante. Le plus grand de ces tambours, élevé d'environ trois pieds, en avait un de diamètre. Nous étions assis depuis quelque temps sous l'amphithéatre, parmi les plus belles femmes de l'île, quand les actrices parurent; l'une était Poyadua, fille du chef Oréo, & une seconde, grande & bien faite, qui avait des traits agréables & un beau teint. Leur habit, très-différent de celui qu'elles mettaient ordinairement, consistait en une pièce d'étoffe brune de la fabrique du pays, ou une pièce de drap bleu Européen, serré avec soin autour de la gorge; une espèce de vertugadin de quatre bandes d'étoffe, alternativement rouges & blanches, portait sur leurs hanches, & de-là pendait jusqu'aux pieds; une toile blanche qui formait un ample jupon, & qui, traînant par terre de tous côtés, semblait devoir les embarrasser dans leurs mouvemens : le col, les

Cook.

épaules & les bras étaient découverts; mais la tête était ornée d'une eſpèce de turban, élevé d'environ huit pouces, fait de pluſieurs treſſes de cheveux, qu'ils appellent Tamow, & placées les unes ſur les autres en cercles, qui s'élargiſſent vers le ſommet : ils avaient laiſſé au milieu un creux profond rempli d'une quantité prodigieuſe de fleurs très-odorantes de *gardenia* ou de jaſmin du Cap; mais tout le devant du turban était embelli de trois ou quatre rangs de petites fleurs blanches qui formaient de petites étoiles, & qui produiſaient ſur leurs cheveux, très-noirs, le même effet que des perles. Elles ſe mirent à danſer au ſon des tambours; & ſuivant toute apparence, ſous la direction d'un vieillard qui danſait avec elles, & prononçait pluſieurs mots, que d'après le ſon de ſa voix, nous prîmes pour une chanſon. Leurs attitudes & leurs geſtes très-variés allaient quelquefois juſqu'à l'obſcénité. Le mouvement de leurs bras eſt très-gracieux, & l'action continuelle de leurs doigts a quelque choſe d'extrêmement élégant : mais ce qui bleſſa nos idées de grace & d'harmonie, c'eſt l'odieuſe coutume de tordre la bouche : elles la tordent d'une ſi étrange manière, qu'il nous fut impoſſible de les imiter : elles la retirent d'abord de travers, & enſuite elles jettent tout-à-coup e

Cook.

avant leurs lévres, avec des ondulations qui ressemblent à des convulsions subites.

Après avoir dansé environ dix minutes, elles se retirèrent dans la partie de la maison où elles s'étaient habillées, & cinq hommes, revêtus de nattes, prirent leur place & jouèrent une espèce de drame, composé d'une danse peu honnête, & d'un dialogue qui avait de la cadence : quelquefois ils se mettaient à crier, en prononçant tous ensemble les mêmes mots. Ce dialogue semblait lié à leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla, & un second le battit & lui arracha la barbe; & il répéta la même cérémonie sur deux autres; mais enfin le cinquième le saisit & le frappa d'un bâton. Ensuite ils se retirèrent tous, & les tambours donnèrent le signal du second acte de la danse, que les deux femmes exécutèrent presque de la même manière que le premier.

Les hommes reparurent de nouveau; les femmes les remplacèrent & finirent le quatrième acte. Elles s'assirent pour se reposer : elles paraissaient très-lasses, car elles suaient beaucoup. L'une d'elles ayant de l'embonpoint & de la vivacité dans le teint, ses joues étaient couvertes d'un rouge charmant. La seconde fille d'Oréo excita l'admiration par son jeu, quoiqu'elle se fût fatiguée la veille à jouer le matin & le soir.

Chez ces Insulaires, on voit souvent une

Cook.

autre espèce de danse exécutée par les principaux personnages du pays. Ils courent de place en place, mais ne reçoivent aucun salaire des spectateurs, comme les danseurs ambulans de Taïti. Dans le premier voyage de M. Cook, on parle d'une de ces troupes qui consistait en deux danseuses, six hommes & trois tambours. Les femmes portaient sur leurs têtes une grande qnantité de *Tamou* ou cheveux tressés, ornés en plusieurs endroits de fleurs de jasmin du Cap, & arrangés avec élégance; elles avaient le col, les épaules & les bras nuds, la gorge était aussi découverte jusqu'à la hauteur de l'aisselle, & revêtue au-dessous d'une étoffe noire qui leur serrait le corps. Elles avaient placé de chaque côté de la poitrine près du bras un petit plumet noir, ressemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avaient en outre sur les hanches un vêtement plissé qui se relevait sur le ventre & retombait par le bas en grand jupon qui cachait entièrement leurs pieds, qu'elles remuaient avec autant de dextérité que nos danseurs d'Opéra. Les plis au-dessus de la ceinture étaient alternativement bruns & blancs, & ceux du jupon tout blanc.

Dans cet équipage, elle s'avancent de côté en faisant des pas mesurés, très-bien d'accord avec les tambours qui battent avec beaucoup

E

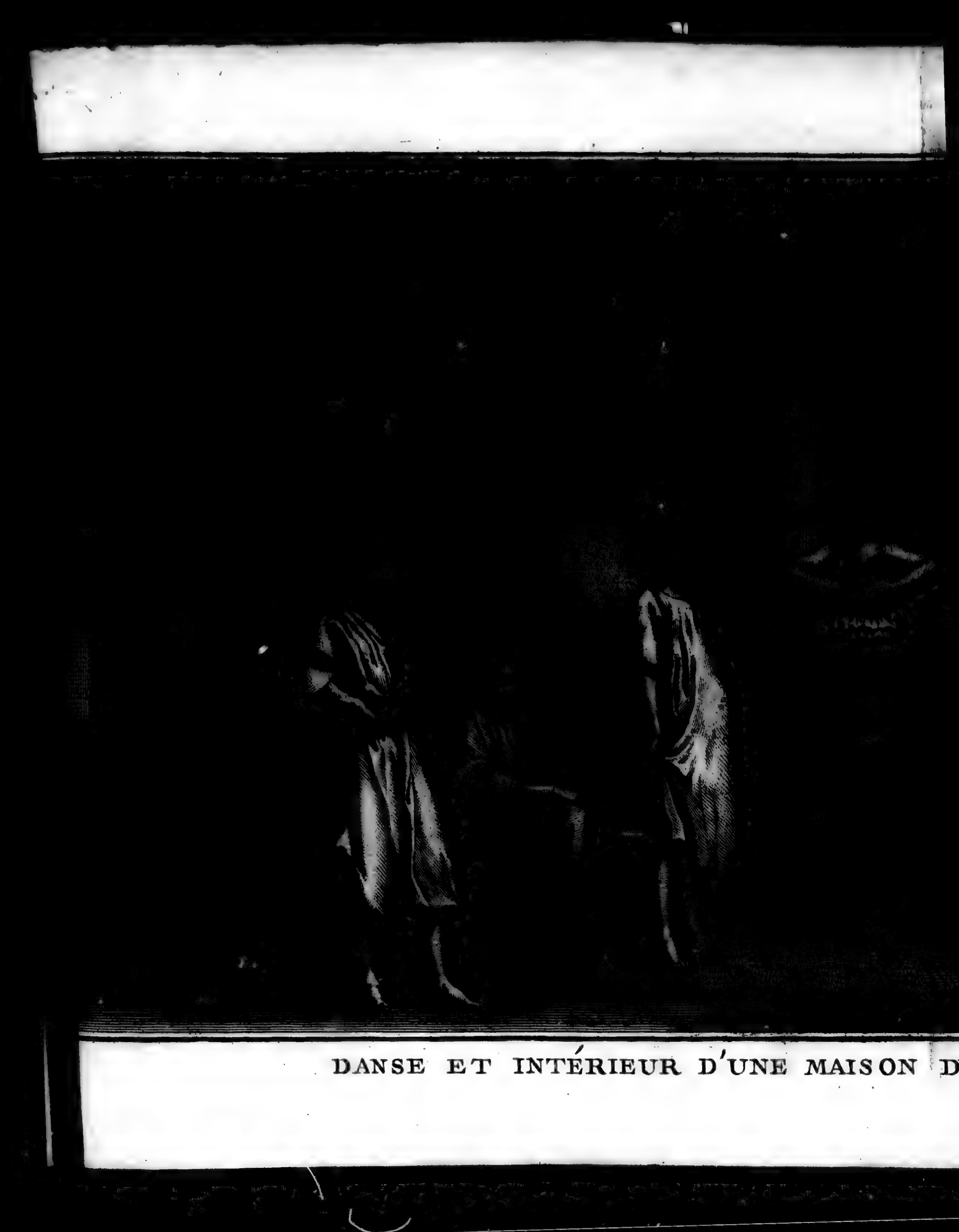
princi-
de place
aire des
lans de
Cook,
fistait en
ambours,
grande
s, ornés
smin du
s avaient
la gorge
r de l'ais-
offe noire
ent placé
u bras u
uquets de
r les han-
ait sur le
and jupon
, qu'elle
que no
le la cein-
blancs, &

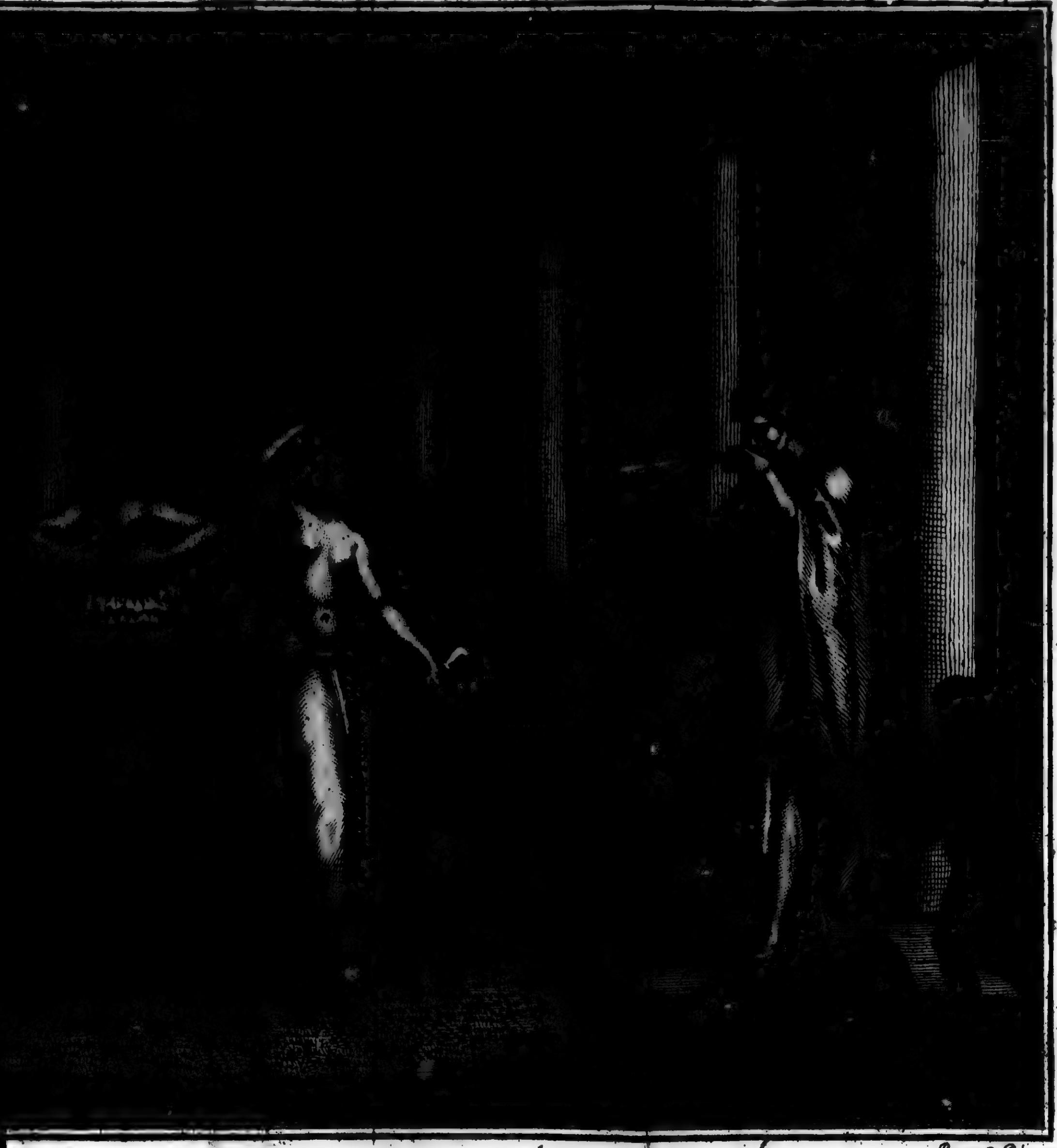
de côt
d'accord
beaucoup

Tome 20. Page 414 Pl. 77.

L'ISLE

Benard Direx.


DANSE ET INTÉRIEUR D'UNE MAISON D



Benard Direx.

E MAISON DE L'ISLE ULIÉTEA.

D

de force

mettent à

habillemen

tinuent les

danse, qu

tudes. Elle

& s'appuie

leurs coud

doigts ave

impossible

observe-t-o

plaisir des

partie de la

gestes, qui

Le 15, l'

pièce, dont

On nous

mes les Ac

nous des gr

de les plac

chantées de

mi les spec

pays; l'une

le plus blan

couleur de

cire blanche

en parfaite

cheveux noir

de force & de vîteſſe. Bientôt après elles ſe mettent à remuer les hanches, en donnant à leur habillement un mouvement très-vif. Elles continuent les mêmes mouvemens pendant toute la danſe, quoique le corps prenne différentes attitudes. Elles ſe tiennent tantôt debout ou aſſiſes, & s'appuient quelquefois ſur leurs genoux ou leurs coudes; elles remuent en même-tems les doigts avec une promptitude qu'il eſt preſque impoſſible d'imaginer. Il faut pourtant convenir, obſerve-t-on, que l'habileté des danſeuſes & le plaiſir des ſpectateurs, proviennent en grande partie de la lubricité de leurs poſtures & leurs geſtes, qui ſurpaſſent tout ce qu'on en peut dire.

Le 15, l'après-midi, on repréſenta encore une pièce, dont M. Forſter donne les détails ſuivans.

On nous admit derrière la ſcène, & nous vîmes les Actrices s'habiller : elles obtinrent de nous des grains de verre, & nous imaginâmes de les placer nous-mêmes : elles furent enchantées de nos ſoins. Nous obſervâmes, parmi les ſpectateurs, les plus jolies femmes du pays; l'une d'elles était remarquable par le teint le plus blanc que j'aie apperçu ſur ces îles. La couleur de ſon viſage reſſemblait à celle d'une cire blanche un peu ternie; mais elle paroiſſait en parfaite ſanté, ſes beaux yeux & ſes beaux cheveux noirs, formaient un ſi charmant contraſte,

Cook.

qu'elle excita notre admiration ; elle reçut d'abord un grand nombre de préſens, hommage qu'on rendoit à ſa beauté ; ce qui ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifichets ; elle ne ceſſa pas de nous importuner, tant qu'elle crut qu'il nous reſtait une ſeule babiole. Un de nos Meſſieurs tenant à ſa main un petit cadenat, elle le lui demanda tout de ſuite. Après l'avoir refuſé pendant quelque tems, il conſentit à le lui donner, & le mit à ſon oreille, en l'aſſurant que c'était-là ſa véritable place. Elle en fut joyeuſe pendant quelques minutes ; mais le trouvant trop peſant, elle le pria de l'ouvrir & de l'ôter. Il jetta la clef au loin, en lui faiſant comprendre, que lui ayant accordé ce qu'elle deſirait, ſi elle en était embarraſſée, elle devait ſupporter cette peine comme un châtiment de ſon importunité. Elle devint inconſolable ; pleurant amèrement, elle s'adreſſa à nous tous en particulier, & nous conjuroit d'ouvrir le cadenat : quand nous l'aurions voulu nous ne le pouvions pas. Elle recourut alors au Chef, qui, ainſi que ſa femme, ſon fils & ſa fille, joignirent leurs prières aux ſiennes. Enfin on trouva une petite clef pour l'ouvrir ; ce qui termina les lamentations de la pauvre Indienne, & rétablit la paix & la tranquillité parmi tous ſes amis. Cette malice, de notre part, produiſit un bon effet, car elle guérit

les

les femmes de l'île de la vile habitude de mendier. Cook.

Quelques circonstances survenues le lendemain matin, prouvent clairement la timidité de ce peuple. Nous fûmes surpris, dit M. Cook, qu'aucun Insulaire ne vînt à bord. Deux hommes de l'*Aventure*, ayant manqué à mes ordres, & passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les naturels du pays les avaient dépouillés, & qu'ils craignaient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes le capitaine Furneaux & moi, à la maison d'Oréo, où il n'y avait personne; il s'était enfui avec toute sa famille, & tout le voisinage était, en quelque sorte, désert. Les deux hommes de l'Aventure reparurent enfin, & nous apprirent que les Indiens les avaient traités civilement; mais qu'ils ne pouvaient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osaient s'avancer vers nous; nous dirent cependant que nos fusils en avaient tué plusieurs & blessé d'autres; ils nous indiquaient les endroits du corps par où étaient entrées les balles, &c. Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens qui étaient allés à Otaha; je craignais qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette île. Pour m'en assurer, je résolus de voir le chef lui-même.

Cook.

Je montai la chaloupe avec un des naturels, & je marchai le long de la côte au nord, vers l'endroit où on nous dit qu'il s'était retiré. Nous l'apperçûmes bientôt sur une pirogue, & il débarqua avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avait déja quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'Insulaires, qui me prièrent de le suivre. Un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Comme toute cette histoire me semblait cependant plus mystérieuse que jamais, & que j'étais absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe: j'y remontai de nouveau, & je continuai d'aller à la piste du chef. J'arrivai bientôt à un endroit où notre guide nous dit qu'il était; la chaloupe échoua à quelque distance de la côte; & une femme âgée, d'un air respectable, & qui était l'épouse du chef, vint à notre rencontre: elle se jetta dans mes bras, & pleura tellement qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole. Je donnai le bras à cette femme, & je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui semblait plus effrayé que nous, & qui probablement croyait tout ce que les habitans du pays avaient raconté. Il s'approcha en hâte d'un de mes domestiques, lui rendit la

Cook.

poire à poudre qu'il avait portée jusqu'alors, & dit qu'il allait revenir. Nous l'attendîmes assez long-tems en vain, & nous fûmes obligés de retourner à bord sans lui. Nous ne l'avons pas revu durant notre séjour dans l'île. Les naturels nous donnèrent peu d'éclaircissemens sur sa fuite. Craignant qu'ils ne s'alarmassent de nouveau si je faisais des recherches sur cela, j'eus soin de n'en pas parler. Je trouvai le chef assis à l'ombre d'une maison, devant laquelle il y avait une vaste cour, environnée d'une foule d'Insulaires. Dès que je l'abordai, il jetta ses bras autour de mon col & fondit en larmes : toutes les femmes & quelques hommes pleurèrent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de tems avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche : enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos bateaux les alarmait : ils pensaient que les Anglais, qui les montaient, avaient déserté des vaisseaux, & que j'emploierais des moyens violens pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendraient, ils parurent joyeux & satisfaits, & ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avait été blessé, ni de leurs compatriotes, ni des nôtres : nous reconnûmes

Cook.

ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je ne sais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement ; & malgré mes recherches, je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance : après un séjour d'environ une heure, je retournai à bord : trois des naturels m'accompagnèrent : en voguant le long de la côte, ils annonçaient à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontraient, que la paix était faite.

Ainsi se rétablit la tranquilité ; & le lendemain au matin les Indiens se rendirent aux vaisseaux, comme à l'ordinaire. Après le déjeûné, le capitaine Furneaux & moi, nous fîmes une visite au chef. Nous le trouvâmes calme & même gai dans sa maison, & il vint dîner à notre bord avec quelques-uns de ses amis. J'appris seulement alors que Poréo, mon jeune Taïtien, m'avait quitté. J'ai déjà dit plus haut qu'il était avec nous, quand je courais après Oréo, & qu'il me conseilla de ne pas aller à terre. Il eut une telle frayeur qu'il resta dans la chaloupe jusqu'à ce qu'il apprit que tout était concilié. Il descendit enfin à terre & il rencontra bientôt une jeune femme pour laquelle il avait contracté de l'amitié, il s'en alla avec elle.

L'après-midi nos bateaux revinrent d'Otaha chargés de plantins, fruits dont nous manquions

le plus. Nos Messieurs firent le tour de l'île conduits par un des Earées, nommé Boba ; les naturels les reçurent d'une manière hospitalière, les logèrent & leur donnèrent des alimens : mais la seconde nuit leur repos fut troublé par des Insulaires qui les volaient : ils recoururent au droit de représailles, & de cette manière ils recouvrèrent la plus grande partie de ce qu'ils avaient perdu. Cook.

Ils débarquèrent dans une belle baie, sur le côté oriental appellé O-hamene : le pays & ses habitans ressemblent parfaitement aux autres îles de cet archipel : en général, les productions végétales & animales, y sont les mêmes : quelques-unes seulement y sont plus ou moins abondantes. Ainsi, par exemple, l'arbre appellé pommier par les matelots (*spond[illegible]s*) est très-commun à Taïti, extrêmement rare à Uliétéa, à Huaheine, & à Taha ; les volailles, qu'on voit à peine à Taïti, sont communes aux îles de la Société ; les rats qui infestent Taïti par myriades, ne sont pas si nombreux à O-Taha, ils le sont encore moins à Uliétéa, & on en trouve très-peu à Huaheine.

En allant chez le chef nommé O-tah, ils rencontrèrent des foules de peuple, qui s'y rendaient pour assister à un heiva : ils apperçurent aussi de loin une femme revêtue d'un habit singulier &

Cook.

toute noire. On leur dit qu'elle accompliſſait les rites funéraires & qu'elle pleurait un mort. Ils trouvèrent l'Arée, qui était un vieillard aſſis ſur une ſelle de bois, il en offrit la moitié à M. Forſter. La danſe fut bientôt commencée par trois jeunes filles dont la plus âgée n'avait que dix ans, & la plus jeune n'en avait que cinq. Trois tambours compoſaient, comme à l'ordinaire, la muſique, & dans les intervalles de la danſe trois hommes jouèrent une eſpèce de drame; pantomime qui repréſentait des voyageurs endormis, & des voleurs enlevant adroitement leurs effets.

Pendant la piéce la foule ouvrit un paſſage à pluſieurs Inſulaires, qui s'avancèrent deux à deux vers la maiſon, mais qui s'arrêtèrent à l'entrée. Ils étaient bien habillés; ils avaient des ceintures rouges autour de leurs reins, des bandes de cheveux treſſés entouraient leur tête, & toute la partie ſupérieure de leurs corps était nue & ointe d'huile. Les uns étaient des hommes faits & les autres des enfans. O-tah les appellait *Oda-widdée* (1) & nos Meſſieurs les prirent pour des pleureurs quand ils parurent. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, qu'on ôta bientôt & qu'on donna au tambour. L'un de ces tambours ſe querella

(1) Œdidée & O-Maï les appellaient *Hea-bidilhée*, ils diſaient que ce mot ſignifie parens.

avec un autre naturel, ils s'attachèrent les cheveux, & se donnèrent de très-gros coups; pour que le spectacle ne s'interrompît pas, on substitua un autre tambour, & les deux combattans furent chassés de la maison. Vers la fin de la danse les spectateurs ouvrirent un passage, & les O-dawidée parurent encore une fois, mais ils restèrent debout, sans faire de cérémonies particulières. Cook.

Un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte, devant la maison du chef; & dans l'une, couverte d'un toît, il y avait un corps mort, dont on célébrait les funérailles. Nos Messieurs furent obligés de placer leurs bateaux un peu plus loin, ils couchèrent sur leur bord; la nuit fut orageuse, & il plut beaucoup.

Le lendemain ils doublèrent la pointe septentrionale de l'île, toujours accompagnés d'O-tah, & ils virent sur leur route, en dedans du récif, de longues îles basses, couvertes de palmiers & d'autres arbres: ils achetèrent d'excellentes bananes, & dînèrent un peu au-delà au sud, près de la maison du grand chef de l'île, qui se nommait Boba, & qui la gouvernait en qualité de vice-roi d'O-poonée, roi de Bolabola, qui n'était pas alors dans l'île. Après dîné on leur vola un sac qui contenait des clous, quelques miroirs & des grains de verre. Les officiers assem-

Cook.

blés, résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution; ils commencèrent à prendre un cochon, des nacres de perle & des étoffes, mais il fallut pour cela menacer les Insulaires des armes à feu. Ils se divisèrent ensuite; une troupe garda les bateaux, une autre les choses saisies; & plusieurs avec le lieutenant à leur tête, s'avancèrent dans le pays, pour faire des saisies plus considérables. Le vieux chef O-tah les suivit tout effrayé. Les Taïtiens s'enfuyaient devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des montagnes. L'officier tira trois coups de fusil pour les épouvanter; alors un chef, qui avait une jambe & un pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir ses cochons & plusieurs balles d'étoffe. M. Pickersgill se rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux boucliers & un tambour. O-tah les quitta le soir, mais il revint bientôt avec le sac volé, la moitié des clous, & des grains de verre, qu'il renfermait. Le lendemain dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur rendrait tout ce qui avait été saisi, s'ils rapportaient le reste des grains de verre & des clous. Ils rencontrèrent bientôt sur leur chemin le chef O-tah, & l'autre attaqué de l'éléphantiasis, qui marchait cependant très-bien, & qui montra la plupart des outils de fer, &c. qui avaient été

cachés parmi des buissons : on remit alors les étoffes, les cochons & les boucliers dont on s'était emparé. M. Pickersgill récompensa le maître de la hutte où il avait passé la nuit, & reconnut aussi par des présens la fidélité & l'amitié du vieux chef. Les marchandises qu'il recouvra, le mirent en état d'acheter des bananes dans le district d'Hérurua, & ensuite au fond d'une baie appellée A-poto-poto, où ils virent qu'il y avait une des maisons les plus vastes de toutes les îles de la Société. Elle était remplie d'habitans & même de différentes familles ; elle semblait plutôt un bâtiment public, élevé pour servir d'asyle aux voyageurs, comme les Caravanserains de l'Orient, qu'une habitation particulière.

Ayant pris beaucoup de rafraîchissemens à bord, je me décidai à remettre en mer, & j'en informai le chef, qui me promit de me voir encore avant mon départ. A quatre heures nous commençâmes à démarrer ; dès qu'il fit jour, Oréo, son fils & quelques-uns de ses amis vinrent à bord, avec plusieurs pirogues chargées de fruits & de cochons. Les Indiens nous disaient : *Tiyo boa atoi. Je suis votre ami, prenez mon cochon & donnez-moi une hache.* Mais nos ponts étaient déja si remplis que nous ne pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois & quatre cent cochons. On

Cook.

nous en fournit plus de quatre cent dans cette île. Les uns pesaient cent livres & davantage ; mais les autres pesaient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

La fille d'Oréo, qui, jusqu'alors n'avait jamais osé nous faire visite, vint à bord pour demander la couverture verte de la chaloupe du capitaine, qu'elle desirait avec beaucoup d'ardeur. Elle reçut quantité de présens ; mais M. Cook ne put lui accorder ce qu'elle souhaitait.

Le chef & ses amis, ajoute-t-il, ne nous quittèrent que quand nous fûmes sous voile ; & avant de m'embrasser, il me demanda avec instance si je ne reviendrais pas, & si je pensais à retourner, dans quel tems j'exécuterais mon projet : question que me faisaient journellement plusieurs des Insulaires.

Un grand nombre d'Insulaires d'Uliétéa, s'offrirent d'eux-mêmes à me suivre. Je jugeai à propos d'en prendre un à bord, âgé de dix-sept ou de dix-huit ans ; il s'appellait Œdidée, il était natif de Bolabola, & proche parent d'Opoony, chef de cette île.

Comme la relation de mon premier voyage traite fort en détail des productions des îles, des mœurs & des coutumes des naturels du pays,

je ne dois m'arrêter sûr cette matière que pour raconter de nouveaux faits, ou corriger les erreurs que nous pouvons avoir commises.

J'avais quelques raisons de croire que, dans leurs cérémonies religieuses, ils font des sacrifices humains : j'allai un jour, avec le capitaine Furneaux, à un morai à Matavai : nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occasions, d'un homme de mon équipage qui savait assez bien leur langue, & de plusieurs naturels du pays : j'y trouvai un *Tupapow*, sur lequel était un cadavre & des viandes ; de sorte que tou promettait du succès à mes recherches. Je proposai diverses questions relatives aux différens objets que j'avais sous les yeux : si les plantains étoient destinés à l'*Eatua* ; s'ils sacrifiaient à l'*Eatua* des cochons, des chiens, des volailles, &c. ? l'un des Indiens qui annonçait de l'intelligence & du bon sens, me répondit que oui. Je lui demandai ensuite s'ils sacrifiaient des hommes à l'*Eatua* ? Il me répondit : *Taata eno* ; c'est-à-dire, qu'ils immolaient les méchans hommes, *Tiparrahi*, en les battant jusqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettaient aussi à mort les hommes bons ; il répondit non ; s'ils immolaient des Earées ? il me dit qu'ils avaient des cochons à donner à l'*Eatua* ; & il répéta de nouveau : *Taata eno* ; s'ils immolaient à l'*Eatua* les *Towtows*,

Cook.

(les domestiques ou les esclaves) qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailes, mais qui sont des hommes bons? Il me répondit; non : mais seulement les hommes méchans. Ses réponses, à beaucoup d'autres questions que je lui fis, semblaient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux Dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose, ce me semble, qu'en certaines occasions ils jugent les sacrifices humains nécessaires ; qu'ils prennent sur-tout pour victimes les hommes qui, dévoués à la mort par les loix du pays, sont pauvres & de la classe inférieure du peuple.

L'Insulaire à qui je proposai mes demandes, prit beaucoup de peine afin de m'expliquer les détails de cette coutume; mais nous ne savions pas assez la langue pour le comprendre parfaitement. Omai m'a appris depuis, qu'ils sacrifient des hommes à l'Etre suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du grand-prêtre, qui, dans les assemblées solemnelles, se retire seul au fond de la Maison-de-Dieu, & y passe quelque temps. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu & conversé avec lui (ce pontife jouit seul de ce privilège), qu'il demande un sacrifice humain, & qu'il desire une telle personne présente, contre laquelle le Prêtre a vrai-

ſemblablement de la haine. On tue ſur le champ cet infortuné, & il périt ainſi victime du reſſentiment du grand-prêtre, qui ſans doute, au beſoin, a aſſez d'adreſſe pour perſuader que le mort était un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la bouche des autres tout ce que je ſais de leur religion; & comme les Européens, qui ſe croient les plus habiles dans leur langue, ne l'entendent qu'imparfaitement, on n'eſt encore aſſuré de rien ſur cette matière.

Cook.

La liqueur qu'ils font avec la plante appellée *ava ava*, s'exprime de la racine & non des feuilles, comme le dit la relation de mon premier voyage. La manière de la préparer, eſt auſſi ſimple qu'elle eſt dégoûtante pour un Européen. Pluſieurs perſonnes mâchent ces racines juſqu'à ce qu'elles ſoient molles & tendres, & enſuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vaſe : quand ils en ont mâché une quantité ſuffiſante, ils y mettent plus ou moins d'eau, ſuivant que la racine eſt plus ou moins forte; dès que le jus eſt ainſi délayé, on le paſſe à travers une étoffe fibreuſe, qui tient lieu de preſſoir : la liqueur eſt enſuite potable : elle ſe fait toujours au moment où on veut la boire. Elle a un goût de poivre; mais elle eſt un peu inſipide. Quoiqu'elle ſoit eni-

Cook.

vrante, je ne l'ai vu qu'une fois produire cet effet : les naturels en prennent communément avec modération & peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine comme les Européens mâchent du tabac, & ils avalent leur salive : plusieurs mangèrent devant nous des morceaux de cette racine.

Les habitans d'Uliétéa cultivent une grande quantité de cette plante, & ceux de Taïti une très-petite. Je pense qu'elle croît dans presque toutes les îles de cette mer ; les Indiens en font le même usage ; car le Maire dit que les Insulaires de Horn tirent d'une plante une liqueur de la manière qu'on vient d'exposer.

Ceux qui ont présenté les femmes de Taïti & des îles de la Société, comme prêtes à accorder les dernières faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur : il est aussi difficile dans ce pays, que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées & avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple ; & même, parmi ces dernières, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très-vrai qu'il y a des prostituées, ainsi que partout ailleurs : le nombre en est peut-être encore plus grand ; telles étaient les femmes qui venaient à bord de nos vaisseaux, ou dans le camp

que nous avions fur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chaftes & les femmes du premier rang, on eft d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, & qu'il n'y a entr'elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une proftituée ne leur paraît pas commettre des crimes affez noirs, pour perdre l'eftime & la fociété de fes compatriotes. Au refte un étranger qui arrive en Angleterre, pourrait, avec autant de juftice, accufer d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeait d'après celles qu'il voit à bord des vaiffeaux dans un de nos ports, ou dans les Bagnios de Covent-Garden ou de Drury-Lane. Je conviens qu'elles font toutes fort verfées dans l'art de la coquetterie, & qu'elles fe permettent toutes fortes de libertés dans leurs propos : il n'eft donc pas étonnant qu'on les ait accufées de libertinage.

Cook.

En quittant Uliétéa, le capitaine Cook porta le cap à l'oueft un peu au fud, afin de fortir de la route des premiers navigateurs, & d'entrer dans le parellèle des îles de Middelburg & d'Amfterdam.

Œdidée, le jeune Infulaire que nous avions pris fur notre bord (c'eft M Forfter qui parle), fut très-attaqué du mal de mer, dès que nous fûmes au large : cependant, comme nous regardions le pic élevé de Bolabola, il eut affez de force pour

nous dire : je suis né sur cette île, & je suis proche parent d'O-poonée, le grand roi qui a conquis O-Taha & Uliétéa. Il nous avertit en même temps, que son véritable nom était *Mahine*; mais qu'il l'avait changé pour celui d'Œdidée, avec un chef d'Eiméo; usage commun dans toutes ces îles, ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poonée était alors, suivant ce qu'il nous apprit, à Mowrua, île que nous passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule montagne de forme conique, qui s'élève en pointe aiguë; & d'après le rapport des habitans d'Uliétéa, ses productions sont les mêmes que celles des autres îles de ce grouppe.

Notre jeune ami ne recouvra son appétit que le lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui pesait vingt-huit livres, & qui avait été pris par un des matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout de suite; mais il nous assura qu'il était beaucoup meilleur cru : on lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il trempa la chair comme dans une sauce; il mangea avec un grand plaisir : en place de pain, il mordait alternativement dans une balle de Maheï, ou de pâte de fruit-à-pain.

Avant de s'asseoir pour prendre son repas, il eut soin de séparer deux petits morceaux de poisson & de *Maheï*, qu'il offrit à l'Eatua, ou à

la

Cook.

la Divinité, prononçant en même temps quelques mots, que nous jugeâmes être une courte prière. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand il mangea du goulu de mer crud : ce qui prouve que ses compatriotes ont des principes de religion.

Le 23 septembre à dix heures du matin, nous trouvâmes une terre composée de trois ou quatre petits îlots, réunis par des brisans, comme la plupart des îles basses. Ils ont une forme triangulaire, & environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers. A l'aide de nos lunettes, nous observâmes que la côte était sabloneuse, mais revêtue çà & là de verdure, & probablement de lianes, communes à ces climats, (*convolvulus Basiliensis*).

Rien n'annonçait des habitans. M. Cook croit qu'il n'y en a point. La position de cette île ne differe pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnaître si c'est la même, on la nomma île d'*Hervey*, en l'honneur du capitaine Hervey, un des Lords de l'Amirauté, & maintenant comte de Bristol.

MIDDELBURG.

Le premier octobre 1773, on découvrit l'île de Middelburge, où nous arrivâmes le lendemain. Nous appercevions des plaines au pied des

Cook.

collines & des plantations de jeunes bananiers, dont les feuilles, d'un verd éclatant, contrastaient avec les teintes diverses des différens arbrisseaux & la couleur brune des cocotiers, qui semblait être l'effet de l'hiver. Le jour ne faisant que poindre, la lumière était si faible, que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois; peu-à-peu nous distinguâmes les Insulaires qui marchaient le long de la côte. Les collines basses & moins élevées au-dessus du niveau de la mer, que l'île de Wight, étaient ornés de petites groupes d'arbres, répandus çà & là, à quelque distance; & l'espace intermédiaire paraissait couvert d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancèrent leurs pirogues à la mer, & ramèrent de notre côté. Un Indien arriva à bord, nous présenta une racine de poivrier enivrant des îles de la mer du Sud; & après avoir touché nos nez avec cette racine, en signe d'amitié, il s'assit sur le pont, sans proférer un seul mot. Le capitaine lui offrit un clou, & à l'instant il le tint élevé au-dessus de sa tête, en prononçant *sagasetai*; mot que nous prîmes pour un terme de remerciement. Il était nud jusqu'à la ceinture; & de la ceinture lui pendait jusqu'aux genoux une pièce d'étoffe semblable à celles de Taïti, mais enduite d'une couleur brune, & d'une forte colle

Cook.

qui la rendait roide & propre à résister à la pluie; il était d'une taille moyenne & d'un teint châtain, assez pareil à celui des Taïtiens ordinaires (1), ses traits avaient de la douceur & de la régularité. Il portait sa barbe coupée ou rasée, ses cheveux noirs & frisés en petites boucles, & brûlés à la pointe. On distinguait sur chacun de ses bras des taches circulaires à peu-près de la grosseur d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques de points *tatoués*, à la manière des Taïtiens, mais qui n'étaient pas noirs. On remarquait encore d'autres piquures noires sur son corps. Un petit cylindre était suspendu à chacun des trous de son oreille; & sa main gauche manquait du petit doigt. Il garda le silence pendant un temps considérable; mais d'autres Insulaires qui arrivèrent après lui, furent plus communicatifs; ayant accompli la cérémonie de toucher les nez, ils parlerent un langage inintelligible pour nous.

Ils faisaient beaucoup de bruit, chacun mon-

(1) Comme les Insulaires, dont on parlera dans la suite, seront souvent comparés aux habitans de Taïti, & des îles de la Société, il est à propos d'observer que les naturels de Taïti & des îles de la Société, étant parfaitement semblables dans la plupart des rapports, les usages communs seront indifféremment appellés usages Taïtiens, ou usages des îles de la Société.

Cook.

trait ce qu'il avait à vendre, en criant, pour attirer des acheteurs. Leur langage n'eſt pas déſagréable; mais ils prononçaient ſur une eſpece de ton chantant tout ce qu'ils diſaient. Pluſieurs vinrent ſur le pont, & un entr'autres, que nous reconnûmes pour un chef, à l'autorité qu'il ſemblait avoir ſur les autres. M. Cook lui donna une hache, des clous de fiche, & d'autres choſes qui lui causèrent une grande joie, il gagna ainſi l'amitié de ce chef, qui ſe nommait Tioony.

Il admirait beaucoup nos étoffes & nos toiles anglaiſes; mais il donnait enſuite la préférence à nos outils de fer. Son maintien était très-libre & très-déterminé; car il entra dans la grand-chambre & par-tout où nous jugeâmes à propos de le conduire.

M. Cook s'embarqua bientôt ſur deux chaloupes, avec pluſieurs perſonnes de nos équipages, accompagné de Tioony, qui nous conduiſit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en travers des vaiſſeaux, où le débarquement était fort aiſé, & les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immenſe d'Indiens pouſsèrent des acclamations à notre arrivée ſur la côte. Il n'y en avait pas un ſeul qui n'eût un bâton ou quelque arme à la main; ſigne indubitable de leurs diſpoſitions pacifiques. Ils ſe ſeraient de ſi près autour de nos bâtimens,

Cook.

en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, &c. contre des clous, qu'il fallut un peu de temps avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir : car ceux qui ne pouvaient pas s'approcher assez, nous jettaient, par-dessus les têtes des autres, des balles entières d'étoffes, & ils se retiraient sans rien demander ou rien attendre.

Un grand nombre d'hommes & de femmes, parfaitement nuds, nageaient à côté de nous en élevant d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de nacre de perle, &c. qu'ils voulaient vendre.

Enfin le chef fit ouvrir la foule à droite & à gauche, jusqu'à ce qu'il y eut assez de place pour exécuter notre descente. Ils nous portèrent hors de nos chaloupes sur leurs dos. Le chef nous mena ensuite à son habitation agréablement située à environ trois cent verges de la mer, au fond d'une belle prairie & à l'ombre de quelques shaddecks. On voyait au front, la mer & les vaisseaux à l'ancre ; derrière & de chaque côté, on appercevait de jolies plantations qui annonçaient la fertilité & l'abondance. Il y avait dans un coin de la maison une cloison mobile d'osier toute dressée, &, par les signes des habitans, nous jugeâmes qu'elle séparait les lieux où ils couchent.

Le plancher était couvert de nattes sur lesquelles nous nous assîmes ; les naturels s'asséyant aussi en-dehors, nous environnèrent d'un cercle. On avait apporté nos cornemuses, M. Cook ordonna d'en jouer. Le chef, de son côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grace ; comme nous leur offrîmes à chacune un présent, toutes les autres se mirent dans l'instant à les imiter. Leur chant était musical & harmonieux, il n'avait rien de faux ni de désagréable, comme l'est celui des Taïtiens. Les chanteuses battaient la mesure en glissant le second doigt sur le pouce, tandis que les trois autres doigts restaient élevés. L'un de nos officiers nota un de leurs airs.



La musique est en mineur. Elles variaient les quatre notes sans jamais aller plus bas que *la*, ni plus haut que *mi*. Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où cela provenait, mais appercevant enfin des arbres touffus derrière la maison, nous reconnûmes qu'étant de l'espèce des orangers & couverts de fleurs blan-

ches, ils répandaient cette odeur. Bientôt on nous présenta des fruits de ces arbres. Cook.

Après avoir resté assis quelques-tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines où le chef avait une autre maison. On nous y donna à manger des bananes & des noix de cocos, & on nous offrit à boire une liqueur extraite devant nous du jus d'eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racines à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, ensuite ils y versèrent de l'eau; dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes & fabriquèrent ainsi des coupes qui tenaient près d'une demi-pinte; chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus le seul qui en goûtai; la façon dont on venait de la préparer avait éteint la soif de nos MM. Le bowle cependant fut bientôt vuidé, car les hommes & les femmes ne manquèrent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servaient pas deux fois de la même coupe, & que deux personnes ne burent jamais dans la même.

Cette maison était située à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement; il y avait au-devant une espèce de cour où nous

Cook.

nous assîmes. Des arbres fruitiers répandaient leurs branchages tout autour & formaient un ombrage charmant.

Les naturels, observe M. Forster, venaient de nous accueillir au rivage avec la plus grande amitié ; un peuple qui aurait connu nos bonnes intentions ne nous aurait pas reçu d'une façon plus cordiale. Ces aimables Insulaires n'avaient jamais vu d'Européens ; une tradition très-imparfaite pouvait seule leur rappeller le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonçait un caractère franc & généreux, sans basse défiance : les femmes, de leur côté, ne nous firent pas moins de caresses, elles nous témoignèrent, par leurs regards & leur sourire, que nous étions bien venus. M. Hodges a représenté cette entrevue mémorable dans un dessein élégant, dont on trouve ici la gravure. La candeur avec laquelle je loue les ouvrages de cet habile artiste, quand je les trouve ressemblans, m'oblige à dire que ce morceau, dans lequel on ne peut assez admirer l'exécution de M. Sherwin, ne donne pas une idée juste des Insulaires de Middelburg ou d'Amsterdam. On a critiqué avec raison les planches qui ornent la relation du premier Voyage du capitaine Cook, parce qu'elles offrent aux yeux les formes agréables, des figures & des draperies antiques, & non pas les Indiens qu'on veut connaître. Je crain[s]

S AMIS.

Benard Direx

S AMIS.



DÉBARQUEMENT À MIDELBURGH L'UNE DES ISI



. . . I L'UNE DES ISLES DES AMIS.

aussi que
les dessins
le cours d
ront , dan
traits grecs
du Sud : i
envelopper
sur une île
leurs épaul
lard qui po
que tous le
avec des c

Tandis q
de la maiso
de nos MM
la campagne
haie de ros
d'une jolie
de la prairie
sieurs planch
des entrées d
râmes afin d
que pas nous
découvertes.
nière qu'elles
enclos étaien
lianes qui av
Nous apperc

aussi que M. Hodges n'ait perdu les esquisses & les dessins qu'il avait tracés d'après nature dans le cours de l'expédition. Les Amateurs trouveront, dans cette gravure, les contours & les traits grecs qui n'ont jamais existé dans la mer du Sud : ils admireront des robes flottantes qui enveloppent avec grace toute la tête & le corps, sur une île où les femmes couvrent rarement leurs épaules & leur sein. Enfin il y a un vieillard qui porte une longue barbe blanche, quoique tous les habitans de Middelburg la rasent avec des coquilles de moule.

Cook.

Tandis que le capitaine parcourut les environs de la maison du chef, je fis avec quelques-uns de nos MM. une promenade assez avant dans la campagne, & voici ce que je remarquai. Une haie de roseaux diagonalement entrelacés, & d'une jolie forme, environnaient les deux côtés de la prairie. Deux portes composées de plusieurs planches, & pendues à des gonds, offraient des entrées dans la plantation. Nous nous séparâmes afin d'examiner ce beau pays, & à chaque pas nous eûmes lieu d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étaient disposées de manière qu'elles se fermaient d'elles-mêmes : les enclos étaient couverts de ronces & sur-tout de lianes qui avaient des fleurs d'un bleu de ciel. Nous appercevions par-tout des jardins & des

Cook.

habitations dans des bocages, & nous cueillîmes beaucoup de plantes que nous n'avions jamais vues sur les îles de la Société. Les Insulaires semblaient plus actifs & plus industrieux que ceux de Taïti, & au lieu de nous suivre en foule, ils nous laissaient passer seuls, à moins que nous ne les priassions de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous; car ils les estiment tant qu'ils résistaient difficilement à la tentation.

Nous traversâmes ainsi plus de dix plantations ou jardins séparés par des enclos & communiquant les uns avec les autres par les portes dont je viens de parler. A l'extrémité des jardins nous trouvions communément une maison dont les propriétaires étaient absens. Leur attention à séparer le terrain suppose un plus grand degré de civilisation que nous ne l'imaginions. Leurs arts, leurs manufactures & leur musique sont plus perfectionnés que sur les îles de la Société: mais les Taïtiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence & plus de luxe, des habitations plus spacieuses & plus commodes. S'ils ne jouissent pas des dons de la Nature avec autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut-être avec plus d'égalité.

Les vieillards & les jeunes gens, les hommes

Cook.

& les femmes nous prodiguaient les plus tendres carreſſes : ils nous embraſſaient, ils baiſaient nos mains avec l'effuſion la plus cordiale, ils les mettaient ſur leur ſein en jettant ſur nous des regards d'affection qui nous attendriſſaient.

Leur corps eſt très-bien proportionné, & le contour de leurs membres fort agréable : ils ſont cependant plus muſculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils ſont plus d'uſage de leurs forces dans les travaux de l'agriculture & des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur & de la grace, diffèrènt de ceux des Taïtiens en ce qu'ils ſont plus oblongs qu'arrondis ; leur nez eſt auſſi plus aquilin & leurs lèvres moins groſſes. En général la hauteur des femmes eſt moindre de quelques pouces que celles des hommes ; mais elles ne ſont pas auſſi petites que les femmes du peuple de Taïti & des îles de la Société. De la tête à la ceinture leur corps pourrait ſervir de modèle aux artiſtes ; leurs bras & leurs mains ont toute la délicateſſe de celle des Taïtiennes ; mais elles ont comme elles, les jambes & les pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette différence de teint & de groſſeur qui nous indiquaient ſur le champ à Taïti les perſonnes d'un rang élevé. Le chef, qui nous vint voir à bord, avait le même habillement que le peuple, rien d'ailleurs ne le diſtinguait, nous ne reconnûmes ſa ſu-

[redacted]
Cook.

périorité que par l'obéissance avec laquelle on accomplissait ses ordres.

Leur peau était piquée & noircie comme celle des autres Insulaires de ces mers ; mais ce qui nous étonna, ils *tatouent* les parties les plus délicates du corps : cette opération doit être fort pénible & même fort dangereuse sur le gland.

Parmi les hommes qui n'étaient pas entièrement nuds, les uns avaient un morceau d'étoffe autour des reins, & d'autres portaient un vêtement qui ressemblait à-peu-près à celui des femmes, c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe peinte en échiquier, &c. comme nos étoffes à fleur. Plusieurs se couvraient, en place d'étoffe, de nattes extrêmement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perle attaché à un collier pendait souvent sur la poitrine des hommes : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de petits coquillages entremêlés de graines ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étaient percées chacune de deux trous remplis de cylindres peints & vernissés en rouge ou de différentes couleurs, mais par compartimens réguliers.

Ils se servaient de peignes extrêmement propres & extrêmement ornés, composés de petites dents plattes, d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune pareil au buis, & jointes ensemble avec beaucoup d'élégance par un tissu

de fibres de noix de cocos de couleur naturelle ou teintes en noir. Cook.

Les petits bancs qui leur servent de coussins étaient aussi plus communs qu'à Taïti : j'y remarquai une grande quantité de vases plats dans lesquels ils mettent leurs alimens, & de spatules avec lesquelles ils fouettent la pâte du fruit-à-pain. Ils étaient faits de *bois de Massue* (*Casuarina equistifolia*), à qui on a donné ce nom parce qu'il fournit des armes à tous les Insulaires de la mer du Sud.

Ils possédent des massues de toutes sortes de façons, & la plupart si pesantes que nous ne pouvions pas les soulever d'une main : la forme la plus commune est la quadrangulaire ; elles présentent alors un rhomboïde à l'extrémité, elles s'arrondissent ensuite du côté du manche. Plusieurs étaient plattes, pointues ou ressemblaient à une spatule ; d'autres avaient de longs manches, &c. &c. La plupart offraient différens modèles de ciselure & de sculpture, ouvrages d'un long travail & d'une patience incroyable. Les compartimens divers étaient remarquables par une régularité qui nous surprenait, & la surface des massues aussi polie que si elles eussent été faites en Europe avec les meilleurs outils. Leurs lances étaient de même bois & travaillées aussi soigneusement. La construction

Cook.

des arcs & des traits est particuliere. L'arc long de six pieds, & à-peu-près de l'épaisseur du petit doigt, forme une légère courbe quand il est relâché : la partie convèxe est cannelée d'un sillon profond dans lequel la corde se place, & qui est quelquefois assez large pour contenir le trait fait de bambou, long de six pieds, & de bois dur à la pointe. Quand ils veulent bander l'arc, au lieu de le tirer de manière à augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens contraire de façon qu'il devient parfaitement droit, & qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi la corde n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquérant une force suffisante par le changement de la position naturelle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire mal au bras. Nos matelots, ne connaissant point la nature de ces arcs, en brisèrent plusieurs, parce qu'ils voulaient les tirer comme les autres.

L'immense quantité d'armes que nous apperçûmes répond très-mal au caractère pacifique qu'annonçait leur conduite à notre égard, & même que montrait leur empressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont des querelles entr'eux ou qu'ils font la guerre aux îles voisines; mais leur conversation ou leurs signes ne nous ont rien appris qui puisse jetter du jour sur cette matière.

Cook.

Ils nous vendirent tout ce que nous voulûmes pour de petits clous & même pour des grains de verre ; mais relativement à la rassade, leur goût diffère de celui des Taïtiens, car les derniers choisissent toujours celle qui est transparente, tandis que le peuple d'Eaoowhee ne prenait que des grains noirs ou opaques avec des rayures rouges, bleues & blanches.

Nous rencontrâmes plusieurs personnes couvertes d'une lèpre de la plus mauvaise espèce : un grand ulcère cancereux, parfaitement livide en dedans & d'un jaune brillant tout autour des bords, rongeoit le dos & les épaules d'un de ces Indiens. Nous apperçûmes aussi une femme, dont le visage à demi-rongé, était très-dégoûtant : il n'y avait plus qu'un trou à la place de son nez : ses joues très-enflées, versaient continuellement du pus ; ses yeux chassieux & tombant en pourriture, semblaient prêts à sortir de sa tête. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi horrible : ces malades cependant paraissaient peu affligés de leur état, ils faisaient des échanges avec autant d'activité que les autres, & ils ne craignaient point de nous offrir des provisions en vente.

A midi nous retournâmes dîner à bord avec le chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien ; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que

Cook.

nous avions du porc frais rôti. Après dîné nous allâmes une seconde fois à terre, & nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens.

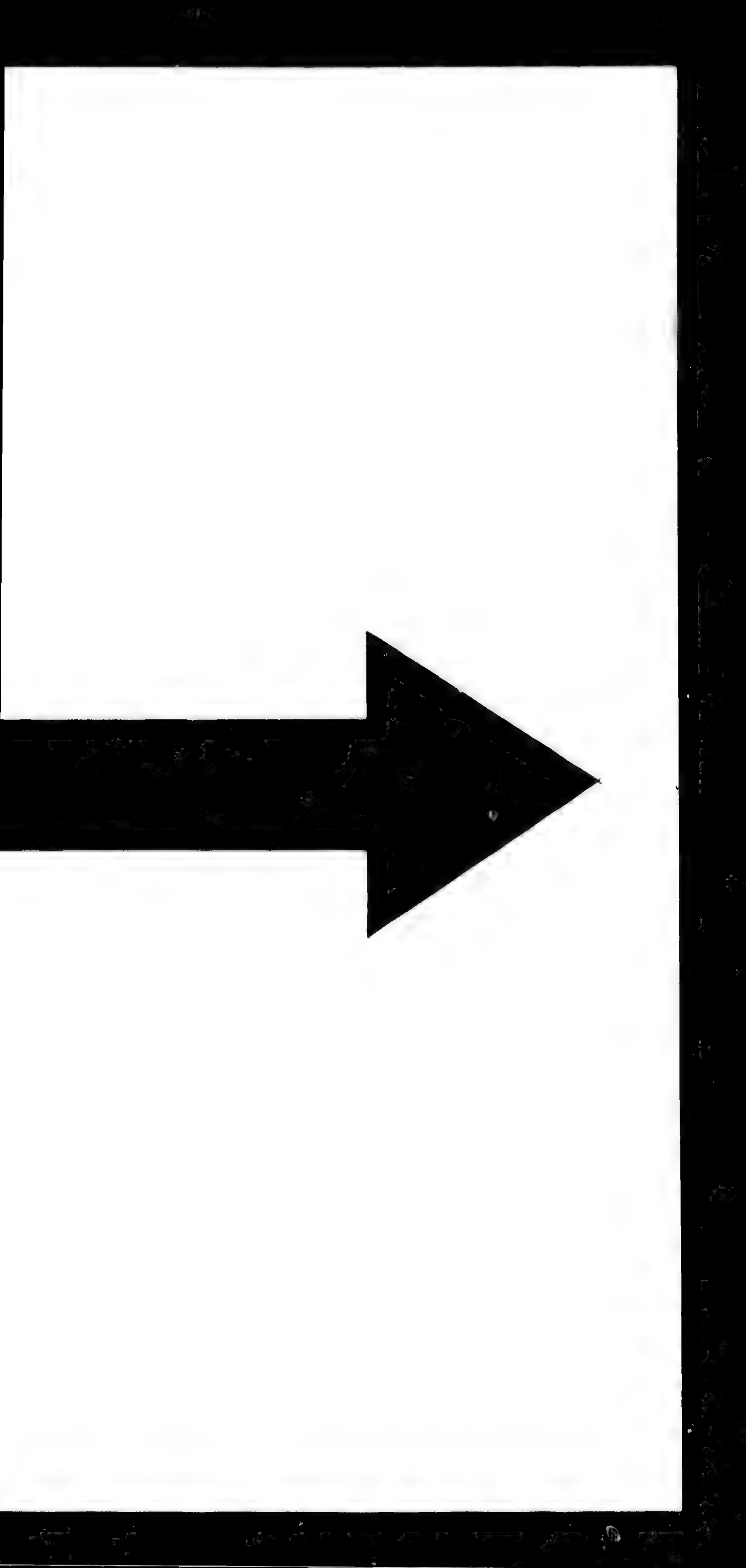
M. Forster pere fit ensuite une promenade dans l'intérieur du pays, il en donne la relation suivante : les naturels poussèrent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin, & la foule était aussi nombreuse. On fit beaucoup d'échanges ; mais les provisions étaient rares, & nous ne trouvions point de shaddecks, parce que la saison n'était pas assez avancée. M. Hodges & moi, suivis d'un domestique & de deux Insulaires qui voulurent bien nous servir de guides, en cas de besoin, nous montâmes la colline afin d'examiner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme on l'a dit ci-dessus, par des haies de bambou ou des haies vives de la belle fleur de corail (*Erythrina Corallodendron*) : nous atteignîmes ensuite un petit sentier entre deux enclos ; nous vîmes des ignames & des bananes plantés des deux côtés, avec autant d'ordre & de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait au milieu d'une belle plaine d'une grande étendue, couverte de riches pâturages : il y avait à l'autre extrémité une promenade délicieuse, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de

cocotiers,

cocotiers, qui aboutissaient à un nouveau sentier entre des plantations fort régulières, environnées de shaddecks, &c. Ce sentier conduisait, par une vallée cultivée, à un endroit où plusieurs chemins se croisaient. Nous découvrîmes là une jolie prairie, revêtue d'un [illegible]zon très-fin & entouré de toutes parts de[illegible] arbres touffus. Une maison sans hab[illegible]upait un des côtés; les propriétaires étaient [illegible]blement sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant : nous respirions un air délicieux, embaumé de parfums exquis; la brise de mer jouait avec nos cheveux & nos vêtemens, & nous rafraîchissait; une foule d'oiseaux gazouillaient de tous côtés, & les colombes en amours produisaient au fond du bocage des gémissemens harmonieux. Les racines de l'arbre qui nous couvraient, étaient remarquables : elles s'élevaient de la tige à près de huit pieds au-dessus du terrain; ses cosses avaient d'ailleurs plus d'une verge de long, & deux ou trois pouces de large. Ce lieu fertile solitaire nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les Romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il ne serait pas possible de trouver en effet un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y avait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais l'eau est la seule chose qui manque à



[redacted]



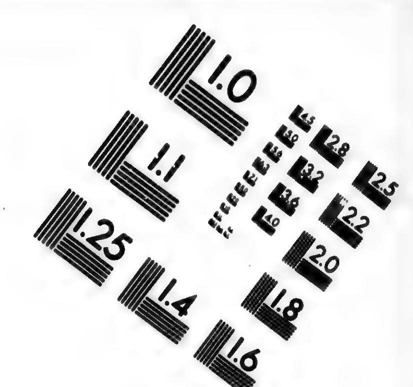
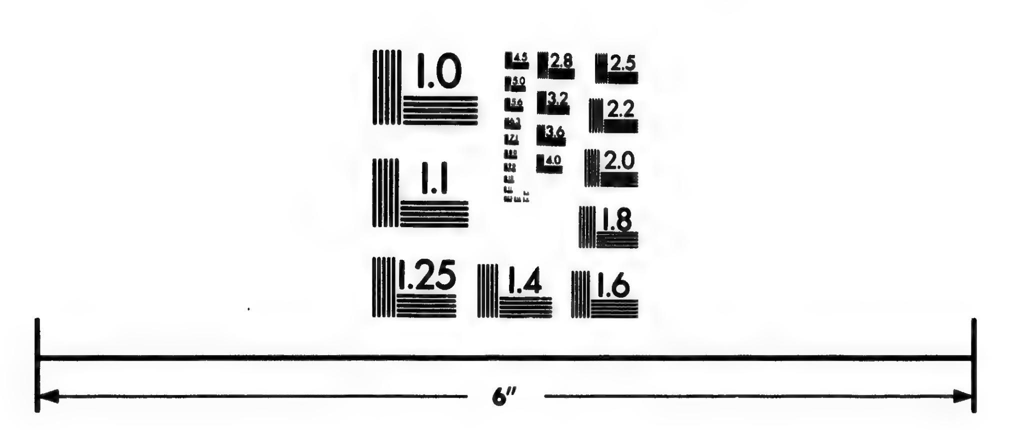


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Cook.

cette île agréable. Je découvris à notre gauche une promenade couverte, qui menait à une autre prairie, au fond de laquelle nous apperçûmes une petite montagne & deux huttes par-dessus. Des bambous plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnèrent, ne voulaient point en approcher : après nous être avancés seuls, nous regardâmes avec beaucoup de peine dans les huttes, parce que l'extrémité du toît n'était pas à plus d'une palme du terrain. L'une renfermait un cadavre qu'on y avait déposé depuis peu ; mais l'autre était vuide. Ainsi le casuarina ou le *bois de massue* (Toà) annonce les cimetières à Middelburg, comme aux îles de la Société. Sa couleur gris-brun, ses branches longues & touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent tristement vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, autant que le cyprès. Il est probable que les mêmes idées qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des morts dans une partie du monde, engagent les habitans de ces régions à employer les premiers au même usage. La colline où se trouvaient les huttes, était formée de petits morceaux de rocher de corail semblable au gravier, accumulés sans aucun ordre.

Cook.

Marchant un peu plus loin, nous vîmes des plantations aussi agréablement disposées, & des maisons de la même espèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans une, où ils nous prièrent de nous asseoir, & ils nous procurèrent des noix de cocos extrêmement rafraîchissantes.

Dans toute notre promenade, nous ne rencontrâmes que quelques Insulaires qui passèrent près de nous sans trop nous regarder. L'explosion & l'effet de nos fusils, n'excitèrent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne montraient, à notre égard, aucun autre sentiment que celui de la bienveillance & de la courtoisie. Les femmes, réservées en général, repoussaient d'abord avec dégoût les entreprises indécentes des matelots: quelques-unes cependant se montrèrent plus libres, & nous appellèrent à elles par des gestes très-lascifs.

Le 3 octobre, tandis que les vaisseaux mettaient sous voile, M. Cook avec le capitaine Furneaux & M. Forster, allèrent prendre congé du chef. Il vint à leur rencontre sur le rivage. On s'assit sur l'herbe, & on y passa environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'Insulaires. Après avoir présenté au chef différentes graines de jardin, on tâcha, observe M. Forster, de lui faire comprendre que nous nous en allions; ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir.

Cook.

Il monta dans notre chaloupe accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau; mais voyant la *Résolution* sous voile, il appella une de ses pirogues, & il retourna à terre. Tandis qu'il fut sur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, & il s'appropria lui seul tout le commerce; mais quand il était à terre, on ne le vit jamais faire le moindre échange.

Nous ne pûmes guères converser que par signes avec les naturels; nous rassemblâmes cependant un certain nombre de mots, & guidés par les principes de la grammaire universelle & des dialectes, je m'apperçus bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle de Taïti & des îles de la Société. O-mai & Œdidée, les deux Indiens d'Uliétéa & de Bolabola, qui s'étaient embarqués avec nou[s, d]éclarèrent d'abord que ce langage était absolument nouveau & inintelligible pour eux; cependant, quand je leur expliquai la ressemblance de plusieurs mots, ils saisirent à l'instant les modifications particulières de ce dialecte, & causèrent avec les Insulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire après un long séjour dans l'île. Cette contrée les charmait beaucoup; mais ils remarquèrent bientôt ses inconvéniens, & nous avertirent qu'il y avait peu de fruit-à-pa[in]

de cochons, de volailles, & point de chiens. D'un autre côté, ils aimaient la grande abondance qu'on y trouve de canes à sucre & de ce poivre enivrant dont on a parlé plus haut.

Cook.

De Middelburg nous nous rendîmes à Amsterdam. Dès que nous eûmes découvert la côte occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancèrent hardiment sous les flancs des vaisseaux; ils nous présentèrent quelques racines d'Eava, & montèrent ensuite à bord sans autre cérémonie; ils nous invitaient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur île, & nous indiquaient un mouillage, du moins à ce que nous imaginâmes. Après avoir couru un petit nombre de bords, nous mouillâmes dans la rade Van-Diemen, près des brisans qui bordent la côte. Une foule d'Indiens remplissaient alors nos bâtimens: les uns étaient venus en pirogues, d'autres accouraient à la nage; ainsi que ceux de l'île de Middelburg, ils apportèrent des étoffes, des nattes, des outils, des armes & des ornemens que nos matelots achetèrent avec leurs propres habits. Comme l'équipage devait ressentir bientôt les suites de ce trafic, afin de l'arrêter & de

Amsterdam.

Cook.

nous procurer les rafraîchissemens nécessaires, le capitaine Cook défendit d'acheter aucune curiosité.

Cet ordre produisit un bon effet ; car les naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apportèrent des bananes & des noix de cocos en abondance, des volailles & des cochons ; ils les échangèrent contre de petits clous & des étoffes d'Europe : ils donnaient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles.

J'achetai, continue M. Forster, plusieurs jolis perroquets, des pigeons & des tourterelles très-bien apprivoisées. Œdidée achetoit de son côté, avec beaucoup d'empressement, des plumes rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auraient une valeur extraordinaire à Taïti & aux autres îles de la Société : elles étaient communément attachées à leurs tabliers de danse ou à des diadêmes de feuilles de bananes. Il nous montra, avec un ai[r] d'extase tout-à-fait admirable, que la plus petit[e] de ces plumes, large de deux ou trois doigts suffiroit pour payer le plus gros cochon d[e] son île.

Après avoir pris ces arrangemens & nomm[é] des surveillans afin de prévenir les disputes, M. Cook descendit à terre accompagné du capitain[e]

Furneaux, de M. Forster, de plusieurs des officiers & d'un chef Indien, nommé *Attago* (1), qui s'était attaché à lui dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés.

Cook.

Pendant toute la journée nous parcourûmes les campagnes, & nous n'arrivâmes à bord qu'au coucher du soleil : les vaisseaux étaient entourés de pirogues, & les naturels nageaient tout autour en faisant un grand bruit. Une quantité considérable de femmes jouaient dans l'eau comme des animaux amphibies : on leur persuada aisément de monter à bord toutes nues, elles ne montrèrent pas une plus grande chasteté que les prostituées de Taïti & des autres îles de cet archipel : les matelots profitant de ces dispositions, renouvellèrent à nos yeux les scènes des temples de Chypre. Les habitantes d'Amsterdam se vendaient sans honte pour une chemise, un petit morceau d'étoffe ou quelques grains de verres. Leur lubricité cependant n'était point générale, nous présumons qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se rendit coupable d'infidélité. Si nous avions connu la distinction des rangs comme à Taïti, il est probable que

(1) M. Forster l'appelle *Attaha*; & il donne à Œdi-

Cook.

nous n'aurions observé des prostituées que dans la dernière classe du peuple.

Aucune de ces femmes n'osa rester à bord après le coucher du soleil ; elles retournèrent à terre, ainsi que la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordoit la côte. Ils allumèrent beaucoup de feux, on les entendit causer durant la plus grande partie de la soirée. Il paraît que leur empressement à faire des échanges avec nous ne leur permit pas de retourner à leurs habitations, qui étaient probablement situées dans la partie la plus éloignée de l'île. Nos marchandises étaient très-précieuses à leurs yeux. Ils donnaient volontiers une volaille ou un monceau de bananes & de noix de cocos pour un clou qu'ils enfonçaient dans leur oreille ou qu'ils portaient suspendu à leur cou. Leurs volailles sont d'un goût excellent : en général le plumage est très-luisant, avec un mêlange agréable de rouge & de jaune. Nos matelots en achetèrent quelques-unes, afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. Depuis notre départ de Huaheine, ils s'étaient amusés chaque jour à tourmenter ces pauvres oiseaux, à leur couper les aîles & à les exciter l'un contre l'autre. Ils réussirent si bien que quelques poules de Huaheine combattirent avec autant de fureur que les coqs d'Angleterre ; mais celles d'Amsterdam

furent moins complaisantes & moins furieuses. Cook.

Quatre jours après notre débarquement nous reçumes la visite d'un des principaux personnages de l'île. On nous apprit qu'il s'appellait Ko-haghee-too-fallango (1). Je ne puis pas dire si c'était son nom ou son titre; mais ils convinrent tous qu'il était *Areekée* (2) ou roi. D'autres fois, en parlant de ce chef, ils le nommaient Latoo - Nipooroo , nous en conclûmes que Latoo signifie un titre, parce que Schouten & le Maire reconnurent, en 1616, qu'il avait cette signification aux îles des Cocos, des Traîtres & de Horn, situées dans ces environs, seulement à quelques degrès au nord; ce qui confirme cette opinion, c'est que les vocabulaires que les navigateurs intelligens nous ont laissés, ont beaucoup de rapport avec la langue qu'on parle à l'île d'Amsterdam, & qu'il y a une conformité parfaite dans le caractère & les usages de ces différens insulaires.

Je trouvai ce roi assis avec une gravité si stupide & si sombre, dit M. Cook, que malgré ce qu'on

(1) Ko est l'article dans ces îles & à la Nouvelle-Zélande; il répond à l'*O* ou l'*E* de Taïti.

(2) Le même mot, dans le dialecte de Taïti, se prononce *Arée*.

Cook.

m'en avait dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adorait d'après quelques idées superstitieuses. Je le saluai & je lui parlai ; mais il ne me répondit point, il ne fit pas même attention à moi ; & je n'apperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allais le quitter lorsqu'un naturel, jeune & intelligent, entreprit de me détromper, il s'expliqua de manière à ne me laisser aucun doute que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris en présent ce que je destinais au vieux chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles & des verroteries. Il les reçut ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne & autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot & sans tourner la tête ni à droite ni à gauche : il fut constamment immobile comme une statue : je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, & il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que le chef avait envoyé au rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte ; elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames & fruits-à-pain, & un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgcumbe & son parti allaient se rembarquer, quand on les ap-

porta au bord de l'eau, les Insulaires dirent que c'était un présent de l'*Areeké* (1), c'est-à-dire, du roi de l'île, à l'*Areeké* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécille.

Cook.

Parmi les Insulaires qui l'environnaient, nous reconnûmes, ajoute M. Forster, un prêtre qui le lendemain de notre arrivée avait conduit nos Messieurs dans une espèce de temple ou cimetière : il buvait une quantité prodigieuse d'eau de poivre, qu'on lui servait dans de petites coupes quarrées de feuilles de bananes pliées d'une manière curieuse ; il nous présenta poliment de ce délicieux breuvage, & par civilité ; nous en goûtâmes. Son insipidité & son âcreté nous donnèrent des envies de vomir. Le saint homme en prenait chaque soir de si grandes doses, qu'il s'enivrait. Il ne faut pas s'étonner si la mémoire lui manquait quand il récitait des prières, s'il était maigre, si sa peau était écaillée, & enfin s'il avait le visage ridé & les yeux rouges. Il paraissait jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple, & était toujours suivi d'un certain nombre de domestiques, chargés de remplir ses coupes. Il gardait les dons qu'il recevait de nous,

(1) Appellé *Kava* à Tonga-Tabboo dans l'île de Horn.

Cook.

au lieu qu'Attago & plusieurs autres chefs donnaient à leurs supérieurs tout ce que nous leur offrions.

Ce prêtre était accompagné de sa fille, à laquelle nous fîmes tous des présens. Elle avait des traits extrêmement réguliers, & était plus blanche que la plupart des femmes de l'île, qui semblaient lui montrer des égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits de la contrée, & qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans l'indolence & les plaisirs, il est naturel d'avoir un teint plus clair & un visage plus délicat. Ne peut-on pas en conclure que le luxe commence à s'établir dans cette île sous le voile de la religion?

L'obéissance & la soumission de ce peuple pour ces chefs, montrent bien que le gouvernement, sans être tout-à-fait despotique, est loin d'être populaire; cette espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter la naissance du luxe. Cette observation paraît aussi applicable à la plupart des îles dans la partie occidentale de la mer Pacifique, puisque les descriptions de Schouten, de le Maire & de Tasman, correspondent en tous les points principaux avec nos remarques.

La réception amicale qu'on a fait presque constamment aux étrangers sur toutes les îles dé-

Cook.

pendantes de ce grouppe, nous ont engagés à donner aux découvertes de *Schouten* & de *Tasman* le nom d'*Îles des Amis*. Les chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux îles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance & de Horn; mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévérement punies par le navigateur Hollandais, qui, après le premier trouble à l'île de Horn, y passa cependant neuf jours en parfaite intelligence avec les naturels du pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs îles à six degrés au sud de celles qu'avait visité Schouten, il y fut reçu avec toute sorte de démonstration de paix & de bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les naturels d'Amsterdam & de Rotterdam, avaient appris des Insulaires des Cocos, de l'Espérance & de Horn, la force supérieure des étrangers & leurs ravages, ou si c'était une suite de leur caractère pacifique: je serais porté à adopter la première opinion. Les îles vues par le capitaine Wallis en 1767, & qu'il a nommées îles de Boscawen & de Keppel, sont probablement les îles des Cocos & des Traîtres: mais son équipage ne fit d'autres mal aux naturels, que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes des îles les plus nord-est de ce grouppe, & en général il y reconnut le même

Cook. caractère. Il leur donna le nom d'*Archipel des Navigateurs*, avec assez de raison, puisque plusieurs vaisseaux les avaient rencontré. Depuis le voyage de Tasman, aucun autre Européen n'était abordé à l'île d'Amsterdam. Durant un espace de cent-trente ans, ces peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens, de manière de vivre, de caractère; &c. &c. Si nous avions su leur langue, nous aurions eu des preuves positives qu'ils conservent par tradition, le souvenir des premiers Européens qui les visitèrent : mais ils avaient encore des clous, que leur apporta, sans doute, Tasman. Nous en achetâmes un très-petit & presque consumé par la rouille : on le voit maintenant au Musæum à Londres, sur un manche de bois; il leur servait probablement de gouge ou de vrille. Nous achetâmes aussi de petits pots de terre parfaitement noirs, couverts de suie en dehors; je pensai que c'étaient des monumens du voyage de Tasman; mais dans la suite, j'eus lieu de croire que les Insulaires les fabriquent eux-mêmes.

Nous pouvons assurer, comme Schouten, Tasman & M. de Bougainville, que les naturels commettent des vols avec beaucoup de dextérité. Tasman & le capitaine Wallis, ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit doigt; & suivant les relations circonstanciées de Schouten & de le

Maire, les naturels de l'île de Horn, avaient autant de soumission pour leur roi, que ceux de Tonga-Tabboo. Comme ils venaient d'éprouver la force supérieure des étrangers, ils furent respectueux, jusqu'à la bassesse, envers les Hollandais : le roi se prosternait lui-même devant un munitionnaire, & les chefs plaçaient leur col sous ses pieds (1). Ces témoignages excessifs de vénération, semblent annoncer de la bassesse & de la lâcheté, mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces vices. Leur conduite à notre égard, avait ordinairement cette liberté & cette hardiesse qu'inspire la droiture des intentions. Cook.

Ici cependant, ainsi que dans toutes les autres sociétés humaines, il y a des exceptions au caractère général, & nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques individus. Ayant quitté la grève, où le Latoo attirait l'attention de nos Messieurs, nous entrâmes dans le bois, le docteur Sparrman & moi, afin de faire des découvertes d'histoire naturelle. Je tirai un oiseau, & l'explosion amena près de nous trois naturels du pays, avec lesquels nous conversâmes autant que le permit notre connaissance superficielle de leur langue. Bientôt après, le docteur Sparrman fouilla un buisson pour y chercher une baïonnette

(1) Voyez la collection historique de M. Dalrymple.

Cook.

qui était tombée du bout de son fusil. Un des Insulaires, entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes & se battit avec moi, en s'efforçant de les arracher. J'appellai le docteur, & les deux autres naturels s'enfuirent, ne voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le combat nos pieds s'embarrassèrent dans un arbrisseau, nous tombâmes tous deux ; mais l'Insulaire voyant qu'il ne gagnait rien, & craignant peut-être l'arrivée de mon camarade, se leva avant moi, & profitant de cette occasion, il prit la fuite. Mon ami me joignit sur-le-champ, & nous convînmes que s'il y avait de la perfidie & de la méchanceté dans la conduite du voleur, d'un autre côté, notre séparation avait été imprudente.

Après avoir marché encore quelque tems, sans aucun autre évènement fâcheux, nous retournâmes au marché sur la grève, où nous trouvâmes presque tous ceux de nos compagnons que nous y avions laissés. La plupart étaient assis en grouppes, composés de personnes de différens âges, & qui semblaient être autant de familles séparées. Ils parlaient tous ensemble, sans doute, de l'arrivée de nos vaisseaux ; plusieurs des femmes amusaient les autres, en chantant ou en jouant à la balle. Une jeune fille, qui avait les traits d'une régu-

larit

Cook.

larité particulière, les yeux étincelans de feu, le corps bien proportionné, &, ce qui est le plus remarquable, de longs cheveux noirs & bouclés, tombant avec grace sur ses épaules, jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme, parfaitement rondes; elle les jettait sans cesse en l'air l'une après l'autre, & y mit tant de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chantèrent sur le même ton que nous avions déjà entendu à Middelburg: chaque voix formait une harmonie agréable, & elles se réunissaient quelquefois en chœur.

Quoique je n'aie jamais vu les naturels de ces îles danser, il paraît qu'ils connaissent cet amusement, d'après les gestes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers ornés d'étoiles de cœur de noix de cocos, de coquillages & de plumes rouges. Ces gestes mêmes donnent lieu de penser que leurs danses sont dramatiques & publiques, comme celles des îles de la Société dont on a parlé plus haut. Ce que disent Schouten & le Maire, des danses de l'île de Horn, confirme aussi cette supposition.

En général, il paraît que les coutumes & la langue de ces insulaires, ont beaucoup d'affinité avec celles des Taïtiens: il ne serait donc pas

Cook.

ſingulier de trouver de la reſſemblance, même dans leurs amuſemens. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux tribus, qui originairement doivent être ſorties de la même ſouche, proviennent de la nature & de la poſition différente de ces îles. Celles de la Société ſont remplies de bois, & les ſommets de leurs montagnes couverts de forêts inépuiſables. Aux îles des Amis, le bois eſt beaucoup plus rare; le terrain (du moins de celles que nous avons vu), eſt preſque tout en plantations. Il s'enſuit naturellement que les maiſons ſont élevées & d'une immenſe étendue dans le premier grouppe d'îles, mais beaucoup plus petites & moins commodes dans le ſecond. Dans l'un, les pirogues ſont en grande quantité, je pourrais preſque dire innombrables, & la plupart très-vaſtes; dans l'autre, il y en a très-peu, & elles ſont beaucoup plus petites. Les montagnes des îles de la Société, attirent continuellement les vapeurs de l'atmoſphère, & pluſieurs ruiſſeaux deſcendent des rochers dans la plaine, où ils ſerpentent doucement juſqu'à la mer. Les habitans, qui profitent de ce don de la nature, boivent une eau ſalubre, & ſe baignent ſi ſouvent, qu'aucune tache ne peut adhérer long-tems à leur peau: un peuple au contraire qui ne jouit point de cet avantage, & qui eſt

Cook.

obligé de se contenter d'une eau de pluie, putride ou stagnante dans des citernes sales, est obligé de recourir à d'autres expédiens pour conserver un certain degré de propreté, & prévenir différentes maladies. Ils coupent donc leurs cheveux, ils rasent ou taillent leur barbe, ce qui leur donne une figure plus semblable à celle des Taïtiens qu'ils ne l'auraient d'ailleurs. Ces précautions ne sont pas même suffisantes, car ils n'ont aucun fluide à boire; & leurs corps sont très-sujets à la lépre, qu'excite peut-être encore davantage l'usage de l'eau de la racine de poivre, ou de l'*Ava*: de-là proviennent aussi cette brûlure ou ces vésicatoires sur les os des joues que nous avons observé si généralement parmi les membres de cette tribu, qu'à peine un seul individu en était exempt: cette étrange opération doit être un remède contre quelques maladies. Le sol des îles de la Société, dans les plaines & les vallées, est riche, & les ruisseaux qui l'arrosent, y entretiennent un degré d'humidité convenable. Il y croît donc toute sorte de végétaux, & la culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue la source de ce grand luxe, qu'on ne remarque pas à *Tonga-Tabboo*. Là, le rocher de corail est couvert seulement d'une couche légère de terreau, qui nourrit difficilement un petit nombre

Cook.

d'arbres, & à moins qu'une bonne pluie ne pénétre & ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus utile de tous, ne produit point de fruits, parce que l'île manque d'eau: les naturels travaillent donc plus que les Taïtiens; voilà pourquoi leurs plantations sont si régulières, & leurs propriétés divisées avec tant d'exactitude; c'est pour cela aussi qu'ils attachent plus de prix à leurs provisions qu'à leurs outils, instrumens, habits, ornemens & armes, qui leur coûtent cependant plus de tems & d'application. Ils sentent, avec raison, que les alimens sont leurs principales richesses, & qu'ils ne suppléeraient pas aisément à cette perte. Si on remarque que leurs corps sont plus grêles & leurs muscles plus forts que ceux des Taïtiens, c'est une suite de l'usage plus grand qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent industrieux par la force de l'habitude; &, lorsque l'agriculture ne les occupe pas, ils emploient leurs heures de loisir à fabriquer cette multitude d'outils & d'instrumens, qui annoncent tant de patience & de sagacité. Ce tour d'esprit pénétrant a conduit leurs arts à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Insensiblement ils imaginent de nouvelles inventions; ils ont introduit l'activité même dans leurs plaisirs, & ils les animent par l'enjouement.

Cook.

Leur caractère content ne s'altère point sous une constitution politique, qui ne paraît pas très-favorable à la liberté; mais on n'est point obligé d'aller chercher si loin un pareil phénomène, puisqu'une des nations les moins libres de l'Europe, passe pour la plus joyeuse & la plus gaie de l'univers. Il faut cependant convenir que le roi de Tonga-Tabboo, ne semble pas exiger d'eux rien qui les prive des premiers besoins de la nature, ou qui puisse les rendre misérables.

Quoi qu'il en soit, il paraît sûr que leur gouvernement politique & religieux, autant que nous pouvons juger de sa ressemblance avec celui des Taïtiens, provient d'une origine commune, peut-être de la mère-patrie où ces colonies ont pris naissance. Ces idées primitives ont amené ensuite des coutumes & des opinions différentes, suivant les caprices des peuples, ou suivant les circonstances où ils se sont trouvés. L'affinité, entre leurs langages, est une preuve encore plus décisive; la plus grande partie de ce qui est nécessaire à la vie, les membres du corps, en un mot, les idées les plus simples & les plus universelles, s'expriment, aux îles de la Société & aux îles des Amis, par les mêmes mots. On ne retrouve pas dans le dialecte de Tonga-Tabboo, l'har-

Cook.

monie ſonore de celui de Taïti, parce que les habitans de la première île ont adopté les *F*, les *K* & les *S*, de ſorte que leur langue eſt plus remplie de conſonnes. Cette dureté eſt compenſée par le fréquent uſage de liquides *L*, *M*, *N*, & des voyelles *E* & *I*, & par une eſpèce de ton chantant qu'ils conſervent, même dans les converſations ordinaires.

Tandis que les vaiſſeaux démaraient, j'allai à terre, ajoute M. Cook, avec le capitaine Furneaux & M. Forſter, afin de reconnaître, par nos libéralités, le préſent que le roi m'avait fait d'abord. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai des nouvelles du monarque; après nous avoir répondu, il entreprit de nous ſervir de guide; mais je ne ſais pas s'il ſe méprit ſur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignorait où il était. Il eſt sûr qu'il nous fit prendre une mauvaiſe route: dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta; &, après une petite converſation entre lui & un autre naturel, nous revînmes: le roi, accompagné de ſa ſuite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'aſſit ſous un arbre, en nous priant d'imiter ſon exemple. Le roi s'aſſit auſſi ſur un côteau, à environ douze ou quinze verges de nous, & nous nous regardâmes les uns les autres pen-

dant quelques minutes. J'attendais qu'Attago nous menât auprès du prince; mais, comme il ne se levait pas, nous allâmes saluer le monarque, le capitaine Furneaux & moi, & nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche, (que je mis sur son dos) quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'airain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, & des cordons de grains de verre. Sa physionomie & son maintien annonçaient toujours de la stupidité: il ne semblait pas voir ou agréer ce que nous faisions: ses bras étaient immobiles & pendus à ses côtés; il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis, par mots & par signes, que nous allions quitter l'île; il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago & une vieille femme, que je jugeai être sa mère. Je ne compris rien du tout à cet entretien; mais je remarquai qu'il riait, en dépit de sa gravité factice; je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille: il ne pouvait pas suivre en cela son caractère, (à moins qu'il ne fût idiot); car ces insulaires, ainsi que ceux que nous avions visités depuis peu, ont

Cook.

beaucoup de légèreté; & d'ailleurs il était jeune. Enfin il se leva & se retira accompagné de sa mère, & de deux ou trois autres personnes.

Cook.

Nous cherchâmes en vain de l'eau douce dans cette île. Le maître, qui avait été envoyé l'est reconnaître la baie Maria & les îles basses qui abritent ce havre, trouva la position de ces îles, telle qu'elle est marquée dans les cartes de Tasman, navigateur très-exact; &, sur l'une de celles où il débarqua, il vit un nombre étonnant de serpens d'eau tachetés, à queues plates, qui ne font point de mal, & que le système de Linnée distingue sous le nom de *Colubri Lati c audati.*

Nos recherches d'histoire naturelle, ne furent pas infructueuses à Amsterdam; cette île nous procura plusieurs nouvelles plantes, & entr'autres une nouvelle espèce d'écorce de Jésuite, ou *Cinchona*, amère, qui seroit peut-être aussi efficace que celle du Pérou, & en outre plusieurs oiseaux inconnus auparavant: nous en achetâmes quelques-uns en vie, sur-tout des parrots & des pigeons: les naturels paraissent être de fort habiles oiseleurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons, dont plusieurs étaient portés sur des bâtons crochus, fussent des marques de distinction, quoique Schouten pense ainsi de l'île de Horn, où regne le même usage.

Cook.

En levant le cable de l'ancre de terre, il rompit au milieu de sa longueur; il avait été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié, ainsi que l'ancre, qui était par quarante brasses sans aucune bouée. Le second cable souffrit aussi des rochers, d'où l'on peut juger de ce mouillage. Nous en sortîmes le 8 octobre 1773; mais, comme nos ponts étaient chargés de fruits, &c. nous boulinâmes au-dessous de la terre, jusqu'à ce qu'ils fussent débarrassés. Je me procurai dans cette île, environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames & autant de bananes & de noix de cocos, que nous eûmes d'emplacement. Si notre séjour avait été plus long, sans doute j'en aurais acheté davantage: ce qui montre la fertilité du sol.

Tasman découvrit le premier ces îles en 1642-3, & il les appella Amsterdam & Middelburg: mais les naturels du pays donnent à la première le nom de Ton-ga-ta-boo; & à la seconde celui d'Ea-oo-wée. Elles sont situées par vingt-un degrés, vingt-neuf minutes & vingt-un degrés trois minutes de latitude sud; & d'après des observations faites sur les lieux, entre cent-soixante-quatorze degrés, quarante minutes & cent-soixante-quinze degrés quinze minutes de longitude ouest.

Cook.

Middelburg ou Eaoowée, la plus méridionale; a environ dix lieues de tour, & elle eſt aſſez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette île eſt couverte de plantations, & ſur-tout aux côtés ſud-oueſt & nord-oueſt. L'intérieur eſt peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroiſſent cependant la beauté du pays; car on y voit un mêlange agréable de cocotiers & d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaiſſe; çà & là des plantations & des chemins qui conduiſent à chaque partie de l'île, dans un ſi joli déſordre, que l'œil aime à ſe repoſer ſur ces points de vue.

Le mouillage que j'ai nommé la *Rade Angloiſe*, parce que la *Réſolution* & l'*Aventure* ont été les premiers vaiſſeaux qui y aient été, gît au côté nord-oueſt, par vingt-un degrés, vingt minutes, trente ſecondes de latitude ſud. Le relévement que je pris pendant que nous étions à l'ancre, eſt plus que ſuffiſant, joint à la carte pour la trouver. La rive eſt d'un ſable groſſier; elle s'étend à deux milles de la terre, & la ſonde y rapporte de vingt-un à quarante braſſes d'eau. La petite crique qu'on voit devant, offre un débarquement convenable pour les bateaux, en tous les temps de la marée, qui, dans cette île ainſi que dans les autres, s'élève à quatre ou

cinq pieds, & qui eſt haute aux pleines & nouvelles lunes, vers les ſept heures. Tongatabo a la forme d'un triangle iſocèle, dont les plus longs côtés ſont de ſept lieues & les plus courts de quatre. Elle gît à peu-près dans la direction de l'eſt-ſud-eſt & du oueſt-nord-oueſt : elle eſt preſque par-tout d'une hauteur égale, un peu baſſe, & elle n'a pas plus de ſoixante à quatre-vingt pieds au-deſſus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la côte, à environ cent braſſes plus ou moins, la met, ainſi qu'Eaowée, à l'abri de la mer. La force des vagues ſe briſe ſur ce rocher, avant qu'elles atteignent la terre. Telle eſt en quelque ſorte la poſition de toutes les îles du Tropique, que je connais dans cette mer : c'eſt ainſi que la nature les a ſouſtraites aux uſurpations des flots, quoique la plupart ne ſoient que des points en comparaiſon du vaſte Océan. La rade Van-Diemen, où nous mouillâmes, eſt au-deſſous de la pointe nord-oueſt entre la pointe la plus ſeptentrionale & la plus occidentale. En dehors de cette rade gît un récif de rochers, qui court nord-oueſt un quart oueſt, ſur lequel la mer briſe continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus de trois encablures de la côte ; & au-delà, la profondeur de l'eau eſt incommenſurable. La perte d'une ancre & les avaries que ſouffrirent

Cook.

Cook.

nos cables, prouvent assez que le fond n'est pas des meilleurs.

Au côté oriental de la pointe nord de l'île, (ainsi que M. Gilbert, qui l'a examiné, me l'a appris), il y a un havre serré d'un mille ou davantage d'étendue, par sept, huit & dix brasses d'eau, fond de sable propre. Le canal par où nous entrâmes & par où nous sortîmes, est très-près de la pointe, & ne donne que trois brasses d'eau; mais on croit que plus loin au nord-est, on en trouve un plus profond que nous n'eûmes pas le temps de reconnaître. Pour examiner en détail ces différentes parties, il aurait fallu perdre un temps précieux, parce qu'on voit un grand nombre de petits îlots & de récifs de rochers le long, du côté nord-est de l'île, & qui semblent s'étendre au nord-est au-delà de la portée de la vue. L'île d'Amsterdam est toute remplie de plantations : la nature y étale ses plus riches trésors ; telles que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames & quelques autres racines, la canne à sucre & un fruit semblable au brugnon, que les Insulaires nomment *Figheha* & les Taïtiens *Ahuya*. En un mot, on y compte la plupart des productions des îles de la Société, & plusieurs particulières à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux

Cook.

en y laissant toutes les graines de nos jardins, des semences de légumes, &c. Le fruit-à-pain n'y était pas de saison, non plus que sur les autres îles : ce n'était pas d'ailleurs le temps des racines & des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers qu'à Middelburg.

Les productions & la culture de Middelburg sont les mêmes qu'à Amsterdam, avec cette différence, qu'une partie seulement de la première est cultivée, & que la seconde l'est en entier. Les sentiers & les chemins nécessaires aux Voyageurs, sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre & aisée d'une partie de l'île à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages : la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les édifices sont faits avec dextérité, mais sur le même plan que ceux des autres îles, & composés de semblables matériaux : il y a seulement une petite différence dans la disposition de la charpente. Le plancher est un peu élevé & couvert de nattes épaisses & fortes : d'autres nattes de la même espèce, les ferment du côté du vent, & le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations, un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleur, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des

Cook.

coquilles de noix de cocos, des couſſins de bois, de la forme des eſcabeaux à quatre pieds ; voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent, & une ſimple natte leur ſervent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vaſes de terre, les ſeuls que nous ayions apperçus parmi eux : l'un reſſemblait à une bombe, il était percé de deux trous oppoſés l'un à l'autre ; le ſecond & le troiſième à nos pots de terre ; ils contiennent cinq à ſix pintes, & ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelqu'autre île ; car nous n'avons remarqué que ceux-là : je ne puis pas ſuppoſer qu'ils viennent de Taſman ; des vaiſſeaux ſi fragiles auraient dû ſe caſſer depuis cette époque.

Les cochons & les volailles ſont les ſeuls animaux domeſtiques que nous ayions obſervés. Les cochons ſont de l'eſpèce de ceux des autres îles de cette mer ; mais les volailles ſont beaucoup meilleures, de la groſſeur des plus belles que nous ayions en Europe, & leur chair eſt au moins auſſi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien, je crois que ce quadrupède leur eſt inconnu ; car ils deſiraient avec ardeur ceux qui étaient ſur nos bords. Je donnai à mon ami Attago un mâle & une femelle ; l'un venait de la Nouvelle-Zélande & l'autre d'Ulietéa. Ils appellent les chiens *Korées* ou *Goorées*, comme à la

Nouvelle-Zélande ; ce qui prouve qu'ils ne leur ſont pas abſolument inconnus. Je penſe qu'il n'y a point de rats dans ces îles ; excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède ſauvage n'a frappé nos regards. Voici les oiſeaux de terre : des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiſeaux & de groſſes chauves-ſouris en abondance. Nous connaiſſons peu les productions de la mer ; il eſt raiſonnable de ſuppoſer qu'elle offre les mêmes poiſſons qu'aux autres îles. Les inſtrumens de pêche y ſont auſſi les mêmes ; c'eſt-à-dire, des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, & des réſeaux dont les mailles d'un fil très-fin, ſont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux leur induſtrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté & le fini du travail, ſurpaſſent tout ce que j'ai jamais vu. Elles ſont compoſées de différentes piéces jointes enſemble par un bandage, d'une manière ſi adroite, qu'il eſt difficile, en-dehors d'appercevoir les jointures. Toutes les attaches ſont en dedans : elles paſſent dans des coches ou derrière des boſſes, préparées pour cela ſur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

Cook.

Leurs outils ſont de pierre, d'os, de coquil-

Cook.

lages, comme fur les autres îles : & lorfqu'on voit les ouvrages qui fortent de leurs mains, l'induftrie & la patience de l'ouvrier frappent d'admiration : quoiqu'ils connaiffent peu l'utilité du fer, ils préfèrent cependant les clous, aux grains de verre & à d'autres bagatelles ; quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnaient un cochon pour un grand clou, ou pour une hache. Les vieux habits, les chemifes, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avaient plus de prix à leurs yeux, que les meilleurs des inftrumens tranchans que nous pouvions leur offrir ; de forte que nous leur avons laiffé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçu en préfent. Mais en joignant les clous échangés par les Officiers & les équipages des deux vaiffeaux contre les curiofités du pays, à ceux qui nous ont fervi à payer les rafraîchiffemens, ils doivent en avoir plus de cinq cent livres. Nous n'avons trouvé parmi eux d'autre morceau de fer, qu'un clou dont ils ont fait une petite alêne.

Les hommes & les femmes font de la même taille que les Européens : leur teint eft d'une légère couleur de cuivre, & il eft plus égal que parmi les habitans de Taïti, & des îles de la Société. Quelques-uns de nos Meffieurs prétendaient que la race des Infulaires de Middelburg & d'Amfterdam, eft beaucoup plus belle qu'à

Taïti :

Taïti : plusieurs soutenaient le contraire, & j'étais de ce dernier avis : quoi qu'il en soit, leur taille est bien prise ; ils ont des traits réguliers, ils sont vifs, gais & animés : je n'ai rencontré nulle part des femmes si joyeuses : elles venaient babiller à nos côtés sans la moindre invitation : dès que l'un de nous semblait les écouter, elles ne s'embarrassaient pas si on comprenait ce qu'elles disaient. En général, elles paraissaient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très-libres ; & comme il y avait encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles, pour que l'île ne nous reprocha pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les naturels ont montré dans toutes les occasions, une forte propension au vol : & ils sont presque aussi habiles filoux que les Taïtiens.

Cook

Leurs cheveux sont communément noirs, & sur-tout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge & en bleu. Les deux sèxes les portent courts, (je n'ai observé que deux exceptions à cet usage) & la plupart les relèvent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-près : on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête, & de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent

Cook.

ou rasent leur barbe très-près : cette opération se fait avec deux coquilles. Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se *tatouer* ou de se piquer la peau, est universelle : les hommes sont *tatoués* depuis le milieu de la cuisse jusqu'au dessus des hanches : les femmes ne le sont que sur les bras & les doigts, & même très-légèrement.

Le vêtement des deux sèxes est une piéce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture & qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes & les femmes sont communément nuds, & il paraît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquait jamais de le faire; mais je ne puis pas dire si c'était par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observait la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignaient comme lui.

Les ornemens communs aux deux sèxes sont des amulettes, des colliers & des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, &c. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux d'écaille très-bien faits, & à leurs oreilles des rouleaux de la même matière, & de la grosseur d'une petite plume : quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendans. Elles se parent aussi quel-

Cook.

quefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de cocos, & parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffes joints ensemble de manière qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des quarrés, &c. Il est en outre garni de coquillages & couvert de plumes rouges, & en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe & de la même matière qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes & qu'elle ne soit pas si fine; mais leur méthode de la vernir est plus durable, & elle résiste quelque temps à la pluie; avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir brun, pourpre, jaune & rouge, & ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils se vêtissent communément; d'autres plus grossières & plus épaisses sur lesquelles ils se couchent, & qu'ils emploient à la voilure de leurs pirogues, &c. Au nombre de leurs meubles utiles, il faut compter les paniers, les uns de la même matière que leurs nattes, & d'autres de fibres entrelacées de noix de cocos. Ils s'usent peu & ils sont très-beaux, ordinairement de diverses couleurs, & embellis de coquillages ou d'ossemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, & qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

Je ne sais pas comment ces peuples s'amusent

Cook.

dans leurs heures de loisir; car nous avons vu peu de divertissemens sur ces îles. Les femmes nous égayaient souvent par des chansons assez agréables : elles battaient la mesure en faisant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes observations particulières, nous conclûmes que leurs voix & leur musique sont très-harmonieuses, & que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instrumens de musique, une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux; & une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des Anciens : l'extrémité ouverte de tous ces roseaux, dans laquelle ils soufflent avec la bouche est à égale hauteur, ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avait cinq pieds six pouces de long, & trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre, il y avait en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avait creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc, avec deux baguettes, & ils produisent un bruit sourd, qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vuide.

Cook.

La méthode ordinaire de se saluer, est de toucher ou de frotter avec son nez, celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils déploient un pavillon blanc, en signe de paix à l'égard des étrangers : mais les Insulaires, qui vinrent les premiers à bord, apportèrent quelques plantes de poivre; & avant de monter, ils les envoyèrent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance encore plus solemnel. Leur franchise, lorsqu'ils montèrent sur nos bords & nous reçurent à terre, me fait penser que des alarmes étrangères ou domestiques ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent; ils ont cependant des armes formidables, des massues & des piques de bois dur, des arcs & des traits. La forme de leurs massues, de trois à cinq pieds de long, varie beaucoup. Leurs arcs & leurs traits sont assez mauvais : les premiers sont très-minces, & les seconds d'un faible roseau, garnis de bois dur à la pointe. Quelques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, & elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup.

Ils observent un singulier usage ; ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez ; nous pensâmes que c'est une manière de remercier. On les exerce à cette politesse dès l'enfance ; car lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mère élevait la main de l'enfant au-

Cook.

dessus de sa tête. Ils suivaient même cette coutume dans leurs échanges avec nous ; ils portaient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien ; quelquefois ils examinaient nos marchandises, & ils les rendaient, si elles ne leur convenaient pas ; mais quand ils les portaient à leur tête, le marché était irrévocablement conclu. Très-souvent les femmes me prenaient la main, la baisaient & l'élevaient au-dessus de leur tête. Il s'ensuit de-là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

Nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes & des femmes, manquent d'un petit doigt & souvent des deux : cette mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges & à tous les sèxes : elle n'a pas lieu non plus à un certain temps de la vie, car j'ai vu des jeunes & des vieux, &c. à qui on venait de la faire, & excepté quelques très-petits enfans, j'ai trouvé très-peu d'Insulaires qui eussent les mains entières. Elles est plus universelle, cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens, du moins chacun de nos MM. fit cette remarque. Mais M. Wales rencontra un jour un homme très-âgé, à qui il ne manquait aucun de ses doigts. Comme

Cook.

on avait déjà coupé le petit doigt aux enfans que nous voyions courir nuds, nous demandâmes à connaître la cause de cette mutilation ; nos recherches furent d'abord inutiles ; mais nous apprîmes ensuite qu'elle se fait à la mort de leurs parens & de leurs Amis, ainsi que chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay, & les Californiens.

Je n'ai remarqué parmi eux ni malades, ni boîteux, ni estropiés : ils paraissaient tous sains, forts & vigoureux ; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'ai souvent parlé d'un roi, ce qui suppose que le gouvernement est administré par une seule personne, quoique je n'en sois pas absolument sûr. On nous indiqua l'homme qui passait pour le seul maître, & nous n'avions aucune raison d'en douter. Cette circonstance, jointe à plusieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement ressemble beaucoup à celui de Taïti ; c'est-à-dire, qu'il y a un roi ou chef suprême, appellé Areeké, qu'il a sous lui des chefs, ou gouverneurs, qui sont peut-être les seuls propriétaires de certains districts, & pour lesquels le peuple montre beaucoup d'obéissance. J'ai remarqué un troisième rang de chefs, qui jouissent d'une assez grande autorité sur le peuple : mon ami Attago était de cette classe. Je pense que toutes les terres à

Cook.

Tongatabu appartiennent en propriété à des particuliers, & qu'il y a, comme à Taïti, une classe de serviteurs ou d'esclaves qui n'en ont point. Il serait déraisonnable de supposer que tout est en commun dans un pays aussi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal ressort de l'industrie, peu d'hommes se donneraient la peine de cultiver & de planter, s'ils ne s'attendaient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu souvent des troupes de six, huit ou dix Insulaires, apporter au marché des fruits, &c. à vendre : un homme ou une femme veillait à cette vente ; il ne se faisait aucun échange que de son consentement, & tout ce que nous donnions en paiement, passait à cette personne ; preuve que le tout lui appartenait, & que les autres étaient seulement ses serviteurs. Quoique la nature ait été prodigue de ses richesses envers ces îles, on peut dire cependant que les habitans gagnent leur pain à la sueur de leur front. Le degré de perfection où ils ont porté la culture, doit leur avoir coûté d'immenses travaux ; ils en sont bien récompensés aujourd'hui, par les riches productions que la nation semble partager. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie & le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance & la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple ; les besoins qu'ils éprouvent,

ils peuvent les satisfaire, & ils vivent sous un climat où il n'y a ni froid, ni chaleur extrêmes. Si la nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce : comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons apperçu qu'un puits à Amsterdam, & pas un seul ruisseau courant. A Middelburg, nous n'avons vu d'eau que dans les vases des Insulaires : mais comme elle était douce & fraîche, sûrement ils l'avaient puisée sur l'île, & sans doute proche de l'endroit qu'ils habitaient.

Cook.

Nous connaissons si peu leur religion, que j'ose à peine en faire mention. Les bâtimens appellés *A-fiatoucas*, y ont certainement quelque rapport. Plusieurs de nos MM. pensèrent que ce sont simplement des cimetières. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des Insulaires, revêtus d'une fonction spéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prières, ainsi qu'on l'a déja dit. Je suis porté à croire que ce sont tout-à-la-fois des temples & des cimetières comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les statues grossières que nous y vîmes, soient des idoles ; d'autant plus que M. Wales m'informa que les Insulaires l'engagèrent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ.

Cook.

Une circonſtance nous fit connaître que pour un objet ou pour un autre, les naturels ſe rendent ſouvent à ces A-fiatoucas : quoique le grand eſpace, qui eſt devant ces édifices, fût tapiſſé d'un gazon, l'herbe y était très-courte. Il ne paraiſſait pas qu'on l'eût coupée ; mais il me ſembla qu'en s'y aſſéyant ou qu'en la foulant, on l'avait empêché de croître.

Il ne ferait pas raiſonnable de ſuppoſer que dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous euſſions acquis des connaiſſances bien exactes de leur police civile & religieuſe, ſur-tout ſi l'on veut ſe ſouvenir que nous entendions très-peu leur langage : les deux Inſulaires, qui étaient ſur notre vaiſſeau, n'y purent d'abord rien entendre ; mais en devenant avec eux plus familiers, ils trouvèrent que leur langue eſt, à très-peu de choſe près, la même que celle de Taïti & des îles de la Société. Les dialectes n'en ſont pas plus différens que ceux des provinces ſeptentrionales & méridionales de l'Angleterre.

Fin du Tome vingtième.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volûme.

Fin de la Table du Tome vingtième.

